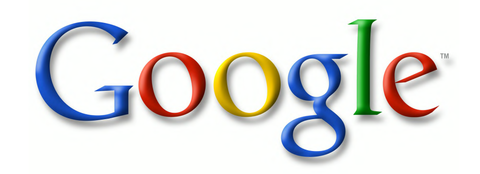


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

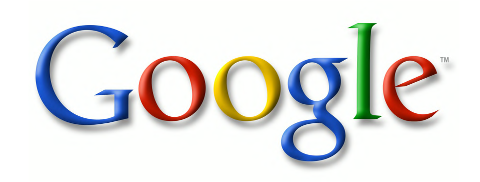
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

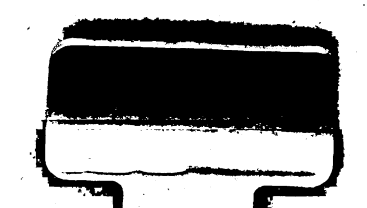

BUHR B
a39015 00027184 4b
ATHENÆUM.

197

VIII L

1566

PROPERTY OF
University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS



Printed in France.

HISTOIRE

DES

RÉVOLUTIONS D'ITALIE

I

Paris. — Imprimé chez Bonaventure et Ducessois
55, quai des Augustins.

HISTOIRE

DES

RÉVOLUTIONS D'ITALIE

OU

GUELFES ET GIBELINS

PAR J. FERRARI

> Quando interrogaverint vos filii vestri dicentes : quid sibi volunt isti lapides ?

TOME PREMIER



PARIS

DIDIER ET Cᵉ, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS.

1858

Tous droits réservés.

Div.
Bjork
8-5-49
67655
4 v.

DG
501
F37
v. 1

PRÉFACE.

Tour à tour sombres ou splendides, les événements de l'Italie se succèdent comme d'innombrables épisodes enfantés par l'inépuisable vitalité de la terre dans un labyrinthe de scènes fantastiques où la raison se perd et où toutes les lois de l'esprit humain semblent suspendues. Des beautés variées, des élans poétiques, des horreurs attrayantes remplacent partout les caractères d'unité, d'uniformité, de continuité que l'on cherche d'habitude dans les histoires nationales et qui offrent l'apparence d'un enseignement solennel.

Au moment où l'on attend les résultats promis, ne fût-ce que par l'intérêt dramatique des personnages, les invasions interrompent la narration : les Goths, les Longobards, les Franks, les Allemands arrivent coup sur coup, se chassant mutuellement ; les Normands, les Angevins, les Aragonais, les Français perpétuent ensuite ces irruptions, que les interventions pontificales

et les descentes impériales transforment en désastres périodiques. Voilà les peuples obligés de recommencer à chaque instant leur carrière, leurs villes devenues le théâtre de gloires étrangères, leur tradition servant de canevas à des exploits conçus sous le ciel de la Scandinavie, de l'Allemagne, de la France ou de l'Espagne.

En vain voudrait-on pardonner aux envahisseurs, naturaliser les étrangers et dissimuler les interruptions meurtrières qui séparent les Longobards des Franks, ou les Franks des Allemands, que la diversité des gouvernements et la multitude des formes politiques empêcheraient encore de suivre le mouvement indigène. Ici communal, là féodal, normand en Sicile, byzantin à Venise, théocratique à Rome, royal à Pavie, il enfante des royaumes, des républiques, des seigneuries, des villes libres, des villages indépendants, des grands fiefs de l'Église ou de l'empire, des phénomènes bizarres, des contrastes continuels, une fantasmagorie ingouvernable.

Les guerres et les conquêtes intérieures ajoutent encore à cette éblouissante confusion : car ce n'est pas l'amitié, c'est l'inimitié, c'est la discorde, c'est la colère qui président à l'agencement mobile de tous les États. La haute Italie est aux prises avec la basse Italie, Milan avec Florence, Venise avec Ferrare, Gênes avec le Piémont, Ravenne avec Rome. Sur le même terroir, Milan combat Como, qui combat Comacine; Trévise lutte contre Ceneda, implacable ennemie de l'imperceptible Caneva. Les inimitiés s'exaltent en raison inverse des distances; les guerres

durent des siècles; permanentes, universelles il faut une arithmétique spéciale pour en saisir les innombrables éclats, et tandis qu'elles scindent le sol en autant de fractions qu'il y a de villes, de villages ou de masures; des conquérants intérieurs et l'anarchie errante des condottieri créent des États en l'air auxquels le sol refuse une place.

Puis viennent les révolutions : dans chaque terre les partis se renouvellent, les sectes se divisent, se subdivisent, créent des dictateurs, des tyrans, des seigneurs; chaque commune a ses vicissitudes, ses catastrophes, ses jours de détresse, son époque florissante; chaque État forme une petite nation, un monde à part; en sorte que non-seulement les diverses capitales possèdent des archives supérieures à celles des premiers royaumes de l'Europe, mais que Simifonti, Capriata ou Saint-Marin, exigent une histoire spéciale, comme Venise, Naples ou Florence.

Le fractionnement, les contrastes, la confusion gagnent les personnages eux-mêmes; tantôt ils se multiplient sans se connaître, sans se toucher, comme les consuls des villes libres; tantôt ils tombent dans de si nombreuses et banales similitudes qu'on les dirait obstinés à se copier l'un l'autre; tantôt ils se montrent deux à deux enchaînés par la magique inimitié qui unit les Uberti aux Buodelmonti, les Visconti aux Torriani; tantôt l'infatigable discorde faisant d'un même homme plusieurs héros contradictoires, nous montre Frédéric Barberousse bienfaisant à Pavie et funeste à Milan, et par milliers des chefs semblables à Maghinardo de

Susinana, guelfe en Toscane, et gibelin dans la Romagne. — Où est donc l'Italie? en quoi consiste-t-elle? quel lien unit les républiques, les seigneurs, les papes, les empereurs, les invasions? Quel rapport entre les hommes et les masses, entre les sectes et les guerres, entre les guerres et les révolutions?

L'érudition ne saurait nous éclairer : loin de nous guider, c'est elle qui atteste le chaos, qui compte les invasions, les guerres, les révolutions, les catastrophes, les personnages dualisés, les héros contradictoires.

Consultons-nous les chroniqueurs; ils ne s'occupent que de leur province, ils restent dans leur ville natale, sur leur terroir. Siciliens, ils ne connaissent pas la Lombardie; Lombards, ils ignorent Florence et le Midi : tous s'arrêtent aux faits, ne s'enquièrent que des événements, ne remontent pas aux principes, ne soupçonnent même pas qu'on puisse les chercher. Demandez à Manente, à J. Villani, les causes des révolutions dont ils sont les témoins, ils diront qu'Orvieto s'insurgeait « par l'excès « du bien-être [1], » que Florence se divisait « par un « excès d'embonpoint [2], » que les Romains combattaient le pape par pure méchanceté. Si parfois ils sortent de leur ville natale pour dominer l'ensemble des États, alors chacun d'eux combat pour ses lares domestiques qu'il place au-dessus de Dieu. La lutte des municipes,

[1] Per lo troppo ben stare.
[2] Per lo soperchio di grassezza.

des sectes et des révolutions se reproduit dans leurs récits qui varient de ville à ville, d'une époque à l'autre ; des explosions de joie, des cris de détresse, des imprécations opposées remplacent ou plutôt étouffent toute espèce de jugement : on ne peut s'orienter avec les chroniques au milieu des chroniques.

Que si des historiens se sont efforcés de combiner ces fragments pour embrasser méthodiquement tout le sol, depuis les Alpes jusqu'au détroit, leurs compilations ne sont pas même un progrès sur les documents primitifs. N'ayant pas le mérite du chroniqueur asservi du moins au fait unique et continu d'une ville, d'une république ou d'une seigneurie ; ne suivant pas un même peuple, sur une même terre, dans une série déterminée d'évolutions, ils errent d'un fait à l'autre, d'une ville à l'autre, dissimulant le manque de liaison sous des fleurs de rhétorique, et comblant les innombrables interstices qui séparent les événements par les transitions factices de la phrase. De vides métaphores allient les conquêtes de Ladislas aux déroutes des Visconti, à la malice des Florentins, aux calculs des Vénitiens ; et les séditions de Gênes, de Bologne et d'une foule de républiques composent une sorte de guirlande poétique qui s'arrondit ou se resserre pour obéir aux harmonies de la prose. Le pape et l'empereur facilitent sans cesse, de leurs interventions, ce voyage littéraire d'un bout à l'autre de la péninsule, et l'irruption devient l'unique guide du récit. La négation de toute continuité se transforme peu à peu en système; l'histoire des invasions étrangères efface celle

des États indigènes ; l'exception l'emporte sur la règle, l'anomalie sur le fait régulier, et l'ensemble marche sans principe, au gré de l'imagination de l'historien. On enjolive les détails, on compose des scènes, on sème le récit de réflexions ingénieuses. Qui pourrait surpasser la finesse politique de Guichardin ou la période majestueuse de Botta ? et leurs histoires confirment cette absence de lois dont nous sommes surpris.

Combien de fois n'a-t-on pas cherché un principe pour dominer cet immense désordre de choses et de mots ? Dante, Mussato, Muratori, d'autres à différentes époques, acclamaient l'Empire, ne fût-ce que pour considérer l'histoire nationale comme une continuation de l'histoire des Césars, dont les successeurs recevaient toujours la couronne dans la ville éternelle. Mais comment oublier la chute de l'empire romain, l'invasion des barbares, le royaume des Longobards et celui des Normands ? Venise ne reconnaît pas l'empereur, les villes libres le repoussent; le pape lui enlève Rome, les Deux-Siciles, la Sardaigne et la Corse ; les gibelins eux-mêmes finissent par s'insurger contre l'antique César et la renaissance italienne se développe en dehors de l'Empire, qui ne reprend son ascendant qu'aux plus tristes époques de l'histoire. Adopter l'unité impériale, c'est écarter les plus grandes révolutions, les gloires les plus éclatantes, pour se réduire à Frédéric Barberousse, à Charles-Quint, aux traités de Vienne, et tomber dans les absurdes compilations de Tascagnota ou de Bardi, qui font regretter l'unité factice d'une narration purement littéraire. Au moins, la rhéto-

rique qui n'engage à rien peut suivre partout l'œuvre de la liberté, changeant d'avis du jour au lendemain, sans éterniser les jalousies de Mussato, les colères de Dante, le ricanement de Muratori, sans pousser Rome comme une planète desséchée à la suite de l'empereur absent, sans exiger que l'Italie tourne en misérable satellite autour de Byzance, d'Aix-la-Chapelle, de Prague ou de Vienne !

D'autres écrivains ont cherché la liberté et l'unité générale dans la domination du pontife. Chef de l'Église, n'est-il pas l'âme de la politique italienne ? Pourquoi n'en serait-il pas le principe ? Parce que l'Italie n'est ni une Église, ni un couvent ; parce qu'elle est plus grande que le pape, plus forte que le consistoire, plus indépendante, plus terrible que le conclave, à tel point que toutes les raisons qui détruisent l'unité impériale se retournent encore plus fortes contre l'unité pontificale. A son tour exilée de Milan, de Venise, de Palerme, au ban des républiques et des seigneurs, assaillie par les guelfes lorsque les gibelins repoussent l'empire, aussi désarmée que l'empereur est absent, à la merci de l'émeute romaine et de vastes agitations, l'Église perd sa donation et semble la dédaigner elle-même à l'instant où elle règne sur le monde chrétien. Cherchez l'Italie chez Baronius, chez Raynal, chez Fleury, chez les historiens de l'Eglise, elle n'y occupe pas plus de place que l'Espagne, la France ou l'Allemagne ; elle disparaît tantôt sous l'orgueil sacerdotal qui cache ses déceptions, tantôt sous la théologie qui préfère une messe à un

royaume; tantôt méconnue par un gouvernement de prêtres répandus dans tous les États, tantôt niée par des pontifes ou des cardinaux qui en copient les innombrables révolutions, et les donnent traduites en légendes comme l'œuvre de Dieu.

On respire quand on passe des écrivains impériaux et pontificaux aux républiques de M. de Simondi. Cette fois, on se trouve au milieu de l'agitation populaire, dans un mouvement historique, sur une route séduisante. On voit que le citoyen de Genève, originaire de Pise et ami de la France, transportait dans le passé les commissaires de la république française, la liberté qu'ils donnaient à Milan, à Ferrare, à Bologne, à Rome, et les héros qu'il aurait voulu voir naître de son temps. Mais le passé ne répondait pas à l'appel du publiciste et n'acceptait ni les idées modernes d'indépendance, ni l'uniformité fictive du Directoire, ni l'analogie pastorale des cantons de la Suisse. Fières et solitaires, les républiques italiennes n'ont jamais formé une fédération; aucune diète, aucune amphictyonie ne permet d'en embrasser le mouvement; quelle relation de date ou de civilisation entre Amalfi et Florence, Pise et Gaëte, Gênes et Venise! En général elles n'ont duré qu'un instant, dans quelques régions, à l'état de communes pontificales ou impériales guelfes ou gibelines; leur histoire, ténébreuse comme le moyen âge, ne laisse pas de trace, et quand l'obscurité se dissipe, au XIIIe siècle, nous ne voyons que des tyrans et des seigneurs. La république n'est que la forme exceptionnelle de Sienne ou de Venise, de Lucques ou de Gênes.

Comment expliquerait-elle les royaumes des Goths, des Longobards, des Normands, les fiefs du Piémont, les seigneurs de la renaissance, la théocratie de Rome, la domination impériale !

Il serait plus aisé de soumettre l'Italie au principe de la seigneurie ; car Milan se développe par les Visconti, Florence à la suite des Médicis, Ferrare avec la famille d'Este, Padoue grâce aux Carrare, Vérone sous les Scala. Qu'on retranche les Malatesti, les Pollenta, les Ordelaffi, les Manfredi, les Varrano, les Trinci, on détruira l'histoire de Rimini, Ravenne, Forli, Faenza, Camerino et Foligno. Les républiques elles-mêmes prennent le titre de seigneurie, et le grand siècle de Léon X, qu'est-il en définitive, sinon le siècle des seigneurs, célébré par les poëtes, les peintres, les sculpteurs, les philosophes, presque tous ennemis des souvenirs républicains? Cependant malgré Guichardin, qu'on pourrait opposer à M. de Simondi, la critique faite aux républiques se reproduit en sens inverse pour nous empêcher de faire des seigneuries l'unique principe de l'histoire. Créations éphémères, elles ne se confédèrent pas, se combattent sans cesse et ne forment qu'en 1484 une ligue momentanée embrassant Naples qui est un royaume, Milan qui est un duché, Venise qui est une république, Rome soumise à la théocratie. Où est donc la seigneurie? qu'est elle elle-même? Ici, comité de l'Église, là marquisat de l'empire, ailleurs dictature républicaine ; tantôt guelfe, tantôt gibeline, on ne la connaît que par la colère de Machiavel qui lui reproche d'être faible, irrésolue, désarmée, ouverte à

toutes les attaques. Une révolution à la frontière l'agite, la marche d'une armée lointaine la trouble, chaque élection du conclave ou de la diète germanique la menace, le moindre événement la bouleverse : ni royaume, ni monarchie, ni fief, ni franchise, elle reste à la merci des conquêtes espagnoles et françaises qui se propagent à travers la péninsule avec la rapidité de l'ouragan.

Depuis plusieurs années, ces considérations se développaient lentement dans mon esprit pour me rendre énigmatiques et impénétrables les vicissitudes de Milan, de Florence, de Rome, de Gênes, de Venise et de tant de villes unies par le sol et séparées par la haine. Quel que fût l'éclat extérieur des faits, c'étaient toujours des victoires sans but, des défaites sans cause, des révolutions sans idées, des guerres sans issue. Les chroniques des *Scriptores Rerum Italicarum* m'apparaissaient comme les statues renversées, les tableaux retournés, les médailles éparses d'un musée qu'une vandalique ignorance aurait dévasté. Toutes les séries, toutes les symétries étant bouleversées par une main inconnue, on pouvait dire que l'Arioste avec son ironie nonchalante avait seul le droit de rêver à loisir sur ces guenilles imposantes. Cependant, si la fécondité luxuriante des événements se révoltait contre toute unité impériale ou pontificale; si elle se jouait des républiques, des seigneuries, de la naïveté des chroniqueurs et des artifices des rhéteurs; si elle se plaisait à mettre en défaut tous les sentiments et toutes les analogies, je voyais tant de gran-

deur dans l'ensemble et une telle force dans le moindre fragment, que je ne pouvais me rendre à l'idée que la patrie de Grégoire VII et de la *Divine Comédie* trompât l'attente éveillée par le sentiment du beau; et, découvrant l'anomalie partout, je me décidai à noter du moins les caractères par lesquels la péninsule échappe à toute similitude avec les autres nations. Je dénombrai ses divisions, ses haines, ses batailles, ses séditions; je classai ses personnages, ses péripéties, ses gloires, ses hontes; imitant les calculs par lesquels on compte les décès et les naissances d'une population, je supputai les décès et les naissances des gouvernements, l'origine et la mort des partis, le nombre et la diversité des luttes dans chaque période, et quand j'eus compté tous ces mystères, je fus frappé de trouver qu'ils étaient tous guelfes ou gibelins, néo-guelfes ou néo-gibelins, quasi-guelfes ou quasi-gibelins; en sorte que les révolutions italiennes, se succédant au nombre de sept mille depuis l'an mil jusqu'à l'éclat de Luther, ne sont qu'une longue déduction des deux partis se renouvelant et se surpassant sans cesse. Que si l'on remonte au delà de l'an mil dans les ténèbres du moyen âge, les luttes des rois de Pavie contre les papes de Rome, de l'unité longobarde contre les républiques byzantines, de l'arianisme gothique contre les insurrections catholiques et de la grande centralisation romaine contre les fédérations germaniques, se présentent à leur tour comme l'introduction de la grande guerre des deux sectes d'où sortent d'innombrables vicissitudes, non-seulement italiennes, mais

romaines, je veux dire catholiques et universelles. Ces étrangers qui vont, qui viennent au travers de la péninsule, ces conquérants qui traînent à leur suite des hordes aveugles et féroces, ces fiers Sicambres qui se croient les maîtres de la terre, obéissant à leur insu à une loi italienne, jouent un rôle prédéterminé par les deux principes qui font et défont les papes et les empereurs. Ce n'est pas Charlemagne qui détrône les Longobards, ce n'est pas Charles d'Anjou qui brise Mainfroy; c'est toujours l'Italie qui transmet à l'Europe le choc de ses continuelles révolutions :

Roma, caput mundi, regit orbis frœna rotundi.

Pourquoi l'Allemagne, la France, l'Angleterre vous présentent-elles des peuples organisés, unis, historiques, dont les événements se suivent sans interruption sur la ligne d'un progrès social qui donne un sens à toutes leurs vicissitudes politiques? Par cela seul qu'elles gardent toujours la même loi souveraine, qu'elles obéissent à la même forme et qu'elles acceptent cette continuité vitale, condition première du travail, soit dans l'homme, soit dans la nature. La diète régit l'Allemagne, aujourd'hui comme aux temps d'Othon Ier; la monarchie absolue règne sur la France dès l'époque de Hugues Capet; le parlement est encore le véritable roi des Anglais : la Russie elle-même ne puise-t-elle pas ses forces dans l'ancien schisme de Byzance? Or, regardez maintenant l'Italie sans vous laisser troubler par ses drames, fixez votre attention sur sa loi suprême : elle est aujourd'hui ce qu'elle a tou-

jours été. Le pape et l'empereur, considérés, non comme gouvernements, mais comme principes, voilà ses chefs. Soit qu'elle combatte les Longobards, soit qu'elle appelle les Allemands ; insurgée contre les étrangers ou terrible avec ses tyrans indigènes; féerique sous Léon X ou avilie sous l'Autriche, jamais elle ne les oublie, le moindre de leurs gestes l'attendrit, sa vie ne cesse pas d'être guelfe ,et gibeline. César règne toujours sous Zénon, sous Justinien; Charlemagne le continue, Othon Ier le rappelle; Frédéric Barberousse le rajeunit à Rome et à Palerme, Charles-Quint le traduit dans des formes modernes, et l'empereur des traités de Vienne rend au pape la donation que lui avait enlevée Napoléon. D'un autre côté, quel pouvoir plus ancien, plus populaire, plus traditionnel et plus traditionnellement lié à l'empire que celui de l'Église? L'histoire italienne est donc organique, constitutionnelle autant et plus que celle de la diète germanique, ou de la monarchie française, ou du parlement anglais, et si elle permet à des milliers de consuls, de podestats, de sectaires, de tyrans, de seigneurs et de condottieri de multiplier les rébellions et les péripéties, c'est que, dans sa grandeur, elle permet aussi de résumer leur travail dans les deux chefs de la chrétienté, comme on ramène la fronde à Louis XIV, la ligue aux Bourbons, le prévôt des marchands aux Valois, les troubles de la reine Blanche à saint Louis, et en général toutes les oppositions au pouvoir supérieur qui les accepte en sacrifiant les opposants à l'imitation de l'humanité tout entière, qui donne la mort à César

et la pourpre à Tibère, la croix au Christ et la tiare aux pontifes.

Mais, direz-vous, le pape est désarmé, l'empereur absent; où réside donc cette énigmatique grandeur de la nation? En dehors de vos préjugés, dans l'absence même de l'empereur, dans la faiblesse militaire du pontife, dans la liberté qu'ils représentent, dans la facilité qu'on a de les faire et de les refaire, dans leur nature élective, dans leur forme quasi-républicaine, surtout dans le principe qui les crée et les maintient pour que la nation n'ait pas un roi, mais des républiques, des villes libres, des États fédérés, des dominations rivalisées, des révolutions continuelles, des partis toujours en action, en un mot, des guelfes et des gibelins terribles dans les combats, sans que la cruauté des massacres égale jamais cette dévastation systématique, insouciante et tranquille, qui aurait affligé tant de peuples libres sous un Longobard siégeant à Pavie ou à Rome.

Gardons-nous donc d'emprisonner les quatre cents villes de la péninsule dans une formule mendiée aux principes de la politique; gardons-nous d'assujettir cette furibonde épopée à l'unité d'un gouvernement, fût-il celui des Césars. Ecartons les incompétentes analogies puisées chez d'autres peuples, surtout les insolentes centralisations de ces États où la guerre, la paix, l'ordre et le désordre dépendent des amours d'un roi, de la température d'une capitale, d'un bureau central de ponts et chaussées. Une pareille histoire, fondée sur le principe exclusif de l'indépendance, croupit

d'ordinaire dans une forme nationale, se traîne à travers des considérations secondaires, chérit la régularité de l'obéissance, l'ordre de la monarchie, les hardiesses administratives, les héros dont les évêques peuvent célébrer les exploits devant les autels d'un Dieu soumis à la couronne. Elle s'attache aux convenances d'un territoire, aux préjugés d'une association établie, à la vanité d'un peuple, à des traditions étroites, illusoires, mensongères et guerrières. Utile ici pour créer les prodiges de la servitude enthousiaste, elle trouve à la frontière un autre peuple avec une autre sagesse, d'autres institutions, un gouvernement opposé, des vanités, des traditions contraires, des axiomes qui l'outragent sans être moins profitables. Pourquoi n'opposerait-on pas le sang-froid à l'emportement, la république à la monarchie, un inviolable égoïsme à de fraternelles duperies, les calculs du commerce aux ressources du sol, l'insidieux océan à la fermeté du continent, les variations protestantes à l'unité catholique, ou les mystérieuses négations de la philosophie aux crédules affirmations de la foi? C'est ainsi que toutes les nations traversent l'espace et le temps, enchaînées deux à deux par de fatales antipathies. La fédération des Grecs résiste à l'unité de Xerxès, la démocratie d'Athènes à l'aristocratie de Sparte. Le Polonais et le *Russe,* le Danois et le *Suédois,* le Français et l'*Allemand,* l'Ecossais et l'*Anglais,* le Portugais et l'*Espagnol,* se contredisent sur tous les points. Si l'un méprise la loi, l'autre la respecte; si l'un est républicain, l'autre adore le roi; si l'un court

à la croisade, l'autre prêche les *schismes*; si l'un s'allie à l'Eglise, l'autre suit l'*empire*; en un mot, si l'un penche la tête à droite comme un guelfe, l'autre la penche à gauche comme un *gibelin*. Que dis-je ? l'opposition est telle qu'on ne comprend aucun peuple sans connaître son ennemi ; qu'il faudrait écrire, pour ainsi dire, des histoires binaires, et que les langues mêmes se donnent des démentis réciproques : en sorte que le même mot de liberté destiné à indiquer chez les uns l'immutabilité de la loi, la superstition pour le gouvernement établi, le plus profond respect pour la tradition placée au-dessus de la raison, signifie, au contraire, chez les autres le besoin d'innover, le dédain de toute loi, et l'attaque continuelle aussi bien contre les chefs, que contre les derniers fonctionnaires.

Mais le droit suprême des révolutions s'élève au-dessus des nations, se joue des contrastes des gouvernements, se propage sans distinction de races, et l'Italie révolutionnaire, par un essor continu de six siècles, tout entière à la guerre des idées, dédaigne les fausses unités de l'art politique pour nous convier au spectacle extraordinaire d'une nation sans frontières, d'un progrès sans gouvernement, d'une suprématie conquise en dehors de toutes les théories reçues sur l'indépendance, sur la force, sur la grandeur des Etats, d'un drame enfin dont les termes se fondent exclusivement sur des principes abstraits, et dont l'unité est toute dans l'intelligence de l'homme. C'est ainsi que ses exceptions, devenues la règle des règles; son histoire, supérieure aux

autres histoires, comme jadis ses peuples aux autres peuples, nous apprennent à dominer la contradiction des guerres, à voir les multitudes sous les personnes symboliques du pape et de l'empereur, à retrouver sous une même révolution des gouvernements de formes opposées, et à embrasser enfin l'association unique de ce moyen âge européen que personne ne comprend, que personne n'explique, dès qu'on s'écarte du peuple élu qui régit de sa loi pontificale et impériale les croisades françaises, les batailles espagnoles, le parlement anglais, les paysans suédois, la fédération allemande et le schisme même des Russes par l'élan de la dévotion polonaise. Que manque-t-il enfin à l'Italie? Liberté, despotisme, commerce, agriculture, peuples conquérants, peuples conquis, folies sacrées, absurdités profanes, traditions superstitieuses, impiétés titaniques, idées qu'il faut proclamer à la face du monde, vérités obscènes qu'il faut taire devant les femmes et les enfants : tout se trouve dans le moyen âge italien, seconde moitié du plus surprenant épisode de cette anarchie intelligente par laquelle les peuples traversent la grande route de l'Inde à l'Amérique.

Misérable chose, d'ailleurs, que tout ce fracas auquel on prétend associer sans cesse Dieu et le diable. Vus de près, les plus illustres personnages se réduisent à des mythes créés par la renommée, les plus fortes nations à des complots à ciel ouvert, les plus grandes époques à une foule de tracasseries puériles, de souffrances vulgaires, de pitoyables intrigues, les plus brillantes révo-

lutions à des nuages d'or et d'argent dans le ciel, et de brouillard au milieu de la montagne. Alors seulement que les événements fuient dans le lointain du passé, les intervalles politiques, qui semblaient capricieux, paraissent avec la régularité angulaire des cristallisations; les contrastes des républiques et des monarchies étalent leur dualité géométrique, les héros s'élèvent et se répondent à des distances symétriques; leurs monuments se révèlent sous une forme qu'on dirait imposée par l'architecte de la terre. Vous vous arrachez aux tourbillons du hasard et du libre arbitre, vous sortez des vulgaires romans de la vie, vous embrassez la loi de la nature, vous recevez l'intraduisible impression du sublime; les origines et les chutes des empires se suivent à perte de vue, aussi anciennes, aussi monotones que les rochers des montagnes, ou que les fleuves qui courent à la mer.

La fatalité, voilà le principe qui règne sur les pensées des hommes et sur les choses de ce monde, la déesse de toutes les révolutions républicaines ou dynastiques. Elle préside à tous les massacres qui élèvent les princes ou les tribuns; aucune foi ne la captive, aucun dogme ne l'arrête; elle dédaigne également les grands prêtres et le suffrage universel, et quoique les modernes lui dédient la philosophie de l'histoire, elle ne veut ni le culte, ni la fidélité de personne. Qui pourrait lui être infidèle? Quel Œdipe résisterait à ses arrêts? Quel peuple méconnaîtrait cette force qu'on appelle l'imprévu? Quel parti pourrait se soustraire à la nécessité de

dire, de penser, d'agir au rebours du gouvernement qui l'opprime, et de tomber ainsi sous l'aveugle loi des contradictions politiques? — C'est dans le règne du passé et de la mort que la fatalité révèle sa force inexorable à l'œil le plus vulgaire; elle n'inspire que la muse funèbre de l'histoire, elle ne fait entendre ses lugubres révélations qu'à travers de longues rangées de tombeaux. Contentons-nous donc de ses fantômes couronnés, de sa démocratie à deux têtes, de ses courants bifurqués, de ses révolutions à double entente qui répondent au sourire de Démocrite et aux pleurs éternelles d'Héraclite, sur cette scène du monde livrée aux deux principes d'Orosmaze et d'Arimane, sans que l'on puisse le plus souvent discerner lequel d'entre eux est le mauvais génie.

PREMIÈRE PARTIE

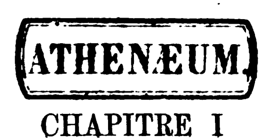
TRANSITION
DE L'EMPIRE ROMAIN A L'EMPIRE DES FRANKS.

476—800

Sceleribus suis desiderium barbarorum in eorum animis excitabant.

PROCOPE, *de Bello gothico*, III, 9.

Aut libera nos de manu ejus, aut certe et urbem Romam et nosmetipsos gentibus trademus. PAUL DIACRE, II, 5.



CHAPITRE I

LE FÉDÉRALISME DANS L'EMPIRE ROMAIN.

Rome.—Les Césars de Rome.—Les Césars des provinces. — La démocratie barbare de Commode. — Le partage de Dioclétien. —Rome supplantée par Byzance. — Nouvelles rébellions contre l'unité byzantine. — La fédération des barbares.

Toute l'Italie est dans l'Église et dans l'empire ; ce sont là ses deux lois constitutives, le reste n'est qu'opposition, transition, malheur : les révolutions qui commencent vers l'an mil, les Guelfes et les Gibelins qui passent comme l'ouragan, cette course effrénée des villes libres à travers d'innombrables vicissitudes, toutes les idées qui se succèdent depuis le règne de Grégoire VII jusqu'à la politique de Machiavel, ne sortent pas un instant du cercle tracé par la foi de l'Église et par la loi des Césars. Avant de parler des révolutions italiennes, nous sommes donc obligés de montrer rapidement le pape et l'empereur tels qu'ils se présentent au début du moyen âge, avec la prétention légitime de continuer l'ancienne civilisation. Que de catastrophes entre l'empire romain et celui de Charlemagne ! Les Érules, les Goths, les Longobards se suivent et disparaissent tour à tour au milieu des batailles, les flots de la barbarie semblent tout submerger ; heureusement Rome surnage sans cesse et nous avons un guide pour nous orienter.

Qu'est-ce que l'empire à son origine? C'est la conquête du monde, et son unité ne consiste que dans l'unité d'une guerre effroyable subjuguant les castes, les croyances et les religions primitives, pour faire place à l'immense centralisation d'une ville appuyée en sous-ordre par des villes nouvelles qui font brèche dans le vieux monde condamné à périr. En arrivant à son apogée cette première unité se trouve assaillie par une longue insurrection fédérale dont les derniers résultats, placés en dehors des prévisions païennes, vengent tous les peuples sacrifiés. Le mouvement qui fédéralise l'empire commence sous les empereurs de la famille d'Auguste. A cette époque, la Pannonie se lève avec Bato et massacre les Romains fixés dans le pays; l'Allemagne s'insurge avec Arminius et elle détruit les légions de Varus; la Gaule se révolte avec Florus de Trèves, et Sacramore chef des Eduens; les habitants de la Frise imitent les Gaulois; au midi la Judée frémit; partout la conquête est abhorrée; on demande l'ancienne liberté des rois, et les empereurs sont déjà absorbés par la pensée de défendre l'unité de l'empire qui chancèle. Issus d'une révolution plébéienne qui abattait l'aristocratie du sénat, ils s'efforcent d'apaiser les provinces irritées en leur octroyant tous les droits de la révolution plébéienne. Les Gracques avaient parlé de donner la naturalisation aux peuples conquis; les empereurs de la famille d'Auguste prodiguent le droit de cité, et accordent aux vaincus les droits de la plèbe victorieuse; ils transportent dans le monde cette révolution des tribuns qui renversait la fausse liberté du sénat, et de cette manière les insurrections fédérales se trouvent dispersées ou déjouées. Elles au-

raient pu résister à Sylla et à Caton, elles sont domptées par la démocratie des Césars qui gagne les masses gauloises, allemandes, africaines, asiatiques, les appelle à participer à la vie des Romains, et les arrache aux chefs des anciennes nationalités, aux aristocraties antéromaines, à la vieille liberté des rois, aux religions druidiques et féroces : désormais l'indépendance des anciens temps est oubliée comme une barbarie trop impuissante. Sacramore et Florus ne sont pas suivis par les peuples; la Gaule ne veut plus revenir aux temps de Brennus, tous les peuples veulent être citoyens de Rome, tous les citoyens du monde veulent être les sujets de César. Partant, le pouvoir impérial devient illimité, tout est permis au chef de l'empire, à la condition de combattre l'aristocratie à Rome et chez les peuples conquis. De là les règnes de Caligula, de Tibère, de Néron : le sénat est décimé, l'aristocratie de Brutus est foulée aux pieds, les sénateurs sont soumis au consulat d'un cheval, les empereurs deviennent histrions, plébéiens, niveleurs ; ils se livrent à des voluptés effrénées, à des débauches herculéennes; l'antique sévérité est vaincue par de nouvelles profanations : ce n'est plus l'empire des héros et de la guerre qui domine, c'est l'empire de la paix et du progrès qui s'annonce par des hommes vulgaires et terribles. Vénus secoue le flambeau de la lubricité sur les dieux des Barbares et ils arrivent à Rome tous enivrés et déshonorés pour assister aux orgies du Capitole.

La liberté du monde sera-t-elle sacrifiée à la démocratie de Néron? — Domptée dans sa forme antique et surannée, l'insurrection fédérale revient à l'attaque sous une forme nouvelle et imprévue. C'est avec les

forces de la civilisation romaine que les vaincus réclament leur propre autonomie : ils ne combattent plus Rome, ils en combattent le gouvernement; ils ne combattent plus les légions, ils s'efforcent de les tourner contre l'empereur des Romains. Peu à peu les légions qui stationnent dans les provinces s'y naturalisent à demi, elles se font au climat, aux mœurs, aux habitants; elles jettent quelques racines dans le sol et fraternisent avec les barbares qui fraternisent avec Rome. Dès l'an 47 de notre ère, Asiaticus est suspect de pactiser avec les Germains; on le dénonce à l'empereur; on signale qu'il est né à Vienne, qu'il y a d'innombrables amis et qu'il peut marcher contre Rome avec les légions révoltées. En Asie, les légions se fixent encore plus aisément : elles oublient le contresens de la vieille discipline militaire, elles négligent les factions du temps de la conquête, elles marchent sans bouclier, sans cuirasse, en amies des barbares : on campe dans les châteaux comme s'ils étaient des villas. De leur côté, les vaincus réclament contre l'unité impériale au nom de la civilisation; puisqu'on a prodigué la naturalisation, ils s'attachent aux lois romaines pour demander une plus grande liberté; ils s'agitent en citoyens mécontents, et le fédéralisme en progrès oublie les anciennes nationalités pour se transporter dans les camps : il devient militaire, il se fait légionnaire. Vindex, du sang royal d'Aquitaine, engage Galba, le général de l'Espagne, à s'insurger contre Néron, à la tête de ses légions, lui promettant l'appui de cent mille Gaulois. Il ne parle plus d'attaquer Rome, mais de la délivrer du joug du tyran. Vindex appartient à l'ancienne nationalité, et son mouvement doit échouer. C'est le général romain qui doit s'avancer et pour-

suivre l'insurrection. Galba s'élève par l'Espagne, s'étend par la Gaule, passe les Alpes, descend en Italie, arrive à Rome, s'y établit par un massacre, et le fédéralisme militaire se trouve inauguré pour la première fois dans la capitale de l'empire. Depuis Galba, il est acquis que l'empereur peut être imposé à Rome par une province insurgée qui soulève les légions; l'unité plébéienne est vaincue, la ville des Césars plie sous le poids des nations. Othon, qui supplante Galba avec les forces unitaires de la capitale, ne peut pas tenir, et il est défait par Vitellius, qui triomphe en général fédéral et légionnaire de l'Allemagne. Vespasien, qui détrône Vitellius, est l'élu d'une insurrection fédérale du midi : il s'appuie sur l'Égypte, la Mésie, la Syrie et l'Illyrie, il est proclamé à Alexandrie. Le mouvement se décide dans les légions à la nouvelle qu'on songe à les déplacer; on repousse le déplacement qui rappelle les souvenirs de la conquête unitaire. Bientôt, sous Vespasien, la Gaule éclate de nouveau, ses chefs Classicus et Civilis entraînent des légions stationnées, on songe à proclamer un nouvel empire hors de Rome, un empire gaulois; quelques légions prêtent serment au nouvel empire des barbares. Mais la tentative doit échouer, elle est arriérée et rétrograde, elle n'est pas romaine; on marche avec les traditions de Vindex, avec les prophéties de Velléda, on s'avance au rebours de la civilisation. Quand on parle de l'antique patrie aux habitants de Cologne, ils s'écrient : Notre patrie, c'est l'empire; et pourtant il y a la Judée qui s'insurge, Jérusalem qu'il faut démolir, les Espagnols qu'il faut naturaliser; il y a des résistances qui se multiplient, et Domitien fonde les jeux Capitolins à l'imitation des jeux Olympiques, comme si l'empire était déjà une

fédération semblable à la Grèce. Les nouveaux Césars choisissent leurs successeurs dans le fédéralisme ; Nerva adopte Trajan, parce que Trajan est le préfet de l'Allemagne ; l'ambition dynastique cède à la force des provinces, et le fédéralisme victorieux transforme entièrement la politique de l'empire. Les nouveaux empereurs ne sont plus les représentants de Rome, ce sont des étrangers hostiles à Rome : ils représentent une révolution des provinces contre la capitale, ils arrivent en s'imposant de vive force à la plèbe, et au rebours des Césars de la famille d'Auguste, ils combattent la licence plébéienne, relèvent le sénat, honorent les patriciens ; imitant la sévérité de Caton, ils affectent d'être justes, probes, respectueux pour l'ancienne tradition naguère profanée. A son début Galba se déclare le lieutenant du sénat ; avant de descendre en Italie, il s'entoure d'une réunion de sénateurs ; ses successeurs relèvent les magistratures, ils tiennent à la discipline militaire, et règnent par une modération cosmopolite qui apprécie les résistances, les ressources, le bien-être des vaincus, la force des légions, celle de la civilisation. Aux Caligula, aux Néron, aux hommes des orgies plébéiennes, on voit succéder Vespasien, Titus, Marc-Aurèle, Antonin, des généraux justes, humains, équitables. Trajan poursuit les concussionnaires de l'Afrique, de la Bétique, de la Bythinie ; les Césars s'efforcent de concilier l'unité de la conquête avec la liberté de la civilisation ; Adrien voyage continuellement pour équilibrer toutes les parties de l'empire ; Antonin reçoit le nom de second Numa ; Marc-Aurèle fait l'éloge de Brutus, et les confins de l'empire sont reculés, contre la prévision d'Auguste, qui voulait les rétrécir. Mais ce n'est pas Rome qui s'étend, c'est la civilisation des Romains ;

Rome déchoit, les progrès de l'humanité l'étouffent; sa plèbe gémit, atteinte par la misère, elle regrette son Néron, et ce désir crée les faux Néron qui paraissent en Achaïe et en Asie; de là aussi le règne d'Othon, qui imite Néron et en reçoit le nom; on voit des empereurs momentanément entraînés vers l'infamie pour gagner la capitale. Efforts inutiles! il faut que Rome soit sacrifiée; la fatalité du progrès réclame la destruction de la capitale unitaire, et Titus en devenant empereur répudie sa jeunesse plébéienne; il n'est plus l'amant de Bérénice ni le destructeur de Jérusalem, il est l'homme de la justice qui se dévoue à l'humanité.

Les provinces sont loin d'accepter cette conquête qui s'humanise : plus la liberté se répand, plus elle repousse l'unité du gouvernement issu de la conquête. La Gaule est rançonnée pour défendre l'Asie, l'Asie est pressurée pour défendre l'Allemagne, l'Afrique est opprimée pour nourrir l'Italie; l'oppression est générale, et les peuples qui s'éclairent se demandent quelle est la raison du gouvernement impérial. Ils ne la voient pas, elle se cache dans les mystères d'une ville lointaine, d'un sénat inconnu. On ne voit que la volonté d'un homme à la merci des caprices de la fortune et des perspectives des distances, et les insurrections fédérales se multiplient sur tous les points. Les provinces ont déjà imposé des empereurs étrangers : Nerva de Crète, Trajan d'Espagne, Antonin de Nîmes; désormais tout général peut devenir empereur, tout capitaine peut aspirer à la pourpre; le fédéralisme inauguré par Galba se trouve dépassé par le fédéralisme quasi barbare qui commence sous le règne de Commode. Chaque légion, chaque province proclame ses Césars, qui s'entre-détruisent mutuellement; Commode est tué; son suc-

cesseur, un soldat piémontais, Pertinax, est étranglé; un riche Milanais, Didius, achète la couronne aux prétoriens de Rome, et il se trouve aux prises avec Septime Sévère, le chef de la Pannonie, et avec Clodius Albinus, le général de la Bretagne. Le premier triomphe, mais il doit combattre Pescennius Niger, qui entraîne avec lui la Syrie, la Thrace, la Nicomédie, la Grèce, et Clodius Albinus, qui continue l'insurrection britannique, soutenue par la Gaule. On voit successivement sur le trône Caracalla, qui tue Géta, son frère et son collègue dans l'empire; Macrin de Mauritanie, qui tue Caracalla; Héliogabale de Syrie, le fils du soleil; Alexandre Sévère, puis un Goth, Maximin, suivi par les armées de Thrace et de Pannonie; puis Gordien, l'élu d'une insurrection africaine; ensuite Philippe, un Arabe, qui débute par être chef de brigands. Décius l'élu de la Pannonie, combat Jules Valens dans l'Illyrie et Perpenna dans la Gaule; son successeur Tribonien, choisi dans les camps, combat Jules Émilien, Maure de nation et soldat dans la Pannonie; Émilien, victorieux, lutte contre Valérien, qui triomphe par la Rhétie et par la Norique; enfin sous Gallien, les historiens déclarent que l'unité impériale est accablée par trente tyrans, et en réalité il y a Cyriades, Macrien, Baliste, Odénat et Zénobie qui s'insurgent en Orient; Posthume, Lollien Victorin et Victoria, Marius et Tétricus qui s'insurgent dans la Gaule et en Occident; Ingenuus, Régilien, Auréole paraissent en Assyrie; Saturnin se révolte dans le Pont; Trébellien en Isaurie, Pison en Thessalie, Valens dans l'Achaïe, Émilien en Égypte, Celsus en Afrique; la Sicile est bouleversée par une révolte d'esclaves, et Alexandrie est déchirée pendant douze ans par ses propres conci-

toyens qui s'entr'égorgent. Depuis Gallien, on compte en quinze ans, neuf empereurs; huit d'entre eux sont massacrés et les insurrections continuent en Égypte par Firmus, et dans la Gaule par Proculus et Bonosus. Dans cette période, la politique impériale se transforme de nouveau; depuis Commode, les empereurs ne peuvent plus compter sur les provinces, c'en est fait de l'équilibre factice de Titus et d'Adrien; il faut oublier les vertus distributives des Antonins. Comment pourrait-on s'attacher les peuples? Le trésor de la naturalisation est épuisé, le titre de citoyen est devenu une charge que désormais on évite, pour éviter la fiscalité qui l'accable. Les empereurs doivent régner en combattant, ils n'ont plus d'autre ressource que l'armée; l'unité agonisante n'a plus d'autre défense que la démocratie militaire, la licence des soldats organisée, réduite à système et tournée contre les peuples qui aspirent à absorber les légions. Maximin vit dans les camps, d'autres exagèrent la solde, les priviléges de la milice, tous transforment les légions par l'intrusion des étrangers, par l'adjonction des barbares : Septime Sévère supprime les prétoriens de Rome et les remplace par d'autres prétoriens pris dans les légions de l'extrême frontière; Gallien ôte le commandement des armées aux sénateurs; les empereurs qui tentent de revenir à l'ancienne discipline sont tués comme Pertinax, Géta, les Gordiens, Claude, Tacite, Florien, Probus et tous ceux qui penchent au respect des lois. La nécessité de violer les lois renouvelle les profanations des premiers temps; elles deviennent fastueuses et militaires, et les Nérons reparaissent sous une forme plus sombre et plus impudente. Commode a trois cents femmes et autant de garçons; il est chasseur de bêtes

féroces, il lance la flèche comme les Parthes, combat sept cent trente-cinq fois comme gladiateur et en demande la solde. Caracalla veut imiter le faste d'Alexandre le Grand; Héliogabale est infâme comme Caligula : le règne de Carin est un règne de plaisirs. On multiplie les fêtes, les jeux, on jette dans le cirque par milliers les lions, les tigres, les éléphants, les rhinocéros; on improvise des batailles navales; le nouveau luxe devient cosmopolite, et l'empereur se divinise en se couvrant d'or et de pierreries comme les despotes de l'Asie. Mais le faste ne suffit pas contre les insurrections qui débordent, contre les provinces qui s'allient à l'invasion des barbares. Il faut le moyen extrême de la terreur, des supplices, des dévastations; la cruauté impériale devient épouvantable. Sévère dit qu'on doit débuter par être cruel si l'on veut gouverner avec humanité : il trahit Niger, il trahit Albinus, il dévaste Antioche, il rase Byzance. Caracalla déclare qu'il faut s'assurer de l'affection des soldats et ne compter pour rien le reste des sujets. A Rome il massacre par milliers les partisans de son frère, et fait égorger en masse les citoyens d'Alexandrie; Aurélien fait massacrer sept mille plébéiens de Rome, Maximin est un tueur d'hommes, un fléau universel, on l'appelle le cyclope, le nouveau Phalaris, le nouveau Busiris, et en une seule fois, il fait périr quatre mille hommes sur le soupçon d'une conspiration : Gallien, assailli par dix-neuf prétendants, écrit à ses généraux : « Il ne suffit pas d'exterminer tous ceux qui ont porté les armes; que tous les autres, sans respect pour l'âge, périssent, pourvu que dans l'exécution des enfants et des vieillards, vous trouviez moyen de sauver notre réputation. Faites mourir quiconque a laissé échapper un mot, quiconque s'est

permis une pensée contre moi. Déchirez, tuez, mettez en pièces; je vous écris de ma main..... »

Sous Dioclétien il faut compter avec la dissolution fédérale; elle s'étend chaque jour et il n'y a plus qu'à l'adopter pour lui imposer une limite. Dioclétien se donne un collègue et sépare l'Orient de l'Occident. Voilà deux empires. Chaque empereur se donne un nouveau collègue en lui cédant la moitié de son empire; voilà l'unité antique remplacée par quatre provinces : Maximien gouverne l'Italie, l'Afrique et les îles de la Méditerranée; Constance règne sur la Gaule, l'Espagne et la Bretagne; Galère règne sur la Grèce, la Thrace et l'Illyrie; Dioclétien se réserve l'Orient. Le gouvernement unitaire est détruit, le sénat est réduit à une représentation inutile; il ne discute plus les lois, et ne figure plus dans l'administration des provinces; Rome délaissée par la politique, est abandonnée par les empereurs, qui règnent ailleurs; des villes jadis subalternes, comme Milan, Antioche, Trèves, deviennent aussi importantes que la ville de Romulus; l'unité se trouve reléguée comme une abstraction dans les lois et dans la civilisation. C'est ainsi que les Césars obtiennent une halte dans la dissolution : la révolution fédérale à demi satisfaite s'arrête dans le partage officiel, les empereurs ne se succèdent plus avec la rapidité tragique de Pertinax, de Didius, de Tacite, de Jovien, de Probus; Dioclétien lui-même peut abdiquer et vivre encore pendant dix ans dans sa retraite de Salone.

Cependant l'unité nominale de l'empire s'oppose aux quatre empereurs de la fédération, des guerres éclatent, six Césars se disputent la suprématie; les quatre grandes provinces sont en contradiction avec l'unité de la capitale qui survit : Rome proteste en

proclamant Maxence, et l'oracle défend à Maxence de sortir de Rome sous peine de mort; on veut que l'empire reste à la ville de la conquête. L'Afrique suit Maxence; deux empereurs de la fédération sont mis en déroute; les Césars du partage doivent continuer l'œuvre de Dioclétien, et abattre Rome de crainte de voir l'empire de nouveau bouleversé par le centre qui intervertit la longue insurrection des provinces. Constantin comprend la nouvelle mission des Césars; il paraît dans la Gaule, la nation des insurrections fédérales; il se jette contre Maxence, tué dans le combat, il se dégage des autres Césars qui lui disputent l'Orient, et il anéantit la grande capitale de la conquête universelle. La rase-t-il? fait-il passer la charrue sur le sol de Rome? Il fait plus. Les démolitions matérielles ne détruisent pas les capitales, les routes y ramènent la richesse, la richesse reconstruit les édifices et quelques années suffisent à réparer les plus effroyables désastres; tout centre renaît toujours par l'action économique de la centralisation qui l'a choisi. C'est par le déplacement des centres, c'est par la construction des nouvelles capitales que l'on détruit les grandes villes, les anciennes centralisations, et Constantin fonde une nouvelle capitale à Byzance. Il y établit un sénat, des consuls, toutes les magistratures à l'imitation de Rome, il y fixe le siége de l'empire; les riches le suivent, ils abandonnent la ville sacrifiée, et Rome perd sa richesse, son rayonnement, son influence; frappée à mort elle déchoit à jamais. Les nations sont vengées. L'unité byzantine n'est plus l'unité romaine qui accablait tous les peuples; elle n'est que l'union de toutes les forces qui fédéralisaient l'ancienne Rome. Constantin confirme la division des deux empires et des quatre

provinces; il la régularise par quatre préfets préposés aux quatre parties du monde romain. Sans doute le faste impérial est doublé, l'empereur s'élève au-dessus des quatre préfets, des deux sénats, de tous les magistrats; il s'entoure de dignitaires, d'excellences, de magistrats courtisans, d'officiers aux fonctions purement nominales, d'hommes aux missions exclusivement honorifiques; le palais impérial devient un Olympe où l'étiquette dicte les règles d'une nouvelle adoration. Cependant l'adoration s'adresse-t-elle au dieu de la conquête à l'unité de la force qui a dompté les nations? Elle s'adresse au dieu de la délivrance, à l'unité de l'esprit qui a dirigé la révolution. Le nouveau César de Byzance est poussé par la fatalité du mouvement à doubler le nivellement de Néron, de Galba, de Commode, de Dioclétien, de tous ses devanciers. S'il ne peut plus prodiguer le trésor épuisé des naturalisations, il trouve au fond de l'empire un principe qui lui permet d'exagérer les naturalisations au profit de la liberté. Une nouvelle religion s'était propagée dans toutes les parties du monde romain; obscure, humble, ultraplébéienne, elle méprisait la philosophie, le sénat, l'aristocratie et toutes les gloires romaines, qu'elle considérait comme autant de vices splendides. Les peuples devenaient chrétiens et le poids de dix persécutions s'ajoutait aux calamités de l'impôt qui traduisait en argent les calamités de la conquête. Par Constantin l'empire devient chrétien; la nouvelle foi se superpose aux vieilles lois; l'égalité juridique des citoyens se trouve dépassée par la morale de la fraternité. La religion de l'humilité abat la fierté de Rome, et tous les peuples tombent sans distinction de race et de nation sous l'unité libératrice de Byzance. Dix-

huit cents évêques, proscrits par Dioclétien, deviennent les apôtres de l'empire renouvelé, la prédication chrétienne, jadis interdite, se transforme en une propagande impériale. Elle sanctifie toute la rébellion fédérale; c'est par ordre de Dieu, dit-on, que Byzance est fondée, que Maxence est exterminé, que Constantin triomphe, que Rome est punie, que l'idolâtrie est vaincue. Tout cède au christianisme et Constantin lui donne toute la force d'une révolution sociale. Il le veut riche pour qu'il soit puissant; aucun pauvre ne sera prêtre, tout le monde peut tester en faveur de l'Eglise, l'Eglise acquiert la faculté d'affranchir les siens, les évêques acquièrent le droit d'être juges si on les préfère aux juges ordidaires; on abat les temples des idoles, on maudit les divinités d'Enée et de Romulus qui peuvent opposer un nouveau Maxence à l'empereur byzantin. Les chrétiens partagés en plusieurs sectes penchaient vers de nouvelles scissions; les hérésies pouvaient troubler l'essor universel. Constantin assemble des conciles, il les préside, et cherche à tout prix l'unité de la révolution chrétienne; les anciens édits contre les chrétiens sont copiés et retournés contre les hérétiques, et plus tard contre les païens; la foi en Dieu et la foi en César s'identifient sur la ruine de Rome. D'ailleurs les légions de l'empire sont réformées, composées de barbares naturalisés par le baptême ou de colons voués de père en fils à la milice, et il n'y a plus rien à craindre de ces légions politiques qui avaient créé Maximien, Caracalla et les trente anti-Césars de l'anarchie contenue par Dioclétien. Le César de Byzance renonçait-il réellement à l'unité des anciens temps, ou évoquait-il le Dieu des chrétiens pour continuer, sous une nouvelle forme, les vieilles apothéoses

de ses devanciers? A quoi bon s'enquérir de son intention? il n'y a qu'à suivre les faits tels qu'ils se développent dans la grande déduction de l'histoire. Si Constantin règne seul, il n'est seul qu'en tribun, en dictateur cosmopolite; sa suprématie unitaire est toute personnelle, et, par son testament, il inaugure lui-même le nouveau système de partages qui distribue les gouvernements en considérant les diverses provinces comme les parties d'un même héritage. A l'ancienne unité il substitue l'unité d'une famille, d'une dynastie dont les membres copartageants se multiplient pour répondre aux diverses autonomies des nations qui vivent dans l'empire. A la mort de Constantin il y a trois Césars: Constantin II en Occident, Constance en Orient, et Constant en Italie, en Afrique et dans l'Illyrie; après on trouve deux Césars: Constance et Constant; l'empire est rappelé à l'unité personnelle avec Constance, Julien, Jovinien, et cette unité illusoire ne dure que peu d'années; avec Julien elle n'est qu'une réaction païenne; elle se scinde de nouveau sous Valentinien et Valens, et depuis elle reste divisée et enchaînée à la division des provinces.

La révolution de Constantin contenait les germes d'une nouvelle révolution démocratique et fédérale. Il est acquis que l'empire doit être partagé et le partage reste à la merci du hasard, il tient aux successions accidentelles d'une dynastie; la pluralité des Césars conduit à la guerre, l'unité d'un César provoque les insurrections; dans les deux cas la liberté qui se propage avec les idées chrétiennes ne peut s'en tenir à la division officielle des quatre grandes provinces de l'empire. Les insurrections continuent en Pannonie, dans l'Illyrie, dans la Mésie, dans la Grèce et même à Rome où

l'on proclame Népotien, et le mouvement fédéral finit par s'allier avec les fédérations des barbares payés par le trésor et naturalisés par le baptême.

Les barbares ne connaissent pas l'empire, ils ne comprennent pas la grande révolution fédérale; vivant au hasard, sans pensée, ils ne sont pas encore nés au soleil de l'histoire, et ils forment des multitudes errantes, armées se mouvant sous l'impulsion d'une vitalité purement animale. Mais les peuples de l'empire sont civilisés, ils pensent; l'empire lui-même et ses provinces sont une pensée continuelle qui n'admet pas d'intervalles, et les barbares incorporés dans les légions reçoivent une mission forcément intelligente. Tandis qu'ils s'avancent aveuglément sous le poids de leur propre gravitation, la révolution fédérale leur fraye la voie : elle déserte les empereurs, et profite des désastres mêmes de l'empire pour se fractionner de plus en plus en se dérobant au dernier simulacre de l'unité impériale; elle permet que les barbares deviennent des colons et ensuite des révoltés, pour les transformer en libérateurs contre le despotisme des Césars. La nouvelle période commence sous Arcadius et Honorius; on entre avec eux dans l'ère des empereurs ineptes, immobiles, véritables statues sanctionnant à dessein tout ce qui arrive, de crainte de laisser voir que la majesté impériale est violée de tous côtés. On adopte les invasions pour dissimuler les défaites, on accueille les rébellions pour cacher la déchéance, l'empire devient une comédie de sourds-muets couronnés, et les barbares s'avancent chaque jour. Ils reçoivent des tributs, ils touchent en argent le montant des victoires qu'ils pourraient remporter; on leur accorde des terres, des contrées, de vastes régions; ce ne sont plus des légionnaires, des

soldats, des sujets, ce sont de libres alliés de l'empire ; ils s'appellent « *fœderati,* » et ils s'élèvent en maîtres au milieu des insurrections fédérales qui débordent. L'Afrique, soulevée de nouveau par Boniface, appelle Genseric, le roi des Vandales, pour achever sa révolution ; la Bretagne insurgée par Marcus, par Gratien, par Constantin, se détache de l'empire ; l'invasion trouve l'Espagne en révolte grâce à Gérontius, à Maximin, à Constantin reconnu et ensuite combattu par l'empire ; elle trouve la haute Allemagne soulevée par Jovin et par Sébastien ; elle a devant elle la Gaule insurgée dans l'Armorique, bouleversée dans toutes ses provinces, et l'invasion devient ainsi l'instrument nécessaire des dernières révolutions fédérales contre l'ancienne unité de l'empire. A ses derniers moments l'empire a des rois pour généraux, des nations pour armées. L'empereur en est à gouverner des émigrations guerrières, et à distribuer des régions aux Goths, aux Vandales, aux Érules, aux Turcilinges, aux Alains, aux Germains de toutes les nuances ; le gouvernement impérial se réduit à des négociations continuelles avec des rois qu'il soudoie; opposant les premiers venus aux derniers qui arrivent, il dirige les immigrations, et il règne par le maniement des invasions. Or le maniement des invasions impose la plus affreuse des conquêtes. Par la force des choses, par l'extrême nécessité de déplacer des peuples entiers, l'unité impériale pèse beaucoup plus que l'unité de Néron et de Gallien ; les habitants sont pressurés pour entretenir des armées qui les pillent, les citoyens payent l'impôt pour être saccagés, les villes sont dévastées par une conquête mobile et sans cesse renouvelée, et par la force des choses les peuples sont poussés à leur tour à l'extrême nécessité de l'insurrection

universelle. On tourne définitivement contre l'empire la grande fédération des barbares ; on préfère une irruption unique et fixée avec des chefs, quels qu'ils soient, au terrible fléau des Césars qui multiplient les invasions et les désolations; on paye directement l'armée et son roi, au lieu de payer l'empereur lointain qui laisse les provinces sans défense, et c'est ainsi que l'Espagne échoit aux Goths, l'Afrique aux Vandales, la Gaule aux Franks, et l'Italie à d'autres nations.

CHAPITRE II

LA FONDATION DU ROYAUME (476).

Nécessité du royaume. —Surtout dans la Haute-Italie. — Contre les empereurs de Milan. — Contre les empereurs de Ravenne. — Les révolutions des premiers rois soudoyés. — Avénement d'Odoacre. — Fédérations royales. — Tous les peuples vengés. —Théodoric succède à Odoacre. — Il protége la civilisation. — Jornandès et Procope. — C'en est fait de l'empire.

Tous les hasards de l'invasion sont dominés par le mouvement indigène de l'Italie qui réclame la création du royaume contre l'empire d'Occident. Dans les Gaules, en Espagne, ailleurs, l'établissement des barbares pouvait encore se confondre avec le résultat d'une aveugle occupation; en Italie cette confusion n'est pas possible; le travail de la royauté qui surgit est évident, historique, nettement déduit en face de l'empereur d'Occident.

Avant que les barbares passent les Alpes, une moitié de l'Italie se trouve engagée dans l'insurrection fédérale contre Rome; Milan se lève avec les villes de son rayon, fête Constantin qui arrive de la Gaule pour marcher contre Maxence, et devient le centre du catholicisme italien; c'est de Milan que part le mouvement de la conversion religieuse qui subjugue toute la vieille Italie; les descendants des Gracques, des Anicii, des grandes familles de la république romaine, sont baptisés sous l'influence de saint Ambroise, l'adversaire de Théodose. A Rome la conversion est légère, souvent combattue; on la considère comme une cause de décadence et de misère; on ne peut oublier les

dieux d'Anchise et d'Énée : dans la ville fédérale de Milan, au contraire, la foi catholique est ardente, on y voit une cause de grandeur et de richesse, on la tourne contre le faste impérial et contre les gloires romaines, on oppose à la cité de Romulus la cité de Dieu, et l'on voit dans la déchéance de Rome le salut de l'univers. La haute Italie est le plan incliné où les barbares doivent glisser pour fondre sur Rome.

Sous Honorius, le premier empereur immobile qui réside à Milan, l'invasion commence : le Goth Radeghaise passe les Alpes à la tête des Germains, et ne rencontre aucune résistance dans la haute Italie; c'est à Fiésole qu'il est vaincu et tué, et ses deux cent mille soldats sont vendus sur les marchés de la région romaine. Stilicon, général de l'empire, arrache à Honorius le maniement des traités et des invasions; il songe à renverser l'empereur pour lui substituer son propre fils Euchérius, et ne rencontre pas d'obstacles dans la haute Italie, tandis que la cour le fait exécuter avec son fils à Ravenne; ses soldats sont dispersés et massacrés sous le rayon de Rome. Alaric, roi des Goths, arrive en vengeur de Stilicon; il épargne la haute Italie, mais il assiége Rome, lui impose une première fois des conditions humiliantes, et la dévaste ensuite en ravageant la Lucanie, la Campanie, les Abruzzes et tout le midi. Ataulphe, qui lui succède dans le commandement des Goths, renouvelle le sac de Rome et les extorsions générales; il enlève Placidie, sœur d'Honorius, et, quand il est poussé dans la Gaule par les négociations de Byzance, il passe sans ravager la haute Italie. Tel est le premier acte du grand drame de l'invasion. Quelle que soit l'interprétation des événements, le fait qui domine, c'est l'invasion des barbares toujours permise par Milan, toujours

malheureuse pour Rome, toujours libre sur son plan incliné malgré la présence de l'empereur d'Occident. L'empereur, menacé à Rome et à Milan, transporte son siége à Ravenne, en dehors du plan incliné et à égale distance des deux capitales. Le voilà expulsé des deux grands centres de la vie italienne, aussi loin de l'ancienne unité que de la nouvelle fédération; il ne compte plus sur les peuples, mais sur les murs de Ravenne, sur la mer pour s'enfuir et sur les marais qui l'entourent pour retarder les attaques.

L'empire de Ravenne, hostile à Milan et à Rome, ménage une double catastrophe aux deux capitales délaissées. En 423, le nouveau césar Jean est proclamé à Ravenne en haine de la dynastie byzantine. Pour s'imposer à l'Italie, il envoie Aétius chez les Huns qui arrivent au nombre de soixante-dix mille; renvoyés par l'élu de Byzance, Valentinien III successeur de Jean, les Huns reviennent, conduits par Attila, le fléau de Dieu. Attila ravage Milan, détruit Aquilée, multiplie les dévastations dans la haute Italie et s'arrête sous le rayon de Ravenne; c'est ainsi que Ravenne développe son influence sur Milan. En même temps Rome perd l'Afrique par la faute d'Aétius; elle se lève avec le sénateur Pétrone Maxime que l'on proclame empereur; Aétius et Valentinien III sont tués, et la veuve de Valentinien, qui s'appuie sur Ravenne, appelle à son secours Genséric, roi des Vandales, le chef même de l'invasion qui enlevait l'Afrique aux Romains. Rome est envahie; Genséric la saccage pour la troisième fois; les Vandales y répètent les tragédies des Huns sous Milan et sous Aquilée. Ravenne se rassure. Jean, Aétius, Pétrone, Eudoxie, Attila, Genséric, marchaient tous au hasard; ils ne pensaient qu'à

eux-mêmes, mais Ravenne dirigeait les passions, déterminait les haines, inspirait les vengeances, dominait les ambitions, et le gouvernement impérial, en se développant par le maniement des invasions, avait pour conséquence la double irruption des Huns au nord et des Vandales au midi, et il en résultait la ruine des deux villes ennemies de la nouvelle capitale des Césars.

L'empereur sera-t-il rassuré à Ravenne? C'est là au contraire que l'attend la révolution italienne; il n'a plus d'autre force que celle de la garnison qu'il soudoie; il est détesté de l'Italie tout entière; coupable ou innocent, il doit être détrôné. Sa domination est une calamité universelle, et il ne lui reste plus d'autre bras que celui du roi qui le défend. Mais qui pourrait mieux que le roi sauver l'Italie? S'il se révolte avec les barbares, les Italiens seront à lui; seul, il peut mettre un terme au maniement des invasions qui dévastent Rome, Aquilée et Milan. S'il détrône l'empereur, il régnera en maître, et les Italiens seront délivrés de la fiscalité impériale et du pillage des mercenaires. L'Italie veut un libérateur; le mouvement italien demande un roi, et c'est un général de l'empire qui doit interpréter le mouvement. De là Ricimer; moitié Suève, moitié Goth, il règne sur l'empereur Avitus, le force à abdiquer, reste seul pendant dix mois et nomme ensuite le nouvel empereur Majorien [1] qu'il tue à Tortone [2], en lui donnant Sévère pour successeur. Au bout de trois

[1] Majoranus *apud Ravennam* invadit imperium. (Paul Diacre.)

[2] Majoranus immissione Ricimeris extinguitur cui Severum natione Lucanum *Ravennæ* succedere facit in regnum. (Cassiodore.)

mois, il empoisonne ce nouveau César [1] et se ménage ainsi un nouvel interrègne, un nouveau règne de quatorze mois. Rome est la seule ville qui lui résiste, parce qu'elle est la seule ville qui résiste à la révolution italienne, et encore sa résistance est-elle artificielle et rétrograde; elle tient au désespoir des derniers empereurs menacés par Milan et par Ravenne. Avitus et Majorien s'étaient efforcés de protéger Rome pour y chercher un dernier refuge contre une catastrophe imminente; maintenant c'est Rome seule qui veut faire cesser le règne de Ricimer. Elle obtient de Byzance un nouveau césar, Anthéme, qui arrive en ami des gloires romaines, en protecteur de la tradition païenne; mais il est si faible, si isolé dans son patriotisme d'outre-tombe, qu'il ne peut pas même songer à combattre le général. Il lui prodigue les faveurs, il multiplie les avances, il s'efforce de conjurer la révolution. Ricimer dédaignant les faveurs et la parenté d'Anthéme part de Milan pour attaquer Rome et l'empereur des vieux temps. C'est en vain que les Milanais veulent le retenir par leurs prières, c'est en vain que saint Épiphane, évêque de Pavie, lui fait promettre la paix; c'est en vain que Milan commence à redouter le royaume qui se centralise à Ravenne; Ricimer assiége l'antique capitale de l'empire, y trouve des amis et des partisans, la saccage pour la quatrième fois depuis Alaric, tue Anthéme et nomme un nouvel empereur, Olybrius, pour régner encore sur l'empire [2].

[1] Ricimeris fraude Severus Romæ in palatio veneno peremptus est. (Cassiodore.)

[2] Inter Antemium principem ejusque generum Ricimerum patritium qui tunc Mediolani positus præerat Liguriæ magnus dis-

Olybrius et Ricimer meurent de mort naturelle au bout de trois mois, et le mouvement continue; Gondebaud, neveu de Ricimer, est encore le maître de l'Italie. C'est lui qui choisit l'empereur Glycére en haine de Rome et de Byzance[1]; mais Glycére abdique, effrayé de sa propre impuissance. Népos arrive imposé par Byzance, et il est chassé à son tour par Oreste, son général, jadis secrétaire d'Attila. Oreste nomme empereur son propre fils, Romulus Augustule, et au bout d'un an, en 476, un nouveau général, Odoacre, s'insurge à la tête des Érules; il bat Oreste, détrône Augustule et reste maître de l'Italie sous le titre de roi. Cette fois l'empereur est définitivement supprimé; le maniement des invasions s'arrête, la paix succède aux insurrections qui se multipliaient, la révolution du royaume est accomplie. La fiscalité impériale disparaît; on ne craint plus la descente de nouveaux barbares; l'Italie a son roi, son armée fixée sur le sol; elle peut se défendre, et ne relève que d'elle-même; les mercenaires ne sauraient plus ni la piller, ni la trahir : ils sont naturalisés au nom de l'indépendance. A la solde succède l'impôt directement perçu par le gouvernement, qui demande le tiers des revenus de la terre. Les Italiens reçoivent le joug du royaume comme une véritable libération; un fléau unique et déterminé écarta

cordiarum fames exortus est.... Divisa Roma est et quidam favebant Antemio, quidam vero Ricimeris perfidiam sequebantur. (PAUL DIACRE.)—Ricimer Romæ facto imperatore Olybrio Antemium contra reverentiam principis et jus affinitatis cum gravi clade civitatis extinguit. (CASSIODORE.)

[1] Glycerius a Gundibaro patritio totius etiam voluntatis exercitus apud *Ravennam* imperator efficitur. (PAUL DIACRE.)—Gundibalo hortante Glycerius *Ravennæ* sumpsit imperium. (CASSIODORE.)

tous les fléaux de l'empire, et ce mouvement fut si naturel, qu'Odoacre put s'établir sans lutte; sa révolution se réduisit à une révolution de palais; il ne sacrifia pas même l'empereur détrôné, et se borna à le reléguer dans un château de la Campanie.

Odoacre en organisant le royaume reste dans les limites de la révolution italienne : il ne brise que l'unité issue de la conquête romaine, et ne fait qu'achever l'œuvre des insurrections fédérales commencées sous les premiers césars. Les idées sociales de l'ancien monde sont respectées, le royaume adopte les principes de l'antique civilisation, les conserve, les protège, en devient le premier instrument. L'ancienne loi, cette loi que les plébéiens avaient arrachée aux patriciens, ne cesse pas de régner; cette démocratie, que les césars avaient propagée pour retarder les insurrections, reste le premier principe du sol italien; cette unité toute spiritualiste qu'on avait réservée aux empereurs de Byzance pour représenter le progrès universel contre la domination de la force, règne encore en suzeraine du royaume; détrôné comme chef politique, l'empereur est encore reconnu comme le grand pontife du droit, comme le chef de la civilisation du monde. Odoacre ne demande que la suppression de l'empereur d'Occident, il ne demande qu'à reconnaître un césar unique, résidant à Byzance; il veut être lui-même le lieutenant de l'empereur Zénon; il n'ose pas toucher à la couronne impériale. En un mot, son œuvre est toute politique, elle crée l'indépendance nationale dans le milieu social de l'empire. La constitution géographique de l'Italie n'est pas altérée, et la nouvelle unité du royaume ménage les vieux centres; forcée d'opter entre Rome, Ravenne et Milan,

elle se campe à Ravenne comme dans un casernement militaire. On se contente d'adopter les tendances royalistes de la haute Italie; renonçant à l'idée même de subjuguer Rome par la force, on lui donne la république pour qu'elle respecte le royaume. Par une fiction de droit, Rome est encore considérée comme la capitale du monde, elle reste la ville sainte, le centre sacré de l'Occident. Son sénat est conservé. C'est lui qui, par les ordres d'Odoacre, déclare à Byzance que l'Occident n'aura plus d'empereur, et que le chef de l'Orient suffira seul à représenter l'unité de l'ancien monde. La vieille aristocratie survit avec ses droits; le patricien de Rome reste le premier dignitaire de la péninsule. On ne cesse pas de nommer les deux consuls, l'un pour l'Orient l'autre pour l'Occident. Enfin, la foi des Italiens est respectée à son tour, elle règne de droit et de fait; l'Italie demeure catholique et c'est le catholicisme qui entraîne Rome elle-même dans l'insurrection fédérale du royaume. Odoacre est accepté au moment où l'empereur Zénon croyait imposer aux Romains l'hérésie d'Eutichès; ainsi le royaume sert à protéger leur foi contre les arrêts de Byzance. Peu importe qu'Odoacre soit arien, il ne s'agit pas de lui ni des Érules, il s'agit des Italiens, et ils sont heureux de pouvoir l'opposer aux empereurs d'Orient. Qu'il professe l'arianisme! que la nouvelle religion soit le mot d'ordre des casernes, de la cour et du royalisme qui s'organise! que l'on continue si l'on veut la tradition de Ricimer, de Gondebaud et des généraux presque tous ariens! le royaume arrive à propos, le roi n'impose pas ses principes, ne sonde pas les consciences, il laisse à l'Italie sa foi, à Rome son Église indépendante, et il en développe la liberté républicaine. On s'abrite derrière

les masses des Érules et des Ruges pour se dérober à la religion de Byzance, et l'arianisme royal de Ravenne devient l'égide de l'insurrection catholique du patriarche d'Occident contre Zénon. De là, le pape Simplicius qui adopte Odoacre, et lui confère l'un des droits de l'empereur d'intervenir par le préfet de Rome dans l'élection des papes ; on s'en fie à son inimitié contre Byzance, à sa haine contre la domination impériale, et l'Eglise ne se trompe pas ; à la mort de Simplicius, Odoacre assure une élection catholique contre Zénon. Le nouveau pape, Félix III, lutte contre l'hérésie d'Acacius, et menace l'empire en devenant le chef des catholiques persécutés en Orient ; il réunit à Rome un concile contre la suprématie de Byzance, et Odoacre le laisse faire, permettant même que le concile condamne ses coreligionnaires, les ariens d'Afrique. Le roi arien laisse frapper sa propre religion parce que Rome affranchie frappe en même temps l'empereur d'Orient. La politique du royaume est tellement séparée des traditions sociales, que le premier roi italien paraît dans l'histoire en défenseur des catholiques, et dans la légende il est presque appelé en Italie par l'Eglise ; c'est saint Séverin qui lui prédit sa grandeur future.

Le royaume d'Odoacre n'est donc ni un accident, ni une simple conquête, ni un retour vers une aveugle barbarie ; il ne supprime pas le progrès de la civilisation romaine, il ne reproduit pas l'ère des anciens peuples de l'Italie, il n'isole pas la Péninsule, et ne lui donne pas l'inimitié de tous les peuples. En séparant l'idée sociale de l'idée politique, il conserve tout le travail de la république et de l'empire ; il ne supprime que l'unité de la politique impériale pour lui substituer l'unité d'une politique indépendante, et l'Italie se

trouve ainsi transportée dans un cycle supérieur qui dépasse les prévisions de l'antiquité tout entière. Que l'on considère en effet Odoacre, Clovis, les Goths d'Espagne, les Vandales d'Afrique, tous les barbares campés dans l'empire, on verra la première ébauche d'une transformation universelle. Les nouveaux rois suivent tous la même route : tous ils fondent des royaumes qui se ressemblent; tous ils se partagent l'Occident sans toucher à la civilisation, regardant l'empereur comme la source unique du droit. Partant, les nouveaux royaumes sont des Etats modernes, c'est-à-dire des corps politiques qui fonctionnent comme les membres d'une vaste fédération constituée par des lois sociales, antérieures et supérieures aux simples stipulations d'un contrat politique ou d'une ligue internationale.

Les anciens peuples qui avaient voulu repousser la conquête romaine ne devaient pas triompher; les nationalités des Gaulois, des Ibères, des Celtes ne devaient pas ressusciter; la mort des nations est irréparable comme celle des individus. Pourquoi une nation désorganisée reviendrait-elle au combat? Pour essayer ses forces? l'épreuve est faite, il est inutile de la répéter, elle donnerait toujours le résultat connu de la défaite. On a succombé; le conquérant garde sa supériorité grâce à l'idée qu'il représente, et propage sa conquête par la force même de ses principes et de sa civilisation; on oublie ses dévastations d'un moment, et on accepte son action de tous les jours. La nationalité vaincue, réduite à un souvenir vague et confus, n'est plus représentée que par l'aristocratie détrônée; elle est rétrograde, et ses insurrections sont forcément aristocratiques, comme celle de Florus et de Sacramore, se fondent sur des préjugés en dé-

route, sur des cultes surannés, sur des oracles qui ont menti. Si Florus et Sacramore avaient triomphé, leur libération aurait été une véritable réaction, un recul social pire que la conquête elle-même. En s'insurgeant Vindex et Civilis voulaient-ils épurer la vieille nationalité et supprimer la tyrannie de l'ancienne barbarie? Ils faisaient en même temps une insurrection nationale et une révolution démocratique, deux choses si distinctes qu'elles aboutissent à une contradiction inévitable. Toute insurrection nationale veut rétablir l'ancien gouvernement, elle s'appuie sur la tradition, elle invoque le passé, elle n'est forte qu'en rappelant la dernière heure du gouvernement qui a péri, elle promet la résurrection de la patrie telle qu'elle était au moment où l'on subissait l'injustice de la conquête. A cette condition l'insurrection nationale peut entraîner avec elle les prêtres, les patriciens, les vieilles castes, tous ceux qui disposent des ruines de la patrie, qui sont toujours des armes pour combattre. La révolution, au contraire, demande des réformes; la réforme demande la destruction du passé, l'abolition du gouvernement que l'on évoque; elle rêve une patrie régénérée, une patrie nouvelle, une patrie qui n'a jamais existé et qui serait l'extermination des prêtres, des patriciens, de tous ceux qui protestent au nom de la loi. Les deux mouvements de l'insurrection et de la révolution s'excluent mutuellement: l'un donne le pouvoir à l'aristocratie, l'autre à la démocratie; les patriciens se trouvent en contradiction avec les masses, et tandis que le conquérant s'avance à grandes marches on ne sait plus qui doit commander, qui doit obéir; on prêche l'union, la concorde, le patriotisme; on s'enivre de paroles, on multiplie les équivoques, on mêle au hasard d'anciennes

gloires à des idées qui les nient, la multitude étonnée tombe dans l'inertie, et les combattants découragés arrivent à la débandade et à la trahison sur le champ de bataille. Les Tibère, les Néron devaient triompher. — En acceptant la civilisation romaine, la Gaule, l'Espagne et les autres régions, ne pouvaient pas non plus aboutir directement à une fédération des provinces d'Occident. De quoi se plaignait-on en s'insurgeant contre Rome? De la loi? Non; on se plaignait de la violation de cette loi, méconnue par la fiscalité ou par l'iniquité de quelques empereurs. Les griefs étaient-ils justes? le drame se dénouait à Rome par les Titus et les Trajan. Les griefs étaient-ils des prétextes? l'empereur réprimait le faux mouvement et le faisait échouer en le jetant sur le terrain des anciennes nationalités. En invoquant Rome on confirmait sa domination, en nommant des empereurs on confirmait l'unité impériale.—Il était également impossible aux insurrections militaires de l'époque de Commode de continuer la fédération de tous les peuples d'Occident : les dix-neuf prétendants soulevés contre Gallien aspiraient presque tous au même titre, ils ne pouvaient donc se confédérer; les légions étaient impériales et elles ne pouvaient sortir de la formule de l'empire; l'unité du but tournait les généraux les uns contre les autres, et l'unité de la capitale, encore prépondérante, n'admettait pas de transaction. La fédération suppose vidée d'avance toute question de supériorité et de préséance, elle suppose le pouvoir central supprimé, la capitale anéantie, les peuples nivelés et sur le pied d'égalité, elle suppose résolues toutes les questions territoriales, toutes les jalousies nationales abolies; et ce n'est pas à l'époque de Maximin ou de Caracalla, en présence de

Rome, au milieu de mille menaces, que les généraux auraient pu s'entendre et se fédérer. Les barbares, au contraire, avaient des légions à eux, tous libres et sur le pied d'égalité, ils arrivaient par des émigrations vagues, essentiellement fédérales; ils se naturalisaient en mercenaires, ils s'appelaient « *fœderati* »; leurs chefs étaient autant de rois : Rome dégradée par Byzance, par Milan, par Ravenne, ne pouvait plus imposer l'unité, opprimée par Byzance, elle devait elle-même favoriser l'insurrection fédérale; enfin le christianisme supprimait toute séparation entre les peuples de l'empire et les barbares soudoyés; et ces derniers achevaient le mouvement par une vaste fédération, non pas encore politique, mais en attendant, plus que politique, c'est-à-dire sociale et chrétienne.

Aucune réaction ne devait prévaloir contre la révolution du royaume. Zénon lance la grande nation des Goths contre les Érules à peine établis; le roi des Goths part de Byzance comme jadis Alaric ; obéissant à l'affreuse politique qui décrète les invasions, il se fraye la route à travers les Gépides alliés d'Odoacre, et, en arrivant en Italie, il trouve une résistance imprévue qui s'oppose au mouvement des invasions. Personne ne le seconde, aucun Italien ne se lève contre Odoacre, qui reste libre de se défendre et de combattre. Vaincu trois fois sur l'Isonzo, à Vérone, sur l'Adda, il résiste encore dans sa capitale de Ravenne ; assiégé par Théodoric, il continue à se défendre, et quand il capitule, les Goths sont réduits à l'assassiner au milieu d'un banquet; ils ne peuvent pas laisser la vie au roi d'Italie, tandis que le roi pouvait laisser vivre le dernier empereur. Et à qui profite la victoire des Goths? Est-ce à l'empire? Non, c'est encore le royaume qui triomphe : la race des Goths succède à

la race des Érules et Théodoric se substitue à Odoacre, demandant à Byzance tout ce que le roi érule en avait réclamé ou usurpé, et l'œuvre politique du royaume se fixe avec sa capitale nouvelle à Ravenne, avec ses hommes nouveaux, les Goths, et même avec sa religion royale, l'arianisme. Bientôt le royaume se développe; Théodoric bat Clovis, défait les Visigoths d'Espagne, les Bulgares, les Grecs eux-mêmes : maître de l'Italie, de la Sicile, de la Dalmatie, de la Norique, de la Pannonie sirmienne, des deux Rhéties, de la Souabe, de la Provence, d'une grande partie de l'Espagne, il est le représentant le plus fort de tous les fédérés de l'Occident. Malgré sa grandeur, il interprète fidélement la révolution italienne, il reste dans le plan d'Odoacre, et se contente de soustraire les peuples à l'unité politique de l'empire. Sans toucher à l'unité de la civilisation, il conserve les idées sociales du monde romain, et respecte le principe de l'empire, comme les lois, les magistratures, et les mœurs de l'Italie; enfin il relève, et multiplie les monuments, s'habille à la romaine, et confirme l'indépendance de Rome qu'il excepte du royaume. Théodoric ne se permet d'entrer à Rome que sept ans après la conquête, en 500, et il n'y entre qu'en protecteur; il y restaure le palais impérial, et y refait les remparts que les Goths détruisaient dans toutes les villes conquises. Rome reste la ville libre, la ville sainte de la civilisation; ses consuls sont encore nommés par le sénat, et l'on continue de les soumettre à la confirmation impériale. Au reste, dans le royaume, Théodoric règne en vicaire de l'empire; quand il veut assurer la couronne à son fils, il le fait adopter par l'empereur, le fait nommer consul à Rome, et prodigue les fêtes aux Romains. Naples aussi a son assemblée, ses consuls, son autonomie qui se ratta-

che au royaume avec la liberté d'une république. Livrées à elles-mêmes pendant les dernières invasions, les villes avaient dû songer à leur propre défense, et les institutions municipales commençaient à fonctionner d'une manière républicaine dans toute la péninsule; cette nouvelle liberté est respectée. Sous l'invasion d'Attila les consuls de Padoue avaient construit la ville de Rialto dans un îlot de la Vénétie maritime près de Padoue; Monselice élevait d'autres villes sur les îlots de Malamocco, Albiola, Palestrine et Clodia; les habitants d'Aquilée en fondaient une sur l'îlot de Grado. D'après une autre tradition, les habitants de Concordia, dans le Frioul, se réfugiaient à Caorle; ceux d'Opiterzo à Asolo; ceux d'Altino se transportaient à Torcello; ceux de Cividal de Bellune et de Feltre fondaient Héraclée; les habitants d'Altino et d'Héraclée construisaient Rialto, les Istriotes bâtissaient Justinopolis sur l'île de Capraria. Théodoric respecte ces refuges de la Vénétie maritime. Les îles prospèrent presque en dehors de l'unité gothique; d'après Cassiodore elles ont d'innombrables navires; le ministre du roi, leur transmettant un ordre, s'étend en éloges sur les mœurs républicaines des Vénitiens : « Chez vous, dit-il, le pauvre est l'égal du riche, vos maisons sont uniformes, point de différence entre les conditions, point de jalousie parmi vos citoyens. Cette égalité vous préserve de la corruption du monde. » Les Vénitiens se préservent de la corruption de l'empire.

A l'égard du catholicisme, le nouveau roi suit encore le plan d'Odoacre. L'arianisme n'est à ses yeux que la raison d'État du royaume; il s'en sert pour fortifier, pour unifier la caste royale des Goths, et laisse libres les catholiques qui se rallient au patriarche

d'Occident, et qui continuent à se servir de l'arianisme pour sauvegarder la suprématie de Rome contre l'hérésie de Byzance et contre l'ancienne domination impériale. Deux candidats, Laurent et Symmaque, se disputaient la papauté : c'étaient les chefs des deux partis, l'un byzantin, l'autre catholique et romain. Les deux partis luttent neuf ans dans les rues de Rome : après avoir respecté la liberté de la république, Théodoric exerce le droit que le pape avait conféré à Odoacre ; il intervient, réunit un concile pour vider le différend, et son jugement protége le parti catholique qui est l'allié du royaume. Le pape du parti byzantin, est condamné; celui du parti catholique et révolutionnaire se trouve confirmé. La même lutte éclatait en même temps dans la Vénétie; l'évêque d'Aquilée, refugié à Grado pour éviter les persécutions des ariens, y était épargné; celui d'Altino est l'ami du roi, et la chronique, tout en l'accusant d'ambition, remarque qu'il est un homme prévoyant. Le royaume des Goths était donc alors le salut de l'Italie, car il constituait l'indépendance italienne sous la double forme de la monarchie à Ravenne et de la république à Rome.

La révolution du royaume nous est rapportée par deux historiens: l'un, Jornandès, de la race des conquérants, l'autre, Procope, un Grec au service de l'empire ; les deux historiens écrivent à deux points de vue opposés : l'un veut le royaume qui surgit, l'autre le combat, et cependant tous deux se rencontrent sur tous les points pour sanctionner la transformation de l'Italie. D'après Jornandès, les hommes du royaume sont supérieurs à la race des Romains « *Romanis corpore et animo grandiores.* » Ils viennent de la Scantie, terre mystérieuse où se multiplient les races, « *officina gen-*

tium, » ils sont les descendants, les parents de tous les peuples qui n'ont jamais été domptés par les Grecs, ni par les Romains. Ils tiennent aux Scythes, toujours libres depuis leur origine, ils tiennent au peuple de Xalmoxis et à celui des Amazones; ce sont les Gètes, que Dion célèbre et que Paul Orose identifie avec les Goths : leur sagesse vient d'eux, et ne doit rien à l'empire ; elle remonte à Dyaneus Boroista et à Corosmicus qui avaient pénétré le secret de toutes les sciences. Jornandès part de Gapt qui engendre Halmal, de Halmal qui engendre Auguis, etc., pour arriver sous des formes bibliques jusqu'aux mercenaires de l'empereur. D'après lui, ce ne sont pas des mercenaires, ce sont des fédérés ; ils ont remporté les victoires de Maximin contre les Perses et les Parthes, celles de Constantin qui leur ouvrait la Pannonie, et l'empire ingrat et perfide les trahissait ; violant le pacte, la fédération, il voulait les exterminer et ils prenaient les armes; Odoacre fondait alors le royaume, et Théodoric lui succédait par le droit de la guerre, du consentement de l'empereur. Voilà le royaume fédéral qui venge Florus, Sacramore, Vindex, Civilis, Classicus et tous les chefs des nations insurgées. Maintenant suivons l'officier de l'empereur : avec Procope, la scène change, les couleurs animées de Jornandès disparaissent, l'énergie des Goths est dédaignée ; le langage classique jette un voile d'uniformité sur tous les chocs de la barbarie et de la civilisation qui se heurtent ; le maniement des invasions se présente avec une sorte de régularité administrative ; on ne reconnaît plus les barbares ni à l'accent, ni à la fierté, ni aux idées ; ils ne sont plus que des miliciens, des sénateurs, des fonctionnaires indisciplinés. Qu'est-ce qu'Odoacre ? Un certain fonctionnaire, « *quidam Odoacer;* » et son royaume est une émeute de

caserne. Qu'est-ce que Théodoric ? Un simple général de l'empire, un homme inquiet qu'on pousse en Italie pour l'enlever à la Thrace ; et cependant Procope reconnaît que Théodoric rétablit soudainement l'ordre en Italie ; il est donc l'homme de la terre italienne, un bon maître sans titre, un gérant utile, ou selon l'expression même de Procope, « un tyran de nom, mais de fait un véritable empereur. » Voilà l'empire condamné à laisser passer la révolution du royaume.

Résumons-nous : le monde ancien avait marché grace au mécanisme de l'unité, mais une fois son progrès épuisé sous Auguste, le nouveau progrès devait se réaliser en sens inverse par le mécanisme de la fédération. Le fédéralisme conduisait, de la conquête impitoyable de la république, aux naturalisations des premiers Césars, à l'équilibre équitable de Galba, à la démocratie militaire de Commode, aux divisions conciliatrices de Dioclétien, à la démocratie chrétienne de Constantin, à la naturalisation des barbares sous Arcadius et sous Honorius, les empereurs immobiles, et enfin aux royaumes indépendants et fédérés des barbares ; et en Italie, le roi naissant, aux prises avec l'empereur, donnait la plus splendide des révolutions royales au milieu des barbares d'Occident. Si l'on oublie la révolution fédérale, tous les événements se développent d'une manière accidentelle ; ils paraissent sans cause, sans continuité, vrais miracles du hasard ou du libre arbitre; on ne comprend plus ni la licence plébéienne des premiers empereurs qui déjouent les insurrections à force de démocratie, ni la sévérité de Galba, qui impose à la plèbe la révolution des provinces par la force du sénat : on ne sait plus pourquoi il y a d'abord une série de césars libertins, puis une série de césars admirés ; puis des

césars tragiques et fastueux, des césars chrétiens et byzantins, des césars ineptes et immobiles, détrônés enfin par les rois goths, franks et vandales, qui, pourtant, respectent tous l'unité sociale de Rome. Dès lors, le progrès paraît une déchéance, le fractionnement de la liberté semble une catastrophe, la fédération qui protège la liberté se présente comme un bouleversement universel; la révolution prend l'apparence d'une invasion, d'une conquête, d'une misère extrême, tandis que l'invasion, la conquête et la misère étaient le fait du gouvernement impérial. En posant l'erreur on s'engage à l'expliquer, et on arrive à des problèmes absurdes, à de nouvelles erreurs. On se demande pourquoi les Italiens étaient assez lâches pour accepter avec indifférence la domination des barbares; on s'étonne de voir la civilisation vaincue par la barbarie; d'un autre côté on s'extasie sur la modération d'Odoacre, sur la sagesse de Théodoric, et on déclame sur la corruption des anciens, sur les vertus des Germains, en prenant à partie les hommes, les chefs auxquels on distribue au hasard l'éloge et la censure, comme si la catastrophe du monde était arrivée dans le salon de Louis XIV. On loue Constantin, mais on le voudrait plus habile envers le clergé; on approuve l'énergie des barbares, mais on la voudrait plus convenable en mainte occasion, et toute la transition du monde ancien au moyen âge se trouve ainsi méconnue, niée dans son mouvement organique par une littérature de boudoir et de petits-maîtres. Les mythes et les légendes de l'Eglise sont encore préférables à l'exactitude de ces faux raisonneurs; on y voit du moins l'atrocité impériale assaillie par des chrétiens intrépides, et le christianisme s'avançant avec les armées des barbares; la tyrannie du

royaume est proclamée comme un fléau nécessaire contre la perversité impériale ; les pâles vertus de Titus et de Trajan sont effacées par l'héroïsme chrétien, l'hyperbole des miracles explique les victoires de l'humanité qui progresse, et l'on comprend que le roi de Ravenne, victorieux de l'empire, s'arrête avec respect devant le patriarche de Rome, qu'il croit protégé par les saints du paradis.

CHAPITRE III

LA GUERRE DE ROME CONTRE LE ROYAUME.

La double Italie républicaine et royale. — Du catholicisme et de l'arianisme. — Le royaume attaqué par la république. — Tyrannie de Théodoric. — Faiblesse d'Amalasunte. — Désespoir de Vitiges.—D'Ildebald et des derniers rois.—Triomphe de la république romaine.

La France est tout entière aux Franks, l'Espagne aux Goths; les autres régions sont également occupées par les peuples qui règnent : chaque nationalité forme un État un et indivisible qui embrasse dans un même système les indigènes et les barbares, les sujets et les rois. Par un privilége de son ancienne grandeur, l'Italie n'est pas entièrement aux Goths; le gouvernement de Ravenne laisse subsister un gouvernement séparé dans la ville éternelle. Rome est une république ayant ses magistrats, ses prêtres, ses consuls et les symboles de son ancienne domination. Ainsi dès le commencement du moyen âge, il y a deux Italies sur le sol italien, l'une royale, l'autre républicaine.

L'opposition entre ces deux Italies ne saurait être plus profonde; le royaume s'élève par l'unité, par la monarchie, par l'aristocratie arienne; militaire et conquérant, il se fonde sur la politique qui réclame l'indépendance nationale. Rome au contraire se développe par la liberté et par les idées; c'est une république désarmée, toute sociale et religieuse; elle se fonde avant tout sur la liberté, elle demande avant tout le progrès de la civilisation. Son alliance avec le royaume ne tient

qu'à un mouvement stratégique contre la domination byzantine; son inimitié contre Byzance n'est nullement l'inimitié du roi qui siége à Ravenne. Rome ne repousse pas l'empire, elle en garde les symboles, elle serait heureuse de le rappeler dans ses murs comme aux temps de Maxence; elle repousse l'hérésie de Byzance, tandis que le roi, indifférent ou complice de l'hérésie impériale, est l'ennemi de l'ancienne domination des Césars. La religion sépare Rome de Ravenne encore plus que les deux formes de la république et de la monarchie; entre le catholicisme et l'arianisme il ne peut y avoir ni paix ni trève. La centralisation du royaume, l'unité qui se développe par Ravenne, nourrit l'inimitié des deux centres opposés. Ravenne abaisse Rome encore plus que Byzance; elle lui dérobe son ancienne influence, elle l'étouffe par les Goths qui la cernent, par l'arianisme qui la paralyse, par le royaume qui pèse sur ses magistrats et qui l'emprisonne sur son territoire comme un symbole inutile. Rome doit combattre Ravenne, et elle peut se mesurer avec elle. Si matériellement elle est désarmée, elle est moralement supérieure; n'est-elle pas le centre de toutes les idées sociales de l'ancien monde? N'est-elle pas l'appui symbolique de tous les indigènes, de France, d'Espagne et des anciennes provinces de l'empire? L'église de Rome étend son influence plus loin que la civilisation, plus loin que l'empire d'Occident. Elle peut compter sur des alliés partout où il y a des catholiques qui combattent les ariens, et sur le sol même de l'Italie elle peut entraîner à la rébellion Milan, la Sicile, toutes les villes romaines froissées par l'unité royale et délaissées pour Ravenne, la ville des marais. Si l'unité du royaume peut subjuguer Rome, de son

côté Rome peut faire tomber le royaume dans une sorte de dissolution républicaine. La guerre est prédéterminée par l'opposition des principes, voulue par l'opposition des races, ordonnée par l'antagonisme des capitales, elle est inévitable, et la guerre de Rome contre le royaume devient la première donnée du moyen âge italien.

L'agitation romaine commence du vivant même de Théodoric. En 514, les catholiques d'Orient s'insurgent contre l'empereur de Byzance; en 518, l'insurrection arrive au trône avec Justin, et Rome attend la guerre de l'empereur catholique contre les Goths du royaume. On l'invoque, on ne redoute plus la vieille unité byzantine de Zénon; le gouvernement de l'invasion n'est plus à craindre, il a été vaincu par les Italiens, par Odoacre et par Théodoric; l'empereur lui-même sait qu'il ne pourrait revenir aux expéditions des rois sans être supplanté par les peuples et par les rois; sur ce point le progrès est définitif et il n'y a plus de retour possible. Les Romains de Rome demandent un nouvel empereur, un chef qui réponde à la liberté nouvelle de la république, qui rêve une nouvelle grandeur en unissant la civilisation de l'Orient au catholicisme de l'Occident. On veut un empire qui frappe les barbares, combatte les rois et détruise les nouveaux Attila de Ravenne. La pensée de Rome ébranle le royaume; elle se propage par une commotion souterraine de Syracuse à Milan; toute la péninsule tressaillit à l'idée de s'avancer par le catholicisme qui grandit et qui subjugue l'empereur lui-même.

Théodoric s'aperçoit qu'il règne sur un sol contreminé; soudain il se méfie des Italiens, cesse de pro-

téger le catholicisme, défend aux Romains de porter les armes, et sacrifie Boèce et son beau-père Symmacus, les deux personnages de Rome qu'il soupçonne de conspirer avec Byzance. La cruauté devient nécessaire, urgente; Théodoric voudrait l'éviter; il envoie le pape auprès de l'empereur pour négocier la paix, et le pape promet la paix à Ravenne et demande la guerre à Byzance. Comment pourrait-on l'épargner? A son retour, il est jeté dans une prison d'où il ne sort plus de son vivant. La royauté se trouve condamnée à la tyrannie et la tyrannie est impuissante; loin d'étouffer l'agitation, elle propage les haines contre Ravenne.

A la mort de Théodoric, la régente Amalasunte ne peut plus s'imposer par la terreur, elle cherche à force de concessions à désarmer l'ennemi; elle demande à régner avec la confirmation impériale, avec le consentement des catholiques, avec les idées des Romains; son fils est élevé par des rhéteurs : en 528 elle abandonne au pape toutes les causes des laïcs contre les ecclésiastiques de Rome, et se charge elle-même de veiller au maintien de l'orthodoxie religieuse. Elle voudrait maîtriser sa propre défaite, elle voudrait prendre le rôle de l'ennemi; peut-être songe-t-elle à fonder une sorte de royauté catholique pour apaiser la révolution italienne. Peut-elle conjurer le danger? Sa clémence serait-elle plus heureuse que la terreur de Théodoric? Non certes, la révolution est sociale et religieuse; elle a grandi malgré la terreur de Théodoric, elle grandit encore malgré la clémence d'Amalasunte. Toute concession faite à l'Eglise contre Ravenne tourne au profit de Rome et de la révolution. Amalasunte règne par tolérance, en sacrifiant les siens, en

immolant l'arianisme; les Goths s'avilissent, se corrompent, se trouvent isolés au ban des populations. Bélisaire, général de Justin, subjugue les ariens d'Afrique, alliés de Ravenne, et la même année Justin adresse une lettre aux deux patriarches de Rome et de Byzance, où il établit son orthodoxie, et se déclare l'empereur des catholiques : désormais Rome peut se lever, la guerre est imminente. Amalasunte, faible, sans ressources, se trouve entre l'insurrection catholique qui la menace et le royaume qui se réveille indigné de voir l'héritage de Théodoric prostitué à l'agitation des Romains; les grands conspirent, et pour échapper à la vengeance arienne, la régente offre la couronne à l'empereur catholique.

La politique sauve de nouveau le royaume; elle oppose la trahison à la trahison, Amalasunte est sacrifiée par son propre associé, un grand de la Toscane, un philosophe éclectique, disciple de Platon, bref son cousin Théodote, un élu de l'arianisme : l'éclectique avait secondé jusqu'au bout le plan de la clémence; en le voyant épuisé, il fait étrangler Amalasunte dans une île du lac de Bolsena et il reste maître unique du royaume. Mais il ne suffit pas de trahir, il faut combattre et ici Théodote se trouve enveloppé par la ligue catholique des Grecs et des Franks; il est attaqué en Sicile par Bélisaire, en Dalmatie par un autre général de l'empire, dans toute l'Italie par des insurrections catholiques. Quel sera le plan du roi philosophe et arien? Chef de la réaction arienne contre Amalasunte, il est forcé de revenir à la terreur et au plan de Théodoric; il est faible, impuissant, et sa faiblesse le rejette dans la politique de la clémence; sa philosophie aux abois lui conseille d'être clément et terrible en même temps, et

il mêle, par l'imposture, les deux plans qui s'excluent. Doux avec l'ennemi, il offre à l'empereur d'Orient la soumission la plus humble, il promet de respecter la religion, de ne toucher à aucun prêtre, à aucun sénateur, de ne pas confisquer les biens des rebelles sans l'approbation impériale; il va jusqu'à offrir à l'empereur la couronne royale. Terrible et arien à l'intérieur, il déclare au pape et aux sénateurs de Rome que s'ils n'arrêtent pas l'invasion byzantine, il les fera massacrer tous avec les femmes et les enfants. Personne ne l'écoute, Rome le méprise, l'empereur poursuit le combat et la révolution italienne s'allie ouvertement avec la guerre impériale : Bélisaire est accueilli en Sicile par l'insurrection; la rebellion se propage dans la basse Italie, et arrive sous Naples sans combat; Naples seule résiste, elle est prise et saccagée par Bélisaire; Milan envoie son évêque Dacius au général de l'empire pour lui promettre l'insurrection de la haute Italie.

L'éclectisme perdait le royaume; pour la quatrième fois les Goths changent de plan et se décident à une guerre sans détours. On tue le vil Théodote. Tous les regards se fixent sur Vitiges, le général du grand Théodoric; c'est à lui de régner, et le sort du royaume est confié au génie de la guerre. Vitiges ne songe qu'à combattre; son plan est celui d'une invasion qui cherche à se fixer à tout prix, comme si Théodoric recommençait de nouveau sa carrière. Mais l'homme de l'invasion n'est plus de son temps, toutes les conditions de la guerre se trouvent interverties; l'empereur qui secondait les Goths les combat, l'Italie qui voulait un royaume le repousse. Si Vitiges n'avait qu'à lutter contre l'empereur, il pourrait répéter la rébellion d'Odoacre et l'in-

dépendance de Théodoric. Mais comment triompher du nouvel ennemi qui se présente, de cette insurrection catholique qui s'empare du sol et se dispose à livrer d'innombrables combats? Vitiges est vaillant, prompt, habile, il manœuvre avec la précision du fédéré. Il détache les Franks de l'alliance byzantine en livrant la Provence, soulève la Perse contre Byzance, demande le secours des Longobards, obtient celui des Bourguignons, et entraîne à la guerre la moitié du monde barbare. Rien n'était plus facile que de refouler l'empire, lourd, lent, incapable de s'avancer tout seul : l'insurrection accable le roi, elle fraye de vive force la route aux généraux de Byzance. Quand Bélisaire s'empare de Rome, la haute Italie tient la promesse de saint Dacius : Milan s'insurge, d'autres villes l'imitent, les Goths sont battus dans le nord : quand Narsès débarque dans la marche d'Ancône, l'Emilie se révolte, Rimini est enlevée, et Vitiges se trouve assiégé dans Ravenne comme jadis Odoacre. Ici encore l'armée impériale ne peut forcer la ville, ni même la bloquer; les Goths se dégageant, reviennent à l'attaque, le génie de la guerre les protège : ce sont les seuls soldats qui sachent livrer des batailles rangées; d'autres soldats, d'autres fédérés les secourent. L'insurrection de la haute Italie est noyée dans le sang des Milanais, malgré tout la révolution désarmée, désorganisée, sans chefs, sans politique, se reproduit à chaque pas; et le règne de la guerre s'use comme celui de la terreur, de la clémence et de l'imposture.

Les généraux goths, retranchés à Ravenne, comprennent qu'ils sont des soldats sans terre, réduits à l'état de hordes nomades; toujours supérieurs aux troupes impériales, ils se voient étouffés par l'étrange

mystère d'un peuple désarmé, invincible, par le mystère de la révolution italienne. Ne pouvant se soumettre à l'empire qui n'est pas victorieux, ils conçoivent un nouveau plan de politique royale en s'offrant d'être les soldats d'un roi orthodoxe adopté par les Italiens et choisi dans le camp impérial. Le nouveau chef quel qu'il soit sera forcé de soudoyer une armée : pourquoi ne prendrait-il pas les Goths à son service? Pourquoi n'imiterait-il pas Odoacre et Théodoric qui s'insurgeaient contre l'empire? Bélisaire est le général aimé des Italiens, les Goths lui offrent la couronne d'Italie. Vitiges seconde lui-même les grands qui le détrônent, et Ravenne ouvre ses portes à Bélisaire. Mais ce plan s'évanouit à l'instant même où l'on croit le réaliser. Il n'est donné à aucun peuple de reculer de propos délibéré dans la voie de sa grandeur; l'histoire n'admet pas d'abdications. La politique pouvait conseiller à l'aristocratie gothique un retour de la domination royale à la vie des mercenaires, la raison d'État pouvait permettre à quelques capitaines d'émigrer sous le gouvernement d'un ennemi; mais les principes voulaient que le peuple des Goths fût ce qu'il était, le peuple du royaume, l'ennemi de la révolution romaine. Au moment où l'on ouvrit les portes de Ravenne, il repoussa la reddition; ne voyant devant lui qu'une poignée de Grecs, il comprit que ses chefs l'avaient vendu à l'amiable, et l'indignation révolta jusqu'aux femmes; on se demandait où étaient les vainqueurs.

Il n'y en avait point, et il fallait continuer le combat. Les grands, réunis à Pavie, nomment un nouveau roi, Ildebald, qui justifie sur-le-champ l'attente des Goths, par une victoire éclatante; tant qu'il

s'agit de combattre, il répond du succès; dès qu'il s'agit de régner, il ne peut défendre le royaume qu'en le réduisant de moitié. Il cherche la paix à la condition qu'on lui laisse l'Italie cisalpine. Mais il est repoussé par l'empereur, qui le voit presque dépossédé par les Goths, qu'il trahit dans toute la moitié de l'Italie au-delà du Pô : son plan se réduit à recommencer sous une nouvelle forme la trahison désintéressée de Vitiges, et il succombe à une révolution de palais. Un Ruge, Éraric qui lui succède, est tué à son tour, et certes c'est là une nouvelle transaction qui s'évanouit. La couronne échoit à Totila, et Totila se trouve réduit à un combat désespéré : il remporte la victoire de Faenza, reprend Naples, deux fois il se rend maître de Rome, il ravage la Sicile, mais tous ses efforts sont inutiles : il meurt vaincu à Tagine. Son successeur Téja, qui continue le combat, succombe à Nocera. Le catholicisme triomphe sur tous les points : les Goths épuisés déclarent qu'ils ne veulent plus ni combattre Dieu, ni servir l'empereur : ils capitulent et quittent l'Italie en emportant leurs trésors. La terre est délivrée. Quant à l'empereur, il reste impuissant. C'est Narsès, c'est un eunuque qui représente son succès, et avant d'achever la victoire, il doit battre une armée de Franks et de Germains qui arrivent pour relever le royaume : il doit combattre encore deux ans, et ne peut pas même garder en Italie ses prisonniers; forcé de les envoyer à Byzance, de crainte d'une nouvelle rebellion, il réprime une dernière révolte de ses propres mercenaires, fatigués de le servir.

La défaite des Goths était le premier triomphe de Rome au début du moyen âge, le premier acte de sa puissance catholique; elle montrait pour la première

fois qu'elle pouvait être encore un centre de fédération, de révolutions, de libertés inconnues et d'un nouvel avenir. Le premier essai de sa puissance ne pouvait être plus terrible : une nation de héros, dirigée par le plus grand des barbares, se trouvait jetée de fautes en fautes; de la cruauté elle glissait à la clémence, à l'imposture de Théodote, au suicide royal de Vitiges, à la trahison patriotique d'Ildebald, au combat désespéré de Totila et de Téja, sans pouvoir connaître la main invisible qui la précipitait dans le néant. Dans les églises de la haute Italie, on voit encore aujourd'hui des tableaux qui représentent les masses des Goths foudroyées, dispersées par des saints qui planent dans les nuages; les guerriers tombent sous la foudre, et ils ne comprennent pas, ne soupçonnent pas la force qui les accable; maudits de Dieu, dans leur aveuglement ils ne savent pas qu'ils sont coupables du grand crime d'avoir fondé un royaume sur la terre des tribuns. Rome est délivrée pour toujours de l'unité royale; les nouveaux rois d'Italie seront toujours inférieurs aux Romains, condamnés à la tyrannie sous l'anathème de l'Église; ils n'auront plus l'éclat de la grande race d'Halmal, ils ne seront même pas les égaux des autres rois de l'Occident. Que l'historien des Goths, Jornandès, écrive son récit de malheur! qu'il pleure sur les tragédies des rois de Ravenne! les héros qui n'avaient jamais été domptés par les fils de Troie et par les Énéades du Latium, se sont évanouis comme les ombres d'un rêve devant la force d'une liberté encore inconnue, ils sont vaincus et on ne voit pas même les vainqueurs. En soixante-dix-sept ans, depuis l'avénement d'Odoacre, le royaume compte déjà deux catastrophes : sur neuf rois, l'un est détrôné,

cinq sont tués et deux meurent en combattant Dieu; venus en fléaux de Dieu, ils étaient prédestinés à être sacrifiés; c'est en les sacrifiant que le pontife de Rome commença les premiers enchantements de la liberté nouvelle, qui substitua le miracle des idées aux miracles des anciennes légions de Sylla et de Marius.

CHAPITRE IV.

L'ITALIE MOITIÉ ROYALE, MOITIÉ ROMAINE. (568.)

Narsès et les Romains.—Contradiction.—Le général et la république se partagent l'Italie.—Unité longobarde dans la région royale.— Fédération révolutionnaire dans la région romaine. —Guerre entre l'unité et la fédération.

Rome ne s'est pas trompée dans son attente : le nouvel empire de Justinien et de son successeur est l'empire de la loi et de la civilisation, la négation de la barbarie royale, la protection d'une sorte de liberté républicaine. Les rares souvenirs qui restent de la restauration de Narsès attestent l'existence d'une liberté citoyenne plus forte qu'auparavant. Les îles de la Vénétie sont libres, Narsès les respecte, et quand Padoue réclame sa vieille juridiction sur Rialto, qui lui barre le débouché de la mer, il ménage les Vénitiens en renvoyant les parties à Byzance. Sous Narsès, chaque île de la Vénétie a son tribun; les douze plus importantes sont appelées îles majeures; les îles mineures ont des tribuns mineurs subordonnés aux îles majeures. Les tribuns ne sont comptables de leur action que devant l'île qui les nomme tous les ans dans son assemblée. Aux occasions solennelles, toutes les îles tiennent leur assemblée à Héraclée, qui devient le centre des délibérations générales. Voilà des assemblées cantonales, une diète centrale, une fédération républicaine en dehors des vieilles lois de Padoue et du Frioul. A Naples on trouve

la même liberté, et l'on doit supposer un progrès analogue dans toutes les villes qui ont donné la victoire à l'empire. Rome, qui a gardé son sénat, se montre aussi puissante que le général byzantin; Narsès se vante d'avoir travaillé pour la liberté de l'Italie, et se plaint de Rome, qu'il accuse d'ingratitude, le vice des républiques. De son côté, le sénat de Rome se plaint des crimes des troupes impériales, et demande à l'empereur le rappel de Narsès : l'ancienne capitale montre qu'elle peut changer d'alliance : si en Orient elle trouve l'appui de la loi, en Occident il lui reste toujours l'appui de la foi. « Délivre-nous, dit-elle à « l'empereur, du commandement de Narsès, ou nous « donnerons Rome et nous-mêmes aux barbares. » Les plaintes des Romains contre Narsès étaient-elles fondées? Les reproches de Narsès sur l'ingratitude des Romains étaient-ils légitimes? Oui, les plaintes des Romains étaient justes et celles du capitaine l'étaient également : les partis ont toujours raison, et c'est la raison qui les fait exister. Les Romains, en s'élevant contre Narsès, qui leur rappelait trop le règne des rois, demandaient une plus grande liberté; Narsès à son tour indigné contre Rome, représentait la nécessité d'une armée, d'un chef, d'un roi pour protéger la liberté d'une révolution désarmée.

Partant, la lutte de la liberté contre le royaume continue ; d'un côté la démocratie ne peut pas reculer et elle demande toutes les conséquences de la victoire qu'elle a remportée sur les Goths; d'un autre côté, le royaume ne peut pas entièrement disparaître devant la révolution désarmée, et il se développe par l'armée, qui se présente comme la défense indispensable du sol. La liberté et le royaume s'excluent réciproquement ;

nous sommes réduits à la contradiction de deux termes irréductibles.

Quelle sera l'issue de la contradiction? Entre deux parties belligérantes également invincibles, les débats se vident par la loi des partages et la guerre continue. En 566, les Romains et les barbares se partagent la péninsule : les Romains restent libres à Rome, à Ravenne et dans la basse Italie sous la protection de l'empire; les Longobards occupent la haute Italie, où ils fondent un nouveau royaume, et les deux moitiés de l'Italie, dominées par les deux principes opposés, se combattent pendant deux siècles.

Pris isolément, tous les faits de l'histoire des Longobards et de la guerre italienne présentent l'apparence du hasard. C'est par hasard que les Longobards arrivent en Italie et qu'ils organisent un royaume d'après leur propre barbarie; c'est au hasard que Rome se dérobe à l'invasion, que Ravenne reste avec l'empire, que la basse Italie échappe à la conquête. Il serait facile de transporter chaque fait sur un plan opposé qui aurait empêché le partage : on peut concevoir l'Italie sans l'invasion des Longobards, on peut la concevoir entièrement subjuguée par la nouvelle invasion. L'hypothèse a beau jeu au milieu de la barbarie; tout s'y prête : l'ignorance, la superstition et la guerre donnent libre essor à toutes les possibilités historiques. Le pape Léon n'a-t-il pas renvoyé l'invasion d'Attila? Les Goths n'ont-ils pas conquis toute l'Italie? Les Longobards ne pouvaient-ils pas s'étendre jusqu'à Syracuse? Chez Paul Diacre, l'historien des Longobards, il n'y a pas un mot qui montre pourquoi la nouvelle invasion se concentre au nord, en respectant Rome et Ravenne; et si nous quittons Paul Diacre, nous ne pouvons consulter que

les souvenirs de l'Église, les lettres des papes, et ici encore l'invasion et la guerre des Longobards se présentent avec tous les caractères d'un désastre accidentel.

Sans nier les accidents de l'histoire, nous avons le droit de subordonner aux idées tous les faits qu'elles dominent. Il est acquis que les deux principes de la religion et de la politique doivent se partager l'Italie, que Rome doit être libre et catholique, que le royaume doit être fondé par de nouveaux barbares. Cela posé, suivons les faits. Narsès est exécré des Italiens, ce n'est pas au hasard car il est chef de l'armée, avec un pouvoir quasi royal. On le dénonce à l'empereur, ce n'est pas un hasard, l'empereur est le protecteur de la liberté fédérale et sociale des Romains. L'empereur songe à rappeler le général, ce n'est pas non plus au hasard; Narsès occupe la place d'Odoacre, de Théodoric, des généraux révoltés; il est le successeur de Bélisaire révoqué parce que les Goths lui avaient offert le royaume. A Byzance, on se méfie du vieil eunuque: « Il est temps, dit l'impératrice Sophie, de le renvoyer au sérail faire de la toile avec les femmes. » L'eunuque déclare qu'il ourdira une toile dont l'impératrice ne pourra se dégager de son vivant; il appelle les Longobards, est-ce un hasard? C'est la fonction de général qui le pousse à la royauté, c'est la haine des Romains qui le dénonce à l'empire; désormais il doit s'élever pour se défendre, il doit invoquer les barbares pour s'élever contre Rome et contre l'empire. Le choix qu'il fait des Longobards n'est pas accidentel: les Longobards l'ont servi dans la guerre contre les Goths; ils sont ariens, ils sont puissants, ils occupent la Pannonie et la Rhétie, c'est-à-dire une partie de l'Autriche et de la Hongrie, la Styrie, la Carinthie, la Carniole, le Tyrol; ils viennent du nord de ces

terres qui ont nourri les peuples indépendants de l'empire, les ennemis des Romains. C'est avec eux que l'on pourra recommencer l'œuvre des Goths. Ils sont grossiers, sauvages, peu importe ; le choix n'est pas libre. Le premier ban des barbares est perdu, il faut appeler l'arrière-ban : en avant les bimanes, les hommes aux longues barbes, aux lances interminables! il n'est pas à craindre qu'ils entrent en pourparlers avec la révolution romaine. Quel est le plan de Narsès? On lui attribue une idée de vengeance, l'idée d'attirer un fléau sur les Romains. Croyons plutôt qu'il veut prendre à sa solde les barbares, et s'en faire le chef comme Odoacre. Au reste peu nous importe sa pensée personnelle; nous le voyons sur la voie de la royauté, cela nous suffit. Narsès meurt; voilà les Longobards qui arrivent. En apparence ils marchent au hasard; ils forment une multitude épaisse, crasseuse, vorace, qui se déroule lentement par les défilés des Alpes, elle se répand, terne, compacte, brûlante comme la lave; elle ensevelit les villes sous l'invasion, les pétrifie sous son haleine ; dans sa brutalité elle ne brise pas même les obstacles, elle s'écarte pour se refermer derrière eux, elle envahit la moitié de la péninsule, et tout à coup elle s'arrête sans raison. La scène est muette et désolée, on dirait que tout cède à des lois exclusivement physiques; les Longobards semblent obéir au poids de leur propre matière. Regardons de près cette masse : elle connaît l'Italie; elle a un roi, Alboïn, qui a déjà fondé un royaume en Pannonie, et dompté les Gépides ; s'il se décide à l'invasion, c'est qu'il rêve le rôle de Théodoric qui transplantait les Goths en Italie. Il a pris toutes ses mesures, supputé toutes les chances de la conquête, la faiblesse de Byzance, le désarmement des Italiens; il a

prévu jusqu'à la possibilité d'une défaite, en s'assurant une retraite dans les États qu'il abandonne. Ce n'est pas au hasard qu'il évite toutes les fautes des Goths. Peu nombreux, les Goths se considéraient toujours comme des soldats, et ne formaient qu'une armée de combattants : la nouvelle invasion est très-nombreuse, elle veut coloniser l'Italie, et former une nation. Les Longobards se mettent en route comme des colons, ils chargent les femmes et les enfants sur les chariots, ils sont suivis par vingt mille Saxons qui marchent à leur tour avec leurs familles : des Gépides, des Bulgares, des Sarmates, des Pannoniens, des Suèves, des hommes de la Norique se joignent à l'immense expédition. L'avalanche s'abat sur le Frioul; impitoyable, elle donne la mort à qui résiste; les villes cèdent épouvantées; là où les Longobards se fixent, le sol est conquis, colonisé. Quelques localités, comme Pavie et Mantoue, se défendent; mais enveloppées par l'invasion elles doivent se rendre; d'autres lieux, comme Monselice, Padoue, Crémone, Gênes, Ravenne, Rome, Naples, sont décidées à combattre; l'invasion s'arrête là, elle ne dépasse point Spoleti et Benevent, elle ne s'éparpille pas au midi, et ne cherche pas les victoires inutiles des Goths; elle veut avant tout s'asseoir sur le sol. Sa stratégie ne cherche qu'à s'emparer de l'Italie cisalpine qu'Ildebald, dans ses négociations, demandait à l'empereur ; c'était la terre qui penchait déjà contre Rome, en faveur des rois, avant l'élévation de Ravenne. Les Goths abattaient les murs des villes, ne se fiant qu'à leurs épées; leur tactique consistait à fondre sur les villes ouvertes et désarmées : les Longobards au contraire se fortifient, fondent un réseau stratégique de places fortes qu'ils opposent aux grandes villes des Romains.

Ils opposent *Cividal* à Aquilée, *Fiesole* à Florence, *Parme* à Plaisance ; ils préfèrent *Lodi, Como, Ast* aux villes centrales de la civilisation romaine, et l'on voit successivement paraître *Cividal, Ast, Trente, Spoleti, Benevent, Camerino*, comme villes importantes, tandis que les centres romains, Milan, Plaisance, Bologne, Florence restent ensevelis sous l'avalanche du royaume. *Pavie* devient la capitale des Longobards ; est-ce un hasard? La dernière guerre l'a signalée aux Goths comme le meilleur centre stratégique du nord ; ils y transportaient leurs richesses, y convoquaient leur diète, y élisaient Ildebald roi de l'Italie, réduite à la moitié; et c'est là que les Longobards fixent leur capitale au cœur de la haute Italie, au centre de l'invasion. Milan, plus vaste, plus riche, était un meilleur centre de civilisation : élevée par les empereurs de la fédération, on l'appelait la seconde Rome ; c'était donc une nécessité de l'abandonner, de la déchirer, de l'entourer de villes fortes intéressées à l'accabler. On la met sous la garde de *Lodi*, de *Como*, des Longobards de la *Martesana*, du *Seprio*, surtout de *Pavie*, pour la tenir dans l'impossibilité de renouveler contre le nouveau royaume l'insurrection de saint Dacius contre les Goths. Les Milanais sont attérés, leur clergé s'enfuit à Gênes encore libre, les riches se réfugient à Comacina, petite île du lac de Como. Le royaume surgit au milieu de la désolation universelle. Dans son organisation intérieure la conquête prend encore plus ouvertement la contre-partie de la domination antérieure. Les Goths commettaient la faute de respecter les lois, les magistratures des Romains; ils se trouvaient à la merci des indigènes ; sous les Longobards, pas de transaction ; ils subordonnent tout à leurs chefs mili-

taires : la loi romaine est abolie, les magistratures civiles sont supprimées, défense est faite à tout homme de quitter la terre où il se trouve caserné. On régit par un doyen toute réunion de douze hommes, par un « sculdascio » la réunion de douze doyens ; un chef supérieur gouverne chaque réunion de douze sculdasci, et le roi règne sur les trente-six ducs qui sont à la tête du royaume. Tout est soumis à la Faida (la vengeance), la grande loi des Longobards ; elle s'étend jusqu'au septième degré de parenté; c'est la loi des familles patriarcales, des véritables colons ; elle règle les successions, les droits des personnes et de la propriété : tout homme est évalué en argent, on connaît sa valeur, le quadrigilde ; point de quadrigilde pour les Romains, ils n'ont pas de valeur. Tout Longobard est soldat, libre, affranchi du tribut ; tout Italien est exclu de l'armée, il est tributaire, traité comme le vil laboureur. La milice monte à cheval ; ses expéditions s'appellent chevauchées, et la cavalerie forme une nouvelle barrière entre les vainqueurs et les vaincus. Enfin les Goths, préoccupés de diminuer les résistances, reconnaissaient l'empire ; ils voulaient être confirmés par la cour de Byzance, et donnaient ainsi une grande cour d'appel aux vaincus : les Longobards sont des conquérants, ils ne reconnaissent pas Byzance, combattent ouvertement Rome et l'empire, et ne relèvent que du Dieu arien et de la diète de Pavie.

La moitié de l'Italie restée libre s'explique à son tour par la révolution qui s'oppose au royaume. Les historiens s'étonnent de la facilité avec laquelle s'établit la conquête longobarde ; ils l'attribuent à la famine, à la peste qui venaient de ravager l'Italie, aux haines soulevées contre Byzance par la fiscalité impériale. Ne

nous étonnons pas si cette facilité cesse à Ravenne et à Rome. Ravenne est un centre militaire; Théodoric l'avait assiégée pendant trois ans; Bélisaire n'avait su la prendre que par la sédition des grands qui détrônaient Vitiges. La capitale des derniers empereurs, devenue le centre des troupes byzantines, devait arrêter les Longobards. Quant à Rome, si elle était sans murs, elle devait toutefois se défendre; la révolution lui servait de remparts, et devait masser des hommes autour de la ville, y attirer quelques troupes byzantines. Devons-nous compter pour rien tous les peuples du centre? Protégée par Rome et Ravenne, la basse Italie échappait naturellement à l'invasion, décidée d'ailleurs à se fixer dans le nord. En ennemie de l'unité royale de Pavie, l'Italie romaine se développe par la forme fédérale déjà ébauchée pendant la guerre contre les Goths; plus l'unité de Pavie est dure et compacte, plus la résistance fédérale se montre libre et disséminée. Quelles sont les provinces libres? Ce sont Ravenne avec les villes de la Romagne, Rome et sa province séparée de Ravenne par l'invasion qui s'étend à Spoleti et Benevent : il y a ensuite la basse Italie, que les Longobards réduisent aux extrémités littorales de Naples, Gaeta, Amalfi, Sorrento, Reggio, Otrante, Gallipoli et Trani : ces régions ne sont-elles pas fractionnées par la géographie qui les déclare libres et fédérales? La Sicile est détachée de Rome et de la basse Italie par la mer; la Sardaigne est encore plus séparée que la Sicile. Les îles de la Vénétie maritime forment déjà par elles-mêmes une fédération républicaine. Ces provinces n'ont plus de capitale qui puisse les centraliser. Rome n'est qu'un centre d'idées; Ravenne, qui lui enlève la direction politique, n'est qu'un

casernement de troupes byzantines; toutes les autres villes se trouvent en général sur le pied de l'égalité par leur importance comparative; elles ne cèdent qu'à Rome et à Ravenne; ces deux centres supérieurs sont en rivalité depuis les temps d'Honorius et leur dissidence permet aux Romains de se développer fédéralement contre l'unité du royaume.

La faiblesse militaire du midi engage les Longobards à s'étendre; les Romains sont condamnés à combattre, à se défendre. Le partage de l'Italie impose la guerre. Le royaume arien et la liberté catholique doivent se heurter sur tous les points. Est-ce au hasard que le pape est atterré, qu'il supplie l'empereur de défendre Rome, de protéger la loi et la foi des Romains, de continuer la guerre de Bélisaire contre les ariens de Pavie? Pouvait-il y avoir une trève entre Rome et Pavie, entre les deux Italies? La guerre devait durer, elle devait être plus forte, plus vaste que l'Italie elle-même; le catholicisme intéressait la moitié du monde à la cause de Rome, et les Longobards à leur tour avaient des fédérés qu'ils pouvaient entraîner dans la lutte. C'est ainsi qu'en 568 la lutte vague et indécise des Goths contre Rome devint une lutte organique enracinée dans le sol de la péninsule, prédéterminée avec les formes opposées de l'unité royale et de la fédération romaine. Les hommes agissaient fatalement; les Romains ne cherchaient qu'à renvoyer Narsès; Narsès suivait la marche de tous les généraux; Alboïn rêvait l'Italie pour son peuple; les villes cédaient ou résistaient en ne consultant que leurs forces, tous marchaient, tous se croisaient au hasard, et le dernier résultat était imposé par les idées de l'Italie, par la contradiction du royaume et de la liberté, de la politique et de la religion, et cette contradiction en-

traînait les hommes et les choses à créer la guerre des Longobards et des Romains, de Pavie et de Rome.

Pendant les deux siècles de la domination longobarde, l'histoire de l'Italie n'est que le développement de la guerre entre le royaume et l'Église, et ses périodes s'expliquent par les phases de cette guerre.

CHAPITRE V

PREMIÈRE PÉRIODE DE LA GUERRE CATHOLIQUE CONTRE LES LONGOBARDS. (568—615.)

Le royaume se développe par la politique.— L'Italie romaine par la révolution et la fédération.—Le pape chef de la fédération romaine.

La première période de la guerre italienne est donnée par le fait même de l'invasion ; les deux Italies du royaume et des Romains prennent leurs positions l'une contre l'autre ; elles déploient leurs ressources, et se fixent dans leurs circonscriptions.

Le royaume se développe avec toutes les ressources de la politique : à la mort d'Alboïn la conquête est déjà fixée jusqu'à Spoleti ; sous Clef la conquête se perfectionne en spoliant les vaincus ; elle est tellement assurée, qu'à la mort de Clef les trente-six ducs ne songent pas à se donner un roi : l'interrègne dure pendant dix ans, sans que le royaume se trouve affaibli. Dans cet intervalle, on fait des expéditions contre les Franks, on remporte une victoire sur Bandarius, le gendre de Tibère Auguste ; Rome et Naples sont assiégées, les provinces des Romains sont dévastées. « On voit déjà, dit « saint Grégoire, les villes dépeuplées, les forteresses « détruites, les églises incendiées, les monastères dé« molis, les champs abandonnés par les laboureurs. « Les terres restent désertes, de sorte que les bêtes « fauves occupent les lieux qui naguère regorgeaient

« d'habitants. » La force matérielle brise tout. Arrivent ensuite des temps plus difficiles. Byzance sort de son inaction, l'empereur se décide à secourir les Romains. Il obtient l'alliance des Franks, et le royaume se trouve assailli par la coalition de l'empire et du roi Childebert. La guerre dure trente et un ans, de 584 à 615; c'est alors, au milieu du plus extrême danger, que le royaume à la fois souple et vaillant manœuvre avec une précision toute nouvelle. Surpris au moment d'un interrègne volontaire, les trente-six ducs se donnent sur-le-champ un roi, et choisissent Autari, le fils même d'Alboïn. Une première expédition des Franks est renvoyée sous la promesse d'un tribut annuel à son roi Childebert; la seconde est exterminée par Autari, qui triomphe en même temps des Grecs et pille l'Istrie. A la troisième expédition, l'alliance des Grecs et des Franks faillit renverser le royaume. L'armée des Franks prend Modène, Mantoue; les ducs de Parme, de Plaisance, de Reggio, se soumettent. La soumission fait des progrès, les Franks jettent partout l'épouvante; les Longobards sont sur le point d'être exterminés comme les Goths. Mais Pavie résiste; elle renoue le réseau déchiré des villes militaires, tandis que les Franks et les Grecs ne savent pas se joindre; ils ne peuvent ni ressusciter ni réunir les villes romaines du royaume, et en 591 le nouveau roi longobard, Agilulf, détache les Franks de l'alliance impériale en leur payant un tribut; il se jette sur les Grecs, les refoule sur Rome, envahit l'Istrie, prend Monselice et Mantoue, rase Crémone, et rend tributaire le général byzantin, désormais condamné à solder la paix par un tribut annuel. La dernière année de sa vie, Agilulf se rachète du tribut qu'il payait aux Franks; le royaume

est délivré, raffermi, complété; il s'étend ; l'unité longobarde se fixe dans la haute Italie, base adoptée par les empereurs de Milan, par les Goths d'Ildebald et par les hordes d'Alboïn.

L'Italie romaine se développe en sens inverse de l'Italie longobarde et royale par les forces de la révolution et de la fédération. Gardons-nous surtout de confondre l'Italie des Romains avec la domination impériale; ne nous laissons pas imposer par le gouvernement byzantin de Ravenne, gouvernement extérieur, superposé au sol, simple machine de guerre pour tenir tête à l'invasion longobarde. Ce gouvernement n'existe que par la nécessité d'un commandement militaire, et il s'efforce de coordonner les provinces disséminées ; il voudrait créer une sorte d'unité byzantine en opposition avec l'unité longobarde de Pavie. Au moment de l'invasion, le général grec prend le titre d'exarque, à l'imitation du général d'Afrique; on lui donne un pouvoir absolu ; il règne en despote révocable comme Bélisaire et Narsès, se fixe à Ravenne, et la province de Ravenne devenue le centre de l'Italie romaine, s'appelle l'Exarchat ; les autres provinces, la Pentapole (marche d'Ancône), Naples, Rome elle-même, sont transformées en duchés et soumises à l'exarque par l'entremise de leurs ducs ; la Sicile, la Sardaigne, la Corse, les extrémités méridionales de la péninsule sont censées suivre Ravenne par les préteurs, les juges, les consuls qui les représentent. Cette unité factice, décrétée à Byzance ou à Ravenne, ne répond ni à la nature du sol ni à la liberté des Romains ; brisée par le royaume qui s'allonge en glissant entre Rome et Ravenne, elle est interrompue dans les îles

séparées par la mer : tributaire de Pavie, elle se réduit à un plagiat de l'unité longobarde, décoré des titres du despotisme byzantin. La vraie Italie des Romains n'imite pas les Longobards; elle ne cherche pas les lauriers de la politique, elle ne cherche pas même à combattre; toujours désarmée, elle est tout entière dans la révolution et dans la fédération, dans les peuples qui abhorrent la barbarie du royaume, dans les villes qui se cramponnent par un mouvement convulsif à leurs anciennes libertés, dans l'orgueil de la loi, dans l'ardeur de la foi qui repoussent l'arianisme de Pavie. La vraie Italie est à Rome, où siègent les magistrats, les juges et les prêtres qui ont renversé le royaume des Goths; elle est à Naples où le duc se trouve en présence des consuls (advocati) et de l'assemblée générale qui résistait à Bélisaire; elle est en Sicile, où l'on ne songe pas même à la guerre contre Pavie pour tourner les défenseurs du peuple et du clergé contre la fiscalité du préteur byzantin; elle est dans ces peuples qui fuient devant la tyrannie du royaume pour construire de nouvelles villes, comme Amalfi dans le duché napolitain. Partout la vraie Italie se lève libre et fédérale. Dans la Vénétie maritime, la liberté fédérale se montre à découvert; nous avons vu que les douze îles vénitiennes formaient une fédération ayant ses assemblées insulaires et sa diète générale à Héraclée; pour elles, le royaume était le fléau de Dieu sous la triple forme d'Attila, des Goths et des Longobards. Par la fédération et par les tribuns de la Vénétie, on peut deviner les tribuns, les consuls, les ligues, les idées de toutes les malheureuses enclaves du royaume : de Comacina, l'île imperceptible du lac de Como, le refuge des Milanais; de Gênes, l'asile du clergé de Milan; de Monselice, Man-

toue, Crémone, la Corse, tous ces points isolés et successivement submergés par les flots du royaume, devaient se gouverner comme les îles vénitiennes.

Ce n'est pas l'exarque, ce ne sont pas les ducs qui règnent sur les régions de l'Italie romaine; les peuples groupés sous leurs consuls négligent la hiérarchie factice de Ravenne pour suivre leurs évêques, vrais chefs de la guerre contre les ariens et premiers ennemis de la tyrannie longobarde. L'évêque est le demi-dieu de chaque ville; quand le patriarche d'Aquilée veut quitter Grado pour rentrer à Aquilée dans le royaume, les Vénitiens lui opposent sur-le-champ un nouveau patriarche qui se fixe à Grado. A leur tour les évêques délaissent les ducs et l'exarque pour suivre le grand évêque de Rome. N'est-il pas le chef de l'Église menacée? N'est-il pas le plus grand ennemi des ariens de Pavie? C'est donc à lui de représenter la liberté et la fédération des Romains contre l'unité du royaume; c'est à lui de diriger la guerre romaine pour sauver l'Italie. Quelle est son action? Celle d'un chef fédéral. Où cherche-t-il sa force? Dans les fédérations, dans les alliances : Pélage II demande le premier l'amitié des Franks pour les entraîner à la guerre contre Pavie; le premier il voit dans la nouvelle guerre une œuvre de liberté et de religion; afin de décider le roi frank au combat, il s'adresse à l'évêque d'Auxerre, lui représente les Longobards comme une race immonde haïe de Dieu, et sa parole porte coup; Byzance et les Franks s'allient, l'empire donne de l'or, les Franks donnent des soldats; et le pape, au centre de l'alliance des Grecs et des Franks, devient la sentinelle avancée, le tribun de la civilisation italienne. Saint Grégoire ne se lasse pas de prêcher la guerre, il en est l'orateur;

nommé pape il en devient l'âme. En France, on s'oublie; à Byzance, on se méprend sur les ressources des Longobards, l'empereur s'aveugle dans l'insolence juridique de sa dignité; mais saint Grégoire ne se trompe pas, il ne peut pas se tromper. Il correspond avec le clergé catholique du royaume, il connaît le clergé des Franks, il sait presser l'attaque, il sait s'arrêter à temps. Quand il voit Agilulf dégagé de l'inimitié des Franks, c'est lui, l'homme de la guerre, qui veut précipiter la paix, prévoyant que si la paix n'est pas signée l'empereur sera humilié. Pour éviter l'humiliation de César, il est prêt à donner de l'argent. « Si Agilulf, écrit-il « à l'archevêque de Milan, ne peut s'entendre avec « l'exarque, qu'il traite avec moi; je suis disposé « à payer, s'il veut accorder des conditions avan- « tageuses à l'empire romain. » Le chef de l'Église s'élève ici au-dessus du général byzantin; pour la première fois il se montre ouvertement supérieur à la hiérarchie de Ravenne. L'empereur Maurice ne veut pas l'écouter; saint Grégoire insiste, lui montre les désastres de la guerre, lui parle des captifs vendus par Agilulf sur les marchés de France, et ne cesse de déclarer que la paix est nécessaire. Le pape sent son importance nouvelle; il comprend qu'il est le chef de la fédération italienne et il ne manque pas de le dire. Le patriarche de Byzance, Jean le Jeûneur, prenait le titre d'évêque universel. Que dit saint Grégoire? « Il y « a cent sept ans, écrit-il à l'empereur, que les Ro- « mains sont sous les épées des Longobards et l'Église « romaine fait mille dépenses pour sauver les vaincus; « comme l'empereur a son trésorier à Ravenne, l'É- « glise a son trésorier à Rome pour l'entretien du « clergé, des monastères et pour la guerre contre les

« Longobards. » Comment voudrait-on ravaler Rome au second rang, elle qui s'élève? Le pape finit par être écouté comme chef de l'Italie romaine. En 592, l'exarque Romano est renvoyé à la sollicitation du pape; vers la même époque, le prêteur de la Sicile, Libertinus, est destitué et fustigé, encore à la demande du pape, qui appuie les plaintes des Siciliens. Quand les Longobards menacent la Sardaigne, c'est le pape qui conseille à l'évêque de Cagliari de se fortifier; quand en 599 l'exarque signe la paix avec Agilulf, le roi longobard exige la signature du pape sur le traité. Le chef de Rome grandissait chaque jour. Qu'importaient les déroutes essuyées par les troupes byzantines? c'étaient les déroutes de Byzance et de l'exarque, et elles devenaient autant d'avantages pour la révolution en progrès; elles dissolvaient l'unité factice que l'exarque imposait à la fédération romaine. Après les plus malheureux échecs essuyés devant les Longobards, nous trouvons l'insurrection de Naples soulevée par Jean Compsin contre Ravenne; celle de Maurice, archiviste de Rome; nous voyons même les habitants de Ravenne insurgés; l'exarque Remigio est assassiné; Eleuterius, qui lui succède, se révolte à son tour contre l'empereur, et à son tour il est massacré par une nouvelle insurrection de l'armée qui refuse de le suivre.

Ainsi la guerre entre les deux Italies donnait deux résultats, l'un politique, l'autre social : d'un côté elle développait l'unité du royaume, de l'autre elle développait la liberté d'une fédération; d'un côté elle élevait les rois de Pavie, de l'autre elle élevait les papes de Rome : les deux Italies grandissaient en même temps.

CHAPITRE VI.

SECONDE PÉRIODE DE LA GUERRE DES ROMAINS CONTRE LES LONGOBARDS (615-712).

Influence réciproque de Rome et de Pavie.—Influence de Rome sur Pavie : les historiens la dissimulent.— Le roi à moitié catholique contre les grands.—Révolution catholique de Théodolinde et d'Adaloald. — Réaction arienne d'*Arioald.* — De *Rothari.*— Aribert continue la révolution en fondant les deux royaumes de Pavie et de Milan. — Lutte de *Grimoald,* arien, contre Pertrarrith, catholique.— Les deux rois triomphent tour à tour.— Nouvelles luttes.— Le catholicisme victorieux par Luitprand,— et c'est là un malheur. — Influence de Pavie sur Rome : elle décide l'insurrection politique contre Byzance à Rome,—à Ravenne,—à Naples,—en Sicile,—dans la Vénétie maritime.

La période qui vient de s'écouler détermine une nouvelle phase dans l'histoire des deux Italies. Il y a là deux positions agissant en sens inverse, l'une sous l'impulsion fédérale d'une révolution, l'autre sous l'impulsion unitaire du royaume. Les deux camps connaissent mieux l'ennemi. A Rome, il est acquis que l'Italie romaine ne saurait plus se mesurer avec Pavie les armes à la main ; à Pavie, il est acquis qu'il y a des forces indomptables dans ces fragments de terre échappés à la domination longobarde. Les haines subsistent, l'inimitié continue, il faut que Rome abatte Pavie ou que Pavie subjugue Rome, et on profite de l'expérience du passé pour recommencer le combat sous une nouvelle forme, plus indigène et plus décisive.

Puisque Rome ne peut vaincre par les armes, la logique exige qu'elle se serve de sa religion, de sa civilisation, de sa révolution, et qu'elle substitue une guerre d'idées à la guerre politique; à cette condition elle pourra remporter une victoire sociale sur le royaume des Longobards. D'un autre côté, la logique exige que Pavie propage sa révolution politique, soulève les peuples par son exemple contre l'empire, et les engage à imiter l'indépendance du royaume dans leurs propres circonscriptions; à cette condition elle remportera de nouvelles victoires sur l'Italie romaine, et les provinces insurgées contre Byzance seront naturellement acquises au royaume. C'est ce qui arrive : pendant un siècle, la lutte militaire est remplacée par une lutte d'influences qui se croisent; deux révolutions s'accomplissent, l'une sociale dans le royaume, sous l'influence de Rome; l'autre politique dans l'Italie romaine, sous l'influence de Pavie, et la péninsule se trouve entièrement transformée par ses propres idées. Examinons d'abord l'influence que Rome exerce sur le royaume, nous verrons ensuite la révolution qui change le sort de l'Italie romaine.

L'histoire des Longobards nous présente un grand événement qui s'accomplit d'une manière mystérieuse : tout à coup les Longobards, abjurant la foi de leurs pères, se convertissent au catholicisme; l'arianisme s'évanouit, ses évêques disparaissent, et l'on ne sait pas comment s'opère ce grand fait de la conversion. Paul Diacre le dissimule complétement, continuant de subordonner les événements politiques à la série des rois de Pavie. Des rois catholiques succèdent

aux rois ariens, et c'est à peine si on peut distinguer les uns des autres; un silence mystérieux plane sur la conversion tout entière : on sait seulement qu'en 615 le royaume était arien, et qu'en 712 il était catholique. Rome serait-elle étrangère à la conversion? Les Longobards auraient-ils quitté leur Dieu sans résistance? Le royaume aurait-il été arraché à sa base sans secousses, sans révolutions, sans catastrophes? On ne saurait le penser. Faute de documents, nous avons le droit de supposer une révolution catholique chez les Longobards; nous avons le droit de la reconstruire et de subordonner tous les faits politiques de cette période au grand fait dissimulé de l'influence pontificale. Paul Diacre se tait, il faut l'interpréter; il est obscur et quelquefois absurde; et son obscurité, son absurdité, en autorisant l'interprétation, doivent nous révéler l'histoire de la révolution catholique.

Interrogeons les partis du royaume, les seuls qui puissent parler au milieu du silence de l'histoire et de la religion. A qui profitait la conversion? Aux populations conquises, aux serfs, aux tributaires, au clergé, aux monastères, aux évêques presque entièrement dépossédés; elle profitait aux vaincus, tous catholiques et romains, tous amis de Rome et du pape, contre la tyrannie de Pavie. Sous l'arianisme, ils étaient au ban des lois, livrés aux ducs longobards qui les pillaient à discrétion et les tuaient gratuitement. Par la conversion ils ressuscitaient; les anciens évêques étaient réhabilités, et devenaient les évêques mêmes de l'invasion; les vaincus commençaient à acquérir une valeur, un quadrigilde, et à participer dans une mesure quelconque aux droits du royaume. Les vaincus auraient-ils été les

hommes mêmes de la révolution ? Auraient-ils transformé les Longobards par la persuasion ou par la force ? jamais des serfs n'ont converti leurs maîtres; les Romains de l'Italie royale vivaient dans la terreur, sous le regard des évêques ariens; un mot, un geste aurait suffi pour les perdre; c'est à peine s'ils pouvaient former entre eux une ligue occulte par l'entremise de leur clergé; toute leur force consistait dans l'inertie; tout au plus pouvaient-ils faire des vœux pour la guerre de Rome contre Pavie, et encore cette guerre avait cessé et ne fesait plus espérer de victoires. La révolution devait se réaliser par un parti longobard, par des personnes régnantes. Les hommes seuls qui se trouvaient dans la loi pouvaient la transformer. Or, dans tout le royaume, il n'y avait qu'un homme intéressé à la conversion, c'était le roi. Chef électif, il était suspect aux grands; dès que la guerre cessait, il tombait à la merci de l'aristocratie, livré aux caprices d'une république de tyrans. La république avait éclaté : à peine rassurés en Italie, les ducs ayant assassiné le roi Clef, s'étaient ménagé un interrègne de dix ans, et cet interrègne avait été le règne de l'arianisme se développant par le massacre des catholiques; on avait exterminé l'aristocratie romaine, et réduit à la servitude l'immense majorité des indigènes. Pour éviter le sort de Clef, le roi devait contenir les grands; forcé de chercher un point d'appui en dehors de l'aristocratie conquérante, il était nécessairement amené à favoriser la masse des opprimés; c'est là qu'il pouvait trouver un peuple dévoué; en adoptant la révolution catholique, il gagnait donc les Romains et développait la monarchie. La fatalité imposait aux rois longobards d'empiéter sur

les grands, d'entamer l'arianisme et de s'identifier peu à peu avec le catholicisme des vaincus. En réalité le plan de la monarchie se dessine déjà avant la période de la conversion. L'interrègne cesse avec Autari, en 584, et à cette époque les vaincus pouvaient déjà entrer dans l'armée, ils étaient affranchis dans les camps; les serfs du roi se trouvaient heureux, la servitude royale apparaissait déjà comme un bienfait ambitionné par les Romains. Plus tard, on voit Autari épouser Théodolinde; elle arrivait de Bavière, elle était catholique, et par elle le catholicisme était admis à la cour; la reine relevait la religion des vaincus. Les généalogistes placent Théodolinde dans le grand arbre des Velfes catholiques de Bavière; l'historien ne peut s'empêcher de la considérer comme la première personne catholique qui parût dans le royaume. Depuis son apparition, évidemment il y a des Velfes parmi les Longobards, en d'autres termes il y a deux partis, l'un aristocratique et arien, l'autre royaliste et catholique. Bien plus, la Bavière d'où vient Théodolinde, est une nation voisine et partant ennemie; elle doit être, elle est l'amie de tous les ennemis du royaume arien, elle est l'amie de Rome. L'arrivée de la reine inaugure une ère nouvelle, qui ouvre le royaume à la propagande pontificale. A la mort d'Autari, les grands choisissent Agilulf et le nouveau roi doit épouser Théodolinde : c'est la loi qui l'exige, c'est la monarchie qui l'ordonne. Chez les Longobards, c'était la veuve royale qui consacrait le nouvel élu; admis dans son lit, il restait identifié avec la dynastie nationale. Peut-être n'était-ce là qu'un hasard, un caprice de la loi; mais le pape suivait la filiation des idées, s'adressait à Théodolinde, la prenait pour intermé-

diaire entre Rome et Pavie, et l'historien des Longobards nous apprend en effet qu'Agilulf rendit les biens aux églises. « Aux évêques, jusque-là persécutés, dit « Paul Diacre, il accorda les honneurs de leur dignité. » Ils devenaient Longobards, avec quadrigilde et gagnaient le droit d'asile. Nous savons à n'en pas douter que la juridiction ecclésiastique se faisait officieusement civile pour les vaincus; il se formait une sorte de ligue sacerdotale au-dessous des conquérants, et c'était le roi qui la protégeait. Contre qui? Contre les grands, contre les ariens. L'époux de Théodolinde frappait l'aristocratie : en 595, il faisait exécuter Maurucion, duc de Pérouse; en 600, les comtes Zangrulf de Vérone, Grandulf de Bergame, Vernecausio de Pavie subissaient le même sort; en 612, Grundoald, duc d'Ast, était assassiné par ses ordres; il avait auparavant combattu les ducs du Frioul et de Trente. Quelle était la cause de la lutte entre le roi et les grands? Pourquoi ces supplices? L'histoire se tait, mais il est certain que Grundoald, duc d'Ast, était l'âme des grands, le chef du parti arien; que Vérone, Bergame, Pavie, Ast, Cividal et Trente étaient les villes de l'invasion, les centres stratégiques de l'arianisme; la persécution épargne les chefs des villes romaines, et ne frappe personne à Milan, à Plaisance, à Brescia, à Trévise, centres de l'ancienne civilisation; les proscriptions d'Agilulf étaient quasi catholiques et bien certainement monarchiques.

Agilulf meurt en 615, Théodolinde reste seule à la tête des Longobards; le catholicisme règne de fait sur le royaume arien, et nous entrons dans une nouvelle époque; la révolution sociale commence Pavie subit l'influence de Rome. Paul Diacre dit que :

« Sous Théodolinde et son fils Adeloald, les églises « furent restaurées et les lieux sacrés comblés de « donation[1]. » Certes la politique arienne était trahie dans tout le royaume. Si personne ne parle, les faits parlent d'eux-mêmes. En 616, la domination impériale est attaquée par une révolution de Ravenne, en 617, par une révolution de Naples; l'Italie romaine veut se gouverner elle-même, l'exarque se trouve faible, impuissant, menacé; il serait facile aux Longobards de favoriser les rebelles, d'enlever l'exarcat, de frapper l'empire. Théodolinde reste immobile; elle ménage l'exarque, le protecteur de l'Église, l'ennemi du royaume arien. A quoi pense-t-elle? Sa pensée nous est revélée par son fils. En 626, Adeloald a vingt-cinq ans; il est libre, catholique, et tout à coup renversé, il disparaît. Pourquoi? Selon Paul Diacre : « Il est devenu fou et il est renversé à cause de sa « folie[2]; » l'historien des Longobards ne le regrette pas, « il ne sait pas, dit-il, ce qu'il est devenu; » il glisse sur l'événement, et ne veut pas le connaître. Mais il y a Frédégaire, le chroniqueur des Franks, et nous pouvons comprendre la folie du roi. « Adeloald, « dit Frédégaire, reçut avec bienveillance Eusèbe, « légat de l'empereur Maurice, qui allait le voir dans « une secrète intention : il se laissa oindre dans le « bain avec je ne sais quelle huile, et depuis il ne put « faire que ce que voulait le légat : à son instigation,

[1] Relicto in regno Adeloaldo admodum puero cum Theodolinda matre, sub hiis ecclesiæ restauratæ sunt et multæ dationes per loca venerabilia largitæ. (PAUL DIACRE, IV, 43.)

[2] Sed cum Adeloaldus eversa mente insaniret postquam cum matre decem regnaverat annis.... (PAUL DIACRE, *ibid.*)

« Adeloald ordonna le massacre de tous les grands du « royaume, et il en avait déjà tué douze, tous inno- « cents.....» [1]. La folie du roi consistait donc dans la pensée de massacrer tous les grands ariens. Agilulf avait immolé les comtes de Vérone, de Bergame, de Pavie, surtout le duc d'Ast, chef du parti arien, et s'était borné à fortifier l'unité royale. Théodolinde avait respecté l'impuissance de l'exarque, la faiblesse de l'empire et les intérêts de Rome. Mais elle avait été la femme de deux libérateurs du royaume; douce et mesurée comme une madone de Lombardie, les vainqueurs et les vaincus l'entouraient d'une auréole d'amour, et la trahison de l'amour s'arrêtait à l'inaction. Adeloald est nouveau, et tout à l'impulsion catholique; étranger à la tradition de l'arianisme, dans sa folie il dépasse la prudence royale de sa mère, exagère l'action semi-catholique de son père, veut achever d'un coup la monarchie, et, pour régner en despote, il ouvre le royaume à Byzance, désarme Pavie devant Rome et les Franks, et se laisse envahir moralement par le pape. « Sa raison se trouble, dit Paul Diacre, il « est atteint d'aliénation mentale. » Oui, sa raison d'être n'est plus en lui, elle est dans le principe catholique; son âme est captive du pontife, qui la livre

[1] Ipsoque anno XL Clotarii Adeloaldus, rex Longobardorum, filius Agonis regis cum patris sui successit in regnum, legatum Mauricii imperatoris nomine Eusebium ingeniose ad se venientem benigne suscepit. Inunctus in balneis nescio quibus unguentis ab ipso Eusebio persuadetur, et post inunctionem nequicquam aliud nisi quod ab Eusebio hortabatur facere non poterat. Persuasus ab ipso ut primates nobiliores cunctos in regno Longobardorum interficere ordinaret. Quod cum jam XII ex iis nullis culpis extantibus gladio madasset.... (Frédégaire, 49.)

aux secrètes intentions de l'empereur. « Le roi, ajoute « Frédégaire, ne peut plus rien faire sans consulter le « légat. » Il tombe sous le charme de Rome, lié par un enchantement magique, par un véritable sortilége, par la légitimation qu'il a reçu et qui le transforme en un vicaire aux commandements de l'empire. Le naïf chroniqueur ne comprend pas l'onction qui met le roi hors de lui, il ne connaît pas la cérémonie du sacre byzantin; il sait seulement que l'huile de Byzance pousse Arioald au massacre des grands, au bouleversement du royaume. Que doit-il arriver? Le roi, perverti par le sacre, trahit les siens; il imite Amalasunte étranglée par les grands à Bolsena, Théodote égorgé par les Goths indignés de sa lâcheté, et le fils de Théodolinde provoque ainsi l'insurrection des ariens. « Déjà « douze chefs étaient tombés, continue Frédégaire, tous « innocents, quand les autres menacés, du consente- « ment de tous les dignitaires, lui opposèrent *Arioald.*» Qu'est-ce qu'*Arioald?* C'est le fils du duc d'Ast, *Grundoald*, ce chef arien immolé par Agilulf en 612. Le roi catholique se trouve donc aux prises avec un prétendant arien, la guerre civile se déclare. L'Italie romaine reste-t-elle indifférente au combat? Non; son chef, le pape Honorius II, écrit à l'exarque Isaac pour le presser de secourir le fils de Théodolinde : l'exarque obéit et veut soutenir par ses troupes le roi rallié à Byzance; de plus, le pape s'adresse à la révolution et au clergé du royaume, s'emportant contre les évêques cisalpins qui avaient sollicité un nommé Pierre à déserter le roi pour suivre le prétendant arien. « Les hommes, « dit-il, qui auraient dû venger la désertion la dé- « terminaient eux-mêmes; aussitôt qu'Adeloald aura « triomphé, qu'on nous envoie ces évêques, afin que

« leur crime ne reste pas impuni [1]. » Le pontife se méprenait sur les forces militaires de l'exarque, et sur celles du roi; son espérance était déçue. Le fils de Théodolinde vaincu, emprisonné [2], subissait le sort d'Amalasunte, de Théodote, les rois goths qu'il avait voulu imiter: mais la révolution en mouvement devait continuer.

Le nouveau roi, *Arioald*, soulève toutes les haines des catholiques; il est aux prises avec Tason, duc de Frioul, insurgé à la suite de la révolution et lié aux Franks; *Arioald* doit le combattre, l'écraser, le tuer. Le catholicisme se montre dans les rues de Pavie; des moines refusent de saluer le roi, qui les fait rouer de coups. *Arioald* se voit menacé dans son propre palais; sa femme Gundeberga, fille de Théodolinde, et catholique comme sa mère, devient suspecte aux ariens, qui la dénoncent au roi, son mari; il doit la confiner dans

1 Delatum est ad nos episcopos transpadanos Petro, Pauli filio persuadere conatos esse ut Adeloaldum regem desereret, Ariovaldoque tyranno se applicaret. Quam ob rem qui a semet pravis eorum consiliis respuit obedire et sacramento regi Agoni Adeloaldi prestito sancta cupit servare et quia hoc Deo et hominibus est ingratum ut qui tale facinus vindicare deberent eorum ipsi majora existant, rogamus eos ut postquam Adeloaldum divino in regnum (ut speramus) auxilio reduxeritis prædictos episcopos Romam mittere velitis ne scelus hujusmodi impunitum relinquamus. (Ivon)

2 « Aliqui (ariani), credentes eorum esse inter periculum Charvaldum ducem Taurinensem qui germanum Adeloaldi regis habebat uxorem, nomine Gundebergam omnes seniores et nobilissimi Longobardorum gentis conspirante concilio in regnum elegunt sublimandum. Adeloaldus rex veneno hausto interiit. Charvaldus statim regnum arripuit. » (Frédégaire, 49.)—De regno, dit Paul Diacre, ejectus est et a Longobardis in ejus loco Arioaldus substitutus est. De cujus regis ad nostram notitiam minime aliquid pervenit. IV, 43.

une prison. Plus tard il la délivre à la prière d'un roi frank, allié de Rome.

Le même fait se répète sous *Rothari*, successeur d'*Arioald;* arien, il représente le parti qui a tué le fils de Théodolinde, et la loi longobarde le condamne à épouser la veuve d'*Arioald*, cette même Gundeberga déjà suspecte aux ariens. Comme *Arioald* il se trouve forcé de l'emprisonner, et la délivre de nouveau à la sollicitation d'un Frank, à la prière d'un catholique. Le double emprisonnement et la double libération de Gundeberga, racontés comme des événements domestiques, ont étonné les historiens; on n'a su rien comprendre à ces deux rois en contradiction avec le mauvais caractère de leur femme, qui passe sa vie dans une sorte de va-et-vient de la prison à la couche nuptiale. On a même songé à simplifier les deux emprisonnements en les réduisant à un, ne fût-ce que pour diminuer de moitié la bizarrerie du récit. Ce n'est là cependant que la continuation de la folie du fils de Théodolinde, passant à Gundeberga qui représente et menace en même temps le royaume. Le catholicisme qui s'est glissé dans le sang des rois, condamne les Longobards au déchirement de la guerre civile. Gundeberga conspirait-elle contre ses maris? Se révoltait-elle contre la tradition arienne? On ne sait; il lui suffisait d'être catholique pour se trouver à la tête de la révolution catholique, et ses maris n'auraient pu la tuer sans se tuer eux-mêmes dans l'opinion des Longobards qui les proclamait rois à la condition du mariage. C'est pourquoi ils ménageaient et délivraient Gundeberga, ils flottait entre les deux religions, ils cherchaient une sorte d'équilibre entre la nécessité de se défendre et la néces-

sité de régner. Mais ils étaient ariens : *Arioald* arrachait le royaume à la révolution catholique et *Rothari* devenu législateur poursuivait le combat contre l'Italie romaine, en lui enlevant Gênes, Albenga, Varicolti, Savone, Luni.

En 653 le catholicisme remonte sur le trône par la force du sang ; la couronne échoit à Aribert, neveu de Théodolinde. Point de guerre à l'Italie romaine : le royaume qui subit l'influence de Rome, s'arrête dans ses confins, et se trouve bientôt déchiré par la guerre civile. En apparence elle éclate au hasard : Aribert a deux fils, Childebert et Pertarrith, c'est bien un hasard ; voulant partager le royaume en deux moitiés avec deux capitales distinctes, il réserve Pavie à Childebert, Milan à Pertarrith, et peut-être n'est-ce encore là que le caprice d'un homme. A la mort d'Aribert la guerre éclate entre les deux frères : rien de plus naturel qu'une guerre d'héritiers. C'est ainsi que Paul Diacre et tous les historiens exposent les événements ; mais que les événements soient disposés dans leur véritable série, et l'on verra que cette guerre intestine est déterminée par la révolution qui veut renverser le royaume. En effet c'est le catholicisme, inauguré par Théodolinde, qui rend la vie à Milan, la seconde Rome, la ville des empereurs, de saint Ambroise, de saint Dacius, l'ancien insurgé contre l'arianisme des Goths ; on lui avait rendu son clergé, ses biens, ses vastes juridictions qui s'étendaient jusqu'à Gênes, et la capitale de la Ligurie romaine demande plus, elle réclame son ancienne domination. Le catholicisme s'adresse à la tendresse paternelle d'Aribert, lui arrache la concession inouïe de scinder l'unité longobarde, et l'on obtient ainsi avec Pertarrith un royaume de Milan en opposi-

tion avec le royaume militaire de Pavie, qui se trouve réduit de moitié. On donne gain de cause à l'attente de l'Église, qui a toujours méprisé comme des créations éphémères tous les centres militaires de l'invasion; on obéit à la pensée des pontifes qui ont toujours maintenu les circonscriptions diocésaines fixées dès le temps des Romains; on cède à la papauté qui condamnait Pavie à n'être qu'un misérable évêché, tandis que Milan, la ville opprimée, était la métropole de la Gaule cisalpine. Ainsi on crée un royaume romain fédéré avec Rome, forcément ennemi de *Pavie*, et la guerre éclate sur-le-champ entre Pertarrith, roi catholique de Milan, et son frère Childebert, forcé de se défendre à *Pavie*.

La révolution ne s'arrête pas à la conversion, car il ne suffit plus de propager la foi, il s'agit de propager la liberté; les catholiques de Milan attaquent d'autres catholiques qui voudraient conserver la politique arienne. Le mouvement s'étend, Childebert est impuissant; *Pavie* ne peut pas le défendre, tout le royaume doit se réunir pour étouffer la révolution de Milan. Et d'où viennent les forces qui sauvent *Pavie?* Des villes militaires et ariennes, de *Turin*, ville attardée, qui la dirige par le conseil de son duc, *Gundoald*; de *Bénévent*, grande ville forte, qui lui donne l'épée de son duc *Grimoald*. Ce n'est pas assez de combattre Milan, il faut tuer l'incapable Childebert, qui compromet Pavie, et lui substituer un roi arien; *Grimoald* conspire avec *Gundoald* la mort de Childebert, et le duc de Bénévent est proclamé roi des Longobards. L'usurpation était urgente, car l'année suivante l'empereur Constant arrivait en Italie; il fallait secourir le royaume, le défendre, l'entourer de piques ariennes contre la révolution catholique appuyée par l'empereur, qui d'un bond aurait pu arriver jusqu'à

Milan. Après l'usurpation de *Grimoald*, il ne reste plus d'espoir à Pertarrith ; deux fois vaincu, en fuite chez les Huns, l'ex-roi de Milan, se livre lui-même à *Grimoald*, qui lui permet de vivre à Pavie. Le roi et l'ex-roi croient que la révolution est finie.—Ils se trompent tous deux. Le catholicisme représente la justice, la civilisation, l'alliance naturelle de Rome marchant avec les peuples des grandes villes romaines du royaume ; il ne peut pas reculer. L'arianisme, qui représente à son tour la force, l'unité, le réseau des villes militaires, ne saurait non plus s'effacer : sans lui le royaume est perdu. Quelle que soit la volonté des chefs des deux partis se trouvant en présence, l'un désarmé, progressif juste et impuissant, l'autre, armé, attardé, inique et puissant, la justice sans force et la force sans justice doivent alterner les victoires par des surprises, les unes populaires, les autres militaires. *Grimoald*, qui se croit affermi à Pavie, voit la foule catholique affluer chez l'ex-roi ; il comprend dès lors qu'il ne peut plus l'épargner. Il faut qu'il le tue comme il a tué Childebert; une nuit, il envoie ses soldats pour exécuter l'ordre fatal. Mais il y a des Romains partout; l'ordre est trahi. Pertarrith s'enfuit chez les Franks, ainsi jeté dans l'alliance du pape et de l'empereur, inaugurée jadis par Théodolinde. Il est faible, absent, lointain, et son nom plane sur le royaume comme un arrêt de mort contre *Grimoald*. Le roi bat les catholiques sur tous les points, dégage Bénévent des attaques impériales, repousse les Franks, réprime la sédition catholique à l'intérieur, rase Justianopolis, Opiterga , et punit les ducs qui s'étaient révoltés derrière lui. Le royaume l'adopte ; la fatalité lui donne des victoires. Malgré tout, la révolution continue : le

duc de Frioul se révolte, et *Grimoald* n'ose pas marcher avec ses troupes contre le rebelle, de crainte qu'elles ne se débandent pour rejoindre l'insurrection, il en est réduit à invoquer l'invasion étrangère des Avares contre les catholiques du Frioul. « Afin de ne pas exciter « la guerre civile, dit Paul Diacre, *Grimoald* pria *Ca-* « *cano*, roi des Avares, d'attaquer avec son armée Lupo, « duc de Cividal, et de le subjuguer. » Nouvel embarras : les Avares, après avoir pris Cividal, déclarent qu'ils ne quitteront pas la ville : pour les renvoyer, *Grimoald* doit recourir à un artifice de comédie ; il ordonne une revue de ses troupes à *Pavie*, fait changer plusieurs fois l'uniforme à ses soldats, et étale ainsi devant les ambassadeurs des Avares une innombrable armée de comparses ; les Barbares intimidés s'empressent d'évacuer le Frioul. Doit-on croire à ce récit ? Ne serait-il pas un discours du roi, traduit et défiguré par un conte populaire ? Le roi n'aurait-il pas dit aux ambassadeurs : « Maintenant la sédition est vaincue, mes ariens sont fidèles, mes catholiques vous abhorrent, nous sommes tous unis, prétendez-vous combattre le royaume des Longobards ? » Ce récit vrai ou faux, peint *Grimoald*, malicieux, habile, jouant aux surprises, méchant et bienfaisant, comme le démon du royaume. Enfin, il est atteint par le poison des catholiques, et aussitôt la révolution déborde toute seule, romaine populaire, expansive, joyeuse, proclamée par les cent voix de la renommée qui l'annoncent partout. Pertarrith, qui était en France, sur le point de s'embarquer pour l'Angleterre, s'étonne lui-même de la rapidité avec laquelle la nouvelle le rappele en Italie : l'histoire se transforme en une légende pour affirmer qu'une voix mystérieuse lui annonça la mort

du tyran, à l'instant même où le tyran mourait; le catholicisme triomphait entre le poison et les miracles. Pertarrith remplaçait le roi arien sans secousse, sans combat. Saint Barbat coupait la noix de Bénévent; le grand arbre tombait et la féerie de l'arianisme ne pouvait plus créer un roi qui égalât la malice de *Grimoald.*

Mais l'unité royale n'est plus ni forte, ni compacte, ni longobarde; le catholicisme se trouve faible et désarmé comme les villes romaines; le réseau des villes militaires reste entre les mains de l'aristocratie attardée des ariens, qui peut, en le renouant, ménager de nouvelles surprises au catholicisme romain; de là de nouvelles victoires qui s'alternent, les unes militaires, les autres populaires; de là l'ondulation qui continue par des coups de scène, par des évolutions imprévues, par des vicissitudes rapides où la force et la justice se disputent la terre du royaume. Pertarrith est assailli par *Alachis*, duc de *Trente*, un ennemi de la Bavière, la terre de dévots; réprimé, grâcié, nommé duc de Brescia, il s'insurge de nouveau contre Cunibert, fils de Pertarrith, et entraîne avec lui le vieux parti longobard; le réseau militaire se releve; l'insurection unitaire triomphe complétement, et Cunibert se sauve dans la petite île de Comacine, ce point imperceptible du lac de Côme, où les Milanais se réfugiaient pendant vingt ans à l'époque de la descente d'Alboïn. Tout le parti catholique est dans la désolation; « il y eut, dit Paul « Diacre, une grande tribulation parmi tous ceux « qui aimaient Cunibert et spécialement parmi les « prêtres et les clercs, qui étaient détestés du roi « *Alachis.* — Alors, ajoute-t-il encore, les clercs et les « prêtres saisis de terreur et de haine contre le tyran, « pensèrent qu'ils ne pourraient pas supporter tant de

« férocité, et ils commencèrent à regretter de plus en « plus Cunibert. » De là une conspiration catholique; deux Romains, Aldo et Grauso ramènent sur le champ de bataille Cunibert, qui se trouve rétabli au grand contentement de la population romaine.

Les conditions des deux partis ne sont pas changées, l'un est toujours sans force, l'autre sans justice, et l'oscillation des suprises se renouvelle. Liubert, qui succède à Cunibert, est accablé par l'insurrection militaire du parti longobard. Le mouvement part de *Turin*, la ville des ariens, dirigé par *Reginbert*, et, ensuite, par *Aribert II*, son fils; le roi catholique est tué; son tuteur Ansprand se réfugie à Comacine, comme Cunibert, d'où il se rend en Bavière, avec son fils Liutprand qui épouse Guntrade de Bavière, une nouvelle Théodolinde, armée cette fois, et c'est par un secours étranger que l'on brise définitivement l'arianisme : il n'y a plus de réaction, la conversion religieuse et politique des Longobards est achevée.

On le voit, la révolution catholique débuta sous l'influence de Rome, se glissa dans le royaume par le roi, tenta le massacre des grands par Adeloald, le partage de l'État par Aribert, et portée par l'empoisonnement de *Grimoald* à son apogée, elle fut réduite deux fois à l'unique refuge de Comacina. De 615 à 712, elle s'épuisa en efforts pour dissoudre l'unité ou pour arrêter la conquête dans le Midi, et commencée par l'étranger, elle s'acheva fédéralement avec le secours de l'étranger. La révolution n'ôta aux Longobards aucun avantage matériel : ils continuèrent de percevoir le tribut de l'exarque; raffermie contre l'aristocratie, la royauté tua la république des trente-six tyrans, put s'associer à la cause de la civilisation, et accueillir dans ses lois une

partie des traditions romaines; mais la conversion n'en fut pas moins la grande défaite politique du royaume ; elle releva les vaincus, fortifia les évêques catholiques, ôta au royaume le palladium de l'arianisme et l'ouvrit aux anathèmes de Rome, qui put désormais troubler la raison et paralyser le bras du roi.

L'Italie romaine, avons-nous dit, se développe en sens inverse, passant de la révolution sociale à une révolution politique, et s'insurgeant contre Byzance pour imiter dans ses circonscriptions l'indépendance du royaume. Les Romains protestent contre le gouvernement décrépit de l'exarque; Rome abhorre les Grecs qui n'y paraissent plus qu'en voleurs; en 639, on voit l'exarque dérober le trésor de la basilique de Saint-Latran; quatre ans plus tard il arrive pour décapiter l'archiviste Maurice insurgé contre Byzance, et en 663 l'empereur Constant vient en personne enlever tous les bronzes de Rome. L'insurrection s'organise calme et implacable sur le terrain de l'Église; dès le commencement du VII[e] siècle les élections des papes sont longues, pénibles, disputées au parti grec qui doit reculer; Boniface IV n'est élu qu'après une vacance de dix mois, Boniface V qu'après un an de vacance; bientôt l'Église romaine repousse les doctrines du monothéisme byzantin, et combat pour garder son autocéphalie, son Dieu incarné, son eucharistie miraculeuse, la double nature divine et humaine de son pape qui veut être, comme le roi des Longobards, indépendant de l'empereur. Le pape Théodore condamne dans un concile le type de Constant Auguste en faveur des monothélites; son successeur, saint Martin, convoque un concile de Latran de cent cinq évêques, où il condamne de nouveau les

monothélites, l'eclèse d'Héraclius, le type de Constant. L'exarque Olympius, secrètement chargé d'enlever le pape, se rend à Rome, y demeure deux ans sans pouvoir exécuter sa mission et finit par la révéler au pontife. Un nouvel exarque arrive en 653, avec la mission d'Olympius; il marche sur Rome avec l'armée, prend saint Martin et l'envoie à Nasso, où il est jugé, condamné et dégradé; son successeur saint Eugène est nommé sous la pression de l'exarque et de l'armée byzantine, et, malgré tout, Rome revient au combat, entraîne le nouveau pape imposé par les Grecs, elle le force de représenter l'indépendance romaine et sa propre indépendance. Quand il reçoit une lettre synodale du patriarche de Byzance, le peuple et le clergé de Rome s'indignent, protestent et défendent au pape de célébrer la messe dans l'église de Sainte-Marie de la Crèche, s'il ne s'oblige à repousser la lettre du patriarche. Pendant l'hérésie monothélite, l'effervescence touche à l'insurrection; lorsque le sixième concile œcuménique fait cesser l'hérésie de Byzance l'empereur est condamné par la force des choses, à récompenser la résistance de Rome : Constantin Pogonat décharge le pape de l'obligation de payer une forte somme à l'empire avant d'être consacré; en 684 il renonce au droit de confirmer les pontifes. Justinien II, il est vrai, se hâte de révoquer la concession, mais désormais l'exarque reste chargé des confirmations, la dépendance du pape diminue; les nouvelles élections sont hostiles à l'exarque : le pape Conon arrive à la suite d'un double choix où le peuple est aux prises avec l'armée; saint Serge s'élève en renversant un candidat de l'exarque qu'on accuse de magie. Ce même pape refuse de souscrire aux canons du concile de Trullan, maintient le

célibat des prêtres, et porte le défi à Byzance; le capitaine Zacharie, chargé de l'enlever, faillit être enlevé lui-même; on revient à l'attaque, mais le pape est insaisissable. Ici l'histoire s'obscurcit; présent ou exilé, Serge n'est plus à la merci de l'empereur. L'exarque ne peut pas davantage s'emparer du pape Constantin; en 711, il ne frappe que les officiers de la maison pontificale, exécutés au nombre de quatre, et le coup ne porte pas; l'année suivante, quand l'empereur Philippicus nie le sixième concile, le pape Constantin fait peindre les six conciles sous le portique de Saint-Pierre; le peuple rejette le portrait de l'empereur; Philippicus n'est plus reconnu ni dans la messe, ni dans les contrats, ni sur les monnaies. L'année suivante, l'exarque tente de changer le gouvernement, et provoque un soulèvement; le duc qu'il veut imposer se trouve repoussé; le peuple en exige un de son choix; on ne tient plus à l'empire que par le lien du tribut, la domination grecque est près d'expirer.

Les autres régions de l'Italie romaine fraternisent avec l'insurrection de Rome, cherchent toutes une indépendance longobarde comme dernière conséquence du catholicisme qui se fortifie. Au commencement de la nouvelle période, nous l'avons déjà vu, Ravenne se révoltait et massacrait l'exarque Lemigio avec ses juges; l'exarque Eleutère vengeait l'empire, marchait sur Rome, et à son tour il était massacré par l'armée, évidemment révoltée pour seconder l'insurrection romaine. Le général byzantin ne peut donc plus compter sur ses troupes, gagnées à la cause de l'indépendance italienne. S'il y a des exarques tolérés, c'est qu'ils fomentent la révolution dans le royaume: ils sont les agents du pape qui ébranle la domination de Pavie. En 692, Ravenne

se déclare contre Byzance ; comme Rome, elle suit l'insurrection pontificale contre l'hérésie byzantine ; en 702, l'exarque Théophilacte est reçu par un soulèvement de l'armée qui le croit hostile au pontife ; plus tard l'empereur envoit le patricien Théodose dévaster Ravenne. On punit la ville en l'incendiant ; les nobles et l'évêque, sont enlevés déportés, aveuglés, mutilés ; la capitale de l'exarchat n'est contenue que par la force d'une invasion byzantine. Mais la terreur ne suffit pas, elle n'est que passagère ; en 713, l'exarque, qui exécute à Rome les officiers de la maison du pape, trouve de retour à Ravenne l'exarchat insurgé et il est assassiné....

Naples entre à son tour dans le mouvement de l'insurrection politique ; son histoire est obscure, incomplète ; mais dès le commencement de la nouvelle période, en 617, elle s'insurge avec Jean Compsin : il est détrôné, décapité par l'exarque ; mais son successeur Jean, nommé par Byzance, ne tient qu'en imitant l'indépendance longobarde dans les limites de son duché.

La Sicile imite Rome et Ravenne ; là aussi l'orthodoxie catholique demande l'indépendance politique. L'empereur Constant séjourne six ans à Syracuse et sa présence ne contente pas l'autonomie de la Sicile ; le chef du monde n'est pas l'homme de la terre, qui veut un chef à elle comme jadis l'Italie voulait un roi contre Avitus Anthémius et les derniers empereurs. L'empereur monothélite est abhorré, ses spoliations soulèvent l'indignation générale ; en 668, Massetius, maître de la milice, Justin, prêteur de l'île, et Germain son fils, conspirent contre lui ; il est assassiné ; Massetius, le nouveau chef soutenu par le peuple, ne succombe qu'aux forces combinées de Byzance, de Carthage et de Ravenne. Pendant l'effervescence catho-

lique de Rome, la Sicile donne quatre papes aux Romains, Agathon Ier, Léon II, Conon et Serge, tous ennemis du monothéisme byzantin. En 711, au moment des grandes insurrections de Rome et de Ravenne, la Sicile proclame un prétendant à l'empire, en opposant Anthémius à *Léon l'Isaurien.*

L'histoire des autres régions de l'Italie impériale n'est pas connue ; nous ne pouvons parler de la Sardaigne, de Trani, d'Otrante, de Reggio, probablement asservies par Syracuse ; mais les îles vénitiennes qui se montrent à découvert attestent que le mouvement vers l'indépendance politique fut général. C'est en 697 que la fédération vénitienne, à l'imitation de Naples et de Rome, se donne pour la première fois un doge, premier pas vers une indépendance future. Le dogat marque la plus haute importance politique des régions byzantines. Dans quelques lettres pontificales, les doges sont signalés comme des rois, et la Vénétie s'élève en se donnant un roi. Les douze îles de la fédération, dans le but d'augmenter leur force politique, obéissent à un maître unique ; la chronique le déclare expressément : on renonce à la liberté des tribuns parce qu'elle engendrait la discorde ; on diminue les franchises consulaires pour obtenir l'unité, et fermer les voies à l'ennemi qui profitait des dissidences intérieures. Afin qu'il ne reste aucun doute sur la signification politique du nouveau chef, on soumet au doge le clergé lui-même, cettre première franchise de l'Italie romaine, et on donne au roi de la Vénétie le droit de convoquer les conciles, de présider les élections du clergé ; on veut que la politique règne sur la religion [1].

[1] Decreverunt unanimiter ducem sibi preesse, qui æquo mode-

Nous sommes loin de la vieille Italie de Narsès et d'Alboïn ; les masses s'agitent : romaines ou longobardes, elles sont en révolution.

ramine populum sibi subditum gubernaret et vim atque potestatem haberet, in publicis causis generalem concionem advocandi, tribunos etiam et indices constituendi, qui in privatis causis exceptis more spiritualibus tam laicis quam clericis equaliter jura tribueret. Ita tam quod gravatis quandoque liceat ducis remedium implorare, ejusque jussione clericorum concilia et electiones prælatorum a clero et populo debeant inchoare et electi ab eo investitionem suscipere et ejus mandato intronisari. (DANDOLO.)

CHAPITRE VII

LA TROISIÈME PÉRIODE DE LA GUERRE DES ROMAINS CONTRE LES LONGOBARDS. (712-800).

Insurrection de l'Italie romaine contre Byzance.— Elle répudie la fausse alliance du roi longobard,—se tourne contre le roi— qui se trouve paralysé,—atteré,—vaincu,—parce qu'il est catholique.

La dernière conséquence des insurrections romaines ouvre une nouvelle période, et l'Italie romaine repousse enfin le joug de Byzance. Sous Léon l'Isaurien l'insurrection est générale; on répudie du même coup l'hérésie iconoclaste et la domination impériale. Le mouvement se propage dans toutes les terres de la fédération romaine. — Voyez Rome : elle est sombre et couve de son regard les fonctionnaires de l'empereur : elle les mets en pièces, chasse le duc impérial, exige des papes citoyens, nés dans la ville, et quand le duc Zoton veut imposer son frère, l'intrus est enlevé, détrôné, aveuglé.—Voyez Ravenne, emportée par l'esprit qui agite les Romains ; au retour d'une expédition contre Rome, l'exarque Paulus, est assassiné par l'insurrection qui éclate. Les villes de la Pentapole, Rimini, Pesaro, Fano, Umana et Ancône suivent la capitale qui se lève pour expulser les exarques.—A Naples, le doge Exilaratus veut marcher contre Rome sur l'ordre de Byzance, et il est massacré avec son fils par le peuple qui s'insurge : le nouveau doge qui prend le titre de

consul, est évidemment l'élu du peuple en dépit de Byzance. On le dit très-pieux, c'est dire qu'il est dévoué à Rome, et le doge qui lui succède, Étienne Ier, est si dévoué à l'Eglise, qu'à la mort de sa femme le peuple veut qu'il réunisse en même temps les deux qualités de doge et d'évêque.—Si la Sicile reste immobile, c'est par la nécessité suprême de résister aux Musulmans; il lui faut une armée impériale qui la défende contre une barbarie plus terrible que celles Longobards.— Mais la fédération vénitienne qui se suffit à elle-même se tourne contre le doge, comme les Napolitains, contre Exilaratus. En 737, la guerre civile déchire Héraclée, siége du gouvernement, la ville des nobles; le combat dure deux ans, et le peuple finit par assaillir le doge dans son palais, où il le tue. On remplace le dogat par un magistrat annuel, qu'on appelle le maître de la milice. Le fils du dernier doge Théodat, élude la révolution en se faisant nommer lui-même maître de la milice : mais au bout d'un an, il céde à la loi qui le dépose; le nouveau maître de la milice est aveuglé et la guerre civile recommence : les îles flottent entre le besoin d'un doge et le besoin de l'indépendance. En 742, le mouvement oppose Malamocco, l'île du peuple, à Héraclée, l'île des nobles : Théodat ne rétablit le dogat qu'à la condition de se déclarer lui-même l'homme du peuple. Faute de documents, sa déclaration est attestée par les faits, car il déserte Héraclée pour transporter le gouvernement à Malamocco, la ville de la révolution. L'insurrection continue, et tue le doge Théodat comme elle a tué son père; le doge Galla est aveuglé, le doge Monigario l'est bientôt à son tour. Héraclée se voit attaquée par Equilo, autre centre populaire comme Malamocco; le

combat est acharné, implacable. La chronique de Dandolo laisse dans l'ombre l'idée de l'insurrection ; on ne voit que les coups portés contre le doge. Ravenne Rome, Naples suppléent aisément au silence de la chronique; la fédération vénitienne voulait abattre les doges despotiques, délégués de Byzance, créatures de l'empereur. L'indépendance politique était la formule générale du mouvement de l'Italie romaine.

L'Italie romaine arrivera-t-elle à l'indépendance?— Il ne suffit pas de combattre Byzance; une insurrection nationale ne triomphe qu'en se faisant accepter par les peuples limitrophes; toute question de nationalité est une question internationale. Au moment où les régions romaines se lèvent, elles se trouvent en présence du royaume qui veut s'étendre à son tour. L'Italie longobarde occupe presque toute la péninsule ; auprès d'elle, les régions insurgées contre l'empire se réduisent à des points imperceptibles sur les côtes, acculés à la mer. L'exarchat et le duché de Rome, seuls points importants, sont séparés l'un de l'autre par le royaume qui grossit. C'est le royaume qui a donné la notion de l'indépendance et celle de la guerre contre l'empire, et quand les insurrections éclatent, les Longobards arrivent en convertis, en catholiques, en frères; ils secondent l'insurrection contre les Grecs, veulent se fondre, se confondre avec les insurgés, et la fusion serait la destruction de l'Italie romaine confisquée au profit du royaume. La politique trompe les Romains. Comment repousser le roi? comment résister au chef catholique qui le premier rejette la tyrannie byzantine? N'est-il pas révolutionné? n'est-il pas désormais libre comme un Romain? ses lois ne sont-elles pas presque romaines? La révolution qui le ronge à l'intérieur ne le signale-

t-elle pas comme l'ami naturel des insurgés? N'est-il pas prédestiné à combattre l'hérésie iconoclaste et la philosophie byzantine? On dirait que l'Italie romaine ne peut échapper à Byzance sans tomber sous le joug des Longobards. Mais, non : la domination de Pavie est impossible; Rome, Naples, la Vénétie, Ravenne, la Sicile, les quasi républiques de l'Italie ne sauraient devenir des provinces du royaume; le drame de la révolution romaine ne peut finir par une conquête à l'amiable. En présence de l'unité, la fédération ne peut se méprendre; elle a ses chefs, ses lois, ses républiques, et, puisqu'elles sont menacées, puisque le royaume glisse sur Rome sous le poids de son unité, puisqu'il l'accable de son amitié et de son inimitié, il n'y a plus qu'à marcher sur Pavie en détruisant le royaume. Cela seul est nécessaire, cela seul est urgent : *Hoc porro unum est necessarium;* pas de liberté sous le joug d'un roi, pas de salut sous le fléau de Pavie. A bas les royalistes, les courtisans, l'aristocratie féodale, les monstres longobards, mort au roi! il faut s'avancer à tout prix. Mieux vaut un maître absent et lointain qu'un maître présent, unitaire, écrasant.

De là toute question d'indépendance ajournée dans l'intérêt même de l'indépendance. La guerre contre Byzance tombe au second rang; les Romains cessent de confondre l'hérésie d'un empereur avec l'empire lui-même, et poursuivent la grande guerre contre Pavie sous la direction du pape avec l'alliance des Franks. Les Franks sont les favoris de la fortune; ils deviennent le fléau des Musulmans, la terreur de l'Europe, les chefs d'une nouvelle domination qui s'étend, et la logique exige que l'Église suive la fortune des Franks : c'est ainsi qu'on peut arriver à la destruction de Pavie.

Suivons les événements.—En 728, le pape est secouru par le roi contre les iconoclastes byzantins ; accepte-t-il l'alliance de Pavie? Il s'en méfie, il dédaigne le zèle catholique des Longobards. Quand le roi Luitprand s'empare de Ravenne, le pape recommande aux Ravennates de « persister dans l'amour et la fidélité à l'empire romain. » Il ne veut pas qu'ils deviennent royalistes, et appelle Charles Martel au secours de l'Eglise; en même temps il attise les rébellions fédérales contre l'unité du royaume entretenant l'insurrection chez les Longobards de la Toscane, de Spoleti, de Benevent, depuis longtemps hostiles à Pavie : son audace est heureuse, ses coups portent, le roi en est réduit à se défendre contre la révolution qui se propage. N'est-il pas intérieurement miné par les villes romaines? N'est-il pas un roi en l'air, appuyé sur l'édifice artificiel de ses villes militaires? Luitprand renonce à la vieille inimitié contre Byzance; il s'allie aux Grecs; l'Exarchat se relève, et, en 729, c'est par les troupes mêmes de l'exarque que le roi marche contre la rébellion fédérale de Spoleti et de Bénévent. Que d'impuissance! L'expédition contre Bénévent se renouvelle en 731; celle contre Spoleti en 740. Cette fois, Grégoire III remplace Grégoire II; mais la papauté ne varie pas, la révolution est inflexible; tout insurgé longobard peut compter sur Rome. Luitprand marche sur le duché de Rome; il l'envahit en 740, il l'envahit encore en 741, et alors Grégoire III s'adresse au Frank, à Charles Martel, le vainqueur de Poitiers, le libérateur catholique contre les Maures : « Défends-« nous, lui dit-il, contre les Longobards; nous « nous révolterons contre l'empereur, et tu auras la « domination de Rome avec le titre de consul et de

« patricien. » Ce n'était là qu'une démarche, une pensée ; le pape mourait dans l'année même, et sa pensée suffisait pour arrêter l'invasion du roi.

Le nouveau pape Zacharie reste en présence du roi longobard avec les seules forces de Spoleti et de Benevent; et ces forces lui suffisent. Luitprand sollicite bientôt l'alliance même du pape contre Spoleti et Bénévent. On lui livre ses duchés, et, en 742, il s'empresse d'accorder à l'Église quatre villes du duché de Rome, Amelia, Orta, Polimarzo et Blera ; il accorde aussi le patrimoine ou les biens de la Sabine, occupés depuis trente ans, et les patrimoines de Narni, Osimo, Ancône et Valgrande. Voilà Zacharie devenu souverain. Le roi, qui croit l'avoir gagné, poursuit le combat contre les Grecs ; il attaque la Decapole et la Pentapole ; il menace l'Exarchat. Zacharie l'arrête de nouveau, et le condamne à rendre les villes occupées à l'empire, que dans le langage du temps il appelle « la sainte république. » En 747, le successeur de Luitprand, Ratchis, semble décidé au combat : il assiége Pérouse et menace la Pentapole ; les Romains sont attaqués, refoulés en même temps que les Grecs. Le roi sera-t-il victorieux ? Un mot de Zacharie suffit à le désarmer. Soudainement Ratchis se retire dans un couvent ; sa femme et ses filles l'imitent : la révolution pontificale jette l'épouvante dans le palais du roi.

En 751, le nouveau roi Agilulf s'élève sous l'impulsion des villes militaires, et continue le combat de Luitprand et de Ratchis ; tant qu'il se trouve aux prises avec l'empereur la fortune lui sourit : il s'étend jusqu'en Istrie, occupe la Pentapole, prend Ravenne, dont le dernier exarque s'enfuit pour toujours ; tout cède au roi. Mais l'épouvante le saisit quand il marche

sur Rome ; il comprend alors la sainte république qui humiliait Ratchis et se trouvait partout où il y avait des Romains ; il s'efforce à tout prix de la mettre hors de cause en négociant directement avec Byzance, et c'est alors que, décidé à briser à jamais le royaume des Longobards, le pape Etienne II s'adresse aux Franks. Sa décision fut grande et solennelle ; Etienne se rendit à Pavie en 753 et là, entre le légat de Byzance et le légat des Franks, il demanda au roi la restitution de l'Exarcat à l'empire ; sur son refus il partit pour la France laissant Aistulf atterré. Une fois en France il oublia l'empire d'Orient qui s'écroulait, sacra de nouveau Pépin, le nomma patricien de Rome avec ses fils, et cette année même le roi frank descendit en Italie et les Longobards furent défaits. Aistulf assiégé dans Pavie rendit toutes les villes prises sur l'Italie romaine et n'obtint la paix qu'en donnant des otages. L'année suivante, ne pouvant se croire vaincu par un prêtre désarmé, par un roi absent, il assiége Rome et Pépin arrive une seconde fois au secours du pape ; assiégé de nouveau dans Pavie, Aistulf doit céder de nouveau. Les ducs rebelles de Spoleti et Bénévent passent sous la domination des Franks, l'Exarchat et la Pentapole tombent sous le pouvoir du pape, qui devient chef politique comme les doges de Naples, de la Vénétie et les exarques de Ravenne. Le royaume est cerné, miné, sa dernière heure va sonner. A la mort d'Aistulf, en 756, Didier arrive au trône par l'influence de Rome et des Franks, chef lui-même de la révolution qui perd le royaume [1]. Il défend

[1] Tunc suffragante papa Stefano ita omnipotens Deus disposuit ut sine animarum periclitatione antefatus Desiderius per jam dicti

le pape en 756, et en 758 le protége contre les Grecs, contre la réaction byzantine, contre l'invasion de Constantin; mais enfin il est de la race des Longobards, et se lasse de se prosterner devant la révolution qui le dépossède [1]. Hélas! il est trop tard pour combattre. Didier court à sa perte, ses villes militaires ne fonctionnent plus, l'alliance de Byzance qu'il invoque ne peut pas le soutenir, les Franks qu'il provoque sont prêts au combat et, quand Didier marche sur Rome, il est saisi de la même terreur religieuse que Ratchis et Aistulf, et il apprend que le pape Adrien s'est adressé à Charlemagne. Doit-il avancer pour écraser le demi-Dieu de Rome? doit-il reculer pour l'apaiser? Le malheureux recule sur la menace de l'anathème; vaincu à Rome par la religion, il voit ses troupes se débander devant Charlemagne qui arrive; assiégé à Pavie il est pris en 774 et meurt dans les prisons des Franks. Son fils Adelchis se réfugie à Byzance.

Les Goths avaient commis la faute d'accepter le principe impérial, les Longobards commirent la faute d'accepter le principe catholique; de là leur conquête arrêtée par Théodolinde, Arioald, Pertarrith; de là Luitprand, Aistulf, Ratchis, toujours flottant entre la nécessité de combattre et celle d'adorer le pontife; de là Didier qui résume dans sa vie toutes les hardiesses et toutes les paniques de Luitprand, d'Aistulf, de Ratchis,

evangelici jussu eamdem quam ambiebat regalem adsumeret dignitatem. *(Frag. Hist. Long.)* — Hic (Desiderius) plurimis locis ecclesias construxit, ornavit atque ditavit rebus ac possessionibus multis. *(Chron. Vulturn.)*

[1] Hic vero confirmato regno cum jam annos plures regnasset, imitator factus Aistulfi abstulit civitatem Faventiæ et ducatum Ferrariæ. *(Frag. Hist. Long.)*

tandis que les rois ariens Antari, Aistulf, Grimoald, marchaient droit au but et triomphaient de l'Église, bien qu'assistée par Byzance et par les Franks : à leurs derniers moments les Goths se défendaient en héros, leur Dieu les protégeait; au contraire les Longobards convertis et dépassés par de nouveaux convertis ne pouvaient se défendre, ils étaient livrés par leurs évêques, et les grands eux-mêmes provoquaient la descente de Charlemagne[1]; ceux qui ne cédaient pas à la révolution cédaient à la liberté de la fédération et la masse restait indifférente sur le sort des rois de Pavie.

[1] Dum iniqua cupiditate Longobardi inter se consurgerent quidem ex proceribus Longobardis talem legationem mittunt Karolo Francorum regi quaternus veniret cum valido exercitu.... Postquam in Italiam Karolus venit, rex Italiæ Desiderius a suis quippe ut diximus fidelibus callide est ei traditus. (*Chron. Volturn.*)

CHAPITRE VIII

LA CATASTROPHE DU ROYAUME.

Plaidoyer en faveur des Longobards. — Les Longobards sont casaniers, — adoptés par les indigènes, — et supérieurs aux Byzantins.—Mais les Romains devaient les combattre—par la révolution, —par le pape—et par les Franks.

La politique italienne n'a jamais cessé de regretter la puissance des Longobards; Paul Diacre Varnefried proteste déjà contre l'Eglise, et son histoire n'est qu'une apologie silencieuse du royaume; chaque chapitre répond à une bulle pontificale, et ses narrations naïves, mesurées, correctes, se succèdent comme autant de flèches invisibles contre l'Eglise romaine, laissant cette dernière conviction que la défaite du royaume fut le grand crime des pontifes. On a oublié l'apologiste des Goths ariens, Jornandès; on n'oublia pas Paul Diacre, l'apologiste des Longobards convertis, et il a fondé une tradition de regrets qui se renouvelle à chaque époque de la littérature italienne. Machiavel et Muratori plaident la cause des Longobards, on la plaide encore aujourd'hui.

Laissons passer l'apologie des Longobards.—L'Eglise, a-t-on dit, n'a porté qu'un jugement de guerre et de haine sur le royaume de Pavie; elle a menti pour immoler l'Italie à une nouvelle invasion. Aux Longobards, donnés par la fatalité, elle a substitué la barbarie plus profonde du peuple de Clovis. L'histoire des Longobards n'offre aucune trace des atrocités de Clotaire, de Chil-

péric, de Brunehaut, de ces monstres que présente la race des Franks. Alboïn lui-même, arrivé en dévastateur, est supérieur à Clovis, double traître qui s'étend par la perfidie en sacrifiant ses propres partisans. Après Clef, les mœurs longobardes changent comme par enchantement; l'insolence du vainqueur disparaît, la grossièreté de la barbarie est remplacée par la naïveté, par la simplicité, par des allures rustiques et casanières; la nouvelle race ne garde de l'invasion que le courage militaire. Les rois de Pavie sont des héros sans faste, sans jactance, tenant tête à la triple attaque combinée de Rome, de Byzance et des Franks; au moment de la victoire, l'épouse de deux rois devient la protectrice des vaincus, la sainte des profanes.

Si les rois de Pavie portent la désolation dans les provinces de l'Exarchat et de Rome, s'ils dévastent les champs, s'ils détruisent les villes, ils n'obéissent qu'aux nécessités de la guerre sur un sol ennemi, et, ici encore, ils sont surpassés par les Franks. Ceux-ci en arrivant la première fois en Italie sollicités par l'empereur, attaquent amis et ennemis, ne connaissant ni l'humanité ni leur propre intérêt, et font horreur à leurs propres alliés. Si les Longobards enlèvent des hommes à l'ennemi pour les vendre, ils les vendent sur les marchés des Franks, ils obéissent à la mode de France, et tous les reproches qu'on leur adresse retombent doublés sur les alliés de l'Église. Les Longobards doivent être jugés à Pavie, dans leurs villes, et non pas chez l'ennemi, au moment du combat. Dans son royaume, le roi longobard n'est pas tyrannique; aussitôt maître d'une ville, il la garde pour toujours, ne demandant pour tribut que le tiers de la rente; il rend peu à peu la loi romaine aux vaincus, les routes sont sûres, on peut

voyager avec l'or à la main. Pas de supplices religieux, pas d'évêques assassinés, même au cœur d'une guerre de religion entre les ariens de Pavie et les catholiques de Milan. Les vaincus peuvent se rallier à leurs évêques, les évêques peuvent invoquer Rome dans leurs différends. Depuis Théodolinde, le catholicisme est vénéré, les rois du parti arien sont presque tous convertis, et pourtant c'est alors que commence la guerre civile, que le pape Honorius II pousse au massacre des grands, et qu'on parle de persécuter les évêques qui refusent de se révolter. Arrivés en conquérants, les Longobards, adoptés par la terre, se naturalisaient, devenaient législateurs et dévots ; on ne peut leur reprocher que trop de modération envers Rome, et la révolution qui menaçait le royaume ne pouvait jamais triompher; elle n'était jamais nationale comme au temps de saint Dacius et des rois de Ravenne.

L'apologie des Longobards se complète par la comparaison des deux gouvernements de l'Italie romaine et de l'Italie royale. Dans l'Exarchat, en Sardaigne, dans les régions romaines, le gouvernement civilisé de Byzance soulève chaque jour de nouvelles colères. C'est à prix d'or que l'exarque achète de Byzance, sa dignité; il s'en dédommage par la concussion en Italie, et paye tous les ans au roi longobard la paix de Ravenne. Les idolâtres de Sardaigne doivent acheter chaque année la permission de faire des sacrifices, et le gouvernement exige ce tribut même après leur conversion; en Corse les habitants vendent leurs fils pour payer l'impôt et finissent par préférer la domination longobarde; en Sicile, l'exarque confisque les biens sans procès. Sous Byzance, tout se vend, tout s'achète. Pour une somme qu'il reçoit de Pavie, l'exarque Isaac égorge à Ravenne son propre allié

le duc du Frioul; pour solder ses troupes il vole à Rome le trésor de Saint-Jean-Latran. L'empereur opprime le pape, lui dicte sa foi, lui impose ses hérésies ; s'il résiste, l'exarque a l'ordre de l'enlever et si cet ordre ne peut ouvertement s'exécuter, l'empereur descend jusqu'à conspirer avec les autorités romaines. La corruption du gouvernement passe tout entière dans les peuples. Pour ne parler que de Ravenne, l'histoire entière des Longobards n'offre rien de comparable à l'affreuse trahison qui sacrifiait les Pusterlani; en 696, la jeunesse de Pusterlani disparaît tout d'un coup : on la cherche inutilement pendant plusieurs jours, et l'on découvre enfin les cadavres cachés dans les champs; secrètement invités à un dîner par les Tiguresi, tous les Pusterlani avaient été égorgés. Voilà l'Italie romaine, l'antithèse de l'Italie royale : d'un côté fiscalité, concussion, corruption; de l'autre l'équité, la naïveté, la loyauté la plus entière; ici faiblesse, dépendance, anarchie; là l'unité, la jeunesse, et la force. L'homme appelé à choisir dans cette alternative était l'évêque de Rome; pendant deux siècles, il lutte contre les Longobards pour défendre le despotisme de Byzance; puis quand les Longobards sont convertis, quand ils ont suspendu la conquête pour respecter l'Église, quand ils ont accepté le droit romain, accordé la faculté de tester en faveur du clergé, reconnu la liberté des mariages qui introduisait les Romains dans la caste du royaume; enfin, quand le roi longobard sanctionne ce même despotisme byzantin adopté par l'Italie romaine, le pape sacrifie les Longobards à la conquête des Franks, afin d'enlever Rome et l'Exarchat à l'empereur. D'après sa propre loi il était traître et rebelle; depuis deux siècles, il déclarait les régions romaines à l'empire, et les défen-

dait au nom de l'empereur ; il allait en France revendiquer l'Exarchat contre l'invasion royale, et il retournait à Rome pour spolier l'empire avec l'aide de Pépin. Et quel était en définitive le libérateur de l'Église, le héros de la religion ? C'était Charlemagne, le mari de neuf femmes, l'amant de ses propres filles, le fiancé d'Irène de Byzance, mère parricide qui assassinait son fils ; c'était le massacreur des Saxons, qui faisait décapiter en un jour 4,500 prisonniers, et imposait sous peine de mort le baptême et l'abstinence. Les plus mauvais rois de Pavie sont auprès de lui des philosophes et des saints. On parle de ses lumières et de son amour pour la science ; de grâce, regardez à sa philosophie qui se compose de logogriphes et le caparaçonne de reliques ; il ne combat qu'avec la chape de saint Martin sur le dos ; c'est le législateur des ordalies, le fanatique du fer chaud, le politique qui vide les différends entre les royaumes avec l'épreuve de la croix, et qui fait tomber la superstition du moyen âge au-dessous de l'idolâtrie payenne.

Voilà ce qu'on a dit, et, malgré tout, l'apologie de Longobards ne se soutient que dans la circonscription du royaume et dans les limites de la politique ; hors de là, elle n'entame et n'effleure pas la révolution qui s'avance. L'Italie romaine n'a jamais voulu être longobarde, jamais elle n'est allée au-devant de la conquête ; Rome et Ravenne frémissaient à l'idée de tomber sous le joug du roi. Rome avait droit à l'indépendance autant que Pavie ; elle avait droit à la paix et à la guerre autant que le roi ; elle avait droit à toutes les alliances, à l'intervention des Franks, à la destruction des Longobards, à l'extermination du royaume fondé par l'invasion. De quoi accuserons-nous donc les Romains ? De ne

pas s'être laissé spolier et dévaster par Alboïn? De n'avoir pas sollicité le joug d'une conquête, et sacrifié les derniers restes de la civilisation aux barbares de la Pannonie? Les accuserons-nous d'avoir été assez forts pour civiliser l'ennemi, pour l'affaiblir au profit des Romains du royaume? Seraient-ils coupables d'avoir entraîné les Longobards eux-mêmes, les uns à se révolter contre Pavie, les autres à s'unir avec Rome, et tous à fraterniser avec la révolution? non. Toutes les forces de la religion et de la vie poussaient les Romains à la guerre contre les Longobards, à l'alliance avec les Franks, à la liberté des républiques. Ils étaient libres, à l'état de nature, comme tous les peuples qui combattent, comme tous les êtres vivants, armés de moyens variés, opposés, imprévus. La victoire est toujours au plus fort; tous les moyens sont bons pour sauver sa liberté et sa vie; et tandis que le roi combattait par l'épée, reprocherons-nous aux Romains d'avoir combattu par la plus sainte de toutes les armes, celle de la civilisation? Tant pis pour les Longobards s'ils allaient s'asseoir sur un terrain miné, s'ils se plaçaient à Pavie, en face de Rome, sous la colère de Milan, s'ils jouaient avec le feu à demi éteint des volcans, s'ils se civilisaient, s'ils voulaient vivre cent ans en un jour, s'ils créaient Théodolinde au lieu de Brunehaut; la vie des Romains devait dévorer le royaume.

Dites, si vous voulez, que les Romains étaient corrompus, familiarisés avec le crime, sans courage, sans loyauté; ajoutez, s'il vous plaît, qu'ils étaient mobiles et multipliaient les révolutions; prenez à la lettre le récit des chroniqueurs; considérez la tragédie de Tiguresi et des Pusterlani comme une infamie gratuite; oubliez qu'elle arrive en 696, à l'instant

même où Venise veut se donner un doge, aux premiers moments des insurrections politiques contre la domination byzantine. Le seul tort des Romains est celui de tous les peuples en révolution, de toutes les nations en progrès; on n'avance que par la mobilité, on ne triomphe que par la guerre civile, on ne s'élève qu'en violant la loi. On ne pouvait exiger des Romains que d'être les plus forts par les principes : ils n'étaient tenus qu'à la loyauté dans l'idée sociale qui les guidait; et devant cette idée, toutes les accusations sont vaines, accidentelles, et s'évanouissent comme des déclamations insensées. Ce sont des vociférations de royalistes dépités, d'hommes pour qui les révolutions inattendues, incomprises, se traduisent en détails vulgaires, en ces querelles de cours où l'on confond à dessein le bien et le mal, l'ami et l'ennemi, l'insurrection et le crime, le nivellement et le pillage, la corruption du gouvernement et la révolution qui la combat. Il s'agit bien des exarques, des préteurs corrompus, ou des doges suspects; on les oppose au roi, puis on les brise, et alors qui défend les exarques? Qui soutient l'infamie du gouvernement byzantin? quel est l'ami des préteurs corrompus, des doges suspects? C'est le libérateur de Pavie, c'est le roi des Longobards, c'est l'homme de la conquête à l'amiable. Il faut le respecter, l'adorer quand il est l'allié de l'ennemi; les Romains, au contraire, il faut les accuser, quand ils invoquent les Franks, quand ils défendent la république, quand ils restent avec leurs anciens alliés, quand ils étouffent Pavie au nom de la liberté et de la civilisation. N'est-il pas scandaleux qu'ils résistent, qu'ils s'arment, qu'ils contractent des alliances, qu'ils s'allient avec la France, qu'ils ne restent pas seuls dés-

armés, subjugués, avec la satisfaction de se suffire à eux-mêmes? La polique est toujours mesquine, locale; elle s'attache à une forme de gouvernement, à un chef de son choix, à une hypothèse en l'air; elle en fait sa base sacrée, sa patrie inviolable; elle déclare impies tous ceux qui touchent à ses constructions imaginaires. Mais l'Italie romaine était toute à la révolution sociale; elle cherchait ses forces où elle trouvait son idée, où l'on adoptait son sacre. Or, son idée était acceptée par la France qui changeait de dynastie, et Rome ne se laissait pas arrêter par la nationalité factice d'un bout de terre qui voulait se diviniser; elle ne repoussait pas ses amis sous prétexte qu'ils étaient nés à Paris ou à Aix-la-Chapelle; elle ne s'inclinait pas devant ses ennemis sous prétexte qu'ils étaient nés à Pavie, à Ast ou à Turin. La république triomphait du royaume.

Nous ne saurions admettre non plus l'apologie des Longobards, lorsqu'elle jette sur les papes les haines des révolutions postérieures. N'altérons pas l'ordre des temps, ne troublons pas l'ordre des idées : le pape du VIIIe siècle n'est que l'interprète des Romains; il suit pas à pas la révolution de l'Exarchat, de Naples, et la Sicile. Adopté, entraîné par les peuples, il ne les devance jamais, il les représente toujours. Il est depuis deux siècles le tribun de l'Italie romaine, même aux yeux des Longobards, et les peuples se donnent à lui. L'année de la prise de Pavie, Spoleti, Osimo, Ancône et Fermo passent spontanément sous sa domination : la donation de Pépin était faite d'avance par la volonté de l'Italie romaine. Comment s'arrêter aux accusations vulgaires de perfidie et d'ambition? La question n'est ni politique, ni personnelle; elle est absolument religieuse et sociale. Dès qu'il s'agit de Rome,

nous ne pouvons nous occuper d'aucun pape en particulier ; nous devons suivre l'Église, toujours la même, sur la grande ligne historique qu'elle parcourt. Son plan n'a jamais varié. Quand Attila descend en Italie, que trouve-t-il sur sa route? L'armée des Franks et de l'empereur, et derrière l'armée, le pontife. La tradition veut qu'Attila soit renvoyé par un miracle du pape Léon ; les Goths sont renvoyés par le miracle de la révolution romaine, secondée par Byzance et les Franks. Les Longobards, en présence des mêmes ennemis, ne peuvent dompter Rome; le plan catholique, abandonné par l'empereur d'Orient, se trouvait confié aux Franks. Didier succombait à l'invariable pensée qui avait déjà renversé ses devanciers. Les accusations des Longobards contre le chef de l'Église se réduisent encore à des critiques personnelles, à des querelles de cour, à un débat diplomatique sur tel ou tel acte d'un pape, et même dans ce débat on oublie les actes, les intentions, la variabilité des rois, qui changent chaque jour de plan et se posent à deux faces : ennemis de Byzance pour attaquer l'Exarchat, amis de Byzance pour que la révolution ne puisse pas y toucher.

Les Longobards sont sacrifiés, mais l'Italie romaine est délivrée : Rome, Ravenne, Naples, la Vénétie, Gaeta, Sorrente, Amalfi, et peut-être la Sicile, sont sauvées. Les Romains du royaume s'avancent vers une plus grande liberté. Le pape, devenu souverain au centre de l'Italie, peut soutenir par l'entremise du clergé tous les vaincus de l'Europe. Ce fédéralisme passif, qui dans tout l'Occident avait préféré les barbares aux empereurs, devient actif, et, dirigé par la sainte république, doit aboutir à une vraie fédération politique. L'Église a trouvé son héros, son libérateur, qui peut se faire le

chef de la fédération européenne ; il est dévot superstitieux, tout à fait barbare et laïc, et c'est là un avantage. On pourra s'arracher plus aisément encore à la fausse lumière de l'Orient, aux vieux résidus de l'unité spirituelle et temporelle de l'ancien monde, à la philosophie blafarde qui impose ses intrigues de palais à la religion de l'Occident. Que les ténèbres épaisses de la dévotion se répandent! que les Francs règnent et s'étendent! ils répondent à l'ignorance universelle, et Rome gagnera par ses lois cet empire que Néron lui assurait par la débauche. Nous sommes en religion, nous sommes en révolution; nous marchons par oui et par non avec le suffrage universel. Qui soutient les Longobards, combat à la fois les Romains de Rome, ceux du royaume, les serfs, les vaincus de l'Occident et protége une domination funeste au peuple, fût-elle une domination de philosophes. Il s'agit de gouverner le monde; comment marchander les miracles, diminuer les absurdités? Le pape est prince, il est souverain, il est déifié, il est le Christ vivant et devenu propriétaire. Que les masses se rassurent! elles auront, en haine des rois, tous les bienfaits de la théocratie.

CHAPITRE IX

LE PACTE DE CHARLEMAGNE AVEC L'ÉGLISE. (774—800.)

Conclusion de la guerre contre le royaume.—La donation du pape aux Franks ; —celle des Franks au pape.— Son sens présumé, — toujours fédéral.—Les républiques byzantines s'écartent de la domination unitaire de Rome.—Sicile.—Bénévent.—Spoleti. — Naples.— Istrie. —Vénétie. — Ravenne. — Rome insurgée. — Le pape seigneur en expectative, — et pour le devenir réellement il transporte l'empire en Occident. — Le pacte de Charlemagne avec l'Eglise , base du droit public d'Occident.

La guerre des Franks contre le royaume a délivré les Romains ; de 774 à 800 la révolution s'organise et transforme l'Italie, qui se trouve jetée dans une ère toute nouvelle.

Les Romains de la ville éternelle respirent enfin; aux Longobards hostiles succède une nation amie et protectrice. Le nouveau roi sera membre de la famille carlovingienne, et le premier qui se présente est Pépin, le fils de Charlemagne. Plus d'invasions, ni de troupes qui aillent jeter leurs tentes dans le camp de Néron. Mais les Romains du royaume respirent aussi comme les habitants de Rome ; leurs ennemis sont vaincus, dépossédés, réduits à une impuissance éternelle. Par une sorte de donation de l'Église à Pépin et à Charlemagne, toute l'Italie longobarde devient Franko-Italienne.

L'Église à son tour reçoit la grande donation de Pépin et de Charlemagne, et nous touchons ici au moment décisif de la révolution romaine. On a beau-

coup disputé sur les villes données à l'Église, comme il s'agissait de fixer les confins d'un État octroyé par un suzerain à son vassal. Les écrivains du Saint-Siége s'efforcent d'exagérer la donation, les écrivains de l'école libérale tiennent à la diminuer par des considérations toutes modernes. La philosophie de l'histoire s'élève au-dessus de ce débat; c'est la révolution toute seule qui a dicté le grand acte de la donation, c'est donc elle qui en détermine les conditions. L'Italie romaine a marché avec le pape qui en a été le héros, et les Franks la lui livrent, ne pouvant la lui refuser. Le sens général de l'histoire réclame la donation de toutes les terres jadis exceptées du royaume. Rien de plus naturel : en politique on donne toujours ce qu'on n'a pas. De même que le pape offrait aux Franks le royaume de Didier, les Franks livraient au pape toutes les terres de l'empereur d'Orient en Italie, à la condition sous-entendue que les peuples continueraient la révolution et qu'ils constitueraient le pape grand doge du midi. C'est ainsi qu'en se bornant à consulter la logique sans connaître les événements on détermine à priori le pouvoir temporel de l'Église; à priori la logique transforme l'Italie moitié impériale et moitié royale, en la nouvelle Italie moitié pontificale et moitié française.

Dans le fait, la donation s'ébauche dès 755 par l'acte de Pépin qui cède tout l'Exarchat, centre de la domination impériale, plus la Pentapole, Comacchio du duché de Ferrare, Narni du duché de Spoleti[1]. Par Comacchio

[1] Pipin donnait : Ravenne, Rimini, Pesaro, Fano, Cesène, Jesi, Sinigaglia, Forlimpoli, Forli, Montefeltro, Aceragio, Monte di Lucaro, Agobbio, Luceolo, San-Mariano, Bobbio, Urbin, Cagli, Comacchio et Narni.

et par Narni le pouvoir temporel déborde déjà dans le royaume, et entame ces régions longobardes qui suivaient de près la révolution romaine. Quand Didier règne agréé par l'Eglise, le pape réclame Imola, Bologne, Osimo, Ancône, qui sont dans les régions de l'Exarchat et de la Pentapole; plus tard, Didier ajoute à Comacchio tout le duché de Ferrare, et rend à l'Exarchat Faenza, Castel-Tiberiano et Gavello. — En 774 arrive Charlemagne, les Longobards sont anéantis, et la donation se développe d'après le principe de la révolution; on y ajoute la Venétie, région impériale et romaine comme l'Exarchat, l'Istrie région quasi impériale, Mantoue et Monselice qui résistaient jadis à l'invasion longobarde; l'Exarchat s'étend aux deux villes de Reggio et de Parme; Spoleti et Benevent, duchés qui secondaient sans cesse Rome contre Pavie, sont également accordés comme des terres que la révolution excepte du royaume; la Corse elle-même, sol fédéral par la mer et jadis longuement opposée comme Monselice à la domination longobarde, se trouve groupée avec Luni aux régions pontificales [1]. L'année même de la victoire de Charlemagne, en 774, Spoleti, Fermo, Osimo, Castel di Felicita devançaient la donation pour se livrer à l'Église; il faut supposer un mouvement analogue dans les

[1] Voici, d'après Anastase, la donation de Charlemagne déterminée par les confins : « Per designationem finium id est : a Lunis cum insula Corsica, inde in Surianum, inde in montem Bardonem, inde in Bercetum, inde in Parmam, inde in Rhegium, inde in Mantuam et Montemsilicis simulque universum Exarcatum Ravennæ, sicut antiquitus fuit cum provinciis Venetianum et Istriæ nec non cunctum ducatum Spoletanum seu Beneventarum. » La désignation est répétée avec les mêmes mots par Léon d'Ostie et par la chronique de Volturne.

autres villes données par le roi frank. Après 788 la papauté se développe de nouveau, vague et ingouvernable comme la révolution qu'elle représente. Capoue s'offre à saint Pierre, c'est-à-dire à l'Eglise ; Charlemagne accorde dans le midi Capoue, Sora, Arce, Aquino, Arpino, Teano ; dans la Toscane longobarde il donne le Castel di Felicita, Orvieto, Bagnorea, Trevento, Viterbe, Marta, Toscanella, Soana, Roselle[1]. D'après une lettre du Code Carolin, le pape engage le roi frank à subjuger les Grecs de Gaeta et de Naples, afin, dit-il, « qu'ils soient nôtres et sous notre juridiction. » Dans la donation de Louis le Pieux, qui exagère celle de Charlemagne et de Pépin, la Sardaigne et la Sicile se glissent à côté de la Corse, tandis que d'autres villes de la campagne romaine[2] se groupent autour de Rome. Tous les documents

[1] « In partibus Tusciæ Longobardorum Castellum Felicitatis, Urbevetum, Balneum regis, Fereuti castrum, Viterbum, Martam, Lucaniam Populoniam, Soanam, Rosellas; item in partibus Campaniæ, Soras, Arces, Arpinum, Aquinum, Theanum, Capuam. »

[2] La donation de Louis le Pieux, en vérité plus que suspecte, embrasse les régions suivantes :—1. Rome avec son duché, Porto, Civita-Vecchia, Cere, Bleda, Maturano, Sutri, Nepi, Castel-Gallesio, Orta, Polimarzo, Ameria, Todi, Pérouse avec ses trois îles, Orticoli ;—2. Dans la campagne de Rome, Segni, Anagni, Ferento, Alatro, Patrico, Frosinone, Tivoli ; — 3. L'Exarchat, c'est-à-dire Ravenne avec l'Emilie et Bobbio, Cesène, Forli, Forlimpopoli, Faenza, Imola, Bologne, Ferrare, Comacchio, Adria, Gabello ;—4. La Pentapole, c'est-à-dire Rimini, Peasro, Sinigaglia, Ancône, Osimo, Umana, Jesi, Fossombrone, Montefeltro, Urbin, Balnese, Cagli, Luceolo, Agobbio ;— 5. La Sabine ;— 6. « Item in partibus Tusciæ Longobardorum, Castellum Felicitatis, Urbevetum, Balneum regis, Ferenti castrum, Viterbium, Martam et Sardiniam et Sicilia sub integritate, cum omnibus adjacentibus territoriis ac maritimis littoribus, portubus ad supradictas civitates et insulas pertinentibus ;» —7. Item in partibus Campaniæ, Soram, Arces, Aquinum,

authentiques ou apocryphes nous montrent la nouvelle domination expansive, flottante, flexible, comme la révolution pour embrasser toutes les régions impériales et au-delà [1]. Telle est le sens présumé de la donation.

Le pape sera-t-il réellement maître des terres romaines et impériales? Oui, il possédera même Naples et la Sicile, et toujours à la condition de les prendre; et, puisqu'il n'a d'autre force que la volonté des peuples, il ne pourra s'étendre qu'avec le mécanisme même de la

Theanum et Capuam.—8. En dernier lieu, on mentionne les patrimoines de Benevent, de Salerne, de Naples et des deux Calabres.

[1] Voici les premières indications des chroniques sur la donation :—Dans les Annales d'Éginhard, il est dit, sous la date de 776, que Charlemagne « redditam sibi Ravennam et Pentapolim « et omnem Exarchatum ad Ravennam pertinentem ad sanctum « Petrum tradidit. »—D'après les Annales Laurissenses, en 756, le roi Pipin « Aistulfum magis magisque de justitiis sancti Petri « confirmavit ut stabiles permanerent quod antea promiserat et « insuper Ravennam cum Pentapoli et omni Exarcatu conquisi « vit, et sancto Petro tradidit. »—D'après les Annales Mettenses, Pipin réclame les justices de Saint Pierre, que Aistulf a envahies : « Aistulfus autem requisivit : quæ illa justitia esset, cui legati « responderunt : ut ei reddas Pentapolim, Narnas et Ceccanum, « et omnia unde populus romanus de tua iniquitate conqueritur. » —Ce sont les mêmes mots dans le Chronicon Moissiacense.—Dans les Annales Juvavenses minores, nous trouvons, 787 : « Karolus « Beneventum conquisivit et dedit sancto « Petro. —Dans les Annales Petaviani, nous lisons, sous la date de 774, que Charlemagne « missis comitibus per omnem Italiam læte sancto Petro reddidit civitates quas debuit. »—Benoît de Saint-André dit de Pipin, sous la date de 755 : « Cunctaque ejus cives romana et Tus- « cie finibus et cuncta Pentapolim et Gottiarum montes in Ecclesia « B. Petri apostoli constituit. »—et sous la date de 800 : « Fecit- « que rex Karolum filium Karoli vindictam de Romani et omnia « Tuscie finibus et Ravenne Pentapolim a summo pontifice con- « stituit. »

révolution. Or, la révolution, née libre et fédérale, n'accorde qu'une donation libre et fédérale : le pape ne régnera donc pas en maître unitaire, et ne transformera pas l'Italie impériale et romaine en un royaume à l'imitation des Longobards ou même des Franks. Sa domination ne trompera jamais le résultat de la longue guerre contre Pavie. Tout le passé du christianisme garantit à l'Italie romaine que, de gré ou de force, le pape restera un tribun populaire, un chef fédéral, le doge désarmé d'une fédération républicaine.

Se résignera-t-il à régner en chef républicain? Ici la question change de nouveau; si la volonté inexorable du peuple se fonde sur les lois qui protègent la liberté, la volonté du pontife, à son tour inexorable, se fonde sur d'autres lois qui protègent la grande révolution chrétienne dans le monde. Le pontife ne peut être ni fédéral, ni républicain; ses lois sont toutes morales; sa mission est de sonder les consciences, de gouverner les pensées, et il ne saurait s'arrêter devant des lois politiques, extérieures, aveugles, accidentelles, toujours en retard sur le mouvement de l'humanité. Sa justice est supérieure aux lois, sa morale supérieure aux contrats, sa foi supérieure aux serments; chef de la révolution chrétienne, autocrate des croyants, demi-Dieu sur la terre, il est forcé d'être despotique et illégal : autant au-dessus des rois que des tribuns, il est par lui-même mille fois plus unitaire et absorbant qu'un roi de Pavie. Comment respecterait-il les lois s'il les doit renouveler? Eh bien! qu'il suive sa destinée, qu'il soit unitaire et despotique à l'infini, qu'il poursuive seul sa révolution contre les barbares, qu'il soit le demiurge de la chrétienté contre les rois des invasions! les peuples de l'Italie romaine n'en

poursuivent pas moins leur marche, et quand le pape se montre unitaire, violant le sens fédéral et sous-entendu des soumissions, quand il cesse d'être tribun pour devenir doge, exarque et roi, tout le monde s'écarte de lui, et il reste seul avec son Dieu, qui refuse de le secourir.

La Sicile, qui avait fraternisé avec la révolution romaine dans la seconde période de la guerre contre les Longobards, avait donné quatre papes; depuis la donation elle reste byzantine, forcée d'ailleurs de tenir à Byzance par la nécessité de résister aux Sarrasins qui la menacent.

Le duché de Bénévent, jadis allié de la révolution contre Pavie, devient le centre de la réaction grecque et longobarde contre le pape de Rome et contre les Franks de Pavie : vaincu et tributaire des Franks, le duc Adelgise reste le dernier des Longobards, le prétendant au trône de Pavie, le protecteur de tous les ennemis des Franks et de tous ceux qui s'insurgent contre le chef de l'Eglise. Son fils Grimoald est encore l'ennemi du pape et des Franks qu'il combat sans cesse, et à sa mort, on inscrit sur son tombeau qu'il a sauvé la patrie : *Salvam patriam fecit.* Bénévent se dérobe à la donation carlovingienne.

Le duché de Spoleti se compose des cinq diocèses de Spoleti, Foligno, Terni, Assises et la Sabine; après maintes sollicitations, le pape ne retient que la Sabine, le reste lui échappe.

Le duché de Naples fraternisait avec Rome, en combattant les Longobards : depuis la donation, il s'écarte de Rome; quand le pape réclame ses justices et envoie ses officiers dans le duché, « ils sont, dit-il, raillés « par les Grecs et par les Napolitains. » Il reproche à

Charlemagne de ne lui donner que les clefs des villes, quand il demande des hommes, des sujets; mais les hommes sont loin de se donner. En 780, ils attaquent Rome, « les affreux Napolitains, dit le pape, et « les Grecs haïs de Dieu envahissent Terracina par le « conseil d'Adelgise, le très-infidèle duc de Bénévent.»

Dans l'Istrie, le pape se sert de l'évêque Maurice pour imposer la soumission : en 779, les habitants de l'Istrie aveuglent l'évêque et le chassent. Le pape en est réduit à chercher l'appui du duc de Frioul[1]. Plus tard l'Istrie se dérobe à Rome, et d'après Eginhard elle reste au royaume.

La Vénétie maritime refuse positivement de suivre la donation; dès 783, son inimitié se manifeste par l'ordre que donne le pape, de chasser de l'Exarchat les marchands vénitiens. Dix-sept ans plus tard, la Vénétie répète en grand la résistance de Naples et de l'Istrie : provoquée à l'union par le patriarche Jean ami de Rome, elle le précipite par l'ordre du doge du haut de la tour de Prado : la patrie est sauvée.

L'Exarchat lui-même, si intimement fédéré avec le peuple de Rome, se refuse à la donation. Ravenne recommence sa guerre contre Rome, comme aux temps de Théodoric. Dès les derniers jours de Didier, l'archevêque de Ravenne ne tient aucun compte de la donation de Pépin; en 770, il est repoussé par l'anti-archevêque

[1] « Dum per vestram excellentiam dispositus fuit prænominatus « Mauricius episcopus ut pensiones beati Petri, quæ in superius « nominato territorio jacebant, exigeret et eas nobis dirigere debe« ret, zelo ducti tam prædicti Græci quam ipsi Histrienses ejus « oculos eruerunt proponentes ei ut quasi ipsum territorium His« triense vestræ sublimi excellentiæ tradere debuisset. » (*Code Carolin*, LVII.)

Michel qui envahit l'Exarchat en amides *Longobards*, en ennemi de Rome. On préférait les Longobards eux-mêmes à la domination pontificale. *Michel* est vaincu, et Léon qui triomphe continue la lutte contre Rome et déclare que l'exarchat lui appartient[1]. En 776, on le voit maître d'Imola et de Bologne[2]; il défend à ses sujets de prêter serment au pape, d'aller à Rome, d'accepter des emplois du saint-siége; il emprisonne le gouverneur pontifical de Gavello, intercepte les lettres du patriarche de Grado pour en livrer le contenu au duc de Bénévent et interrompre ainsi les déditions ecclésiastiques de la Vénétie et de l'Italie romaine. Le pape l'accuse de garder plusieurs villes de l'Émilie, Faenza, Forlimpopoli[3], et l'archevêque en succédant directement aux exarques, paraît même rêver pour lui le rôle de doge ecclésiastique[4]. En 783, deux citoyens de Ravenne récusent les juges du pape; en 789, on s'efforce

[1] « Leo, dit le pape, tyrannico atque procacissimo intuito « rebellis beato Petro et nobis extitit et in sua potestate diversas « civitates Æmiliæ detinere videtur scilicet Faventiam, Forum po- « puli, Forum Livii, Cesenas, Comiachum, ducatum Ferrariæ, « seu Imolas atque Bononias asserens quod a vestra excellentia « ipsæ civitates una cum universa Pentapoli illi fuissent concessæ. « Et continuo direxit Theophilactum missum suum per universam « Pentapolim, hoc ipsum denuntians cupiens eosdem Pentapo- « lenses a nostro servitio separare. Sed ipsi nullo modo se illi « humiliare inclinati sunt nec a servitio beati Petri et nostro « recedere mallueruut. » (*Code Carolin*, LIV.)

[2] Brachio forte Imolam atque Bononiam detinet.

[3] In sua potestate detinere videtur diversas civitates Emiliæ scilicet Faventia Forlimpopoli....

[4] Le pape écrit à Charlemagne que l'archevêque déclare avoir reçu les villes de l'Exarchat « sibi ipsi fuisse concessas ac traditas « asserit sub sua potestate permanendas, unde nullum hominem « ex ejusdem civitatibus ad nos venire permisit, sed ipse ibidem

encore d'éviter la juridiction de saint Pierre, lui préférant la domination des Franks; le pape s'en plaint, ses ordres sont méprisés, son autorité est méconnue [1].

Rome enfin suit-elle son pontife? Non; elle veut être libre comme Naples et la Vénétie, avec son sénat et son peuple constitué; le pape n'y réside qu'en citoyen, sous le protectorat du roi frank déclaré patricien, c'est-à-dire duc et consul. Dans l'absence du patricien, c'est le duc frank de Spoleti qui a la haute main sur Rome; il en est le juge : par respect pour la grande tradition de l'empire, Rome est exceptée de la donation; ni franke ni pontificale, on peut la dire avec Pagi une vraie république. Eh bien! la république hait déjà le pontife bien plus qu'on ne le hait à Naples ou dans la Vénétie. Léon III se voit entouré de conspirateurs dont on ignore le but; Muratori ne hasarde aucune conjecture; évidemment on veut repousser le citoyen suspect, le tribun qui devient roi, l'ami des Franks qui place Rome sous l'épée du duc de Spoleti. En 799, la conspiration se jette sur le pape, le roue de coups, et veut lui arracher les yeux et la langue; Léon III faillit périr comme le patriarche de Grado : sauvé par le duc de Spoleti, il quitte Rome pour se soustraire à la haine des Romains.

La donation est assez étendue dans la lettre du contrat, très-vaste dans son sens général et quasi nulle dans le fait; elle n'est qu'une espérance de la théocratie,

« auctores quos voluit sine nostra auctoritate ordinavit et in sua « eas detinet auctoritate. » (*Cod. Car.*, LII.)

1 « Ipsi vero Raveniani, écrit le pape à Charlemagne, et Pentapolenses, cæterique homines qui sine nostra absolutione ad « vos veniunt fastu et superbia elati nostra ad justitias facienda « contemnunt mandata et nullam ditionem tribuere dignantur. » (*Cod. Car.*)

une promesse à réaliser par un travail séculaire. Le pape, jeté de nouveau dans l'action, est condamné à poursuivre sa tâche, sous peine de périr sous la réaction de Byzance, sous l'invasion de Bénévent, au milieu des émeutes républicaines de l'Exarchat, de la Vénétie et de Rome. Il doit s'avancer, et toujours sur le terrain de l'Eglise, le seul qui lui reste : là, il peut dominer les doges, les ducs, les rois, les tribuns, et il continue la grande guerre contre Pavie et contre Byzance, en confiant aux Franks l'avenir menacé de la théocratie. Les Franks sont forcés de la seconder : ne sont-ils pas compromis, entraînés, subjugués par le travail de l'Eglise? Tous les ennemis du pape sont les ennemis de Charlemagne. Si le pape n'était plus à Rome, les Franks perdraient la sentinelle avancée de la conquête, l'homme qui sonde les intentions de l'ennemi, le délateur éternel des conspirations longobardes et byzantines; le royaume serait emporté par une ligue des Grecs ou par une insurrection des Longobards, et la France perdrait le demiurge qui partout ailleurs consacre ses conquêtes. Charlemagne le défend donc d'après le pacte et dans les limites de la révolution. Subjuguera-t-il l'Italie grecque au profit du pape? Non, ce ne serait ni juste ni utile : Laissera-t-il le pape accablé par les Romains, expulsé dans la personne de Léon III? Non, ce ne serait encore ni juste ni utile. En 800, Charlemagne se rend à Rome, y dresse son tribunal et demande quels sont les griefs de la république et les accusateurs de Léon III? Personne n'ose se lever; le citoyen Léon III jure qu'il est innocent et se trouve réintégré à Rome et dans l'Exarchat. La plus grande partie de l'Italie romaine reste indépendante avec ses doges et ses ducs, sous la protection de Byzance. En attendant, il est établi que l'Eglise peut

régner au midi par les Franks, tandis que les Franks règnent au nord par l'Eglise ; l'inimitié de l'Italie romaine contre l'Italie longobarde se trouve remplacée par une nouvelle fédération de Rome de Pavie et des Franks.

La fédération de l'Eglise avec les Franks ne serait encore qu'un pacte transitoire, si elle ne se légalisait pas en présence de la loi impériale qui régit Rome et l'Orient. Il reste à transporter cette alliance sur le terrain des principes pour la sanctifier et la rendre éternelle comme l'Eglise. L'autorité du pape et celle de Charlemagne, issues d'une révolution contre l'empire, sont en dehors de la loi impériale et illégales aux yeux de tous les peuples. Le pape est patricien de l'Exarchat et de la Pentapole ; mais qui l'a nommé? Charlemagne, patricien de Rome, contre toutes les lois du patriciat qui émane directement de l'empire. Et qui a donné le patriciat de Rome à Charlemagne? Le pape, usurpant ainsi le droit exclusif de l'empereur. La comédie juridique ne pouvait tenir. Le pape, premier défenseur de l'empire, se trouvait tout à coup le premier violateur de la loi impériale; après avoir identifié la liberté de Rome avec la tradition de César, il se trouvait surpris en flagrant délit de connivence avec des barbares, contre les garanties de la sainte république. Il en résultait que pendant l'absence de Charlemagne Rome était libre ; le pape n'y avait aucune autorité officielle, et n'était qu'un citoyen peut-être soumis à des magistrats hostiles, toujours prêts à l'insurrection contre les Franks et contre le nouveau barbare qui s'intitulait patricien en dépit de la loi : son influence devenait une usurpation, celle des Franks une véritable invasion. Les élections des papes, sans la confirmation impériale,

étaient nulles de droit en présence de la chrétienté; la rébellion pontificale contre l'empire retombait de tout son poids sur l'Eglise qui se trouvait subversive, au ban de l'empire, et de l'humanité. Qui devait confirmer les papes? Qui devait nommer le patricien de Rome et celui de l'exarchat? Qui devait suppléer à l'empereur dépossédé de Byzance? Qui devait rétablir le droit sur sa base? Evidemment, un nouvel empereur; seul il pouvait concilier la révolution de l'Église avec la tradition du droit; seul il pouvait persuader que Rome était encore libre et que l'Église était encore sainte, catholique et universelle. Le pape se dégagea de toutes les contradictions qui l'accablaient en doublant sa propre révolution. Le jour de Noël de l'an 800 il transmit l'empire à Charlemagne, au nom de Dieu et du peuple romain. « A la « fin de la messe, dit la chronique, il couronna Charle-« magne et Pépin, les oignit de l'huile sainte, proclama « Charlemagne empereur des Romains, et l'adora « comme prince, d'après l'usage des anciens. Le peuple « cria trois fois : Vive l'empereur des Romains! » Il avait trouvé son empereur. « A l'instant même, pour-« suit la chronique, Charlemagne octroya au pape « le titre de duc et de patricien de Rome, et Léon III « battit monnaie au nom et à l'effigie de l'empereur. » Toute l'action de l'Eglise, toute la révolution qui élevait le pape se trouvait ainsi légalisée. A partir de ce moment, l'Europe se sépara de Byzance; l'empire fut transporté en Occident; la papauté occupa le dogat de Rome, et le roi des Franks se trouva investi de tous les droits de l'empereur, y compris celui de confirmer les élections des papes[1]. La grande guerre

[1] Decret. dist. 63, c. 22.

contre Pavie fut généralisée contre toutes les puissances de l'Occident, soumises d'emblée au chef des Franks, le plus superstitieux des croyants; le pape devint le démagogue cosmopolite prêt à soulever tous les Romains, tous les vaincus, toutes les multitudes, contre les chefs subalternes désormais placés, comme Didier, entre l'émeute plébéienne et la conquête de Charlemagne.

Depuis, l'acte du jour de Noël de l'an 800 devint la grande charte de l'Europe, le symbole de la révolution sociale qui venait de s'accomplir, et on l'appela le pacte de Charlemagne avec l'Eglise. Traduisons ce contrat en termes modernes. A partir de 800, il est entendu que la grande conquête des Germains a reçu sa sanction religieuse; que le monde d'Occident a un chef unique, l'empereur; que toucher à ce chef et résister à sa domination, ce sera résister à la volonté de Dieu. Tous les rois cèderont le pas à l'empereur; le pape lui-même sera son vassal: il ne sera pas pontife si l'élection n'est pas confirmée; s'il est accusé, il ne sera pas innocent sans être absous par l'empereur. De son côté, l'empereur d'Occident s'engage à veiller sur l'Eglise, à la défendre contre les infidèles, les tyrans, les rebelles. Toucher à l'Eglise, ce sera toucher à l'empereur et provoquer sa colère. Le pacte concerne tous les fidèles et tous les barbares de l'Europe, associés au spirituel par l'unité du pontife romain, au temporel par l'unité de l'empereur d'Occident, et l'Italie, partagée en deux moitiés, est donnée en gage aux deux chefs du monde pour sceller l'alliance éternelle entre l'Eglise et l'empire. Le royaume des Longobards est réservé à la famille impériale pour qu'elle puisse secourir l'Eglise et veiller sur Rome. Le pape est nommé duc et patri-

cien de Rome et de Ravenne, les deux capitales de l'Italie romaine, pour qu'il se trouve libre et associé à la grande domination de l'Occident.

Tout est solennel, tout est décisif dans ce pacte de Charlemagne avec l'Eglise : on l'appelle FOEDUS, PACTUM. Préparé depuis des siècles, on le voit déjà conçu sous Adrien Ier ; Charlemagne en parle à Léon III : « Sicut enim, lui dit-il en 795, cum beatissimo præ« decessore vestro sanctæ paternitatis PACTUM inii sic « cum beatitudine vestra ejusdem fidei et charitatis « FOEDUS statuere desidero.» L'empereur Louis le Pieux, en 823, se sert des mêmes mots ; il renouvelle la donation en disant : « Statuo et concedo per hoc PACTUM « confirmationis nostræ tibi beato Petro principi apos« tolorum. » Et un siècle plus tard, en 898, Jean X et l'empereur Lambert emploient la même expression en s'alliant « ut PACTUM quod juxta præcedentem con« suetudinem factum est, nunc reintegretur et in« tactum reservetur. » Un siècle plus tard les mêmes termes reviennent encore chez Benoît de Saint-André, en parlant de l'alliance de Léon III avec Charlemagne : « Profectus est Romam, dit-il, deditque ibi donaria « multa fecitque PACTUM cum Romanis eorumque pon« tifice. » Le même chroniqueur conserve la formule en parlant de Charles le Chauve : « Quiveniens Ro« mam renovavit PACTUM cum Romanis. » Henry II, en 1014, renouvelle la ligue de ses prédécesseurs avec la phrase consacrée : « Spondeo atque promitto per « hoc PACTUM confirmationis. » La chronique de Volturne déclare que l'empereur Louis II expédia au pape Pascal le « PACTUM constitutionis et confirmationis. » Le caractère du pacte de l'Église avec l'empire est d'être implicite, silencieux, comme la cérémonie sym-

bolique du couronnement impérial. « Nous ne savons pas, dit Muratori, en quoi consistaient ce pacte et cette ligue d'amour[1] ; » nous ne devons pas le savoir : c'est à peine si on connaîtra l'énumération des villes données à l'Eglise ; le pacte n'aura jamais d'articles écrits, de conditions explicites ; il sera toujours dans l'idée de la papauté et de l'empire ; en d'autres termes, il sera vivant, flexible ; il ne sera ni la lettre morte d'un parchemin, ni une stipulation fixée par des circonstances éphémères et accidentelles. Il devra accepter, combattre, suivre de nombreuses révolutions, et le silence est nécessaire. En nous arrêtant à l'an 800, nous devons dire comme le bon Muratori : nous ne savons pas en quoi consistait le pacte de l'Eglise et de l'empire ; seulement nous savons ce que signifie le couronnement, ce grand et invariable énoncé du contrat ; nous savons que l'empereur doit être couronné à Rome, où il ne réside pas ; que l'empire est décentralisé à jamais ; que le César d'Occident est créé et proclamé par le pape ; qu'il n'existe pas par lui-même comme le César d'Orient, et que le pape reçoit la donation d'une moitié de l'Italie tandis que l'autre moitié reste à l'empereur. Tout le passé de l'Italie conduisait à ce résultat : la guerre de l'indépendance contre les empereurs des invasions amenait la double Italie des Goths et de Rome ; la guerre romaine contre les Goths produisait le partage de la péninsule entre les Romains et les Longobards ; la guerre romaine contre les Longobards

[1] « In che consistessero questi patti e questa lega d' amore noi nol « sappiamo. « Sous l'an 795. — Plus loin, sous l'an 895, Muratori se corrige en partie, il dit : « Chiamavan patto la conferma del ducato « di Roma, della Pentapoli dell' Esarcato al papa. » Mais le pacte était bien plus étendu que la donation.

enfantait l'Italie moitié romaine par le pape, moitié impériale par les Franks : le pape et l'empereur d'Occident étaient ainsi les deux créations des révolutions italiennes. Désormais, l'Italie est le siége, le gage, la vie du pape et de l'empereur; c'est là sa gloire et son privilége au milieu des nations; toutes obéissent à des rois militaires, mais elle a deux chefs, l'un désarmé, l'autre absent; elle reste la terre des révolutions incessantes. Sa tâche est de modifier, d'interpréter, de renouveler sans cesse le pacte de Charlemagne, et les révolutions faites par le pape et par l'empereur seront forcément les révolutions de l'Europe entière. Pour nous, l'Italie ne comprendra que les terres de l'empereur et de la donation réalisée; le reste ne comptera pas; il n'appartient pas au pacte, il n'est pas dans la loi italienne, il n'est pas de l'Italie; nous devons oublier la Vénétie, la Sicile, la Sardaigne, l'extrême côte de la basse Italie; ces régions ne deviendront italiennes que le jour où elles se trouveront entraînées dans le pacte de Charlemagne et de l'Eglise.

CHAPITRE X

LA RÉVOLUTION ROMAINE DANS TOUTES LES NATIONS DE L'EUROPE.

Charlemagne chef d'une fédération.—Son empire se décompose —et se dissout.—L'Église législatrice.—Sa hiérarchie se sanctifie,—se divinise par les miracles,—et se sépare du pouvoir temporel.—La théologie supérieure aux lois.

A peine fixé, le grand pacte de l'Eglise et de l'empire se développe dans toute l'Europe pour en transformer l'organisation politique et sociale.

La domination des Franks subit la première l'influence des Romains; elle devient impériale, acceptant toutes les conditions du nouvel empire que l'on vient de proclamer. Les Romains de la ville éternelle ont accompli la longue insurrection fédérale contre les empereurs qui gouvernaient le monde par une hiérarchie d'exarques, de doges et de fonctionnaires délégués. L'empire d'Occident s'établit donc au rebours de l'empire d'Orient : on n'y trouve plus la hiérarchie du despotisme, mais seulement une grande fédération de rois; les nationalités sont ménagées dans leurs chefs. La légende chevaleresque représente Charlemagne comme un maître débonnaire, une sorte de Jupiter désarmé; les paladins agissent de leur chef : ils vont, viennent, combattent sans que l'empereur soit consulté. La légende n'a pas menti : l'empereur d'Occident, créé par les Romains en 800, est un chef nominal qui respecte les nations. Dans son action momentanée,

Charlemagne est terrible; dans son intention personnelle, il croit que le monde sera sa propriété; il veut le transmettre par le droit d'hérédité, et il exagère le droit d'hérédité jusqu'à partager l'empire entre ses fils. Eh bien! la fédération se trouve ébauchée dans l'unité même qu'il impose. Le droit de partager l'empire suppose que les divers royaumes restent divisés. Dans le fait, chaque royaume a ses dignitaires, son centre, ses magistratures, son rayonnement, ses diètes plus puissantes que le sénat de Byzance. De son vivant, Charlemagne partage l'empire en trois parties, qu'il donne à ses trois fils, Louis, Pépin et Charles. Par cette division, il y a déjà trois corps politiques, l'un gascon, l'autre français et le troisième italien. Bien plus, Charlemagne perpétue cette division dans le cas où elle serait adoptée; il ordonne qu'à la mort de l'un de ses fils, si le roi décédé laisse un enfant, les autres rois ne le troubleront pas dans la possession des Etats paternels, « supposé que le peuple du pays choisît cet enfant pour roi. » Voilà chaque royaume à peu près libre comme Rome.

Sous les Carlovingiens, l'unité qui s'annonçait brutale et terrible finit par se trouver à la merci de la fédération; elle est concentrée dans la personne de l'empereur, dans le monopole de sa famille, dans l'éventualité lointaine que le droit d'hériter puisse réunir de nouveau tous les royaumes dans les mains d'un successeur de Charlemagne. La fédération l'emporte par les trois rois, par le droit qu'ils ont de perpétuer leur dynastie, par l'absence d'une capitale impériale, par l'impuissance d'Aix-la-Chapelle, trop faible et trop récente, enfin par la nécessité des diètes pour gouverner tout l'empire. A la mort de Charlemagne, le dévastateur disparaît, et il est remplacé par le Charlemagne débonnaire des légendes;

le nouvel empereur est Louis le Pieux, qu'on appelle aussi Louis le Débonnaire. Il se hâte de partager ses Etats en donnant l'Italie à Lothaire, la Bavière à Louis, l'Aquitaine à Pépin, et ces Etats s'attachent à leurs nouveaux chefs pour garder leur indépendance. Quand Louis le Pieux veut toucher au partage pour faire place à Charles le Chauve, quatrième fils né de Judith, de Bavière, les trois Etats s'agitent contre l'unité impériale, les trois fils combattent leur père, et Louis le Débonnaire est déposé plusieurs fois.

Chaque année la fédération gagne du terrain; en 841, le roi de France, Charles le Chauve, et Louis, roi d'Allemagne, combattent l'empereur Lothaire; la ligue fédérale devient populaire, et prononce les plus anciens mots qui nous soient arrivés en français; ce sont les mots du serment fédéral de Charles et de Louis, associés contre Lothaire et par lequel les deux rois promettent de se secourir comme des frères, au nom de leurs peuples. Ce serment est prononcé, en français et en allemand, dans une immense assemblée et la chronique observe que dans ce grand rassemblement de Bretons et d'Austrasiens il n'y avait aucun désordre; l'union était fédérale et fraternelle : on n'osait chercher querelle à personne[1]. L'empereur Lothaire forcé de capituler, se borne à demander plus que le tiers des domaines pour sauvegarder la dignité impériale[2]. Cent dix commissaires sont chargés de tracer les cir-

[1] « Nemo alicui aut læsionis aut vituperii quippiam inferre audebat. » (NITHARD.)

[2] « Si vellent aliquid supra tertiam partem regni propter no-
« men imperatoris, quod illi pater illorum concesserat et propter
« dignitatem imperii quam avus regno Francorum adjecerat augere
« facerent. » (NITHARD.)

conscriptions des trois souverains, et le lot de l'empereur, peut-être plus vaste, se trouve entièrement fédéralisé. Il comprend outre l'Italie, la Gaule entre le Rhin et les Alpes, entre le Rhin et la Meuse, entre la Meuse et l'Escaut, le tout formant une bande de territoire comprenant quatre peuples hétérogènes et quatre langues diverses. Le lot impérial est à la fois allemand, français, provençal et italien : l'unité est vaincue; les unitaires gémissent. Florus, diacre de Lyon, écrit sa « Querela de divisione imperii. » Suivant lui, l'empire n'est plus l'empire de Rome. Ne comprenant pas l'union dans la liberté, le bon prêtre croit que la paix du monde est perdue. Bientôt, la fédération fait de nouveaux progrès; en 847, les trois souverains étendent leurs engagements à leurs dynasties, et se promettent mutuellement l'extradition des criminels. En 857, la triple division de l'empire ne suffit plus, et Lothaire subdivise son domaine en trois nouveaux États : il donne l'Italie à Louis; la Bourgogne cisjurane à Lothaire; la Bourgogne transjurane, Lyon et le Dauphiné à Charles : voilà cinq rois, sans compter l'empereur; savoir, les deux frères de l'empereur, qui représentent, l'un la France (Charles le Chauve), l'autre l'Allemagne (Louis le Germanique), et les trois fils de l'empereur, qui représentent l'Italie, la Lorraine et la Provence. Sous Charles le Chauve, et Louis le Bègue, l'unité impériale s'efface de plus en plus; la fédération déborde; le danger de nouvelles invasions réveille la vitalité de chaque peuple. Enfin, le hasard des successions se plaît à réunir tous les royaumes de l'empire sous la domination de Charles le Gros, et c'est alors que le fédéralisme triomphe ouvertement et repousse le contre-sens de l'unité conquérante. En 887, Charles le

Gros est dépossédé en France et déposé en Allemagne. Au bout de trois jours, il ne lui reste qu'un seul domestique pour le servir, et bientôt il n'a plus d'argent; un évêque doit le nourrir; l'empereur dégradé demande à Arnolphe, nouveau roi d'Allemagne, une pension alimentaire pour ne pas mourir d'inanition. Telle fut l'influence de la révolution romaine. A chaque degré de la décheance unitaire, on voit la main du pontife : le premier empereur de la division est Louis le Pieux, très-dévoué à l'Eglise; la division se détermine par sa femme, Judith des Velfes, protégée par l'Église qui l'honore du miracle du fer chaud; la division s'étend par Charles le Chauve, fils de Judith soutenu par le pape contre Lothaire. La liberté de Rome réclamait sans cesse la fédération de l'Occident. Cette unité byzantine, jadis accueillie comme délivrance contre l'unité exclusivement matérielle des empereurs romains, n'était plus qu'un despotisme abrutissant auprès de l'unité fédérale qui se développait à la suite du sacre de Charlemagne.

La révolution romaine pénètre dans l'Église pour réorganiser la religion d'Occident. Le pape est souverain, il a reçu la grande donation ; de même les évêques s'élèvent et reçoivent de petites donations, sans compter la dîme accordée par Charlemagne. Le pape se pose seul en dehors de l'empire par l'acte du couronnement; de même les évêques se trouvent affranchis du service militaire. Ils dépendent moins des comtes et se séparent de l'État; leurs biens deviennent ecclésiastiques; leur association devient l'association fermée de l'Église, la phalange du pontife. L'Église publie ses capitulaires en opposition avec le monde; soumet tous ses rites à des lois nouvelles ou réformées, et il y a

toute une législation sur l'eau bénite, sur le pain bénit, sur le *Dominus vobiscum*, sur les habits, sur la table des évêques et des abbés, sur la conversation avec les laïcs, sur le port des armes, des éperons, sur le missel, sur les psaumes, sur le chant. On détermine scrupuleusement le nombre des immersions indispensables au baptême, les mots sacrementels qu'il faut prononcer à la première, à la seconde, à la troisième immersion; tout est soumis au formalisme d'une étiquette très-minutieuse, où l'Église se divinise avec ses féeries miraculeuses.

La hiérarchie ecclésiastique se sanctifie; les évêques se dégagent des cor-évêques, espèce de subalternes à moitié laïcs exerçant les fonctions de l'épiscopat. On déclare que personne au monde ne peut remplacer le pouvoir d'un évêque. En descendant aux rangs inférieurs de la hiérarchie, l'Église trouve le moyen de se surpasser; elle laisse soupçonner dans l'humilité des puissances surnaturelles; elle donne à croire que les subalternes peuvent être les supérieurs des supérieurs. Il y a d'abord les demi-moines, je veux dire les chanoines: le chanoine garde ses biens, sa maison, ses jardins, ses esclaves; il est riche, mais il vit dans un semi-couvent, dans une quasi fraternité avec ses pareils; il dîne, il chante avec eux, et il arrive ainsi à une très-grande perfection. Cette perfection n'est pas refusée aux femmes, qui peuvent imiter les chanoines. Puis arrivent les moines; c'est ici un nouveau degré d'humilité et de grandeur; le linge disparaît, on renonce à la propriété, à la liberté, à tout, et il y a une nouvelle législation sur les repas, sur les abstinences, sur les macérations, sur le roc, sur le froc, sur les caleçons, sur les saignées périodiques qui conservent la

sainteté du moine. Après les moines de toutes les nuances arrivent les reclus : ils se scellent dans des cellules très-étroites ; ils y restent toujours ; on détermine leur vie, leurs actes ; ils communiquent avec l'Église par une fenêtre ; la fenêtre a deux rideaux l'un pour qu'on ne puisse voir le reclus, l'autre pour qu'il ne puisse voir : il y a tout un cérémonial pour qu'il se trouve en même temps en rapport et sans rapport avec le reste des vivants. Quelques hommes surpassent même les reclus ; ils se perfectionnent avec des tortures plus exquises, et l'Église n'ose plus donner de règles ; elle s'arrête, elle admire, libre à tout le monde de vivre de glands, comme saint Paul de Lacre.

Les gros miracles coulent à grands flots. Léon III dit que les conspirateurs lui ont arraché les yeux et la langue ; cependant il a ses yeux, il ne parle que trop. Eh bien ! c'est là le miracle : les yeux ont repoussé, la langue s'est reproduite. Les hasards de la vie, les rêves, les hallucinations deviennent des preuves surnaturelles de la divinité du pape, des évêques, des abbés, des moines et des reclus. L'absence même de miracles se transforme en miracle. Ainsi le tombeau de saint Paul de Lacre ne fait pas de prodiges depuis des siècles ; est-ce possible ? Oui, et c'est encore ce qu'il faut admirer ; le saint ne manqua pas aux premiers jours de faire mille prodiges ; mais il en fut vertement tancé. « Est-ce là, lui dit-on, votre aversion pour la gloire humaine ? Est-ce là votre amour pour la solitude ? Si vous continuez, ce lieu sera bientôt rempli d'hommes, de femmes et d'enfants. » Depuis ce moment, le saint se tient coi ; il ne fait plus de miracles : son immobilité est un prodige continuel. Dans les grands diocèses on continue l'ancien usage qui sanctifie tout évêque dé-

cédé : à Milan, à Trèves, à Cantorbéry, tous les évêques sont des saints, et l'évêque vivant ne s'en porte que mieux. On mène le monde par les fables, on mène Charlemagne par la chappe de saint Martin.

De même que la révolution romaine se soustrait aux exarques et à la cour de Byzance, la théologie catholique se soustrait à la théologie byzantine ; elle repousse pour toujours cet arianisme impérial qui s'emparait de l'Évangile et de la Bible pour subordonner le prêtre à l'intelligence profane de l'empereur, et c'est en opposition avec Photius que Rome revendique définitivement sa suprématie sur Byzance, en se déclarant le centre de la religion universelle. En apparence on déchoit, les derniers éclairs de la philosophie ancienne s'éteignent dans les ténèbres, la tradition de la science expire au milieu de l'idolâtrie catholique ; mais l'Église se sépare de l'empire, les deux pouvoirs se posent en dehors l'un de l'autre, la religion se trouve seule libre et indépendante. Pourquoi les empereurs grecs dit Ratram se mêlent-ils d'enseigner l'Eglise? Charlemagne n'enseigne rien, il reçoit le sacre de seconde main ; ses successeurs sont des hommes sans pensée ; la théologie se réfugie tout entière chez les évêques, les chanoines, les moines et les reclus. Il en résulte que l'on comprend pour la première fois la divinité de la pensée détachée de toute force profane, supérieure à tout commandement et à toutes les vicissitudes des empires ; le prêtre se développe avec la véritable divinité ; il n'est plus ni un sujet de l'empereur ni un simple mortel ; il inaugure cette élévation religieuse de l'Occident qui, à travers le cours des siècles, deviendra l'héroïsme naturel du protestant, du tribun, du philosophe, de tout homme qui pense dans la sincérité de

sa conscience. La philosophie ancienne mentait de propos délibéré, et elle avait deux doctrines, l'une pour les profanes, l'autre pour les initiés; la philosophie byzantine était dominée par le fatum de l'empereur; si le philosophe moderne se pose seul en présence de la nature, s'il a le droit de rester avec sa pensée en dédaignant le suffrage des peuples et des rois, et même toutes les voix de l'humanité, il le doit encore aujourd'hui à la révolution romaine, à la grande séparation des deux pouvoirs.

Enfin la théologie se concentre tout entière dans l'œuvre de l'élévation de l'Eglise. Que Dieu existe, qu'il soit un et triple, qu'il ait engendré le Fils sans se diminuer, que le Christ soit Dieu, que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, *ab utroque,* personne n'en doute; ce sont là des choses évidentes d'elles-mêmes. Ce qui est en doute, c'est l'importance de l'Église indépendante, et on se demande si l'homme est libre, s'il peut suivre la loi de Dieu, si les sacrements ne sont pas de vaines formalités pour celui qui est prédestiné au mal. La demande est formulée par Gothescalc. L'archevêque de Reims Hincmar démontre péremptoirement que depuis Jésus-Christ nous sommes tous libres; d'autres démontrent aussi péremptoirement que l'eucharistie nous donne le corps de Jésus-Christ, que ce corps est réel jusqu'à souffrir, et néanmoins spirituel jusqu'à se soustraire aux lois de la digestion. « Celui qui en doute, dit Paschase Ratbert, est plus qu'un impie. » C'est là ce qui élève le prêtre d'Occident, et son tribunal s'élève au-dessus des tribunaux de la féodalité, réduits à ne plus être que les institutions de la fatalité et de la force. Charlemagne imitait Constantin; il cédait les appels des tribunaux laïcs aux

tribunaux ecclésiastiques. L'Eglise profite de la concession : tous les crimes sont des péchés, c'est donc au prêtre de les juger, de les punir, et, en 833, le pape impose à l'empereur Louis une pénitence publique pour de prétendus crimes, entre autres pour avoir fait marcher ses troupes pendant le carême. Lothaire est poursuivi pour son mariage avec Valdrade. En 847, les trois rois de la fédération carlovingienne se promettent de se rendre mutuellement les hommes qui passeraient d'un État à l'autre, pour éviter les pénitences imposées par les évêques. En 867, le pape Nicolas I impose des pénitences à des hommes qui n'en veulent pas; en 870, le pape Adrien défend à Charles-le-Chauve d'occuper la Lorraine de Lothaire, comme appartenant à l'empereur Louis. Le pape en arriva à intimer l'excommunication à Carloman : l'Église romaine est près de supplanter l'Empire. L'évêque Hincmar murmure déjà contre la révolution romaine, contre l'influence des papes; il se demande si ce sont les papes qui défendent le royaume contre les Normands, si leurs prières suffiraient sans le sabre des Franks, si cette Rome, qui prétend s'imposer à l'univers, offre un spectacle qui édifie les fidèles. Les papes ne sont-ils pas le jouet de l'émeute? Rome n'est-elle pas livrée à des scandales qui se perpétuent? Alcuin ne voulait pas voir ses toits dorés qui abritaient la discorde; Hincmar les maudit. De loin l'idée rayonne confusément; elle est obscurcie par le désordre de son ébullition, et, en attendant, on obéit. Personne ne peut sortir de l'idée romaine; le pape est le sage qui dirige la fédération des barbares; son illégalité est l'instrument d'une justice supérieure aux lois de l'époque.

SECONDE PARTIE

LE PACTE PONTIFICAL ET IMPÉRIAL DEPUIS CHARLEMAGNE JUSQU'A OTHON I.

800—962

Roma caput mundi regit orbis fræna rotundi. Inter reges gentium et respublicæ distat quod reges gentium domini servorum sunt, imperatores vero reipublicæ domini liberorum.

Venericus Vescellensis.

CHAPITRE I

LA DOMINATION DES FRANKS (800—876).

Progrès et décadence.—Progrès social du royaume—par ses Romains,—par ses Longobards,— par ses évêques,—par ses exemptions épiscopales,—par ses universités,—par son nom, —par la désorganisation des villes militaires dans la Lombardie majeure—et dans la Lombardie mineure.—Décadence politique du royaume.—Son immobilité.

Progrès social de Rome,—de Ravenne,—de la Corse.— Servitude politique dans les États de l'Église.

Progrès et décadence des républiques byzantines—en sens inverse de Rome et de Pavie.—La Vénétie.—Origine de Venise. —Naples,—Amalfi,—Sorrento, Bari la Sicile.—Bénévent détrônée.—Salerne et Capoue byzantines,—l'une avec ses ducs, l'autre avec ses comtes.—Bénévent devenue fédérale et byzantine.—Obscurité des républiques.

C'est avec le règne des Franks que commencent les ténèbres les plus profondes du moyen-âge italien. Plus d'historiens pour nous guider, presque plus de documents; à peine nous reste-t-il quelques indications contradictoires; loin de nous éclairer, elles sont comme des pierres d'achoppement semées sur notre route au milieu de la nuit. L'absence de souvenirs fait supposer le bonheur général. Cependant, où est le progrès : à Pavie ou dans la Vénétie? Où est la décadence : à Rome ou à Amalfi? Le pacte de Charlemagne est le seul phare qui jette quelque lumière sur l'obscure bizarrerie de cette époque. Il nous montre la révolution régnante dans l'Italie pontificale et impériale, et le peuple qui s'avance lentement sur l'ancien plan de la démocratie catholique. Mais quelle est la condition suprême

de ce pacte? C'est la destruction du royaume des Longobards, et la domination étrangère des Franks, et le règne du pape, deux fois étranger, comme chef de l'Europe et comme souverain spirituel. L'Italie présente donc le spectacle nouveau d'un progrès social se réalisant par une déchéance politique. Telle est la nouvelle destinée de la Péninsule : elle a mis sa liberté dans la révolution sociale, et non dans la forme vide d'une souveraineté indépendante; et c'est ainsi qu'après avoir renversé les Longobards, elle s'avance par une démocratie exceptionnelle identifiée avec une servitude également exceptionnelle.

Le gouvernement n'étant pas le même à Pavie et à Rome; il faut considérer séparément ces deux régions :

LE ROYAUME.

Ici le progrès social est évident.

Les Romains du royaume sont favorisés : tout Italien libre de suivre la loi romaine devient l'égal des Longobards ses anciens maîtres, et sa liberté se trouve garantie par le droit et par le devoir de servir dans l'armée.

L'ancienne noblesse longobarde, debout dans ses terres avec son opulence, garde à son tour ses lois et ses richesses et c'est un nouveau bienfait pour tout le monde. La liberté est respectée : tout homme suit la loi de ses pères, tout habitant se trouve, en quelque sorte, au niveau du gouvernement. La propriété étant ménagée comme la liberté, il n'y a plus de spoliations qui rappellent les descentes de Théodoric et d'Alboïn.

On prodigue les faveurs aux évêques, en les enga-

geant à se réunir dans des conciles semi-politiques ; on les appelle dans l'armée pour les anoblir, tout en les dispensant du service pour les laisser à eux-mêmes. Grâce au clergé, l'influence de Rome se propage dans le royaume, dont le gouvernement se transforme dans le sens de la démocratie sociale qui peut s'étendre aussi loin que les temps le permettent.

L'obligation du service militaire, très-dure, très-odieuse sous les Franks, toujours entraînés à des guerres contre Byzance, contre les musulmans, contre le Midi, sans compter leurs propres discordes, condamne les hommes libres, à se réfugier dans les évêchés où ils peuvent être exemptés du service, et qui deviennent peu à peu des rendez-vous de désertion. On se donne aux Églises et on leur soumet ses terres, en ne gardant qu'un usufruit féodal. Dès 830, des nobles dépendent des évêques et font hommage de leurs immeubles au clergé; ils déclarent ne les tenir, eux et leurs successeurs, que de l'Eglise; et les évêchés se trouvent entourés d'une foule immense de clients. Leur juridiction qui finit par embrasser la moitié des habitants devient un pouvoir de l'Etat, et quelquefois le plus grand des pouvoirs.

On fonde de nouvelles universités à Pavie, à Ivrée, à Vérone, à Vicence, à Cividal, à Florence, à Fermo, à Turin, à Crémone, où le trivium et le quadrivium commencent à secouer les ténèbres longobardes. Ici encore il y a une sorte de renaissance romaine.

Le gouvernement suit cette impulsion. Le royaume ne s'appelle plus des Longobards et il ne prend pas non plus le nom des Franks ; il s'appelle le royaume d'Italie, comme s'il représentait la délivrance des Italiens.

L'État est organisé au rebours de son plan primitif.

D'après le vœu de Théodolinde, il devient quasi romain, on déchire le réseau des villes militaires, établi à contresens des villes romaines; on cherche un milieu entre la barbarie des villes fortifiées par les Longobards et celles de l'ancienne civilisation. Les duchés longobards sont brisés ou remaniés; chaque ville est soumise à un comte, qui en est le chef civil et militaire. En 828, le duché de Frioul est divisé en quatre comtés; la puissance de la ville barbare, *Cividal*, disparaît; en Piémont, la puissance d'*Ast*, la ville arienne, s'évanouit à son tour. Il en est de même des autres centres élevés jadis contre les Romains de l'intérieur. Par un mouvement opposé, on fonde les marches, qui embrassent plusieurs villes, et les marquis s'étendent et créent de nouvelles centralisations quasi romaines et intermédiaires entre les villes stratégiques, comme Cividal, et les villes de la civilisation, comme Milan. En Piémont, c'est Ivrée qui efface l'influence d'*Ast* et de *Turin*, les plus fermes appuis de Pavie contre Milan. Au midi, la Toscane devient une marche, et Florence se vante d'être reconstruite par Charlemagne, en haine de *Fiésole*, forteresse des comtes longobards. Plus loin, Spoleti s'adjoint les marches de Fermo et Camerino, et s'étend vers Rome et vers l'Adriatique. Le royaume se décompose en quatre parties. Dès 806, la décomposition est prévue par le testament de Charlemagne. On devait diviser le royaume d'Italie en trois parties : Ivrée jusqu'à Reggio et Modène, Spoleti, avec ses dépendances nouvelles, et la Toscane jusqu'à Gênes. Vérone quatrième partie se montre en 870, et, à cette époque, elle figure comme un corps politique aussi fort que Spoleti et plus fort qu'Ivrée et que la Toscane. Le poids du royaume est allégé, la centralisation longobarde sup-

plantée; *Pavie*, n'est plus qu'une capitale honorifique, inférieure à Spoleti, à Vérone, à Lucques, à Ivrée; elle ne saurait plus exercer le despotisme des époques antérieures et opprimer les marches qui l'entourent.

La même politique désorganise le duché de Bénévent, vaste fragment de l'ancienne unité longobarde. Dans l'ère des rois longobards, le duché, embrassant trente-quatre comtés, s'étendait dans les deux Calabres, et touchait la mer à Tarente et à Salerne. A la chute du royaume, le duc de Bénévent, gendre du roi Didier, prenait le titre de prince, pour montrer sa prétention à représenter la race des Longobards, et le duché recevait le nom de Lombardie mineure. Cette petite Lombardie indépendante voulait être l'ancien royaume en miniature, et pour compléter l'analogie, sa capitale s'emparait du nom de Pavie, en s'appelant Ticinum. Le prince de Bénévent survivait au royaume longobard; Argise, Grimoald III revenaient au combat contre les Franks. Vers 840, la révolution romaine supplée à la force défaillante des Franks; et se glisse dans le duché. Argise avait fortifié Salerne, pour se ménager une retraite et Salerne profite de ses tours pour s'insurger. Le prince de Bénévent, Radelgise, se trouve ainsi aux prises avec Siconolfe, l'élu de l'insurrection salernitaine; la Lombardie mineure est déchirée par la guerre, et l'abbé de Montcassin se charge d'interpréter l'insurrection en invoquant l'intervention impériale de Lothaire, qui confirme l'indépendance de Salerne. Radelgise est réduit à Bénévent; la principauté se trouve scindée en deux États séparés.—Le prédécesseur de Radelgise avait reconstruit Capoue pour se fortifier. Capoue imite Salerne : elle profite aussi de ses tours; elle figure dans l'insurrection avec son comte, et bientôt elle ne veut être ni à

Salerne, ni à Bénévent; elle forme un troisième centre, un troisième État indépendant. La désorganisation de la Lombardie mineure est complète; la capitale barbare de Bénévent est détrônée au profit de Salerne et de Capoue, villes intermédiaires entre la barbarie de Bénévent et la tradition romaine de Naples.

C'était là le progrès social, réclamé par la révolution qui invoquait Charlemagne; mais, encore une fois, contre qui Charlemagne était-il invoqué? Contre le roi de Pavie, contre le royaume indépendant, contre la politique italienne, prédestinée à de continuelles défaites depuis l'ère des Goths et par conséquent le progrès de la révolution par les Franks impliquait une nouvelle servitude politique. Les Romains du royaume sont protégés, parce qu'ils abhorrent le souvenir de la domination longobarde; les évêques le sont à leur tour, parce qu'ils veillent sur l'abaissement de l'ancienne Lombardie. La religion est favorisée, parce que l'abbé de Moncassin ouvre le midi à la domination des Franks. Le nouveau royaume est à moitié désorganisé et moralement bouleversé; il faut donc que le nouveau roi se fonde entièrement sur l'empire des Franks. S'il voulait se déclarer indépendant, Pavie ne saurait plus le défendre; le royaume serait en dissolution par les marches. La liberté a mis en présence deux races ennemies : les Romains et les Longobards. Il y a deux droits, deux lois dans le royaume. Les Franks qui sont en Italie suivent une troisième loi; ils ne sauraient régner que par la division des indigènes. Ils sont libres de peser sur la terre, mais ils ne peuvent ni s'y appuyer, ni s'étendre, ni représenter une patrie, comme les Franks d'Allemagne ou d'Aquitaine. Toute la centralisation du royaume est en l'air et confiée à des fonctionnaires volants; les comtes du sacré

palais, ou les juges suprêmes résidant à Pavie, les *messi regii*, ou les inspecteurs généraux des provinces, d'autres officiers, moitié juges, moitié soldats, soumettent le pays à la politique du roi, à la condition de brider l'anarchie par la France. Si le roi se détache de la France, les *messi regii* ne sauraient avoir aucune influence sur les marquis et sur les deux races prêtes à déchirer le royaume. Les évêques secondent le roi tant qu'il reste fidèle à la fédération impériale; s'il se montre indépendant, ils le regardent comme un nouveau Didier, il devient un tyran unitaire, l'ennemi des diocèses romains, le fléau de la vraie liberté italienne. L'armée est faible ou forte, suivant qu'elle marche pour ou contre l'empire des Franks; dans le premier cas, elle peut compter sur une vaste hiérarchie de dignitaires, de vavasseurs, de vavassins; elle est animée par le feu sacré des bénéfices militaires. Gamurrini en compte six cents dans la seule province d'Arezzo. Les soldats sont prêts à mettre en pièces tout homme qui voudrait se révolter contre les Franks. Au contraire, en se révoltant contre l'empire, les Franks d'Italie se perdraient dans l'anarchie des marquisats, dans la dissolution du royaume.

De là l'immobilité du royaume sous les Franks. Le roi Bernard, qui voulait se révolter contre l'empereur, mourait aveuglé. Les luttes de Lothaire étaient toutes carlovingiennes et étrangères à l'Italie. La puissance du roi varie à chaque génération, suivant le droit héréditaire qui dispose de la succession de Charlemagne. Le roi Pépin devient le maître de la Bavière et d'une partie de l'Allemagne. Lothaire Ier est le favori de la fortune : il règne sur le pays entre le Rhin et la Meuse jusqu'à l'Océan; la Provence, la Savoie, la Suisse,

les Grisons, presque toute l'ancienne Bourgogne et l'Alsace se trouvent sous sa domination; enfin il est l'empereur d'Occident. Son fils, qu'il associe dans le royaume et dans l'empire, reste avec l'Italie toute seule. Il ne gagne une partie de la Provence qu'à la mort de Charles, roi de Provence. Cependant, ce sont là des variations toutes personnelles aux rois; et ces variations qui disposent de la grande république des Franks ne touchent pas à l'Italie. Ses confins restent les mêmes, son organisation, ou plutôt sa désorganisation, n'est pas altérée. Frappé d'impuissance, le roi ne peut empiéter sur les terres des Grecs d'Italie. Loin de s'arrondir aux dépens de Naples ou de la Vénétie, sa domination sur Salerne, Capoue et Bénévent se réduit à une vague suzeraineté. On combat sans cesse, sans gagner un pouce de terrain. Le titre d'empereur, qui échoit deux fois au roi, n'ajoute rien à la force italienne; ce titre plane sur tous les royaumes, il appartient aux Franks, il est le symbole de l'Occident. Loin de relever la politique italienne, il l'écrase, en confirme la défaite, et consacre la victoire de Charlemagne, qui détruisait l'indépendance et les forces des rois de Pavie.

ÉTATS DE L'ÉGLISE.

L'Italie pontificale nous présente les mêmes phénomènes que le royaume : elle s'avance par un progrès social, et subit une déchéance politique. Le progrès social est incontestable, et se développe avec la richesse nouvelle du pontife; à défaut de documents, les monuments suffisent à le démontrer : en 853, la ville léonine est achevée, la ville éternelle se trouve renouvelée. La déchéance politique n'est pas moins évidente. Le pape

grandit par l'Église, il n'est pas le doge politique que les Romains avaient voulu créer à l'imitation de Naples et de la Vénétie; il n'est pas non plus le chef de l'insurrection politique contre l'empereur d'Orient; il est le chef de la révolution sociale et religieuse. Son principe exige que Rome soit obéissante, immobile, rien par elle-même, toute à la révolution qui se propage en Europe par les rois et par les empereurs d'Occident. Le demiurge de l'Europe écrase les Romains de tout le poids de sa théocratie; désarmé par lui-même, il place Rome sous la haute domination du royaume et la capitale de l'ancien monde se trouve ainsi sous l'épée du duc de Spoleti, qui représente l'empereur, dirige les armées, perçoit les tributs, confisque les biens des condamnés, livre leurs maisons à ses soldats. Rome n'est plus qu'un duché frank, une accession du royaume qui l'absorbe [1]. Elle regrette la liberté politique de l'ère byzantine, les Exarques impuissants, les Spataires sans autorité, le gouvernement nul et lointain de l'Orient. Sous les Exarques, l'insurrection était souveraine, l'indépendance romaine respectée, et si les Longobards envahissaient le duché, ils ne se disaient pas des libérateurs, et ne régnaient pas à Rome comme les Franks. C'en est donc fait des derniers restes de l'indépendance républicaine, et la république hait le pape qu'elle accuse d'être l'ami de l'étranger. La révolution de 799, qui avait failli tuer Léon III, se renouvelle en 815; et, par ordre de l'empereur, le roi d'Italie l'étouffe dans le sang. Quelques mois plus tard, la rébellion éclate de nouveau, en massacrant tous les amis de l'empereur et

[1] V. *De imperatoria potestate in urbe Roma*, pars 2, Vol. III.

des Franks [1]. En 823, Lothaire et le pape Eugène II réforment les lois, le gouvernement, les juges, et Rome se voit soumise à l'inspection annuelle des officiers impériaux. Peut-être cette réforme est-elle encore un progrès social; toujours est-il qu'elle impose une nouvelle déchéance politique, et les conspirations continuent. En 855, on songe de nouveau à repousser l'empereur par les Grecs. « Pourquoi, fait-on dire à Gratien Superiste, pourquoi n'appelons-nous pas les Grecs? Pourquoi ne chassons-nous pas les Franks de nos terres [2] ? » L'empereur Louis II marche sur Rome; les Romains subissent à leur tour la défaite politique qu'ils ont imposée au royaume, et Rome continue d'être la ville des émeutes.

Dans les autres parties de la donation, c'est le même progrès social, la même déchéance politique. Ravenne regrette son exarque qui lui donnait la domination sur toute l'Italie romaine; elle désire les tribunaux du royaume, pour fuir la juridiction plus odieuse encore du pontife. Son chroniqueur Agnello écrit en ennemi des papes et des Franks; dans son *Liber pontificalis*, la fable se mêle à la vérité pour transformer en voleur le pontife saint Paul II, canonisé par Rome; les insurgés de Ravenne au contraire, qui voulaient noyer Paul II, sont représentés comme les hommes de la patrie et leur supplice à Rome est signalé comme un martyre. L'insurrection frémit à chaque ligne de cette chronique

[1] « Qui imperatori et Francis fideles fuerant iniqua cede pe« rempti fuerunt ut qui superviverent ludibrio aliquis forent et « haberentur. »

[2] « Quare non advocamus Græcos, fœdus cum eis componentes « et Francorum regem et gentem de nostro regno et dominatione « non expellimus? »

sous la forme sacerdotale de l'autocéphalie ravennate; un archevêque est signalé d'un mot : Il a appelé les Franks : « Hic primus Francis iter Italiæ ostendit per « diaconum suum. » Enfin l'archevêque de Ravenne reste aux prises avec le pape; en 841, en 861, la guerre est ouverte et violente. Le progrès social et le recul politique des terres de la donation se montre jusqu'en Corse, arrachée en 828 à l'invasion des Sarrasins, mais soumise au double joug du roi et du pape.

De même que le royaume se rétrécit dans ses confins, la donation se rétrécit entamée par les Sarrasins, par les Grecs, par les Longobards de Bénévent. A force de la défendre et de la protéger comme une continuation du royaume, les Franks eux-mêmes finissent par l'absorber en partie. Lothaire, qui réunit la double qualité d'empereur et de roi d'Italie, songe à revendiquer sur le Saint-Siége les droits des anciens empereurs, et l'on remarque que, sans son respect pour saint Pierre, il serait près de s'emparer du duché. En 841, il engage l'archevêque de Ravenne à s'adresser directement à lui, pour éviter la juridiction de Rome; il le protége contre l'excommunication du pape, lui donne un refuge chez lui, occupe une partie de la Pentapole et de la campagne romaine, impose un gouverneur à Rome, usurpe des bénéfices et diminue la juridiction pontificale [1]. Plus tard, en 864, un conflit s'élève à Rome même, entre les

[1] « Pentapoli beneficiales ordines suis distribuit, præcipiens « nullam administrationem impendere Romæ; exceptis suffragiis « navale deportatione. Multa enim juvamina imperiales habuerunt « fideles. Fecit etiam occupare nonnulla patrimonia in Campaniæ « partibus regio usui suorumque fidelium et constituit denique « consultu romanorum principum in urbe Roma Arsenium quem- « dam episcopum. » (*De imperatoria potestate in urbe Roma.*)

Franks et les papistes qui sont roués de coups, au moment où ils faisaient une procession anti-royaliste, en chantant des litanies *contra principes male agentes.*

PARENTHÈSE SUR LES RÉPUBLIQUES BYZANTINES.

Les républiques byzantines s'arrachent au pacte pontifical et impérial; la double Italie du royaume et de la donation forme pour elles un Etat presque unitaire, et d'après la loi générale de tous les Etats limitrophes en guerre contre une unité menaçante, elles se développent au rebours de l'unité pontificale et impériale. Ici donc le progrès est politique, la déchéance est sociale. Le progrès politique ne saurait être contesté : Naples, Amalfi, la Vénétie, toutes les républiques ne sont-elles pas indépendantes? N'échappent-elles pas à l'invasion pontificale et impériale? Ne forment-elles une sorte de fédération républicaine, qui cerne en ennemie la double Italie de la donation et du royaume? Mais la déchéance sociale n'est pas moins évidente. On ne garde l'indépendance à l'égard du pacte pontifical et impérial qu'en résistant à la révolution romaine, à la grande séparation du pouvoir spirituel, qui s'élève au niveau du pouvoir temporel. Bref, on ne se dérobe à la vraie Italie qu'en se dérobant à la démocratie religieuse, qui soulève toutes les multitudes de l'Occident contre les rois de la vieille barbarie. De là les républiques byzantines inquiètes, ombrageuses, tournées contre leurs peuples, qui suivent du regard le grand agitateur de la ville éternelle; de là, les doges, qui se méfient des évêques et les brutalisent, en continuant le despotisme de l'Orient; de là, toutes les républiques byzantines imitant dans leur circonscription l'ancien royaume et s'alliant, à l'extérieur,

avec toutes les réactions longobardes et féodales, contre le pacte de Charlemagne. Le progrès politique des républiques se fonde sur cette même déchéance; c'est en résistant à Rome qu'elles gardent leur indépendance, c'est en étouffant la révolution qu'elles constituent leur autonomie politique.

Dans chaque État il y a toujours deux partis : l'un règne, toujours victorieux, et ne saurait être vaincu sans un bouleversement général; l'autre opposant toujours en déroute ne saurait être victorieux sans la subversion de l'Etat, et cependant il survit toujours, comme l'antithèse nécessaire du parti qui règne. Dans l'Italie soumise au pacte, le pape et le roi règnent toujours pour représenter la révolution italienne et sont toujours victorieux avec le pacte de Charlemagne et de l'Eglise. L'opposition qui représente l'ancienne politique longobarde invoque le souvenir des rois ou des exarques, et se trouve prédestinée à des défaites continuelles. C'est à peine si elle ose se montrer. Les velléités indépendantes de quelques rois franks de Pavie passent comme des caprices individuels L'opposition de Ravenne tombe dans l'alliance du royaume, et se réduit à une dissidence domestique du parti qui règne. L'opposition de Rome se borne à des émeutes. Personne ne veut revenir aux temps des rois et des exarques, personne ne veut déserter le pacte de Charlemagne avec l'Eglise. Dans les républiques byzantines, les deux partis se produisent en sens inverse, le parti de l'indépendance, vaincu dans le royaume, se trouve ici victorieux; il crée les doges, il constitue l'aristocratie, et dirige la guerre contre l'Italie pontificale et impériale, régnant et s'imposant sans cesse. Le parti social, au contraire, représenté par le peuple et victorieux dans le royaume, est toujours

vaincu, dans les républiques, toujours à l'état d'opposition, toujours prédestiné à de continuelles défaites; s'acharnant inutilement contre la nécessité d'un doge pour sauver la patrie en sacrifiant le progrès. Telle est la loi générale des républiques byzantines. Elles sont faibles, réduites à des fractions de territoire sur les côtes de la mer; exposées à tous les vents, et toutes leurs vicissitudes intérieures obéissent à la loi qui donne la victoire au doge et la défaite à la révolution catholique et populaire.

La Vénétie se trouve immédiatement en contact avec le royaume, et la loi des républiques byzantines s'y réalise avec une précision géométrique. Nous avons déjà vu que la Vénétie s'éloignait vivement de l'union italienne. Qui l'en écartait? C'était le doge aux prises avec l'agitation populaire et catholique. « Il réconcilia, « dit la chronique, les citoyens divisés, et préserva la « patrie des Vénitiens des révolutions italiennes deve- « nues menaçantes [1]. » Quel était le chef de cette agitation? Le patriarche Jean, jaloux de livrer la Vénétie au pontife, et « le *doge Jean*, dit la chronique, envoya son « fils avec une flotte à Grado, pour tuer le patriarche « Jean [2]. » Le grand ordre est exécuté : le patriarche est jeté du haut de la tour de Grado; l'opposition subit ainsi sa catastrophe. Mais la révolution, toujours populaire, toujours opposante, élève le nouveau patriarche. « Les Vénitiens, dit la chronique, affligés du crime

[1] « Discordes cives reconciliavit et ab italicis perturbationibus « suo tempore imminentibus Venetorum patriam illesam servavit. » (DANDOLO.)

[2] « Johannes dux, sumpta occasione filium suum cum navali « apparatu Gradum misit ut Johannem patriarcham interficeret. » (DANDOLO.)

« que l'on venait de commettre, proclamèrent For-« tunat, parent du patriarche assassiné[1]. » C'est à lui de venger son prédécesseur, et il se trouve à son tour sur le terrain des catastrophes. Vaincu par le doge, il doit partir pour avec tout le parti catholique ; » avec « ces Vénitiens, dit la chronique, auxquels déplai-« sait le crime que l'on avait commis[2]. » Quels sont ces Vénitiens qui s'exilent? Le premier que nomme la chronique est Obelerio, tribun de Malamocco, chef de l'île des révolutions populaires et catholiques contre *Héraclée*, l'île des nobles, l'ancien siége du gouvernement fidèle à Byzance. Avec Obelerio, on voit Félix, tribun, c'est-à-dire chef du peuple, adversaire naturel du dogat, jadis créé contre les libertés fédérales des tribuns, qui représentaient les douze îles de la Vénétie. Les chefs de la démocratie partent, décidés à demander le secours de Charlemagne. C'est l'unique ressource de la révolution, et le parti de la patrie, sous le masque de l'amitié, poursuit les exilés jusqu'à Trévise. Il nous semble entendre sa voix :

« Pourquoi fuyez-vous? leur dit-il. Que demandez-vous?

—Nous ne voulons qu'on jette nos prêtres du haut des tours; un patriarche est assassiné, son successeur est en

[1] « Hic Fortunatus consanguineus patriarchæ occisi a Venetis « quibus scelus commissum displicebat successor comprobatus « est. » (DANDOLO.)

[2] « Hic Fortunatus dolens de occisione prædecessoris sui et « consanguinei patefacta conspiratione quam adversus duces ege-« rat de Venetia abiit quem quidem Venetorum nobiles quibus « scelus displicebat secuti sunt videlicet Obelerius tribunus, Ma-« themaucensis, Felix tribunus, Demetrius, Marinianus, Foscarus, « Georgii et plures alii. » (DANDOLO.)

exil avec nous. Vous êtes plus impies qu'Aistulfe, Ratchis et Didier.

— Calmez-vous, revenez, soyez les fils de la Vénétie. Ne sommes-nous pas vos frères? Que voulez-vous faire à l'étranger?

— Nous rentrerons chez nous avec le vengeur de l'Église. Il a écrasé les Longobards de Pavie, il écrasera votre doge et les siens. La Vénétie est profanée, le peuple est écrasé : nous appelerons Charlemagne.

— Et la république sera perdue, vous tomberez sous le joug du pape, du roi et de la vile multitude; et tous les ans, vous aurez la guerre civile et l'intervention des Franks. Quoi! confondez-vous un doge avec la république? Voulez-vous détruire la patrie parce qu'un homme a failli? Voulez-vous nous soumettre aux exactions des Franks, aux commissaires des barbares? Voulez-vous attirer sur nos îles tous les fléaux des révolutions italiennes?

— Nous voulons que la religion du peuple soit respectée.

— Nous sommes tous catholiques et romains.

— Nous voulons que le doge criminel soit détrôné.

— Nous en ferons un autre avec vous.

— Il nous faut des garanties.

— Prenez-les.

— Il faut que l'un des nôtres soit doge.

— Qui?

— Obelerio, le tribun de Malamocco.

— Soit, revenez, et tournez le dos à Charlemagne et aux Franks, que Dieu confonde pour le salut de nos îles. La patrie avant tout. »

La chronique donne la conclusion de ce dialogue : « Donc, dit-elle, le patriarche Fortunat alla en France;

« mais ceux qui étaient restés à Trévise, à la persua-
« sion de ceux qui vivaient dans la Vénétie, nommèrent « le tribun Obelerio pour doge : ce qui intimida *Jean* et « *Maurice* (le doge et le fils du doge); forcé de quitter « le duché et la patrie [1]. » Le patriarche resta donc seul en France ; la politique avait coupé derrière lui les fils de la conspiration catholique.

La loi des républiques byzantines, avons-nous dit, exige que le doge représente l'indépendance, en despote byzantin, et que l'opposition pontificale et populaire soit en déroute, condamnée à des défaites perpétuelles. Le doge Obelerio représente-t-il bien l'indépendance byzantine ? Est-il l'homme de l'aristocratie et des réactions ? Est-il réellement l'ennemi du pape et de la révolution ? Non ; il est catholique et révolutionnaire. L'ennemi de l'ancien doge, l'ami du nouveau patriarche qui conspire en France auprès de Charlemagne, ne saurait être le vrai doge de la Vénétie, le vrai despote des lagunes, le continuateur tragique du doge *Jean*. Bien plus, dans toute fédération, les partis ne sont pas représentés par des hommes, mais par les Etats de la fédération, les uns conservateurs, les autres révolutionnaires. Obelerio est l'ancien tribun de l'île catholique Malamocco, État révolutionnaire, l'amie de l'union italienne. L'opposition n'est donc pas vaincue, c'est à peine si elle transige, et le patriarche Fortunat qui reste auprès de Charlemagne attend le jour de la vengeance [2];

[1] « Patriarcha igitur in Franciam ivit reliqui autem in Tarvisio « manserunt qui suasione illorum qui in Venetia morabantur Obe- « lerium tribunum ducem elegerunt ; quo duce composito Johan- « nes et Mauritius ducatum et patriam reliquerunt. »

[2] « Fortunatus itaque patriarcha qui in Franciam iverat vene- « torum propositum qui Constantinopolitano imperio totaliter

qui arrive en 809. Pépin, roi d'Italie, envahit la fédération par ordre de Charlemagne ; il détruit ***Héraclée***, centre de l'aristocratie byzantine [1]. Fortunat qui se glisse dans la Vénétie parvient à enlever un patriarche intrus qui le remplaçait au nom de la transaction et il se trouve assez fort pour obtenir du doge la promesse une réintégration solennelle [2]. Il paraît même que le doge songe à se soumettre aux Franks. La Vénétie est presque adjointe au pacte de l'Eglise et de l'Empire. Qui sauvera les Vénitiens? La réaction c'est-à-dire, le despotisme, l'iniquité, la politique qui ne regarde pas aux moyens, le parti de la patrie, les nobles, les sacrificateurs de la liberté morale et du progrès social. La réaction s'éveille par l'aristocratie, qui invoque ***Byzance***. Le patricien ***Nicétas*** arrive et dès lors le patriarche Fortunat s'enfuit : voilà l'antipatriarche réintégré au nom de l'empereur et des nobles [3]. La Vénétie repousse ensuite une seconde invasion de Pépin, vaincu, rejeté en terre ferme, dans son royaume. Plus tard, le parti byzantin, poursuivant sa victoire, transporte le siége

« adhærere videbantur et occisionem sui prædecessoris Carolo « enarrans ipsius animum contra eos concitavit tamen tempus « habile ad vindictam expectare disposuit. » (DANDOLO.)

[1] « Pipinus rex jussione patris quia patriarcha male informatus « fuerit venetos bello devicit et hanc urbem (Heracliam) in qua « nobilium venetorum maxima pars degebat objecto fœdere des- « truxit. »

[2] « Fortunatus tandem venetorum mitigato furore ad ecclesiam « suam rediit ... Johanne invasore ad propriam domum redeunte. »

[3] « Quem (sc. Niceta) Venetias accedentem Fortunatus patriar- « cha præstolari non audens in Franciam properavit et Johannes « qui episcopatum invaserat in patriarchali sede surrogatus est.... « Niceta autem Obelerio duci spatarii titulum ex imperiali largi- « tione concessit. »

de la fédération, de Malamocco à Rialto, où l'on appelle toutes les grandes familles vénitiennes, toute la noblesse d'*Héraclée,* détruite par les Franks. L'île enrichie se constitue capitale de la victoire byzantine et son gouvernement devient unitaire, comme l'ancien royaume de Pavie supprimant pour toujours la liberté fédérale des douze îles. Plus d'États séparatistes qui puissent ouvrir les lagunes aux Franks, plus de tribuns quasi indépendants, qui osent abriter chez eux les prêtres de la révolution; tout cède au nouveau despotisme qui triomphe. Sa victoire s'achève en détrônant Obelerio, remplacé par *Beato*, son frère, un spataire qui avait suivi *Nicétas,* dès l'expulsion solennelle de Fortunat [1]. C'est avec *Beato* que commence la série officielle des doges de Rialto, et c'est ainsi que la véritable Venise se développe toute byzantine, toute en contradiction avec l'Italie, tout entière au despotisme pour résister à la révolution qui la cerne. Aussitôt, la loi qui condamne à d'inévitables catastrophes l'opposition catholique des républiques byzantines se réalise avec une précision nouvelle, pour protéger l'avénement de l'Etat unitaire

1 « Subsequenter », dit la chronique de Dandolo Veneti, « assistente « Ilebersapio imperiali apocrisario hoc egerunt ut utrique duces « dignitatem et patriam amitterent. De Obelerio duce aliqui scripse- « runt quod dum gallicam quamdam nobilem haberet uxorem, « promissionibus allectus ad regem perrexit, offerens Venetiæ do- « minum sibi contradere et patria a Venetis expulsus permansit. » —Suivant Sanudo : « Beato doge suo fratello il cacciò dal dogado « il quale andò da Carlomagno rè de' Franchi e quello concitò « contro de' Veneziani offrendo di dargli la signoria. » Obelerio a-t-il été chassé par son frère ou par les autorités de Byzance? C'est là un problème de pure érudition; il est certain que la victoire devait renverser le parti catholique et le parti semi-catholique, le patriarche Fortunat et le doge de transition.

de Venise. Le patriarche Fortunat s'aventure encore deux fois dans les lagunes, et deux fois il est chassé sans provoquer aucun soulèvement. En 839, le doge détrône Obelerio, fait un dernier effort; appuyé par les Franks, il descend à Malamocco, y provoque une révolte fédérale contre la capitale de *Rialto*. Mais il est pris et décapité, Malamocco est rasée, et sa ruine, avec celle d'*Héraclée*, consolide la nouvelle unité de Venise.

Naples défend, comme Venise, son indépendance contre la révolution italienne. D'abord la république hésite et tant que la principauté de Bénévent est unie elle n'ose se livrer à la guerre contre Rome et les Franks, de crainte de seconder Bénévent, qui l'entoure de tous côtés; mais comment vaincre sans accepter l'alliance de la révolution romaine? L'alternative déchire la république; en 818 nous trouvons plusieurs candidats au dogat; évidemment le peuple flotte entre l'alliance de Bénévent contre Rome et celle de Rome contre Bénévent : et on évite l'alternative en acceptant Théocliste, nommé par Syracuse le patricien de la Sicile[1]. Il reste un avantage au parti catholique : Théocliste a le tort de ne pas être choisi par les Napolitains; peut-être règne-t-il en fonctionnaire de Byzance protégeant les alliés plus importants de Bénévent : en 821, on le chasse, en lui substituant Etienne II, neveu de l'ancien doge évêque Étienne Ier, qui secondait la révolution romaine dans l'ère antérieure. Voilà l'oppo-

[1] « Neapoleos consulatus est orta seditio cupientibus quidem « multis honorem ducatus arripere. Tunc Neapoletani cupientibus « magis extrancos quam consulibus suis subesse miserunt Siciliam « et inde advertum quemdam Theoclistum sibi magistrum militum « fecerunt. »

sition victorieuse et contre Bénévent[1], et c'est là une guerre romaine, faible, malheureuse, à contre-sens de la république antipontificale, à contre-sens de l'indépendance impie et byzantine. Le doge pontifical, qui n'essuie que des revers, veut signer la paix avec Bénévent, et sa paix serait l'humiliation du dogat à moitié envahi par les soldats de Bénévent, à moitié subjugué par les idées de Rome. Naples s'arrache d'un bond aux Longobards et aux Romains : Etienne II est assassiné sur le parvis de l'église, au moment de signer la paix avec Bénévent; l'un des meurtriers, *Bon*, s'empare du dogat pour règner en libérateur de la patrie. « Le seigneur Dieu très-juste, dit la chronique, permit que l'un des meurtriers du doge appelé *Bon* s'emparât du duché parthénopien[2]. » Que fait cet homme de Dieu? A peine élevé, il trahit ses amis qui s'égaraient à la suite de Bénévent, « il aveugla quelques-uns de ses complices, dit la chronique, et condamna les autres à un exil perpétuel[3]. » En même temps, il jette en prison l'évêque Tibère, l'homme des Romains; il impose de vive force un nouvel évêque, le condamne à fonctionner malgré lui, et c'est à force d'impiété que la patrie est rassurée. Léon, fils de *Bon*, est un homme de paix, et tant pis pour lui, Naples doit combattre; au bout de six mois, Léon est détrôné par *André*, son

[1] « Hujus invidia commotus sico Beneventanorum princeps « multa mala nunc obsidendo nunc deprædando Partenopiensium « invogavit civitati. »

[2] « Dominus Deus justus, dit la chronique de Jean Diacre, « permisit unus ex his interfectoribus Bonum nomine ducatum « arriperet Parthenopeum. » (826).

[3] « Qui mox ut consul est factus ex suis complicibus alios lu- « mine privavit alios perpetuo exilio relegavit. »

beau-père, un homme de guerre. L'homme de guerre commet la faute de s'allier avec Rome pour résister à Bénévent : le voilà dans la révolution, dans l'opposition, prédestiné à une catastrophe. On le voit d'abord à la merci du capitaine frank Contard, envoyé à son secours par l'empereur; il promet ensuite au capitaine la main de la veuve du doge Léon sa fille [1], mais il se ravise, et le capitaine le tue, d'accord avec la fiancée, heureuse de régner par un parricide. Mais Contard à son tour représente la révolution, et il est soudainement tué avec son épouse. Nous sommes désormais en 843. Bénévent tombe en dissolution, son unité disparaît ; il y a dans la Lombardie mineure trois États au lieu d'un, et Naples, n'étant plus cernée, se livre sans souci au despotisme et à l'impiété des républiques. Le doge *Serge II* emprisonne l'évêque saint Athanase, et dédaigne les clameurs de la multitude qui réclame son pasteur, le saint invoque le pape et l'empereur, qui sont impuissants à le secourir ; excommunié par le souverain pontife, le doge s'entoure de Sarrasins prêts à le défendre ; le vain peuple est bridé, l'opposition catholique est vaincue [2], bien qu'elle soit toujours vivante, toujours disposée à la lutte. Le nouvel évêque, le propre frère de *Serge*, est un nouvel Athanase, qui continue la conspiration du saint, et semble triompher, grâce à l'argent du pape; Serge II est déposé, aveuglé, envoyé à Rome où il meurt dans un cachot. Athanase le remplace sur le

[1] « Quem (sc. Contardum) Andreas magister propter ingentem « longobardorum inimicitiam tenere curavit promittens ei Eupra- « xiam filiam suam dare in matrimonium quæ uxor fuerat præ- « dicti Leonis. »

[2] « Facta videtur, dit l'empereur indigné, Neapolis Panormum « vel Africa. »

trône dogal au nom de l'Eglise et aux acclamations du peuple. Sera-t-il catholique et romain? Non, le génie de la politique ne lui accorde de régner qu'à la condition d'être despote et impie, et soudainement le doge-évêque, se retournant contre Rome, continue son frère qu'il a trahi, s'entoure de Sarrasins, méprise la comédie des anathèmes et foule aux pieds la multitude qui frémit. On ne peut plus lui opposer un évêque, et Naples reste dans le système byzantin, car elle ne saurait distinguer les deux pouvoirs sans tomber sous le joug du pape et des Franks.

Amalfi doit être, comme Naples, grecque par son doge et romaine par son peuple toujours opposant et toujours vaincu. Ici encore la loi des républiques est d'abord altérée par la présence de l'unité bénéventine; en 839, les Amalfitains sont envahis et déportés à Salerne, mais en 844, quand la principauté se dissout, les Amalfitains rentrent chez eux en incendiant Salerne[1], et la république se rétablit sur-le-champ sous la forme byzantine. Elle se donne un préteur, ensuite deux consuls annuels pendant six ans; enfin, à l'époque de Photius, en 857, elle nomme pour la première fois un doge, évidemment pour réprimer les catholiques. « Ils proclamèrent Marino, dit la chronique, avec des pouvoirs illimités. » Quatre doges sont ensuite élus et déposés; on doit supposer que l'impiété lutte contre la révolution, et, vers 880, elle s'affermit en s'engageant, comme Naples, dans l'alliance des Sarrasins, au grand regret de l'Eglise et de l'empire.

[1] « Occiso Sicardo... irruerunt in homines Salernitanæ civi- « tatis deprædantes eos et partem hujusmodi civitatis ipsi succen- « derunt. » *(Chron. d'Amalfi.)*

Sorrento n'a pas de chronique, elle reste donc immobile dans sa forme byzantine sans que l'opposition catholique puisse l'agiter. Il en est de même de Gaète, qui a ses doges dès 760: en 882, son doge *Docibile* devient l'allié des Sarrasins et les établit sur le Garigliano en haine du pape. Ils y restent quarante ans en déjouant les intrigues d'Athenolf de Capoue, qui tantôt demande Gaète à l'Eglise et tantôt s'engage à la lui livrer. — Bari, petite ville subalterne, imite Gaète; son comte appelle les Sarrasins, mais il n'est pas assez fort pour les contenir, et la ville tombe sous leur joug [1]. — La Sicile n'est pas non plus assez forte pour jouir de la liberté que Byzance et les Franks lui laissent, et en 850 elle est envahie; Palerme devient la capitale de l'invasion musulmane et Syracuse, la capitale byzantine, est perdue à jamais.

Les Longobards indépendants dans la Lombardie mineure finissent par suivre la loi des républiques byzantines. Ne sont-ils pas les alliés de Byzance? les ennemis de l'Eglise? Ne doivent-ils pas refouler l'union italienne? La principauté longobarde nous présente la forme byzantine; son prince est impie comme un doge, son peuple est agité comme celui de Naples ou de Venise. Aux premiers jours des Franks, le pape dénonce à l'empereur la perversité byzantine d'*Adelgise* et de *Grimoald III* les libérateurs de la patrie. *Grimoald IV* règne en ennemi de la multitude, dont la haine s'exalte jusqu'à lui imputer une épizootie qui emporte le bétail;

[1] « Agareni Barim civitatem incolentes qui pridem a Pandone « ejusmodi civitatis castaldeo ibidem invitati fuerunt. » *(Chron. Volturn.)*

on conspire sans cesse, et enfin *Grimoald* tombe sous le poignard des conspirateurs. La révolution triomphante élève l'un des conspirateurs Sicon, noble de Spoleti, ami des Franks. Mais le génie de la politique le tourne comme son prédécesseur contre la multitude. « Il persécuta les Béneventins, dit Erkempert, avec une férocité bestiale. » Son fils *Sicard* est encore plus impie; « poussé par la légèreté de son esprit, dit la chronique, il commença à persécuter le peuple avec une voracité animale et le déchirait à belles dents. » Son despotisme est grec, on le voit à son ministre : « Il exalta, dit la chronique, un certain Roffrido, fils d'un Daufer dit le prophète. » Ce Roffrido est comme un ministre byzantin, « d'une astuce inconcevable; « il entoure *Sicard* et le pousse à l'impiété libératrice, « à son instigation, on commet de grands sacriléges, » tous les nobles, tous les hauts personnages du parti catholique sont proscrits; on pend Alfano, « le plus fidèle de tous, » on frappe, on exile les parents mêmes du prince. Est-ce à tort? Non certes; voyez ce qui arrive : en 840, la révolution éclate, le peuple enfonce les portes du palais, *Sicard* est assassiné, et c'est alors que la principauté est perdue, accablée par l'intervention impériale de Lothaire, elle perd Salerne et Capoue; le peuple en frappant *Sicard* détruisait pour toujours l'unité quasi grecque de la Lombardie mineure.

Au milieu de cette catastrophe, c'est encore l'influence grecque qui sauve le débris de la principauté. Salerne et Capoue, insurgées contre Bénévent, sont secourues par Naples et Amalfi, et tombent dans la fédération des républiques, pour tourner sur-le-champ contre le pape et les Franks et ces deux nouveaux États sympathisent avec les Sarrasins, qu'ils secondent sous main, sauf à

revirer, si le torrent déborde, et encore ne veulent-ils pas qu'il soit soutenu par l'Eglise et par les Franks. Quand l'empereur Louis II arrive à Bari, en combattant les musulmans, on lui préfère l'alliance musulmane, sans même écouter les conseils opposés de Byzance [1].

Si nous descendons aux détails, nous voyons l'insurrection de Salerne tellement grecque, que la Pouille et les Calabres, régions grecques, s'adjoignent au nouveau centre qui surgit. En 887, *Guaimair Ier*, qui se rend à Byzance, est créé patricien de Salerne.

Les comtes de Capoue, deviennent les types de l'impiété byzantine; le peuple, catholique comme à Naples et à Venise, les déteste, et en 856 il leur attribue l'incendie accidentel qui détruit la ville nouvelle. Plus tard, *Landulfe* devient comte et évêque, pour mieux régner sur Dieu. « Quand je vois, un moine, dit-il, je suis sûr qu'il « doit m'arriver malheur. » Deux fois chassé par l'empereur, il se rétablit deux fois. La chronique l'appelle : « vir lubricus, flagitiosus, ad mala semper paratus; » en réalité, c'est un vaurien adroit, un bon soldat, un évêque byzantin. *Landulfe II* lui succède dans le comté et impose violemment à l'évêché son frère Landulfe, qui était marié. Enfin, la sympathie de Capoue pour les Sarrasins est plus forte que celle de Salerne, et quand l'empereur Louis II marche contre l'irruption musulmane de Bari, les Capouans refusent de le suivre; se bornant la première fois à lui envoyer leur évêque [2], et le désertant la seconde fois, sur le champ de bataille [3].

1 « Sed hi (Salernitani) uno consilio eorum spernebant depre« cationes. » *(Chron. Volturn.)*

2 « In urbibus se recondentes. »

3 « Is igitur Landulfus ad solitas vergens fallacias Capuanos

Le prince de Bénévent lui-même, Radelgise, l'élu de l'insurrection catholique contre *Sicard*, ne peut se soustraire à la fatalité qui lui impose de fouler aux pieds sa propre révolution; il la servait contre *Sicard*, il ne peut plus la suivre quand elle lui enlève Salerne et Capoue; et, combattant la scission des deux nouveaux centres, secondés par le pape et l'empereur, il est déjà plus grec que Salerne, Capoue, Naples et Amalfi. Une fois résignée à rester dans des proportions fédérales, la principauté devient l'amie de la fédération républicaine, et plus que jamais elle obéit à la loi des républiques byzantines. Le prince *Radelgise* enlève, en 871, l'empereur Louis II, prétendu libérateur de la basse Italie, contre les Sarrasins de Bari, mais en réalité perturbateur de la république bénéventine, qu'il troublait par de folles persécutions [1]. *Radelgise* qui l'emprisonne, à la grande joie de Naples et de Capoue, se trouve assez fort pour braver le pape, les Franks, les serments, les troupes, les fureurs, les parjures des deux chefs de l'empire d'Occident. Il décide plusieurs villes du Samnium, de la Campanie et de la Lucanie à quitter l'empereur pour se donner à Byzance; la guerre contre les Franks se généralise dans le midi. Plus tard, *Radelgise II* se place ouvertement sous le protectorat de l'Orient, comme Naples, Amalfi, Gaëta et Sorrento.

« quos Cæsari præsentaverat fugere compulit ipse solus cum eo « remanens quasi nihil culpabilis penes eum egisset. »

« Cœperunt Galli instinctu diaboli diversis modis Beneventanos persequi et crudeliter vexare. Qua de re Adelgisus princeps « adversus Hludovicum Augustum erectus cum suis intra Beneventi mœnia secure quiescentem actu doloso summum Beneventanæ provinciæ salvatorem comprehendit et custodiis mancipavit bonaque ejus diripuit. » *(Chron. Volturn.)*

Comparés à Venise, les Etats du midi présentent la même loi, se développant sur les lagunes par l'unité qui supprime la fédération, et dans le midi, par la fédération qui décompose l'unité de Bénévent. La politique, l'indépendance, la civilisation, le despotisme étaient les mêmes, les procédés différaient. Seule et lointaine, Venise devait pousser la répression intérieure jusqu'à anéantir la fédération des douze îles; les Etats du midi, au contraire, rapprochés les uns des autres, devaient fédéraliser cette anomalie de l'unité bénéventine, qui entravait la guerre contre le pape et les Franks. Les trois Etats, une fois décomposés, présentent une foule de vicissitudes, de coups de main ou de révolutions de palais; on se croirait à Naples ou à Venise, et l'étrange mobilité de l'Italie longobarde ou byzantine contraste avec l'ordre qui règne dans l'Italie pontificale et impériale. Tant de mobilité supposerait-elle que les républiques qui cernent le royaume et la donation exercent un ascendant? Elles n'ébranlent ni le royaume, ni la donation, elles n'ont aucune influence; leurs vicissitudes ne sont que des secousses transmises par les plus petits mouvements de l'union italienne, qui reste absorbée dans sa propre autonomie. Toutes ces républiques sont en retard d'un siècle au-dessous du pacte de Charlemagne dans la confusion des deux pouvoirs, dans le despotisme des doges, qui n'a d'autre modération que la fureur des émeutes. On obéit à des chefs vénérés et détestés nécessaires et iniques, et il y a des évolutions sans révolutions, des agitations dans les ténèbres, des péripéties qui n'arrivent pas au grand jour de l'histoire. C'est à peine si Amalfi vient jusqu'à nous avec l'aride énumération de ses doges. Naples n'est connue que par l'opposition catholique, qui dénonce l'infamie de ses

chefs; Gaëta et Sorrento ne laissent aucune trace; les souvenirs de Capoue, de Salerne, de Bénévent, se réduisent à des imprécations contre les ducs, juxtaposées de manière à simuler l'apparence des chroniques. Venise elle-même ne parle que pour annoncer en quelques mots son unité, qui remplace la fédération des douze îles. Fermons donc notre parenthèse : rien de commun entre l'Italie exceptée du pacte et l'Italie qui subit la gloire et la honte d'être pontificale et impériale.

CHAPITRE II

DERNIERS JOURS DE LA DOMINATION CARLOVINGIENNE (876—888).

Déclin des Franks. — Les marquis rêvent l'indépendance du royaume— et offrent en même temps la couronne aux deux rois de France et d'Allemagne.— Le pape reste avec le roi frank—et l'impose aux marquis.— Mais ils lui préfèrent Boson, quasi-allemand.— Ils opposent ensuite le roi d'Allemagne à Boson.— Faible victoire du pape.

Au déclin des Carlovingiens, l'empire s'arrache à la France, et la liberté fédérale jette ses tentes mobiles sur les terres limitrophes et par conséquent ennemies de l'Allemagne. Sous Charlemagne, Aix-la-Chapelle détrônait déjà Paris, le grand centre mérovingien. En 876, le pays des Franks tout entier est dévasté, le centre de l'Occident est déplacé, ou plutôt il n'y a plus de centre ; le système de l'unité est vaincu.

L'Italie, terre du pape et de l'empereur, serait-elle étrangère à cette révolution européenne? C'est elle, au contraire, qui dirige l'avénement de l'Allemagne dans l'empire d'Occident. « Roma caput mundi regit orbis frœna rotundi ». D'abord le fractionnement universel répond à un nouveau fractionnement du royaume d'Italie. Les Marches déjà nettement dessinées en dehors de l'action de Pavie se développent de nouveau au profit de la liberté italienne. La révolution est en progrès, elle règne ; et si le pape, son chef, voulait rester immobile, il serait condamné à s'avancer malgré

lui, par la force de l'opposition politique, vaincue toujours, mais toujours vivante depuis la chute de Didier. Dès que l'empire se fractionne, l'empereur est moins redoutable, la France perd son pouvoir, le roi frank d'Italie perd ses appuis; l'Allemagne peut l'accabler de son inimitié, tous les peuples se lèvent avec de nouveaux rois; pourquoi le royaume d'Italie n'aurait-il pas aussi son roi, son prétendant, son indépendance? Pourquoi l'unité italienne ne serait-elle pas vengée et réhabilitée? Pourquoi n'y aurait-il pas un royaume romain ou byzantin à l'imitation des dogats de Naples et de Venise? Cette prétention est légitime; les chefs de l'opposition italienne, restant sur le chemin de la loi, acceptent le pacte de l'Eglise avec l'empire : qui oserait le mettre en doute? Ce serait révoquer en doute cette liberté, cette fédération d'Occident qui permet au royaume de rêver encore son indépendance d'autrefois. On reconnaît donc que l'Italie doit être pontificale et impériale, et que l'Europe doit avoir deux chefs, le pape et l'empereur. Mais est-il dit dans le pacte que le royaume sera toujours le fief des Franks? Est-il dit qu'il sera toujours livré à un roi de la race de Charlemagne? Cette race même, dans les testaments, les partages, les conflits ne permet-elle pas aux peuples de choisir de nouveaux rois plus indépendants? L'aristocratie opposante cherche son prétendant, et veut un roi national comme la Neustrie et l'Austrasie.

Le mouvement commence à la mort de l'empereur Louis II. Tout à coup l'Italie se remue; ses ducs, ses marquis, jusqu'alors immobiles comme des statues, s'animent pour la première fois, également hostiles au pape et aux Franks. Le marquis de Toscane et le duc de Spoleti menacent le pape, le duc du Frioul est l'ennemi

ouvert de la domination des Franks. Que veulent donc ces ducs et ces marquis? Ils ne s'expliquent pas, ils s'attachent à la loi qui les gouverne et se réunissent à Pavie ; c'est là un nouvel événement, car jamais la diète de Pavie n'avait été réunie sous les Franks. Le parlement offre la couronne en même temps à Charles le Chauve, roi des Franks, et à Louis, roi d'Allemagne; deux ambassades partent, l'une pour la France, l'autre pour l'Allemagne, et la couronne est offerte aux deux candidats sans rien dire à l'un de l'autre : évidemment on cherche une guerre de prétendants [1]. On l'obtient : Charles le Chauve arrive en personne à Pavie, le roi d'Allemagne envoie ses deux fils, Charles et Carloman; la guerre est sur le point d'éclater.

L'intrigue de Pavie oblige le pape à diriger le mouvement général de la fédération européenne. Puisqu'on a suscité deux prétendants, il doit choisir le plus utile à l'Eglise et à la donation. Quel sera donc son candidat? Charles le Chauve ou *Carloman ?* cette alternative, qui domine toute la destinée de l'Eglise, ne peut être résolue qu'en embrassant tout le travail accompli en Occident sous l'impulsion de Léon III et de Charlemagne. La tradition conseille au pape de choisir Charles le Chauve; il est le vrai roi Frank, qui règne sur la terre de Clovis et de Pépin, tandis que l'Allemagne est nouvelle, inconnue, incertaine : mais la révolution romaine,

[1] « Post ejus obitum magna tribulatio in Italia advenit. Colli-
« gentes se majores natu in civitate Ticino.... pravum egerunt
« consilium quatenus ad duos mandarent regnum id est Karolo in
« Francia et Hludovico in Bojoaria sicut et fecerunt. Tunc Karolus
« venit nesciens quicquam de Hludovico ; Hludovicus nesciebat
« quod Karolus venisset et misit filium suum.... » (Andreas Presbyter. *Menk.*, I, p. 100.)

qui se développe depuis un siècle, préfère *Carloman*, le roi de la terre fédérale; car c'est l'Allemagne qui détruit l'unité personnelle de Charlemagne et qui fraye la route à toutes les libertés à venir par ses nouvelles fédérations. Dans l'incertitude entre le passé et l'avenir, l'Eglise prend le guide infaillible de toutes les révolutions : elle regarde ses ennemis, les hommes de l'indépendance italienne; ils sont les ennemis des Franks, donc le pape doit défendre les Franks, en différant son alliance avec les rois allemands, encore inconnus et de moitié dans une résurrection nationale de Pavie.

Le triomphe du pape sur la politique de Pavie fut admirable. Charles le Chauve trompa son adversaire d'Allemagne en lui demandant une trève, pendant laquelle il se rendit à Rome en prenant le pape Jean VIII pour arbitre entre lui et *Carloman*, et Jean VIII lui octroya la couronne impériale en lui faisant amplifier le pacte de Charlemagne en faveur de l'Eglise. Charles le Chauve étendit la donation au Samnium et aux Calabres, confirma Bénévent, ajouta le vaste duché de Spoleti, dont le duc, jadis vicaire impérial à Rome, fut déclaré sujet du pape. Arezzo et Chiusi furent comprises dans le duché et on retira de Rome les officiers royaux[1]. Charles le Chauve, encore

[1] « Qui (Carolus Calvus) veniens in Romam renovavit pactum « cum Romanis, perdonans illis jura regni et consuetudines illius « tribuens illis sumptus de tribus monasteriis id est Domini Salva- « toris et Beatæ Mariæ semper virginis in Sabinis atque Sancti « Andreæ, juxta montem Soractis et de cæteris quam plurimis « monasteriis fiscalia patrimonia. Patrias autem Samnii et Cala- « briæ simul cum omnibus civitatibus Beneventi eis contulit insu- « per ad decorem regni totum ducatum Spoletinum cum duabus « civitatibus Thusciæ quod solitus erat habere ipse dux id est Ari-

prétendant au royaume, donnait ce qu'il n'avait pas, comme le chroniqueur ne peut s'empêcher de le faire observer [1], et la donation se développait toujours d'après l'ancien principe qui livrait à l'Eglise l'Italie romaine ou les régions qui l'avaient secondée dans la révolution contre Pavie. Le couronnement fait avec tout le cérémonial de Charlemagne [2], donnait ensuite à Charles le Chauve le royaume d'Italie en décidant le choix des électeurs de Pavie. Les ducs, les marquis de l'indépendance, ne pouvant plus résister, se contentaient de la liberté apparente de la nouvelle élection, tandis que le pape dominait tout le mouvement de l'empire d'Occident.

Depuis le couronnement de Charles le Chauve, le monde d'Occident quitte de plus en plus son centre de France. Charles le Chauve est assailli par les fils de Carloman, Charles et Carloman d'Allemagne. En Italie, l'opposition de l'indépendance et de l'unité continue, à son tour, en suivant le mouvement général. En apparence, on obéit à Charles le Chauve; en réalité, on

« cium et Clusium quatenus ut is qui præerat regia vice ante « Romanis videretur post esse subjectus. Removit etiam ab eis « regias legationes assiduitatem vel præsentiam apostolicæ elec- « tionis. » *(De imper. potestate.)*

[1] « Quid plura? cuncta illis contulit quæ voluerunt quemadmo- « dum dantur illa quæ nec recte adquiruntur nec possessura spe- « rantur. » *(De imper. potestate.)*

[2] « Elegimus merito et approbavimus una cum consensu et voto « omnium fratrum et coepiscoporum nostrorum atque aliorum « S. R. E. ministrorum amplique senatus totiusque populi romani, « gentisque togatæ et secundum pristinum morem et secundum « priscam consuetudinem solemniter ad imperii romani sceptra « proveximus et augustali nomine decoravimus. » *(Act. Syn. Tic. apud Baronium.)*

brûle de se soustraire à sa domination défaillante et l'on n'ajourne l'action que pour mieux l'assurer. C'est ainsi qu'on évite la grande scission des marches, provoquée par les Franks. Spoleti est devenue une puissance; la Toscane est importante à son tour; le Frioul et la Vénétie de terre ferme forment un Etat, qui a son centre à Vérone. Les trois provinces peuvent également donner un roi qui supplanterait l'empire des Franks; mais la fatalité oblige chaque Marche à conquérir la royauté pour sauver sa propre indépendance; nul marquis ne peut être libre qu'à la condition de devenir roi. Spoleti et la Toscane voudraient s'emparer de Pavie et repousser le Frioul; le Frioul voudrait absorber Pavie et refouler Spoleti et la Toscane. Il y a aussi Ivrée avec le Piémont la quatrième Marche, qui pourrait donner un roi. Comment s'entendre? Comment s'avancer sur ce sol effondré? Comment réprimer la révolution romaine, toujours régnante par la division des Marches? On se contient; les marquis unis dans la discorde qui les ronge attendent l'issue de la guerre entre la France et l'Allemagne, et en attendant, ils se tournent tous contre le pape.

Le premier qui marche à l'attaque, c'est Lambert, duc de Spoléti, et il oppose au pontife l'évêque Formose, chef du parti de l'Eglise, qui suit le mouvement de la fédération germanique contre les Franks. Le marquis de Toscane seconde le duc de Spoleti. Au nord, Béranger, duc du Frioul et de Vérone, s'allie ouvertement avec l'Allemagne contre le roi frank. Cette rébellion obscure et blafarde aboutit à un prétendant, Boson, le vicaire même de Charles le Chauve en Italie. Béranger lui livre Hermengarde, la fille du dernier empereur; à défaut de concurrent, sa main peut

donner un royaume, et Boson, devenu le gardien d'Hermengarde, se transforme en prétendant officieux : ni rebelle, ni fidèle, il reste dans l'attente comme les marquis; sans épouser Hermengarde, il la tient en dépôt pour la prendre ou la rendre suivant l'occasion. Il est également disposé à servir et à trahir Charles le Chauve qu'il représente.

Enfin la fortune cesse de favoriser la France, et, en 877, Charles le Chauve est accablé par l'Allemagne; le poison des marquis l'atteint au pied du mont Cenis. La ligue allemande du Frioul triomphe à Pavie; Spoleti et la Toscane se déclarent ouvertement pour Carloman; le duc de Spoleti envahit deux fois Rome. Le pape est momentanément emprisonné [1]; les marquis pouvaient se croire indépendants comme au temps des Longobards. Mais ce n'était là qu'un contresens : loin de ressusciter, le royaume n'était plus qu'une quasi fédération germanique des trois Etats de Spoleti, de la Toscane et du Frioul. Carloman régnait en suzerain, et le vrai triomphe était à l'Allemagne, où l'Eglise pouvait déjà chercher son empereur; Jean VIII s'adressait à Carloman lui-même, qui le nommait son vicaire en Italie. Hélas! ce titre ne suffisait pas contre Spoleti et la Toscane, et le pape se rendait en France, pour solliciter une expédition de Louis le Bègue. Malheureusement, les Franks ne faisaient plus d'expéditions. Réduit à ses forces seule, Jean VIII retourne contre les marquis leurs propres idées d'avant la victoire de Carloman et s'adresse à Boson, duc de Provence, l'an-

[1] « Lambertus Vuidonis filius Romam cum manu valida ingressi « sunt et Johanne pontifice sub custodia retento optimates Roma- « norum fidelitatem Carolomanno sacramento firmare cogerunt. »

cien vicaire de Charles le Chauve : se déclarant son père adoptif, il le conduit à Pavie pour le faire couronner. N'était-ce pas le candidat de la politique italienne? Mais personne ne se rend à Pavie, personne ne veut se révolter contre Carloman. A quoi bon? Pour tomber sous l'Eglise? pour éviter l'Allemand absent, qui laisse les marquis à eux-mêmes? pour élever Boson, le Frank qu'on opposait à la France, pour dissimuler l'insurrection italienne? Il a fait son temps et puisque la France est vaincue, on n'a qu'à prolonger l'interrègne : plus il dure et plus on gagne du terrain. Sans se déconcerter, Jean VIII poursuit à Rome le projet de relever la révolution par Boson et convoque un nouveau concile pour déposer Carloman. C'est un nouvel empiètement sur le royaume, et cette témérité inouïe de déposer pontificalement le roi d'Italie échoue à son tour; à la diète de Pavie tout le royaume proteste contre le pape. « C'est la diète de Pavie, dit l'archevêque de Milan « Anspert, c'est notre diète qui doit nommer le roi; « le pape n'a pas le droit de disposer de la couronne « d'Italie. » Jean VIII excommunie Anspert, et ses foudres frappent dans le vide, comme si le royaume était redevenu arien. Pour se ménager un nouvel appui, Jean VIII se tourne vers l'Orient et négocie avec l'empereur Basile, qui ne reconnaît pas l'empire d'Occident; à sa sollicitation, il admet dans la communion de l'Eglise l'hérésiarque Photius. Ici, Jean VIII scandalise l'Eglise qu'il veut défendre, et froisse l'empire d'Occident qu'il veut protéger. Son échec qui grandit, embrasse le monde chrétien. En voyant ce pontife tourner à tous vents, ennemi de Carloman, qu'il représente, qu'il dépose, et qu'il sollicite encore contre les Romains; en le voyant tantôt frank, tantôt alle-

mand, puis grec, provençal et tributaire des Sarrasins dans le midi, on le croirait atteint de folie. Baronius, le déclare moins qu'un homme et le désigne sous le nom d'une femme, la papesse Jeanne. Etait-il donc atteint de folie? Il n'était que fourvoyé. Ne concevant l'empire d'Occident que par les Franks, il tombait dans le délire en le voyant se dissoudre; il s'attachait à tous les fragments de l'unité carlovingienne. Le vice-dieu se croyait tout permis : promesses, parjures, trahisons; et, d'ailleurs, comment suivre l'Allemagne, quand l'opposition italienne était unanime pour l'Allemagne?

Jean VIII triompha comme pouvait triompher le défenseur d'une domination décrépite : Carloman céda ses droits à Charles le Gros de Bavière, qui fut couronné sans résistance à Pavie en 879. Alors le pape, s'attachant immédiatement à lui, le couronna la même année empereur des Romains. Plus tard, le hasard des successions se plaisait à réunir sous la domination de Charles le Gros tous les fragments de l'ancien héritage d'Occident. Le nouvel empereur se trouvait en même temps roi d'Italie, roi d'Allemagne et roi des Franks. Mais ce n'était là qu'un dernier cas unitaire; personne désormais ne pouvait ignorer que la domination carlovingienne devait être fractionnée par l'Allemagne au profit de la fédération : la crise italienne n'était qu'ajournée, comme la crise européenne. L'ère des carlovingiens finit avec le frémissement du royaume, qui attend avec impatience la mort de Charles le Gros. Le duc Lambert de Spoleti s'insurge ouvertement; la Toscane déteste les Franks; Charles le Gros ordonne au duc du Frioul Béranger, de réprimer la rebellion de Spoleti, et Béranger abandonne à moitié succès

la mission pour éviter une dernière fois le choc des Marches, ce piége préparé par la révolution contre le royaume qui voudrait ressuciter. L'aristocratie opposante espère qu'avec la dissolution carlovingienne elle pourra soustraire au pape et à l'empereur l'indépendance de l'Italie.

CHAPITRE III

LES EMPEREURS ITALIENS (888—962).

La révolution pontificale et impériale toujours régnante —rend impossible la royauté italienne,—la condamne à n'être qu'une lutte de prétendants.—Béranger, roi de Vérone, renversé.—Gui, roi de Spoleti, empereur fictif.—Le pape Formose invoque contre lui Arnolphe d'Allemagne,—qui veut gouverner en roi et succombe.—Réapparition du roi de Spoleti,—en transaction avec Rome,— assassiné par les partisans du roi de Vérone qui se relève.— Le roi Louis de Provence maître de l'Italie et sacré empereur par le pape.—Béranger le chasse et l'aveugle,— Il reforme le royaume—et toujours menacé par les marquis,—il succombe à Rodolphe de Bourgogne.—Les rois presque étrangers.— Hugo de Provence renverse Rodolphe.—Ses succès, son entrée à Rome où il épouse la patricienne Marozia.—Mais bientôt chassé de Rome par le patricien Albéric,—il est attaqué par les marquis et détrôné par Béranger d'Ivrée.—Règne de Béranger II.—Le pape Jean XII ennemi du royaume et doge fédéral.— Il renouvelle le pacte pontifical et impérial avec Othon I d'Allemagne,— invoqué par les révolutions italiennes.

A la mort de Charles le Gros, le nouveau roi d'Allemagne Arnolphe n'est plus que le chef fédéral des duchés de Bavière, de Saxe et de Franconie : la liberté envahit la France, et la jette dans une sorte de dissolution, où son unité, devenue nationale, se trouve accablée par les provinces devenues germaniques et fédérales. La révolution pontificale et impériale de l'Italie s'empare du nouveau mouvement et le dirige en se développant, comme toutes les révolutions, par la nécessité de se défendre contre l'opposition du royaume qui veut ressusciter les rois de Pavie.

On demandera s'il est possible de trouver la suprématie italienne au xe siècle au milieu des invasions hongroises et normandes qui bouleversent l'Europe. L'Italie n'était-elle pas oubliée? Où était désormais sa révolution? Il faut résister au malheureux penchant qui meconnaît le progrès là où il ne se présente pas avec un cortége de rois et de conquêtes : on cherche de grands exploits en oubliant les idées, et on tombe sans cesse dans le roman, faute de suivre les principes les plus simples de l'histoire. Il ne s'agit pas de considérations métaphysiques ou abstraites sur l'influence italienne, il suffit de rester dans les lois souveraines de l'époque. L'Europe est catholique et romaine; son chef spirituel réside à Rome; son chef temporel est empereur d'Occident; cet empereur doit être couronné par le pontife romain; en un mot le pacte de Charlemagne existe toujours : voilà l'influence italienne acceptée comme un principe devant lequel les invasions, les combats et les batailles ne sont plus que des événements éphémères. Quant à la révolution italienne, elle est dans le pape, dans l'anéantissement du royaume fédéralisé par les Marches, dans ce vide laissé à jamais par la disparition de Didier, qui emportait avec lui le principe suprême de l'unité et de la centralisation féodale. Qu'on regarde maintenant les nouveaux chefs qui s'efforcent d'arriver au trône, on les verra, sous le coup de l'Église, frappés par l'insurrection des Marches : vus de haut, ils ne sont que des chefs opposants, et tous leurs efforts échouent devant l'Église et la révolution. Les marquis ont beau cacher leurs dissidences et se prétendre unanimes contre la révolution, ils sont déjà gagnés par la liberté qu'ils représentent sans le savoir; ils veillent malgré eux sur les Marches, ces

grandes franchises contre la tyrannie du royaume ; le roi ne saurait s'élever sans les combattre, sans devenir un conquérant intérieur, un dévastateur systématique, le destructeur des Marches, le continuateur d'Attila et d'Alboïn, un nouveau fléau de Dieu : comment serait-il victorieux ?

Le premier échec commence au moment où l'on veut élire le roi. Il y a deux prétendants, que nous les connaissons d'avance, le duc de Frioul, Béranger, fils de Béranger, l'ancien ami de Boson, et le duc de Spoleti, Gui, fils de Lambert, l'ancien ennemi de l'Eglise. De là une première scission ; les deux prétendants sont égaux devant la loi, donc la guerre est inévitable ; les deux Marches sont également puissantes, donc la guerre doit être sanglante.

Béranger a l'avantage d'être près de Pavie ; il se rend à la diète, où il est couronné roi d'Italie, et reconnu partout, excepté par les terres de Spoleti et de Camerino. Pourra-t-il garder la couronne ? Est-il sûr de la Toscane ? Triomphera-t-il de Spoleti et de Camerino ? Les Marches voudront-elles tolérer la domination de Vérone ? Ne lui opposeront-elles pas d'autres prétendants, et même l'étranger ? L'Eglise n'est-elle pas prête à seconder les Marches ? — Le roi que l'on vient de nommer doit son succès à ce que son rival, Gui, de la race des Franks, aspire à la couronne de France. Il est parti en livrant le royaume ; mais il a cédé ce qu'il pouvait reprendre d'un geste. Si la France l'avait couronné, le royaume d'Italie se révoltait tout seul contre Béranger ; les Marches et l'Eglise l'auraient rendu sur-le-champ au duc de Spoleti, appuyé par la conquête des Franks. Déçu dans ses espérances sur la France, Gui retourne sur-le-champ à Spoleti ; il en-

traîne avec lui son vieil allié, le marquis de Toscane, se jette contre l'élu de Pavie, et, à la seconde bataille, Béranger vaincu, détrôné, refoulé dans son duché échoue avant même d'avoir traversé la moitié des guets-apens qui l'attendent. La diète de Pavie proclame son rival roi d'Italie.

Bientôt les Marches, les prétendants, l'Eglise, toute la révolution se retourne contre le roi de Spoleti qui s'avance d'un pas pour l'écraser. L'empire est vacant : ici tous les rois de l'Europe peuvent se présenter; mais Gui jouit d'un avantage exceptionnel; voisin de Rome, il en connaît la route, et n'a qu'à tendre la main pour prendre la couronne impériale; en 891, le pape Etienne V le sacre empereur des Romains. Le voilà maître du monde, supérieur au pape, deux fois supérieur à Béranger. Son titre d'empereur sera-t-il assez fort pour le confirmer dans le royaume? Non, ce titre n'impose à personne et Gui ne peut pas même songer à se faire reconnaître en France et en Allemagne, où l'on ne voit en lui qu'un duc révolté qui ne peut un seul instant se dire le chef de l'Occident, l'empereur de la fédération germanique. En Italie, le rival de Gui est debout dans le Frioul; à Rome même, personne ne croit à l'empereur de Spoleti. Etienne V qui l'a sacré en cédant à la nécessité du moment meurt l'année du couronnement et deux papes se disputent la tiare avec acharnement; chacun d'eux est soutenu par un parti, comme si l'empire était vacant, et Gui n'ose pas intervenir : il ne peut pas jouer son rôle d'empereur à quelques pas de Spoleti.

Enfin le grand ennemi du royaume se démasque. Quelle est la lutte qui divise Rome? C'est la lutte de l'opposition catholique contre le règne de l'Eglise.

L'un des deux partis représente l'aristocratie qui se réveille à l'instar des marquis du royaume pour demander l'indépendance contre la religion, et un pape qui soit un doge comme les chefs de Naples, de Venise, d'Amalfi ou de Gaëta. Son pape est *Serge*, diacre de Rome, homme illettré, que l'historien de l'Eglise déclare « vitiorum omnium servus; » on choisit un profane parce qu'il doit être impie comme Athanase le doge-évêque de Naples ou Landulfe le comte-évêque de Capoue. Son adversaire le candidat de l'Eglise, Formose, évêque de Porto, jadis missionnaire chez les Bulgares est remarquable, d'après Luitprand, « pro religione divinarumque scripturarum et doctrinarum scientia. » Baronius le représente comme un saint: voilà l'homme de la démocratie romaine. Dès le temps de Jean VIII, il entrevoyait l'avenir de l'Allemagne et luttait contre la décrépitude compromettante des Franks; c'est à lui de maintenir la suprématie de l'Eglise à travers les nouveaux orages de l'Europe. On conçoit que l'empereur de Spoleti n'ose pas intervenir dans la lutte; s'il l'essayait, il aurait les deux partis contre lui, l'un au nom de la politique, l'autre au nom de la révolution. Formose triomphe par le peuple, et son regard se fixe sur l'Allemagne : c'est le premier ennemi de l'empereur italien. N'écoutons pas son langage, suivons sa pensée : en paroles il plie devant la nécessité de reconnaître momentanément l'empereur de Spoleti et il pousse la dissimulation jusqu'à sacrer Lambert, fils de Gui, roi d'Italie et collègue de son père dans l'empire. Mais dans sa pensée, Gui n'est qu'un nouveau Didier avec des prétentions impériales; l'empire de Charlemagne est à refaire, et puisque Gui, chef de la rébellion italienne, est tourné contre l'Allemagne, il est temps que

l'Eglise, au rebours du vieux plan de Jean VIII, déserte les Franks pour les Allemands. Le véritable empereur, est désormais Arnolphe, roi d'Allemagne; il a remporté une victoire sur les Normands, c'est là une victoire de la grande république d'Occident; Arnolphe est le plus libre, le plus grand, le plus fédéral des rois, c'est donc à lui, dit Formose, « de délivrer l'Eglise des mauvais tyrans, des mauvais chrétiens et spécialement de Gui. » Cet appel à Arnolphe réveille et groupe tous les ennemis du roi italien; les marquis, les ducs s'agitent dans les Marches préfèrant la liberté par l'étranger à la conquête intérieure de Spoleti; Béranger se lève, et sollicite Arnolphe à une descente, espérant régner en vassal de la fédération allemande du consentement du pontife. Tout était en question; en prenant le titre d'empereur, Gui avait jeté le défi à l'Europe, et le pape étalait le défi pour écraser le roi.

Arnolphe qui descend en Italie, tombe dans une profonde méprise; attardé dans la légalité de l'Allemagne, il veut comme les derniers Carlovingiens régner sur le royaume tout d'une pièce, calme, impassible, immobile dans l'armure de ses lois. Ce n'est pas l'empereur de la révolution qui arrive, c'est un dévastateur. Qui résiste est tué : legouverneur de Bergame est pendu aux portes de la ville avec les insignes de sa dignité, l'Italie est envahie. Dès lors on revire contre Arnolphe comme on avait fait contre l'invasion de Vérone et de Spoleti. Arnolphe se trouve ainsi enveloppé par la révolution, délaissé par les Marches, dans l'impossibilité de saisir cette ombre décevante du royaume; les Italiens se dérobent à son joug sans qu'il sache comment, tout cède dès qu'il se présente sans qu'il puisse rien prendre. Il demande à voir en face les

rebelles, à combattre les ennemis, et il n'y a pas de rebelles ni d'ennemis; il s'avance par la force de l'épée et il est paralysé par la force de la conspiration italienne : elle est dans le sol, dans l'air, partout. Le marquis de Toscane est très-soumis, mais très-puissant; Béranger est très-humble, mais toutes les conspirations aboutissent à lui. Gui meurt, mais son fils Lambert lui succède; Ageltrude, la veuve de l'empereur italien, occupe Rome et emprisonne le pape, qui a provoqué la descente royale. Arnolphe prend Rome, délivre Formose, le venge par un massacre, tout cède à sa force, le voilà couronné empereur. Nouvelle déception; l'empereur d'Allemagne voit reparaître l'antipape *Serge*, rappelé par l'aristocratie romaine. Son pape est accusé d'être un faux pape, son sacre est un faux sacre, son titre un faux titre, il est donné par un homme qui n'est pas pape ou par un pape qui a déjà reconnu un autre empereur. Arnolphe ne peut s'arracher aux milles pièges de l'Italie, le hasard même conspire contre lui : il tombe malade, c'est, dit-on, la colère de Dieu qui le frappe; et quand il se retire en Bavière sa domination s'évanouit comme un rêve.

Qui va régner ? L'ennemi d'Arnolphe, l'empereur de Spoleti. Lambert relève le royaume; au nord il reprend Milan, Pavie, la Lombardie, au sud il s'étend jusqu'à Bénévent. A Rome il s'allie avec l'aristocratie, et soutient l'antipape *Serge*; Formose se trouve seul, exécré des nobles, peut-être du peuple, et meurt de chagrin. A merveille, mais Lambert n'est encore que le chef de l'opposition royale, l'allié de l'opposition romaine et d'un autre côté l'Eglise, sans se laisser arrêter par la mort de Formose, se sert du nouveau pape Etienne VI, pour confirmer l'empire à Arnolphe et à l'Allemagne.

A Vérone, l'ex-roi Béranger est toujours debout et il s'étend jusqu'à l'Adda. Lambert est aussi faible qu'auparavant.

Impuissant par la force, l'empereur italien revient à l'attaque par la ruse, en gagnant secrètement Etienne ; peu à peu le pape fléchit, fait volte-face; au bout de huit mois il ordonne de déterrer le cadavre de Formose, lui dresse son procès, le condamne, le dégrade et le fait jeter dans le Tibre. Ainsi le nouveau pape déclare infâme le pape qui avait invoqué l'Allemagne, le successeur de Formose jete l'anathème sur Formose, et c'est encore en pure perte : la révolution éclate rapide comme la foudre, Etienne VI est étranglé dans une prison et Lambert obligé de transiger. Le nouveau pape Jean IX distingua les deux rôles de chef de l'Eglise et de chef de Rome; en chef de l'Eglise, il garda tous ses droits, réhabilita la mémoire de Formose, nia que l'Eglise se fût trompée, et sauvegarda la tradition; en chef de Rome il lui fut permis de s'avouer impuissant. Lambert fut reconnu empereur des Romains à la condition de respecter la liberté de l'Eglise. Plus tard Lambert et Jean IX se réunirent à Ravenne devant un concile de soixante-quatre évêques, pour maintenir et renouveler le pacte de Charlemagne, « pour que le pacte, disait le concile, fixé par Charlemagne de bienheureuse mémoire, fût renouvelé et rendu inviolable. » Lambert confirma au pape ses terres de l'Exarchat et de la Pentapole, et le pape reconnut à Lambert tous les droits de Charlemagne. Telle fut la transaction de Lambert et de Jean IX, et elle fut toute à l'honneur de Rome et au désavantage du royaume. Le pacte de Charlemagne était clair et défini, le titre d'empereur impliquait une suprématie sur l'Occident, un grand pouvoir exercé

par la force des armes ou par celle de la liberté; s'il était pris par un prince faible et entraîné à la tyrannie, il était une provocation à l'Europe, une cause de défaite; si l'Eglise l'invoquait, et l'interprétait, elle en écrasait le royaume. Quelle que fût la pensée personnelle de Lambert et de Jean IX en signant le pacte, le successeur des rois longobards laissait mutiler le royaume par la donation de Pépin, il se laissait arrêter par Rome et restait à la merci du pape, sous les foudres dissimulées de l'Eglise.

Dix ans s'étaient à peine écoulés depuis la mort de Charles le Gros, que l'Italie comptait déjà quatre changements : le règne de Béranger, celui de Gui, la domination d'Arnolphe et le triomphe de Lambert. Tout à coup ce triomphe s'évanouit; le roi est assassiné dans les bois du Tessin, et c'est la révolution qui le frappe. D'où vient le coup? De Milan; le régicide est le fils du comte de la ville, exécuté par ordre de Lambert. Quel avait été le crime du comte? Celui de fédération. Partisan de Béranger, le comte avait trempé dans la ligue pontificale contre l'unité longobarde, renouvelée par Spoleti, et son fils, en le vengeant, interprétait la ville romaine qui donnait au royaume la grande secousse de la conversion. Le coup portait : la révolution éclatait sur-le-champ; tous les flots de la haine soulevée par Lambert livraient l'Italie à Béranger, son rival. Tout cédait, même Spoleti, même la mère de Lambert, Ageltrude, qui avait emprisonné Formose et résisté à Arnolphe.

Mais Béranger reste faible comme son prédécesseur; il n'est que le roi de la haine contre Spoleti; les ducs, les marquis ne se donnent à lui que pour s'affranchir, et, l'année même du régicide, on conspire pour lui oppo-

ser un empereur étranger, Louis, roi de Provence, fils de Boson, qui avait failli être roi d'Italie. Ce sont les partisans mêmes de la réaction vaincue de Spoleti qui dirigent la nouvelle conspiration, en haine contre Vérone. Rien de plus naturel; les royalistes d'hier sont les révolutionnaires du lendemain. Tous les rois représentent tour à tour la réaction quand ils arrivent, la révolution quand ils tombent; ceux qui marchent en avant ne s'enquièrent pas du passé. Il ne s'agit que de combattre : celui qui tire sur le roi est du parti; le parti, c'est tout, le reste ne compte pas, et la multitude de s'avancer contre le roi de Vérone. Elle se lève, terne, mobile, vorace, comme le léviathan de Rome, supérieur aux lois et au serment. Une irruption de Hongrois précipite le nouveau mouvement; l'armée royale est en déroute, et la conspiration exploite la déroute pour accuser le roi de ne pas défendre le royaume. L'insurrection éclate, le roi de Provence descend en Italie. « Il y eut, dit Réginon, plusieurs escarmouches (*con-* « *gressiones*), plusieurs combats se succédèrent; enfin « Louis mit en fuite Béranger, fit son entrée à Rome « et fut sacré empereur par le pape. » Béranger, dépossédé de tout, même de Vérone, sa capitale, se réfugia en Bavière, auprès de Louis, roi d'Allemagne, fils d'Arnolphe, son ancien allié.

L'empereur provençal essaye de régner en conquérant royal, et la conspiration revire sur-le-champ. Après l'avoir appelé, elle le repousse. Ici, l'histoire obscurcit; mais on voit que les chefs et les peuples sont unis par une coalition inquiète, vigilante, supputant l'attaque et la défense avec une précision mathématique. Aucun pacte royal ne les retient; ils sont toujours en révolution, toujours libres de leur action. En défi-

nitive, la Toscane s'allie au parti de Béranger, qui attaque le nouvel empereur, le dompte, l'expulse et lui fait promettre de ne plus revoir l'Italie. Le Provençal oubliant sa promesse passe les Alpes une seconde fois, prend Milan, Pavie, Plaisance, la Lombardie; Béranger, malade, s'enfuit de Vérone; mais, à l'instant même où on le croyait perdu, il rentre de nuit dans sa capitale, enlève par surprise l'empereur, lui reproche le serment violé, l'aveugle et le renvoie dans sa Provence.

Nous sommes en 905, et, à cette époque, quelques chroniqueurs font régner un nouveau Béranger. L'erreur n'est pas sans excuse; le Béranger qui reparaît après la défaite de l'empereur provençal ne règne plus en roi de Vérone; sa capitale lui ayant manqué deux fois, il fallait que le poids du royaume fût plus équitablement distribué sur toute la surface de la terre et qu'une force étrangère aux Marches déconcertât le mouvement perpétuel des marquis, et que la révolution fût enfin étouffée dans ses centres stratégiques. Béranger transforme en effet le royaume. Il s'adresse directement au peuple. On craignait les Hongrois, il accorde aux villes le droit de se fortifier pour résister aux barbares : profitant aussitôt de la concession, toute ville devient une forteresse, toute commune s'entoure de remparts; les citoyens s'arment partout; l'Italie, hérissée de tours et de bastions, arrête les Hongrois et change d'apparence. Voilà le peuple sur la scène, et rallié en partie au roi. La révolution, à moitié satisfaite, à moitié déroutée, se dérobe aux marquis; les mouvements rapides, les revirements soudains sous la direction de quelques chefs, deviennent impossibles; les tours, les bastions, les fossés entravent les marquis, tandis que le poids du royaume se trouve allégé sur

tous les points. 2° Béranger prend à sa solde les Hongrois et s'en sert pour envahir les terres de ses ennemis. Un corps de Hongrois veille sur lui et le protége contre toute surprise intérieure : voilà une armée royale, étrangère aux ducs, aux marquis, inaccessible à la révolution italienne. Dès qu'on les paie, les Hongrois sont fidèles et dévoués; si un marquis se révolte, ils sont impitoyables; si un ennemi se présente aux confins, ils le chassent et fondent sur ses terres. 3° Le roi se défend contre l'Église en s'alliant à l'aristocratie de Rome. Depuis 891, l'anti-pape *Serge* ne cessait de combattre le parti de l'Église; ses amis l'avaient protégé contre Formose et contre Arnolphe, l'opposant en doge de Rome à la révolution régnante. En 905, l'anti-pape devient pape et à la tête du parti national de Rome il laisse régner le roi indépendant dans le royaume. Comment résisterait-il ? N'est-il pas un profane, « vi« tiorum omnium servus, » excellent doge qui foule aux pieds la tiare? Voyez sa force : il la puise dans l'aristocratie; il est l'amant de Marozia, qui appartient à la plus grande famille romaine. Son successeur, Jean X, vit encore d'une vie toute mondaine; il est l'amant de Théodora, la mère de Marozia, qui l'a élevé au trône pontifical, et c'est elle qui gouverne la ville des papes : « romanæ civitatis imperium non invirilite robtinebat.» La papauté devient un dogat; la politique de Rome continue de fraterniser avec celle du royaume. Jean X finit par offrir la couronne impériale à Béranger et tous deux renouvellent le pacte de Charlemagne en doges byzantins. L'année suivante, nous les voyons, dans l'alliance des républiques byzantines, ces anciennes ennemies des vrais papes et des vrais empereurs. Béranger et Jean X, aidés par Byzance, par le duc de Bé-

névent et par les doges de Naples et de Gaëta, exterminent les Sarrasins du Garigliano, en délivrant la terre ferme de l'invasion musulmane.

Malgré tout, Béranger ne saurait rester sur le trône, car la loi suprême de la Péninsule, le grand pacte de l'Eglise avec l'empire est faussé, mais il est accepté; il est pris au rebours à Rome et dans le royaume, mais il est respecté; la révolution qu'il représente est toujours plus vaste que l'Italie, et tant qu'il dure, l'indépendance doit être éphémère, une demi-conquête intérieure, avec des Hongrois soudoyés, une oppression dure ou perfide des marches trompées, une tyrannie générale, sans centre ou excentrique, et, en définitive, impuissante. Le roi, qui soudoie les Hongrois, n'obtient qu'une longue trêve; mieux il règne sur les marquis et plus les marquis s'exaspèrent; ils l'ont déjà chassé trois fois par trois empereurs, Gui, Lambert et Louis de Provence. En 919, ils lui ménagent une dernière catastrophe. La conspiration reparaît en Toscane dirigée par une femme, Berthe, mère de Gui, marquis de Toscane et de Hugo, qui doit régner sur la Provence; elle devient le centre de toutes les intrigues italiennes et provençales. Béranger la fait enlever avec Gui, et ne peut garder ces redoutables prisonniers dont au reste il ne saurait prendre les forteresses.

Une nouvelle conspiration s'organise dans la haute Italie pour appeler Rodolphe roi de la Bourgogne transjurane. Parmi les conspirateurs nous trouvons Lambert, archevêque de Milan, la grande ennemie du royaume; Oldéric, comte du sacré-palais, un chef de Pavie probablement indignée contre le royaume sans capitale; enfin Adalbert, le gendre même de Béranger, preuve évidente que la révolution est assez forte pour

scinder la famille régnante, menacée de tous côtés. A quel titre conspire Adalbert? En marquis d'Ivrée : nouveau phénomène, la province la plus rétrograde, la plus étrangère à la révolution, la plus affectionnée au royaume, enfin le Piémont emporté par le mouvement général, se montre ouvertement révolutionnaire et allié à l'archevêque de Milan. Les chefs de la conspiration se réunissent près de Brescia. Béranger les fait surprendre par ses Hongrois, qui les enlèvent et les dévalisent; le marquis d'Ivrée est amené en chemise devant l'empereur, au milieu de l'hilarité universelle. Mais l'empereur italien ne peut verser le sang des marquis; la révolution le lui défend. Le marquis d'Ivrée est relâché, et au bout de trente jours il est à la cour du roi de Bourgogne, qu'il entraîne en Italie. L'empereur ne peut donc plus compter que sur l'unique ressource de l'armée hongroise. Battu à Firenzuola, il se trouve confiné à Vérone. Là encore la conspiration gagne des Véronais; elle est dirigée par Flambert, un homme que l'empereur comblait de bienfaits. On le dénonce. Béranger, réduit à l'extrémité désespérée de ne pas croire à la trahison, tombe poignardé dans l'église où il se rendait à minuit pour prier. Il est vengé sur-le-champ; les conspirateurs sont pendus : les Hongrois marchent sur Pavie où ils brûlent quarante-trois églises. Mais toute résistance était désormais inutile : l'Italie appartenait à Rodolphe de Bourgogne.

La mort de Béranger détermina une nouvelle phase de la révolution : on ne pouvait plus proclamer un roi italien. Comment régner par les forces seules du pays, quand Milan, Ivrée, la Toscane, Spoleti, les trois quarts de l'Italie repoussaient le roi; quand aucune capitale ne devenait prépondérante; quand tous les centres, au-

ciens et nouveaux, se trouvaient poussés à la rébellion; quand on ne nommait des rois que pour s'affranchir du royaume; quand on appelait ici un Bourguignon, là un Provençal, ailleurs un Allemand, pour miner ces rois indigènes qui détruisaient la liberté des marches? Comment régner, quand le royaume était devenu une domination de payens hongrois, aveugles instruments d'un chef abhorré, voleurs par instinct, se faisant un devoir d'incendier les églises sur la terre sacrée de la papauté et de l'empire? Après Béranger il ne resta plus à la faction royaliste qu'un problème à résoudre, savoir si un roi étranger n'ayant qu'un petit Etat, pourrait mettre le royaume d'accord avec les deux principes de la papauté et de l'empire.

Le vainqueur de Béranger, Rodolphe, fut renversé au bout d'un an par la même conspiration qui l'avait appelé. Parmi ses ennemis on voit figurer Hermengarde, la femme du marquis d'Ivrée, fille de Béranger, et l'archevêque de Milan, toujours à la tête de la révolution milanaise. La conspiration aboutit en Toscane, chez Berthe, mère du marquis de Toscane, et par Berthe, elle arrive en Provence, chez Hugo, fils de Berthe et duc de Provence. Il s'agissait de livrer l'Italie à Hugo et de contenir les marches à moitié libres, à moitié unies par la semi-conquête de la Provence. Berthe disposait des forces de son fils Gui, marquis de Toscane; l'archevêque de Milan et Hermengarde d'Ivrée promettaient le concours de la Lombardie; le pape Jean X favorisait le mouvement contre Rodolphe, et le roi Bourguignon, joué par les deux femmes d'Ivrée et de Toscane, battu par les deux fils de Berthe, quitta l'Italie pour ne plus y revenir. En 929 Hugo fut couronné roi d'Italie par l'archevêque de Milan.

Lorsque Hugo débarqua à Pise, il y trouva tous les ducs et tous les marquis d'Italie, accourant à sa rencontre; c'était à qui lui prodiguerait les plus vives démonstrations d'obéissance. Mais il ne s'y laissa point tromper, sachant qu'il fallait lutter contre trois puissances d'autant plus terribles qu'elles s'alliaient sans cesse pour ne résister qu'à coup sûr. D'abord il avait à lutter contre les marches. En second lieu il fallait repousser les prétendants à l'empire. Enfin il avait à combattre l'Eglise, qui secondait les marches et les prétendants contre le roi. Hugo se chargea de combattre les marches, les prétendants et l'Eglise. Le plus redoutable ennemi était dans les marches; Béranger avait pardonné à la Toscane, à Spoleti et aux conspirateurs de Vérone, et on l'avait assassiné; Hugo évita la faute de la clémence, et terrifia la rébellion. Deux juges conspiraient à Pavie, l'un est tué, l'autre aveuglé. En Toscane, il se méfie du marquis Lambert, son propre frère, l'accuse d'être un fils supposé de sa mère, le dépossède, l'aveugle et donne la marche à un autre de ses frères, Boson. Peu content de Boson, qu'on accusait de rapacité, il le remplace bientôt par un fils naturel. Par un coup d'Etat en 940, il s'empare des provinces d'Ivrée, de Camerino, de Spoleti; centres des révolutions italiennes qui se trouvent ainsi anéantis. Plus tard, Hugo veut aveugler le marquis d'Ivrée, Béranger, fils d'Hermengarde, la fille de l'empereur Béranger. Prévenu à temps par le fils même de Hugo, Béranger peut s'enfuir, mais il faut qu'il traverse les Alpes à pied, au cœur de l'hiver, avec sa femme Gilda grosse de huit mois. Les marches écrasées, les marquis perdus, Hugo dominait les conspirations, qui du moins ne pouvaient plus se reproduire sous la vieille forme des marquisats.

—Quant aux prétendants, dès que l'insurrection s'apaisait à l'intérieur, ils cessaient de paraître; n'étant appelés ni par les peuples ni par les marquis, ils ne pouvaient s'avancer dans le royaume. Vaincu en Italie, l'empire d'Occident sans direction, sommeillait dans les esprits et permettait au roi de régner. Hugo renouvela l'alliance de Béranger avec l'empire d'Orient, et les États byzantins du midi, et continua de se fortifier en soudoyant l'invasion des Hongrois qui furent son armée, sa défense, sa menace contre ses voisins; d'un geste il pouvait déchaîner ces barbares avec l'enthousiasme du pillage sur les terres de ses ennemis.—Il restait à compter avec la papauté. Elle souriait au nouveau roi; quand il arrivait à Pise, il y trouvait les ambassadeurs de Jean X qui l'engagaient à régner: par lui-même, Jean X, était l'élu de Théodora, le successeur de Serge, l'allié naturel du royaume d'Italie; Hugo était presque un Frank, il promettait un siècle d'or à l'Eglise et il était le bienvenu. Son premier pas était heureux. Bien plus, Rome était au parti national, devenu plus puissant que le pape lui-même : si Théodora n'était plus, sa famille régnait; faute d'amour, le pape pouvait être contenu par la force et Marozia occupait le château Saint-Ange. Un mariage scella l'alliance entre la politique de Rome et celle du royaume. Marozia donna sa main à Gui, duc de Toscane, frère de Hugo. C'était un nouveau succès; le pontife se trouvait réduit à l'impuissance. Jean X est froissé, le prêtre se réveille dans l'homme, et ce n'est que pour s'adresser à Hugo, et s'en faire une arme contre Marozia. Peut-être par une erreur de pape considère-t-il Hugo comme un étranger, comme un Frank, qui pourrait lui rendre la domination de Rome; peut-être Hugo, par une erreur de roi, conspire-t-il avec le

pape pour prendre, au nom de l'empire la capitale du monde, et ici la fortune le protége encore malgré lui. Elle immole le pape qui pourrait le compromettre et l'endormir. Marozia et Gui emprisonnent ce pontife qui les menace, et au bout de quelques jours il meurt de poison; son frère est assassiné; Léon VII ne règne que sept mois, Etienne VII ne règne que quelques jours, le poison de l'aristocratie moissonne les chefs de l'Eglise, et Rome reste dans l'alliance naturelle du royaume. Enfin Marozia fait nommer pape son propre fils, Jean XI. Nouveau triomphe pour le roi, le pape ne pouvait plus être pape et passer au parti de l'Eglise sans se révolter contre sa mère, sans l'écraser; par le mari de sa mère il se trouvait dans la famille du roi, le sang l'attachait à l'indépendance de Rome et à celle du royaume. Par un dernier surcroît de bonheur, à la mort du frère du roi, Marozia, la mère du pape, la dogaresse, la reine de Rome, acceptait la main de Hugo, qui se voyait ainsi maître du royaume et doge de Rome; depuis le temps des Goths, aucun roi ne s'était élevé si haut en régnant en même temps sur la terre du pape et de l'empereur. Ce fut dans ce triomphe même que Hugo trouva sa défaite. Le parti national de Rome avait secondé le mouvement du royaume contre la révolution de l'Eglise et de l'empire; il avait imposé à la papauté des empereurs italiens, et livré ou soumis des papes à la famille de Théodora et de Marozia. Tant que le roi d'Italie luttait contre l'Eglise, il trouvait dans l'aristocratie de Rome son alliée la plus fidèle; en combattant pour le roi, elle combattait pour elle-même; en affranchissant le roi de la domination de l'Eglise, elle s'affranchissait à son tour de la domination des papes. Quand Hugo eut épousé Marozia, tout

changea : le roi s'établit à Rome, l'alliance fut remplacée par la fusion, le duché fut envahi par le royaume, opprimé comme une marche, et alors il résista au roi, qui devenait un conquérant. La grande marche de Rome se trouva ainsi condamnée à jouer toute seule le rôle du pape, de l'empereur et de la révolution. Un jour l'un des fils de Marozia, Albéric, sert gauchement, peut-être insolemment, de l'eau au roi, il reçoit un soufflet : voilà le signal de la révolution. L'aristocratie s'insurge, Hugo est expulsé du duché, Albéric proclamé patricien de Rome. Il emprisonne sa mère qui livrait la patrie, il fait garder à vue son frère Jean XI, qui pouvait seconder sa mère, et il accueille chez lui tous les ennemis du roi, pour les pousser à la révolution; Rome devient le centre de toutes les conspirations italiennes, et la première ennemie du royume. Comme aux temps des Longobards, elle agite les marches, elle réveille les rivalités qui s'oubliaient; l'incendie se propage, embrase le royaume, et déborde au delà des confins de l'Italie pour continuer la révolution impériale et pontificale. Les prétendants se présentent de nouveau, appelés par la conspiration des marches. Rodolple, roi de Bourgogne, veut répéter l'expédition de Rodolphe, son père, qui renversait Béranger. Il est redoutable, parce qu'il menace la Provence, et Hugo le détourne de l'expédition en lui cédant des provinces françaises. Ensuite arrive Arnold de Carinthie, appelé par un parti de la marche de Vérone. Il faut le combattre, et ce n'est pas assez de remporter la victoire, il faut combattre Rome, le centre de la révolution contre le fléau du royaume. Hugo marche sur Rome, l'assiége et ne pouvant la prendre offre sa propre fille à Albéric, qui l'accepte, et ne permet pas au roi de mettre le pied

Rome. Hugo revient au combat, et le combat est encore inutile.

Après avoir régné seize ans, en multipliant les exils et les proscriptions, après avoir sacrifié ses frères, sa mère, les chefs de Spoleti, de Camerino, d'Ivrée, après avoir fortifié son gouvernement, en confiant les places civiles et ecclésiastiques à des Français, et les fonctions les plus importantes à ses propres fils, Hugo était moins avancé qu'au jour de son arrivée. Rome dissolvait le royaume et doublait la révolution qui se propageait des marches dans les villes où elle entraînait les archevêques, les évêques et le clergé; se retrempant dans ses centres naturels des villes romaines, dans ces villes comme Milan, la seconde Rome, toujours funeste aux rois; et toutes les villes romaines voulaient achever la décomposition du royaume carlovingien par la force d'une nouvelle fédération impériale. C'était le travail qui devait s'accomplir par les chefs et les exilés; tous les regards se fixaient sur le plus grand d'entre eux, Béranger, marquis d'Ivrée, le fils de la fille de l'ancien empereur de Vérone. Il était en Allemagne, sur la terre prédestinée à renouveler l'empire par la fédération; c'est là qu'on avait choisi Arnolphe, le premier fléau des rois italiens, le premier empereur étranger couronné par Formose, le précurseur fatidique de la révolution impériale; et Béranger d'Ivrée attendait l'heure de l'action à la cour d'Othon I[er], déjà glorieux par ses victoires. Hugo tremblait à l'idée que le proscrit se trouvait auprès du grand roi d'Allemagne, sur le point de jonction entre la liberté de l'Italie et celle de l'Europe. Sa politique aux abois se concentrait dans un effort suprême pour séparer l'Italie de l'Allemagne. Tous les passages des Alpes étaient gardés par les Sar-

rasins; à l'intérieur, les espions se multipliaient pour surveiller les moindres mouvements. Evidemment Hugo ne pouvait plus tenir. Béranger d'Ivrée n'eut qu'à envoyer un émissaire pour connaître sa propre force, il n'eut qu'à se présenter pour décider l'élan de la révolution italienne. En 945, il descendit en Italie; Trente fut livrée, Vérone prise; Gui, évêque de Modène, se révolta. Arderic, archevêque de Milan, accueillit Béranger en sauveur; la révolte se propagea, la résistance devint impossible. Hugo, qui résidait à Pavie, ne songea pas même à combattre, et se borna à ajourner son adversaire par un dernier expédient. Il savait qu'on voulait un libérateur et non un roi; on célébrait Béranger d'Ivrée sans le vouloir pour maître : l'insurrection du royaume ne demandait qu'une liberté fédérale sous un chef impuissant. La loi le désignait : Hugo, qui s'était associé son jeune fils Lothaire dans le royaume, abdiqua pour l'opposer à Béranger. Lothaire se présenta à Milan devant le peuple, l'archevêque et Béranger lui-même. « Que vous ai-je fait, dit-il, pour me déposséder? » Il était innocent, les colères tombèrent; la révolution agréa la faiblesse de Lothaire. Sans armée pour s'imposer, Béranger se contenta de régner sous l'autorité nominale de Lothaire; Hugo partit pour la Provence.

Voilà deux chefs en présence : Lothaire et Béranger, le roi et le ministre, le pupille et le tuteur; la lutte est sourde, et implacable, comme le combat entre la révolution et le royaume. Par une nouvelle interversion, c'est le ministre qui représente le royaume, c'est le roi qui représente la révolution. Au bout de quatre ans, le jeune roi meurt, probablement empoisonné; Béranger se fait couronner à Pavie, avec son fils Adalbert, et tous

l'accusent de régicide. Bientôt il veut sanctionner son usurpation en mariant son fils avec la veuve de Lothaire, Adélaïs de Bourgogne; mais elle s'y refuse et quand on l'emprisonne pour la forcer au mariage, cette violence redouble les colères contre Béranger. Toute l'Italie s'intéresse à la jeune captive; elle devient l'idole des Italiens; nouvelle Théodolinde, partout le clergé l'adore. Confinée dans le château de Garde, elle s'évade et l'évêque de Reggio la place dans le fort imprenable de Canosa; la rébellion n'est que dans cette forteresse, et Béranger II se croit déjà perdu. Etrange spectacle ! Là multitude devient chevaleresque, elle suit une héroïne royale; tous les ennemis du royaume plus royalistes que le roi se passionnent pour une légitimité issue des intrigues de Berthe et de la tyrannie de Hugo. Pourquoi ce dévouement pour une femme qu'on ne connaît pas? Parce que la révolution qui s'étend des marquis aux évêques, des marches affaiblies aux villes romaines persiste à demander le règne de la faiblesse, la domination d'une femme. On appelait Béranger pour renverser Hugo, le roi trop puissant; on proclamait Lothaire pour écarter Béranger, le libérateur prépondérant; et puisque Béranger refusait de rester impuissant et désarmé, on invoquait Adélaïs, la veuve de Lothaire. On accusait l'usurpateur de meurtre et de trahison, et en effet, il était traître à la conspiration qui l'avait appelé d'Allemagne. Il fortifiait ce royaume qu'on voulait démolir, il soulevait toutes les haines qui avaient renversé Gui, Lambert, Béranger Ier et Hugo. Cette fois, la propagande part de la république romaine, comme aux temps de Charlemagne; elle dépasse les vieilles intrigues de Vérone, Ivrée, Spoleti et Camerino; elle ranime les villes romaines, et la première d'entre elles, Milan; la pro-

pagande dépasse Rome elle-même, qui reste en arrière avec un patricien, bornée à une simple lutte territoriale contre l'unité de Pavie; tous les évêques et les archevêques sont tournés contre le roi. On ne voit ni émeutes, ni tumultes, mais Béranger II est maudit par la voix du peuple, qui devient par l'entremise du clergé la voix de Dieu. Liberté! liberté! c'est le cri universel, et il ne s'agit plus de renverser le roi qui renaît sans cesse, mais de le rendre impossible à jamais, et d'appeler un nouveau Charlemagne qui détruise pour toujours cette folle impiété du royaume soutenu par les armes des Hongrois et des Sarrasins. On invoque donc Othon Ier, qui envoie son fils Lodolfe explorer l'Italie. « Lodolfe, « dit Rosvida, avec quelques compagnons secrètement « recrutés, alla en Italie exhorter le peuple à se sou- « mettre à l'empire de son père, et retourna après avoir « remporté un triomphe sans combat (*clarum referens « sine Marte triumphum*). » Ditmar et la chronique d'Usperg représentent la descente de Lodolfe comme un simple pèlerinage. Capitaine ou pèlerin, Lodolfe atteint son but; sa descente livre d'avance l'Italie à son père. Quand Othon Ier arrive en personne, Pavie lui ouvre ses portes. Adélaïs, veuve de Lothaire, se rend à Pavie, et épouse le roi d'Allemagne, qui prend le titre de roi d'Italie, en demandant au pontife le couronnement impérial. Que devient Béranger II? Nous ne le trouvons ni détrôné, ni à la tête d'une armée, ni chef d'une conspiration; il est impuissant, à Augsbourg, dans l'antichambre du roi Othon, où pendant trois jours il ne peut obtenir audience; enfin on l'écoute, et devant la diète, il cède les marches de Vérone et d'Aquilée, et se déclare feudataire de l'Allemagne. Ce n'est pas assez, il faut qu'il disparaisse, et, tandis que Othon Ier grandit

chaque jour, victorieux des Hongrois et des Esclavons, Béranger II déchoit, sans cesse. Canosa, le fort de la rébellion, est entre les mains de l'ennemi occupé par Azzo d'Este, l'un des sauveurs d'Adélaïs; Béranger l'assiége, et Lodolfe délivre le château de Canosa et met en fuite Béranger, qui ne peut accepter le combat. Lodolfe meurt subitement, peut-être empoisonné comme Lothaire et cette mort est toute une restauration pour Béranger; mais, en butte à toutes les haines du clergé italien, il doit demander des otages aux prélats, qui ont le pouvoir de les refuser; il multiplie les espions, et ne règne que par la terreur. Les prélats émigrent; l'évêque de Como et l'archevêque de Milan se réfugient auprès d'Othon : tous maudissent le royaume agonisant. On s'est demandé quels étaient les griefs du clergé contre Béranger II? Il n'y en a point; Muratori, l'homme qui a édité tous les documents de l'histoire d'Italie, déclare qu'il n'a vu aucune pièce où l'on puisse découvrir les griefs de l'Église et du clergé contre Béranger II [1]. Nous n'avons pas été plus heureux que Muratori. Luitprand, ennemi personnel de Béranger qu'il accable en vers, en prose, de toutes les manières, ne peut formuler aucune accusation ; les empoisonnements de Lodolfe et de Lothaire n'étaient que des faits incertains, de simples conjectures, peut-être des crimes imaginaires. Béranger II ne peut pas être accusé; il est l'homme de la légalité abhorrée du royaume, et son crime est d'être le roi d'Italie, l'ennemi des villes romaines, des marches, de la fédération, de la révolution italienne, qui invoquaient la protection naturelle de l'Église et de

[1] *Annales*, an 959.

l'empire. Pendant la crise de l'empire, on subissait Béranger II comme on avait subi Gui, Lambert, Béranger Ier et Hugo; en attendant, la révolution et la fédération se développaient en Italie et en Allemagne, et, avec Othon Ier, les deux régions se réunissaient, en renouvelant le pacte de Charlemagne avec Léon III.

La crise s'acheva par un mouvement qui rétablit Rome sur sa base. Albéric, fils de Marozia, avait toujours régné sur la papauté ; en chef de l'aristocratie, il imposait au pape Agapite II de refuser la couronne impériale à Othon Ier : le patricien de Rome luttait contre le royaume, dont il réveillait les divisions et la liberté sans compromettre le duché ; le catholicisme bouleversait la grande Lombardie, et il se trouvait presque exilé de la capitale du monde, redevenue profane. A la mort d'Albéric, son fils Octavien lui succéda dans le patriciat. Il avait dix-neuf ans : sa famille, sa jeunesse elle-même, lui imposaient de régner sur la religion. Il fit plus, il voulut la confisquer à son profit, en prenant la tiare sous le nom de Jean XII. Il va sans dire que la messe et le bréviaire l'occupaient fort peu; pour ordonner les diacres, tous les lieux lui servaient également, même l'écurie; son palais était le rendez-vous des femmes galantes. Chasseur intrépide, bon soldat, il buvait ferme, jouait au ballon, et malheur aux cardinaux qui voulaient l'admonester! Sa religion était celle de Vénus sous l'égide de Bacchus. Voilà un pape indépendant, impie, un vrai joyau, comme les doges-évêques de Naples et de Capoue. Mais il est pape, et la religion le fascine; Dieu prend le masque de Satan pour le séduire et faire briller devant lui l'Exarchat, la Pentapole, la donation de Charlemagne. Le patricien de Rome ne

doit-il pas l'arracher à ce royaume qui l'envahit? Ne faut-il pas s'allier avec tous les ennemis du roi de Pavie? Jean XII sollicite Othon I[er] à une descente, pour délivrer l'Eglise du tyran, dit-il, qui l'opprime. Il parle le langage de Formose et des saints pour étendre son duché; il croit poursuivre le combat d'Albéric contre Hugo, et ce combat soutenu par un pape, n'est que la révolution impériale et pontificale pour l'Italie tout entière. La crise était résolue. Othon I[er], récemment couronné par la diète de Worms, descendit en Italie et son voyage fut une marche triomphale; les grands désertèrent Béranger, «*unusquisque in suas urbes remeavit,*» et d'après le continuateur de Reginon, « presque tous les comtes et les évêques de l'Italie « allèrent à sa rencontre.» On le couronna à Milan, et l'année suivante il fut couronné à Rome empereur des Romains. L'empire était relevé et transmis au chef de la fédération germanique : c'en était fait du royaume.

Ce qui étonne dans cette période de 888 à 962, c'est la mobilité incessante, l'agitation fiévreuse, qui contrastent avec le calme et l'immobilité de l'Italie carlovingienne. Avant la mort de Charles le Gros, tout cédait à la morne dualité du pape et de l'empereur : à partir de 888, les rébellions, et les coups d'Etat se succèdent avec une rapidité effrayante; les événements emportent les hommes : on compte en soixante-douze ans quatorze révolutions, et dans les intervalles on ne se lasse pas de conspirer et de combattre. Quel nom donnerons-nous à cet essor de l'Italie, si nous ne l'appelons pas national? Comment le définirons-nous, s'il n'est pas politique, s'il ne cherche pas à s'emparer du gouvernement, s'il ne réclame pas l'indépendance? Eh bien!

aucun roi n'a pu tenir : tous ont été renversés. Hugo se trouvait dans l'impossibilité de livrer une bataille à Béranger II, qui n'avait pas de soldats ; Béranger II se trouvait dans l'impossibité de formuler la pensée même d'une résistance. Othon Ier était accueilli en libérateur ; personne ne songeait à lui contester la double couronne de l'Italie et de l'empire. De même que Charlemagne, il est le héros de toutes les chroniques. Le renouvellement du pacte a été voulu, invoqué, accompli par les Italiens, au nom d'une liberté mille fois supérieure à l'indépendance du royaume. Tous les combats de 888 à 962 n'ont eu d'autre mission que de dégager les principes des illusions personnelles, des engagements contractés sous l'impression d'une situation générale qu'aucun homme ne pouvait comprendre d'emblée. Le mouvement politique n'eut d'autre rôle que de démontrer sa propre impuissance. On s'imaginait qu'on pouvait fonder un royaume de Vérone, et Spoleti repoussait la conquête de Vérone ; on croyait ensuite à un royaume de Spoleti, décoré du titre d'empire, et Rome et Vérone repoussaient la conquête de Spoleti ; on concevait un royaume sans centre, régi par la conquête mobile des Hongrois, et ce royaume en l'air, imposé par Béranger Ier, était repoussé par la Lombardie, la Toscane et la Provence. La semi-conquête de la Provence n'était guère plus heureuse ; elle devait tomber en enfance, puis en quenouille, et céder au pacte de l'Eglise avec l'Allemagne. Tout s'enchaîne dans cette lutte, partout les hasards cèdent aux principes ; le désordre apparent obéit à l'ordre de l'histoire, et les succcès, les revers, les intrigues, les surprises qui remplissent les soixante-douze ans de l'interrègne, conduisent à une conclusion aussi rationnelle que si elle avait été déli-

bérée par une assemblée générale de tous les Etats de l'Italie et de l'Allemagne.

Avant d'exposer l'action d'Othon Ier, un mot de philologie sur la catastrophe des rois italiens.

CHAPITRE IV.

CATASTROPHE DES ROIS ITALIENS.

Luitprand historien des rois italiens—ennemi du royaume.—On doit le suivre pour comprendre la révolution,—pour éviter les contradictions des royalistes,—l'immoralité des rois—et l'imposture des doges romains.—Le royaume renversé par la géographie de l'Italie.—Son unité est la formule générale des trahisons italiennes.— Les républiques byzantines heureuses de la détresse des Italiens.—Rome,—Naples,—Amalfi,—Gaeta Sorrento,—Venise.— Bari ambitieuse.— États longobards :— Bénévent,—Salerne,— Capoue.—L'impiété des rois comparée à celle des doges.

L'histoire des rois italiens nous a été donnée par Luitprand, l'un des chroniqueurs les plus étranges du moyen âge : spirituel, homme du monde, poëte et pédant, rien ne manque à sa prose, pas même des vers, qui servent de chœurs aux scènes variées qu'il expose, et sa rude latinité, en suivant les soubresaut des conspirations italiennes, laisse échapper des éclats de rire assez modernes. En le lisant, on s'aperçoit que l'Italie s'est transformée. Jornandès, l'historien des Goths, regrettait le royaume de Théodoric; Paul Diacre, l'historien des Longobards, pleurait sur le sort des rois de Pavie; Luitprand s'en moque, et les sacrifie à la civilisation qui veut être pontificale et impériale. En effet, il ne parle que des fastes des empereurs et des rois de l'Europe : « Rerum ab Europæ imperatoribus « ac regibus gestarum. » Voici le titre de son premier chapitre : « Quis ea tempestate papa et qui principes « terræ. » L'Italie éclaire le tableau; mais son importance tient à Rome, nullement à Pavie, à Spoleti ou à Vérone. L'historien subordonne tout à l'ac-

tion pontificale, qu'il subit comme une loi supérieure encadrée dans une forme déjà antique, et cette forme conduit forcément tous les événements vers la solution de la papauté et de l'empire. Quand on arrive au couronnement d'Othon Ier, l'historien cesse d'écrire. On voit qu'il doit s'arrêter, le drame est fini. Le triomphe de l'Église et de l'empire était si certain, que Luitprand n'a pas besoin d'exagérer l'influence personnelle des papes et des empereurs : il laisse aux hommes leur liberté; il garde lui-même la sienne. Suivant lui, il faut que le pape règne, qu'il sacre l'empereur, que l'Église renouvelle sans cesse le pacte de Charlemagne, et que l'empire brise tous les tyrans qui surgissent en Italie. Cela est fatal comme l'action du soleil; le reste est du ressort du libre arbitre on du hasard, qui ne peuvent jamais prévaloir contre une loi éternelle. D'après ces prémisses le royaume se transforme en un désordre momentané qui empêche la jonction des deux chefs de la chrétienté, et la série des rois italiens se déroule comme un roman fantastique, comme le caprice malheureux d'une maladie indigène : l'historien n'a pas à l'attaquer par esprit de système; il respecte toutes les puissances qui s'élèvent. Que les rois italiens règnent, que le pape les sacre, qu'on livre l'empire à des Italiens, rien de plus naturel, pourvu que le roi italien soit juste, que le royaume soit heureux, que l'Église soit dans le ravissement. Mais, si le roi résiste aux papes, s'il écrase les comtes, les ducs, les marquis, si les hommes qui travaillent à s'assurer le royaume ne sont pas vertueux et impeccables aux yeux des évêques et des villes qu'ils dégradent, alors Luitprand écoute la voix du peuple et la voix de Dieu; il écrit force déclamations contre les choses et contre les hommes, et c'est

ainsi qu'il critique, qu'il raille, qu'il déchire par des lamentations, par des satires, tout ce qu'il rencontre ; chez lui, pas un mot qui ne tourne à la plus grande gloire de la papauté et de l'empire, sans que très-souvent il s'en doute lui-même.

L'histoire est enchaînée au récit de Luitprand, unique monument de l'époque; on ne saurait s'en écarter sans tomber dans la fiction. Il va sans dire que les écrivains de l'Église n'ont pas manqué de l'accepter à la lettre, trouvant un thème tout fait pour la rhétorique cléricale. Ces doges qui empoisonnent les papes, ces rois qui s'entre-détruisent, ce royaume étayé d'espions et de Hongrois, ne semblaient-ils pas propres aux démonstrations de la nécessité éternelle de l'Église pour sauver l'Italie? En vérité, l'érudition ne crie pas au miracle, elle signale des lacunes, des contradictions! L'histoire des rois italiens semble bien bizarre; mais après tout l'érudition s'occupe de choses curieuses, et elle laisse le monde aller son train. L'école libérale s'est trouvée sur un mauvais terrain. On connaît sa manie; il faut qu'elle subordonne tout le passé du genre humain au quart d'heure de sa politique courante. Au nom d'une sage liberté, d'une religion tolérante, d'un juste milieu entre le oui et le non, comment s'orienter entre les dogaresses et l'Église, entre Rome et Pavie? C'était difficile, et on s'en est tiré, comme dans tous les mauvais cas de l'histoire, en versant des larmes inintelligentes sur l'incroyable va-et-vient des conspirations italiennes. Luitprand a été dénaturé; ses passages obscurs ont été enjolivés; on a plaidé à l'avenant la cause des deux Bérangers; on a répété sous une autre forme la vieille apologie des Longobards.

Voici les règles, à notre avis, pour la lecture de Luitprand.

I. Laissez là les élégies royalistes et les plaintes politiques sur le sort de l'Italie. L'Italie ne les accepte pas : elle marche droit à son but sans se tromper; elle trompe plutôt. C'est à tort qu'on lui souhaite sans cesse la forme de l'unité, de la monarchie, de la civilisation : l'unité aurait coupé à sa racine le grand arbre de la civilisation, l'indépendance aurait anéanti la suprématie italienne ; la révolution en progrès réclamait à tout prix l'avénement de la fédération.

II. Il est facile de prêcher l'union et la concorde à toute une nation; il est encore plus facile d'expliquer la discorde en prenant à parti le libre arbitre, et en mettant en cause la perversité personnelle de tout un peuple de factieux. Toutefois l'union et la concorde doivent commencer dans l'esprit de celui qui les prêche. Veut-on plaindre l'empereur Lambert assassiné dans les bois du Tessin? il faut combattre son adversaire, il faut suivre la conquête de Spoleti quand elle écrase Rome, quand elle combat Béranger, quand elle conspire avec la Toscane, quand elle aboutit à Hugo de Provence. Veut-on regretter l'empereur Béranger Ier? Il faut le suivre quand il combat Gui et Lambert, quand il appelle la conquête allemande d'Arnolphe, quand il soudoie les Hongrois, quand il appuie l'aristocratie romaine qui emprisonne les papes, enfin quand il renaît dans le second Béranger avec la protection de l'Allemagne. Êtes-vous pour l'Église? pas de tendresse pour les rois, pas de concessions aux élus de Pavie : la corde, le poignard, tout est permis contre le tyran d'Italie, et si on excepte Gui qui meurt à propos, tous les rois sont tués, chassés ou détrônés. Êtes-vous

pour le royaume? écrasez l'infâme avec les Hongrois et les Sarrasins; mais alors l'Italie tombe au-dessous de tous les États de l'Europe : loin de régner, elle est envahie; la liberté perd l'arme de l'Église; il n'y a plus personne en Occident pour résister aux rois.

III. La politique qui défend les rois d'Italie viole toutes les lois de la justice. Le meilleur parmi les rois italiens est Hugo; ferme, prompt, précis, il prend au rebours la révolution italienne : il frappe fort et il frappe juste; il ne se méprend jamais. Voyez-le quand il caserne les Sarrasins dans les défilés des Alpes, il sait que l'Église l'attaquera par l'Allemagne; quand il veut aveugler le marquis d'Ivrée, il prévoit que ce marquis sera l'assassin de Lothaire; quand il donne les emplois à ses Bourguignons, il comprend qu'il ne saurait se fier à aucun Italien. Tout politique doit l'admirer. De quoi l'accuserait-on? D'avoir frappé les marquis? Mais les marches démembraient le royaume; d'avoir été cruel? Mais s'il avait épargné ses ennemis, il aurait été égorgé comme Béranger Ier; lui en voudrait-on d'avoir frappé sa propre famille? elle le supplantait, lui enlevait les marches, et se ralliait aux marquis. Hugo fondait un royaume au milieu d'une révolution, et « ne pouvait pas gouverner, comme on « dit, avec le chapelet à la main. » D'après Machiavel, ses cruautés étaient « crudeltà bene usate. » Il ne lui était pas permis d'être « plus innocent que Romulus.» Qu'on ne blâme pas son origine étrangère; les rois n'ont d'autre patrie que la terre où ils règnent. Italien de politique et d'adoption, sa naissance ne lui donnait que l'appoint de forces indispensables pour fonder la royauté, et le démon de la politique le protégeait si bien, qu'à son départ les Italiens, mystifiés, se pas-

sionnaient pour sa dynastie. Voilà l'apologie du roi. C'est l'apologie du tyran qui trompe les peuples, du chef qui écrase les provinces, du dévastateur civilisé qui s'élève par les coups d'État et les surprises sur la ruine de toutes les libertés. Si l'Église le proscrit, ce n'est pas une raison pour que la philosophie le défende.

IV. On ne saurait non plus condamner Luitprand quand il sacrifie les doges de Rome. Les noms de doge et de république ne doivent pas nous imposer, ne savons-nous pas que la république peut être le pire des gouvernements? Les doges de Rome sont les ennemis du peuple, les chefs de l'aristocratie; avec eux l'iniquité des rois se reproduit sous la forme encore plus hideuse de la raison d'Etat byzantine ou vénitienne : plus de lois, plus de vérité reconnue, aucune idée qui règne, hormis le bon plaisir d'un chef qui affecte de penser pour insulter la pensée. Il fallait que la distinction des deux pouvoirs fût sauvée à tout prix par le triomphe de l'Eglise. L'Eglise au moins était ce qu'elle paraissait être, et, quelle que fût l'ignorance de son chef, elle était toujours désarmée.

V. Luitprand ne peut être suppléé, corrigé, commenté que lorsqu'il s'agit de l'analyse de la révolution. Alors il est l'homme des symboles et courant après le drame extérieur des événements, il oublie les causes, qu'il place dans un monde imaginaire, à la merci du hasard et du libre arbitre; il suit la vérité comme si elle était une fiction, un roman, un drame fantastique, se développant par des révolutions extravagantes. C'est à nous d'analyser le mouvement dans sa continuité et sur son véritable terrain; ici l'importance des chefs disparaît : papes, empereurs ou rois, ce ne sont que les

ministres accidentels de la fatalité. C'est la révolution qui décide de tout par les masses ; elle se développe par la force inconnue des marches, par la nécessité irrésistible de la géographie politique, et c'est elle qui impose aux marquis autant d'évolutions qu'il en faut pour décentraliser le royaume. Rejeté de Vérone, à Spoleti, à Ivrée, le royaume écrase tous les centres qu'on lui donne, et finit par céder la place à la fédération qui le joint à l'Allemagne.

VI. Luitprand accuse l'Italie de corruption : habitué au sermon, le bon évêque, dénonce les mauvaises mœurs de Théodora, de Marozia [1], d'Hermengarde, de Hugo, et se déchaîne contre l'impudent libertinage de tant de chefs. C'est à nous à remonter aux causes. D'où venait le libertinage? De l'aristocratie, des royalistes, ou de la nécessité de profaner l'Église pour fonder le royaume. Tout adversaire de l'Église se trouvait poussé à l'exagération qui s'oppose à l'ascétisme; l'immoralité s'ajoutait à l'injustice; on résistait à la Vierge par Vénus : la débauche est la philosophie du despotisme. Quant à la corruption purement politique, elle était dans la tradition royale, qui se raffinait à force de ruses et de calculs, pour se soutenir, et se refaire sans cesse au milieu de la révolution qui la dissolvait au nom de l'Église et du peuple. Ici Luitprand doit encore être suppléé. Comment conspirait-on? Par la coalition de plusieurs marches contre une seule ou contre un roi prépondérant, et on choisissait un prétendant au nom de la liberté, de l'équité, de la justice; on se donnait des poignées de mains, on s'embrassait; Luit-

[1] « Luitprand dit de Théodora « ut ejus vita testatur meretrix « impudentissima. »—Il dit de Marozia que Hugo « ad prædictæ « Marotiæ meretricis talamum declinavit. »

prand, dit qu'Hermengarde d'Ivrée propageait la conspiration en se livrant à tout le monde[1]. Que faisait le prétendant une fois couronné? L'unité, l'indépendance, il devait dire : Avant tout le royaume, ensuite la liberté; avant tout l'indépendance, ensuite les franchises et la république; avant tout le salut de la patrie, ensuite toutes les concessions possibles; et il s'avançait ainsi avec ses espions, avec les Hongrois, avec les Sarrasins, avec les Allemands d'Arnolphe, avec les Provençaux de Hugo, à la conquête de toutes les marches. La conspiration, recommençant de nouveau contre le roi qui la trahissait, était trahie de nouveau : le royaume était la formule générale de toutes les trahisons italiennes. La révolution étrangère à la corruption des chefs est plutôt dans les marches que dans les marquis, plutôt dans les villes romaines que dans les marches, plutôt à Milan qu'à Ivrée, à Vérone ou à Spoleti; elle se dérobe sans cesse à la tromperie de l'unité et se développe avec la fédération, avec le droit inauguré par Charlemagne, et avec le drapeau de l'Eglise, qu'elle vent croiser avec le drapeau de l'empire. « Les Italiens « dit Luitprand, veulent toujours deux maîtres, un roi « et un prétendant, pour supplanter l'un par l'autre. » Telle était la pensée des conspirateurs. Mais la révolution retourna la tromperie contre les chefs, les marquis et les conspirateurs, pour aboutir aux deux plus grands maîtres, le pontife désarmé dans sa donation, et l'empereur absent dans le royaume, et tous deux libres, fédéraux, et tournés à jamais contre la tyrannie du royaume et contre les chefs qui voudraient la relever.

[1] Causa autem potentiæ ejus hæc erat quoniam, quod dictu etiam fœdissimum, ut cum omnibus non solum principibus, verum etiam cum ignobilibus commercium exercebat. L. III, cap. II.

On conçoit que Luitprand considère Othon I[er] comme un sage ; comparé aux rois indigènes il est le saint de la liberté, on conçoit aussi qu'il célèbre les victoires d'Othon contre les Normands et les Esclavons comme autant de miracles : car elles étaient des vrais prodiges de la liberté et de la fédération germanique, des événements surnaturels et impossibles pour le royaume, qui au lieu de combattre les barbares, les soudoyait afin de réprimer la révolution des marches et le progrès général.

NOUVELLE PARENTHÈSE SUR LES RÉPUBLIQUES BYZANTINES.

Pendant la longue période des rois italiens, les républiques byzantines restent étrangères au travail de la révolution. A Rome, à Pavie, à Spoleti, à Vérone, on sait à peine si elles existent ; c'est à elles de manœuvrer pour ne pas être submergées par l'ondulation du mouvement italien. Leur manœuvre est dirigée par le principe de leur constitution. Elles sont en opposition avec le pacte de Charlemagne ; les doges y règnent comme le roi voudrait régner en Italie ; ils défendent l'indépendance politique contre la révolution, comme le roi voudrait la défendre et, ils résistent avec l'aristocratie au peuple qui tend à suivre le mouvement des marches, de l'Eglise et de l'empire, comme le roi voudrait résister aux villes, aux marches, au pape et à l'étranger. Telle est la première donnée des républiques. Tant que la révolution règne à Rome, les doges s'écartent de l'Italie du pacte et continuent de lutter contre la révolution sociale qui entraîne le peuple vers Rome ; les péripéties républicaines se multiplient, et l'opposition

catholique échoue toujours comme dans l'ère des Franks. Depuis 903, le parti national de Rome domine les papes qu'il soumet à ses doges et à ses dogaresses, les maltraite, les emprisonne, les empoisonne ; Rome est une république byzantine, ennemie de l'Eglise et du peuple, et dès lors les républiques rassurées renoncent aux énormités dogales et à l'alliance avec les Sarrasins, qui les protégeaient contre l'Eglise. En d'autres termes, depuis 903, l'impiété régnante des doges fraternise avec le royaume et avec la terre de la donation, où d'opposante l'impiété devient régnante. Cette révolution, imposée par le mécanisme des partis, est le principe qui explique les chroniques républicaines très-obscures pendant la période des rois italiens.

Ainsi, depuis Jean VIII jusqu'à 903, Naples est hostile à l'Italie au point de s'entourer de Sarrasins. Son doge Serge II aux prises avec le pape et avec les Franks, succombe ; le doge-évêque Athanase deux fois chassé par l'empereur règne au milieu des orages. Quand Rome en 903 devient antipapale et quasi byzantine, Naples se calme, les orages disparaissent, Grégoire II règne trente-trois ans, son successeur le continue paisiblement et on seconde l'expédition de Béranger Ier, du pape et de Byzance contre les Sarrasins du Garigliano.

A Amalfi le même mouvement se devine à la succession de ses doges. De 871 à 903, nous trouvons Marino aveuglé, puis Manso, Orso, Galestano, tous déposés ; Marino qui revient est déposé de nouveau. En 891, il y a deux doges, Serge et l'évêque Pierre ; l'année suivante, l'évêque est écarté ; en 897, Manso ne règne que dix-huit jours, son successeur Marino est enlevé par Sorrento, évidemment nous sommes en révolution ; le parti byzantin du doge ne se lasse pas de combattre l'influence

pontificale qui le déborde. A partir de 903, Rome est grecque et fédérale, et Amalfi se calme comme par enchantement; « Manso Fugilis, dit la chronique, est créé grand doge des Amalfitains; » il règne seize ans, et son successeur Mastaro règne quarante ans; nous sommes en paix.

Gaëta et Sorrento ne laissent pas de souvenirs, mais Venise qui parle pour elles marche exactement comme Naples et Amalfi. Aux derniers jours des Franks, la guerre civile éclate, les Giustiani, les Polani, les Basi combattent les Barbolani, les Pelii, les Sevoli; le doge Gradenigo est massacré, Jean Participatio abdique; en 887, le doge Candiano meurt à la guerre, Jean Participatio reprend le pouvoir, qu'il abdique de nouveau. L'année même où les Franks disparaissent, 888, le calme se rétablit, Pierre Tribuno, Urse Participatio, Candiano II et Candiano III règnent paisiblement, comme Grégoire II de Naples et Mastaro d'Amalfi. Le calme est anticipé de quelques années à Venise, grâce aux lagunes qui protègent la république.

Bari est le seul point agité pendant toute l'époque des rois italiens. C'est que sous les Sarrasins Bari devenait, comme Palerme, un centre d'invasion : quand on la délivrait, elle ne savait que faire de sa liberté qui lui apportait la misère. Aux derniers jours des Franks, en 884, elle chasse le stratego Théophilacte et appelle le prince de Bénévent, médiocre bénéfice : on n'y gagne que d'attirer quelques familles longobardes. Trois ans plus tard, Bari chasse le prince et se donne de nouveau à Byzance, mais cette fois on bénéficie; car en 905, la ville devient le siége du général de Byzance, le centre de la domination de l'Orient en Italie. On sacrifie la liberté à l'ambition, et ce n'est pas sans luttes; en 946

« il y eut, dit la chronique, un gros meurtre de citoyens[1]. »

Les trois États longobards de Bénévent, Salerne et Capoue imitent les républiques byzantines. Bénévent, décomposée par Salerne et Capoue, est entièrement annulée; et la Pavie du midi, le Ticinum de la Lombardie mineure s'efface ainsi tout à fait. Un instant le prince Radelgise II est appelé à Bari, mais bientôt Bénévent succombe sous une invasion du général byzantin; son évêque Pierre invoque le secours royal de Spoleti, et cette délivrance, qui rétablit Radelgise II, soulève des haines si violentes, que la ville se donne à Athénolphe II de Capoue. Nous voilà en 900, à l'époque où Rome devient dogale par son gouvernement; le calme se rétablit à Bénévent, et Athénolphe agissant en doge byzantin chasse l'évêque qui l'avait secondé. Les comtes de Capoue règnent fédéralement à Bénévent, par une sorte de monarchie partagée à la manière des Carlovingiens.

Salerne nous laisse sans souvenirs, si ce n'est qu'en 959 nous la trouvons tranquille et alliée de Jean XII, le doge-évêque de Rome.

Capoue se développe toujours aux dépens de Bénévent et même de Salerne; ses comtes sont presque ariens à force d'exagérer l'inimitié byzantine contre les évêques italiens. En 879, suivant la chronique, Pandenolfe règne « par les suggestions de Satan[2], » il est aux prises avec les prêtres; de 887 à 910, nous trouvons Athénolfe, « princeps, dux, judex, mirifice re-

[1] Factum est homicidium Bari inter cives.
[2] Suggerente adversario Christianæ fidei.

« gens ; » il est haï du chroniqueur clérical, qui l'appelle ambitieux, voleur, dévastateur des biens des moines [1]. Dans l'ère où Rome devient laïque et profane, Capoue double son étendue. Athénolfe l'Impie, « mirifice re« gens, » s'empare de Bénévent, Landolfe II est nommé patricien, les comtes de Capoue devenus Grecs, prennent l'initiative de la ligue générale contre les Sarrasins du Garigliano, rempart désormais inutile contre l'Italie pontificale et impériale. Dès 908, poursuivant la pensée de la ligue, ils entraînent dans une même alliance Naples, Gaëta, les Grecs de Byzance, l'empereur italien Béranger Ier, et Jean XI; et, huit ans plus tard en 916, les Sarrasins sont exterminés. En 921, Capoue commence une guerre acharnée contre l'empereur d'Orient pour s'emparer de la Pouille et détruire le protectorat byzantin, désormais inutile, à son tour, comme celui des sarrasins depuis que Rome est arrachée à la révolution pontificale.

Si l'on compare l'impiété de la véritable Italie avec celle des républiques byzantines, on verra que, même dans cette nouvelle phase, la séparation des deux pouvoirs donne une élévation supérieure à la vraie Italie. Les rois de Pavie restent toujours à côté de la loi ; Gui trompe l'Église sans que l'on entende sa voix, Béranger II opprime le clergé, sans que l'on sache comment. A Rome, les deux grandes dogaresses se dessinent avec une correction et une profondeur de caractère qui laissent des souvenirs ineffaçables. On les voit calmes, belles comme Junon, dirigeant les papes du regard ; autour d'elles toute l'Eglise continue ses psalmodies et ses rites; le peuple reste dans la divine comédie de la

[1] Ambitiosus et rapax bona monachorum per universum diripiens.

religion. A travers le voile qui arrête l'œil vulgaire, l'érudition seule saisit le tableau de Théodora et Marozia, le calice à la main, enivrantes pour les initiés, mortelles aux profanes. L'antipape Serge devient pape; les vrais papes disparaissent, et la loi reste la même, également vénérée par l'imposture et par la religion, tandis qu'à Capoue, à Naples, chez les Grecs d'Italie, on ne trouve qu'un sacrilége bestial qui brise les obstacles, sans regarder au delà du terroir, sans soupçonner l'existence du monde chrétien. On se vautre dans la boue, sans souci du lendemain.

CHAPITRE V

RENOUVELLEMENT DU PACTE DE L'ÉGLISE AVEC L'EMPIRE.

Le pacte renouvelé.—Effacement du royaume.—Désorganisation des marches.—Elévation du clergé.—Les communes protégées.—Derniers échecs des rois italiens.—Nouveau progrès social,—nouvelle décadence politique.—L'empereur béni en Lombardie—et maudit sur les terres de la donation.—Ses luttes contre l'aristocratie de Rome—et contre les Etats du Midi qu'il veut soumettre à Capoue.—Repoussé de Naples—d'Amalfi,—de Venise,—de tout le Midi—et même de Capoue.

Othon Ier renouvela le pacte de Charlemagne avec l'Eglise en y transportant toute la révolution accomplie depuis le commencement du grand interrègne. Comme aux temps de Charlemagne, le progrès social fut redoublé ; la déchéance politique le fut également d'après un nouveau système, si simple, si rationnel, qu'on pourrait le supposer conçu d'emblée dans une diète pontificale et impériale.

I. Le royaume effacé; depuis Othon Ier le roi d'Italie fut l'empereur lui-même. Désormais les deux Béranger, les Hugo, les Louis de Provence, les Rodolphe de Bourgogne ne pouvaient plus se représenter sans se trouver au ban d'une immense fédération italo-allemande. L'empereur ne nomma plus aucun vicaire en Italie; s'il y eut des nominations, elles furent accidentelles, momentanées, restreintes, et bientôt, les vicairies impériales furent fractionnées, bornées aux diverses marches du royaume. Un vicaire unique serait

devenu roi; et un roi feudataire aurait recommencé les rébellions des deux Béranger; l'empereur régna directement par des descentes, par des voyages, par des tournées fédérales. A Pavie, Othon Ier et Othon III, préférèrent le séjour de Ravenne; et son parlement unitaire fut remplacé par la diète fédérale de Roncaille; on délaissa la ville des rois pour se réunir en plein air dans les champs de Plaisance, ville romaine et hostile à Pavie. Tous les grands durent suivre la personne nomade de l'empereur et faire la veillée autour de la tente impériale. Leur concours à l'élection du roi allemand fut réduit à une vaine cérémonie, souvent dérisoire.

II. On désorganisa les marches trop arriérées, afin de congédier ces marquis qui avaient conspiré pour et contre tous les rois. Othon Ier en assura la désorganisation en créant de nouvelles marches, de nouveaux ducs et marquis. Il confia le fief de Frioul et de Vérone au duc de Bavière et la route de l'empire resta ainsi entre des mains sûres ; il éleva sur le Pô la famille nouvelle d'Azzo d'Este, le sauveur d'Adélaïs, le rebelle de Canosa, le grand ennemi du royaume, dont les descendants devinrent marquis de Milan et de la Ligurie romaine. Plus loin, on vit paraître la famille de Canosa d'où sortit depuis la comtesse Mathilde, l'héroïne de l'Eglise. Le Piémont tenait à la royauté; Pavie était presque une capitale du Piémont. C'est d'Ivrée qu'étaient parties les conspirations d'Hermengarde et le royaume de Béranger II. Othon Ier brisa le Piémont en élevant la nouvelle famille des Montferrat dès 930, hostile au royaume, et dont le chef Aleran était feudataire de Foro et Ronco près d'Aqui et ambitionnait une juridiction indépendante, exemptée de tout appel et

de toute inspection royale. Othon Ier favorisa cette indépendance : en 967 il donna sa fille Alaxia à Aleran, lui confirma tout ce qu'il avait, ajouta seize cours nouvelles avec leurs territoires dépendants du royaume, et Aleran s'étendit ainsi depuis le Tanaro jusqu'à l'Orba et jusqu'à la mer, en interceptant les communications entre le Piémont et Pavie. Plus tard, sur les derrières du Piémont, on voit surgir une autre famille dans la Maurienne, et paraître Berold, chef de la maison de Savoie; la légende dit qu'il arrive de Saxe, la patrie d'Othon Ier; venu en effet par le mouvement impérial, il se fixe sous Othon III, et l'aigle de Saxe figure dans ses armoiries; sa mission est de frapper par derrière tout marquis de Suse ou d'Ivrée qui voudrait marcher sur Pavie pour relever le royaume. Ivrée fut étranglée par le comté d'Aoste, par le duché de Turin et peut-être par les comtés de Superga et de Saint-Martin, par la féodalité du Canovese. Partout les duchés furent altérés, les marches modifiées, remaniées, disposées à contre-sens de l'unité, tournées contre un nouveau prétendant à la couronne royale. Spoleti, Lucques, Ivrée, Vérone, tous ces arcs-boutants du royaume furent anéantis, Pavie perdit jusqu'à l'ombre de son pouvoir.

III. Pour que la démolition fût définitive tous les débris en furent confiés à la surveillance des évêques à qui Othon Ier doubla les concessions de Charlemagne. Car c'était le clergé qui l'avait appelé et qui avait été l'ennemi implacable des rois. Il avait combattu au jour le jour toutes les violences de la royauté, il avait accablé Hugo, flétri Béranger II, réclamé Lothaire, appuyé Adélaïs et entraîné même le pape Jean XII, fils d'Albéric, petit-fils de Théodora et de Marozia, dans le mouvement de l'Eglise. Othon se fortifia en fortifiant

le clergé. De là les donations prodiguées aux évêques et aux abbés, le haut clergé devenu plus puissant que les grandes familles de la noblesse et plus que jamais hostile à la féodalité ; de là dans chaque ville l'évêque élevé jusqu'à rivaliser avec le comte, officier de l'empereur. La juridiction épiscopale exercée par le vicomte s'étendit au delà des anciennes limites, et son tribunal excepta de la juridiction militaire du comte la plus grande partie de la ville et souvent la population tout entière : le nouvel empereur se fit l'empereur des prêtres. Ses concessions, ses donations, ses exemptions tombaient sur un terrain disposé à les recevoir. Nous avons dit plusieurs fois que l'Eglise n'avait jamais reconnu les barbares qui envahissaient l'Italie : le royaume, les marches, les nouveaux centres militaires, les circonscriptions royales étaient à ses yeux des accidents éphémères, et du grand centre de la ville éternelle elle conservait toujours les circonscriptions romaines, les anciens diocèses qui protestaient contre l'organisation du royaume. Ainsi Pavie, capitale d'un Etat qui arrivait jusqu'à Tarente, n'avait aucune suprématie ecclésiastique, mais seulement le siége d'un évêque, tandis que Milan, ville détrônée à quelques lieues de Pavie, restait la capitale ecclésiastique de la ligurie romaine, le siége d'un archevêché qui s'étendait jusqu'à Gênes. Depuis Attila, Aquilée n'était qu'une ruine, inférieure à Cividal et au-dessous de Pavie, et malgré tout, pour l'Eglise, elle demeurait toujours la capitale de la Vénétie et son patriarcat embrassait la Vénétie, le Frioul et l'Istrie. La faveur impériale accordée aux églises fut un retour aux circonscriptions romaines, retour indirect, indécis, confus, sans principes, sans lois, mais assez fort pour désorganiser à jamais le royaume et les marches.

Par la réhabilitation de l'Italie romaine, Pavie se trouvait légalement inférieure à Milan, siége d'un archevêque, Ivrée était entamée par les franchises accordées à l'abbaye du Novalais et plus tard décimée par les franchises de l'évêque de Verceil; Suse, sans évêque se voyait dominé par Turin : chaque diocèse aspirait à devenir un Etat indépendant à la suite de son évêque.

IV. La démolition du royaume fut assurée par la protection accordée aux communes. C'était déjà protéger le peuple que de prodiguer les faveurs aux évêques; c'était lui donner un tribunal exceptionnel, une juridiction paternelle, domestique, intime, en dehors du droit dur et odieux de la féodalité. A cette protection Othon ajouta des faveurs nouvelles, directement accordées aux villes, et les communes existèrent pour la première fois. On discute sur l'origine de la commune italienne, qu'on fait remonter, tantôt aux associations longobardes, tantôt aux municipes des Romains. Pour nous, la première origine est indifférente; nous suivons les faits en les prenant dans leur actualité historique, abstraction faite de leur origine archéologique. Peu nous importent les ruisseaux, nous regardons aux fleuves; il s'agit de suivre le grand navire de l'Italie. La commune italienne paraît à la fin du xe siècle, elle se lève à la suite de la révolution; c'est là son origine; elle naît en combattant les rois, en s'acharnant contre tous les restes de la barbarie royale, qui survit dans les comtes, dans les marquis même nommés par l'empereur; elle est une irruption démocratique, fédérale, ingouvernable, contre l'ancienne féodalité, qu'elle attaque dans chacune de ses dernières transformations. C'est là son vrai caractère. Pourquoi remonter à la gilde longobarde, misérable artifice inventé pour payer un

impôt? Et si la commune remonte à la gilde, pourquoi est-elle la même dans l'Italie longobarde et dans les régions romaines de la donation? Pourquoi Orviéto et Ravenne ressemblent-elles à Vérone, à Padoue, à Crémone? Que si la commune est romaine, pourquoi là où elle reste dans sa forme la plus pure, comme dans la donation, ne dépasse-t-elle pas, et même n'égale-t-elle pas les villes de l'ancien royaume où elle a été opprimée, écrasée, rasée? Certes, Amalfi, Sorrento, Gaëta, Naples, sont d'anciennes communes, étrangères à l'Italie de Pavie et de la donation et qui survivent dans leur intégrité romaine; pourquoi nous présentent-elles de si misérables mouvements, un pouvoir si faible, une véritable réaction et, en définitive, une véritable agonie? C'est qu'elles ne combattent pas le royaume, ne viennent pas de la révolution, et ne sont pas ce que nous appelons la commune, la ville d'Italie. On ne saurait non plus comparer cette création révolutionnaire à la commune allemande, et moins encore la considérer comme une concession germanique octroyée par l'empereur. Othon Ier a accepté le mouvement, il ne l'a pas créé; il a été appelé, il ne s'est pas imposé; il a interprété la révolution, il ne l'a pas inventée; fédéré et nullement conquérant, il a été entraîné, emporté, dépassé, et c'est pourquoi l'Italie n'a pas, comme l'Allemagne, des communes impassibles, des villes légales, pétrifiées dans les concessions de l'empereur, et si calmes qu'elles semblent mort-nées, bien qu'à la rigueur elles existent. Les antécédents de la commune italienne sont dans le peuple insurgé contre les rois, dans l'Église qui dirige le peuple, dans les évêchés qui se substituent depuis des siècles aux curies romaines, dont on ne peut plus saisir au-

cune trace, si ce n'est quelques souvenirs, rares, confus, impuissants. Le peuple créait une Église républicaine, sous Béranger Ier il prenait les armes contre l'invasion des Hongrois, les tournait ensuite contre l'invasion intérieure du royaume, donnait une signification nouvelle à ses villes, à ses maisons, à l'irradiation des routes, des fleuves, des péages opposés à l'irradiation antipathique des villes militaires; et Othon Ier obéissait à la révolution qui le subjuguait par la nécessité de détruire la tradition des rois. Les villes du Frioul, Vicence, Padoue, Trévise, même Vérone, étaient comblées de faveurs, et le duché de Frioul se décomposait en quatre communes. D'autres faveurs étaient prodiguées à Pise, en haine de *Lucques*, ville royale, à Orvieto, en haine d'*Arezzo*, de *Chiusi*, de *Sienne*, villes militaires. Gênes était détachée de Pavie et de la grande Lombardie à force de priviléges, de sorte que le nom de Ligurie qui, sous les Romains, embrassait toute la haute Italie de l'Ouest, se trouva restreint à Gênes et à ses dépendances. Les centres romains se développèrent, les centres des casernes s'agitèrent par contre-coup, et il en résulta les villes italiennes, ces choses matérielles, vivantes, organisées par un mécanisme administratif quelconque, toutes condamnées à marcher en avant par les routes, par les fleuves, par le commerce, les unes pour empiéter, les autres pour se défendre. Les faveurs accordées aux villes furent le dernier coup porté à l'unité royale. Depuis Othon Ier, les comtes ne sont plus rien dans les villes, ni les ducs dans les duchés; ils n'ont plus de roi qui les groupe, de sol qui les protége; les peuples leur échappent, ils ne peuvent plus conspirer. Jadis Rome était détrônée par Byzance et Ravenne; ensuite, Pavie supplantait

Ravenne, refoulée dans le camp des Romains; plus tard les marches détrônaient Pavie par Spoleti, Vérone, Ivrée, Lucques. Sous Othon Ier, toute unité survivante, toute organisation unitaire, tout centre royal ou ducal se trouva anéanti. Un ordre parti de Pavie n'eut plus de force à Milan, une dépêche de Vérone devint nulle à Vicence; les nerfs, les veines, les artères de l'Italie royale, furent coupées, et les villes en révolution se trouvèrent adjointes à l'Allemagne pour rester fédérales à jamais.

De 960 à l'an mil, la révolution d'Othon Ier déjoue toutes les tentatives royales. Othon Ier est à peine couronné, que le fils de Béranger, Adalbert, conspire pour relever le royaume. L'empereur n'a qu'à faire arrêter Béranger II, sa femme et ses filles : la conspiration s'évanouit. En 965, Aldalbert renouvelle sa tentative en Lombardie : nouvel échec. L'empereur se borne à faire arrêter le chancelier du royaume. L'année suivante, les marquis conspirent : l'empereur descend en Italie, et les conspirateurs vont à sa rencontre lui offrir leurs hommages; il les fait arrêter; personne ne les défend : le mouvement s'arrête. Adalbert se réfugie à la cour de Byzance, pour répéter le rôle du fils de Didier. L'empereur d'Orient, Nicéphore, le seconde par une armée qu'il envoie en Italie. Cette fois, Othon Ier constate son droit par une victoire. Adalbert est vaincu comme jadis Adelchis l'avait été par Charlemagne, Plus tard, Othon II et Othon III se succèdent sans que personne conteste le droit de l'empereur. A la mort d'Othon III, en 1002, l'Allemagne change de dynastie, et on conçoit qu'un nouveau prétendant se présente en Italie. Ardouin, marquis d'Ivrée, se fait couronner à Pavie. Est-il accepté ? Peut-il se soutenir? Dès le début

il est immédiatement attaqué par les troupes du nouveau roi d'Allemagne, saint Henry II. Il a beau remporter une victoire aux Ecluses, ses ennemis ne sont pas en Allemagne, ils sont en Italie : il a contre lui toute la révolution organisée par la maison de Saxe. La noblesse nouvelle lui enlève les marches ; le marquis Thibald, l'ayeul de la comtesse Mathilde, l'attaque au midi ; Bérold, chef de la maison de Savoie, l'attaque sur les derrières, à *Suse;* tout le clergé lui est hostile : l'archevêque de Ravenne, l'évêque de Modène, les évêques de Vérone et de Verceil se déclarent ouvertement pour Henry II d'Allemagne secrète ment appuyés par les évêques de Crémone, de Plaisance, de Pavie, de Brescia, de Como, et surtout par l'archevêque de Milan. Ardouin en est à brutaliser les évêques, qu'il traîne par les cheveux ; et quand Henry II se présente, Vérone lui ouvre ses portes, et l'appelle son libérateur, heureuse d'échapper au roi, « le premier « auteur, dit-elle, de la misère universelle. » Les autres villes imitent Vérone [1] ; Ardouin cède sans résistance ; Pavie est brûlée par les troupes impériales. Henry II est reconnu dans toute l'Italie. Ardouin refoulé dans quelques villes militaires, comme Bobbio et Verceil, ne garde plus qu'un débris du Piémont, et là encore il ne règne qu'en conquérant féodal. « Il prit, dit « la chronique, la ville de Verceil, assiégea Novare, « envahit Como et ravagea plusieurs autres localités

[1] « Verona primo eundem suscipiens exultat in Domino advenisse « defensorem patriæ, autorem vero abiisse totius miseriæ.—Tiebal- « dus gaudet tempus advenisse quo secretum bonæ voluntatis sibi « liceret huic aperire.—.... Inde Bergamum ab Arnulpho imperatore olim devictam itinere attingens Mediolanensem archipræ- « sulem fide. »

« qui lui étaient hostiles. » Le voilà dévastateur, et, en 1014, il en est encore à reprendre Verceil, en ennemi de l'évêque qui est en fuite. Henry II meurt en 1024 : on conspire toujours, mais sans qu'on puisse songer à un prétendant italien. Maginfred, marquis de *Suse*, Ulric son frère, l'évêque d'*Ast*, Hugo et Albert-Azzo Ier, de la famille d'Este, offrent la couronne à Robert, roi de France, ou à son fils, qui la refusent n'étant pas en mesure d'engager une guerre contre l'Allemagne. La conspiration s'adresse à Guillaume IV, duc d'Aquitaine, ou à son fils, qui se rend en Italie pour sonder les forces du pays. Que répond le duc d'Aquitaine ? « L'entreprise, écrit-il au marquis de Suse, n'est « ni possible, ni utile, ni morale ; on ne peut se fier à « vos peuples, ils nous trahiraient. » — Et à l'évêque de Verceil : « Quant aux Longobards (les nobles), « je ne crois pas qu'ils veuillent me tromper ; ils ont « tout fait pour me livrer le royaume. J'aurais pu « l'obtenir, mais à la condition d'un sacrilége, à la « condition de déposer les évêques et de les remplacer « par d'autres évêques. »

On le voit, Othon Ier et ses successeurs protégeaient l'Italie sociale deux fois plus que Charlemagne, et toujours d'après l'ancien plan, le progrès de la démocratie impliquait la déchéance politique la plus absolue ; le royaume que les Franks s'étaient bornés à disloquer se trouvait absolument anéanti. Tel était le renouvellement du pacte de l'Eglise et de l'empire dans la région du royaume.

Dans la donation, Othon Ier est appelé à inaugurer l'Église démocratique telle que la conçoivent les peuples

et les évêques de la Lombardie, une Église collective de tous les archevêques, évêques, abbés et prélats vivant dans la communion d'une même idée contre les rois, les ducs et les doges de la vieille barbarie. Cette fois la séparation des deux pouvoirs est deux fois plus profonde. On ne s'est pas borné à renverser le roi de Pavie; on l'a détruit. La révolution s'empare des États de l'Église; l'abolition du roi, la dislocation de l'aristocratie royale, l'élévation du clergé et celle des communes, ces quatre principes dictés par la haute Italie, réclament un bouleversement complet dans les terres de l'ancienne donation. — Plus de doges-évêques à Rome; il faut que les papes issus de *Théodora* et de *Marozia* disparaissent à jamais comme les rois de Pavie; le nouveau pape sera le demi-dieu des multitudes régnant sur la politique ténébreuse des Romains.—L'aristocratie romaine est vouée à une catastrophe, comme l'aristocratie du royaume; son règne finit. C'est le peuple qui doit commander, en se dégageant des patriciens qui imitent la domination féodale de Pavie. A la suite d'Othon Ier, on voit paraître les comtes de Toscolo, de Segni, de Galeria, avec une importance jusque-là inconnue. Ces rois des paysans de la campagne deviennent le fléau des familles patriciennes.—La donation, cette grande largesse qui reflète sous de vastes proportions toutes les faveurs prodiguées en détail aux archevêques et aux évêques, ne saurait ne pas se développer d'après les principes qui livrent aux pontifes toutes les régions byzantines. Suivant Baronius, Othon Ier accorde soixante villes au pape Jean XII, et si l'acte n'est pas authentique, du moins est-il dans l'esprit du nouvel empire, et on ne saurait révoquer en doute la concession très-évidente de l'exarchat et d'une

foule de droits contestés par les rois italiens[1]. La donation qui s'étend est un nouveau progrès de la démocratie fédérale, une nouvelle déchéance du dogat romain enveloppé par un pontife impérial puisant ses forces hors de la ville unitaire, qu'il écrase au nom de Dieu et des peuples.—Enfin les communes des États romains se développent à l'imitation des communes lombardes : témoin Tivoli qui surgit et qu'on protége, contre l'indépendance, et le règne unitaire de Rome; l'État des doges se désorganise sous l'action de la démocratie catholique, qui se développe par l'empire, par les grandes familles de la campagne et par la donation étendue sur les communes en progrès. Mais dans la haute Italie la démocratie abattait le royaume, création barbare et artificielle, oppression universelle des villes romaines. A Rome, au contraire, la révolution attaque le pape de la patrie, étouffant les patriciens par les vilains, la commune modèle par Tivoli, Toscolo, Galeria, Segni, fiefs militaires subalternes, ignobles et prédestinés à l'obéissance. Othon Ier ne peut plus être l'empereur chéri des Romains, le nouveau Charlemagne délivrant la ville éternelle de l'invasion des Longobards. Il est condamné à paraître en barbare et en sacrificateur; béni à Milan et dans les villes lombardes, il apporte la guerre à outrance contre la civilisation du dogat.

[1] Voyez chez Baronius la donation d'Othon Ier. Elle confirme toutes les donations antérieures, et depuis elle est confirmée et répétée par l'empereur saint Henry II, avec la formule : « Ego Henricus Dei « gratia imperator augustus spondeo atque promitto per hoc pac- « tum confirmationis nostræ, etc. » Ces documents sont révoqués en doute; nous ne les citons que pour signaler la tradition.

Dès 962, nous assistons à la guerre de la révolution impériale contre l'indépendance de Rome. *Jean XII*, petit fils de *Théodora*, s'aperçoit qu'il a trahi la patrie en appelant l'empereur d'Allemagne : à quoi bon un suzerain et pour qui? pour des Romains? Le doge pontifical tend la main au fils de *Béranger* qui rêve le trône de Pavie : la guerre éclate mais toute l'Eglise marche à la suite de l'empereur. Les évêques déclarent *Jean XII* simoniaque, libertin, païen, livré au démon, et dans un concile diocésain où ils se lèvent révolutionnairement contre les lois de l'Eglise, ils proclament un pape impérial qui prend le nom de Léon VIII pour rappeler Léon III, l'homme du pacte de Charlemagne avec l'Eglise. A partir de ce moment, la révolution et la réaction se disputent Rome par des massacres. Othon Ier impose Léon VIII en égorgeant les nobles; à son départ, *Jean XII* rentre à Rome en massacrant à son tour le parti révolutionnaire [1]. Il sort une nuit de la ville pour se rendre chez une maîtresse; guetté dans la campagne, on l'assomme et il est, dit-on, emporté par le diable [2]. L'aristocratie nomme alors *Benoît V* nouveau pape républicain : mais Othon Ier chasse les consuls, pend les tribuns et rétablit Léon VIII en renouvelant en sens inverse le massacre de *Jean XII*. La guerre civile continue, sourde, implacable, mêlée de pourparlers mystérieux, de morts soudaines, d'éclats sataniques; Léon VIII a la vie courte; son successeur prend

[1] « Multa cæde primorum in urbe debacchatus. »

[2] « Quadam nocte extra Romam dum se cujusdam viri uxore « oblectaret, in temporibus adeo a diabolo est percussus ut intra « dierum octo spacium sit vulnere mortuus. » (963).

le nom de Jean XIII et son nom nous dit qu'il promet de continuer le dogat de *Jean XII*. A la nouvelle des conspirations royales de Lombardie on chasse le faux Jean et quand les conspirations sont déjouées, on le rappelle ; mais Othon Ier arrive encore une fois en vengeur : les consuls sont de nouveau déportés, les tribuns du peuple sont pendus, le préfet mis sur un âne est fustigé dans toutes les rues et jeté dans un cachot, le cadavre de Roffredo, chef des insurgés, est déterré, insulté, mis en pièces et jeté à la voirie. Cependant le vice-Dieu des multitudes tremble toujours ; voyez le nom du successeur de Jean XIII, c'est Benoît VI qui rappelle *Benoît V*, continuateur de *Jean XII* ; il est parent d'*Albéric*, ancien consul des Romains. N'est-il pas le simulacre de l'ancienne république? Imposture! A la mort d'Othon Ier, *Francone* étrangle ce faux Benoît, se fait nommer pape lui-même sous le nom de *Boniface VII* et le dogat reparaît tout entier avec l'ancienne impiété des patriciens. Mais à la descente d'Othon II, *Boniface* s'enfuit et les papes de la multitude règnent de nouveau; on voit Donus II, puis l'évêque de Sutri, Benoît VII, puis l'évêque de Pavie, Jean XIV; le nom des deux derniers rappelle les papes de l'indépendance mais *Boniface V* est à Byzance, la capitale qui accueille tous les rois détrônés de Pavie et tous les ennemis de l'empire d'Occident. Il y attend le jour de la vengeance, et à la mort d'Othon II, il reparaît à Rome, où il tue le pape pour règner de nouveau. Au bout de quelques mois il succombe à une tragédie mystérieuse : ses propres domestiques le transpercent de mille coups ; comment, par qui est-il sacrifié? on ne saurait le dire, on peut seulement affirmer que l'aristocratie lui survit et grandit. Pendant quatre mois on ne parvient à

nommer aucun pape; on choisit ensuite un Jean de Rome qu'on ne peut sacrer, puis un Jean XV qui rappelle toujours par le nom *Jean XII*, mais le maître de Rome n'est plus le pape, c'est *Crescentius* de Nomento « inclyta progenies, » d'une famille illustre, dont la prudence rappelle celle d'*Albéric* et comme lui nommé patricien et consul, il se campe dans le château de Saint-Ange, la forteresse de *Marozia*, et promet l'indépendance des doges contre la révolution de l'Eglise. Jean XV, effrayé s'enfuit et l'empereur le réintègre à Rome, mais à son départ *Crescentius* achève l'insurrection, nomme un antipape grec, *Jean*, évêque de Plaisance, et revendique la domination temporelle confisquée par l'Eglise et par la révolution italienne; « Imperium sibi usurpavit. » Rome redevient une république byzantine et à l'imitation de Naples et de Venise, elle se place sous la protection de Byzance. Les légats du doge parcourent l'Italie pour ressusciter le royaume; il s'agit de la retourner tout entière en sens inverse en la soumettant à l'évolution romaine. Mais personne n'écoute la voix de Rome, personne ne songe à la république des tombeaux, et *Crescentius* se trouve seul contre Othon III qui arrive avec l'armée allemande et le nouveau pape Grégoire V, son propre neveu. L'antipape *Jean XV* tombe entre les mains du pape, qui lui arrache le yeux, le nez et la langue, et *Crescentius* assiégé dans le château de Saint-Ange se rend sur parole et il est décapité avec douze des siens. L'Eglise nage dans le sang, les horreurs de la révolution scandalisent les saints eux-mêmes; Saint Nil gémit sur le sort de l'antipape affreusement mutilé; Saint Romuald proteste contre le supplice de Crescentius trahi par l'empereur; et les massacres ne suffisent pas encore

à rassurer Othon III. Il ne peut tenir contre la haine qui déborde; on le voit occupé à prévenir un nouvelle insurrection, il entoure Rome de villes hostiles, de communes privilégiées, il songe à l'isoler en lui enlevant ses juridictions, son influence, son terroir; il ménage Tivoli, et l'insurrection romaine éclate contre l'empereur, qui ne doit son salut qn'à la vitesse de son cheval. Mais la haine le poursuit dans son palais de Ravenne, il est déchiré par les remords. Saint Romuald ne cesse de lui reprocher les meurtres de Rome; enfin il tombe malade et meurt empoisonné, dit-on, par Stéphanie, veuve de Crescentius. Les Allemands groupés autour de son cadavre sont pourchassés par les insurrections et ne sont rassurés qu'en arrivant à Vérone; un frisson de douleur parcourt l'Italie. Ôn pleure sur le sort de Rome, on pense à la grande injustice de la justice nouvelle. Sous la triste impression du règne d'Othon III, le roi Ardouin se présentait à Pavie et combattait les évêques, mais la révolution le renversait, le jetait dans un couvent, le montrait plus inique que l'empereur, et la nouvelle liberté se trouvait réhabilitée par l'empereur saint Henry II d'Allemagne. Rome seule gémissait et son gémissement arrive jusqu'à nous par Benoît de Saint-André. Rude, grossier, compilateur ignorant, ne dédaignant pas les fables, il parle avec un accent de vérité qui saisit quand il pleure sur Rome écrasée par la maison de Saxe. O Rome, dit-il, combien de fois n'as-tu pas été opprimée et foulée aux pieds! et tu as été prise par le roi de Saxe, et tes peuples ont été transpercés, et ta puissance est détruite; ton or et ton argent s'envolent dans la bourse des barbares; tu étais mère et maintenant tu es fille, tu as perdu tes trésors, on t'a spoliée, on t'a violée, toi qui avais trois cent quatre-vingts

tours et quarante-six châteaux, quinze portes et un immense territoire. Malheureuse! la ville Léonine!

Othon Ier appliquait au midi le même système de terreur. Ennemi de Rome, où il détruisait l'indépendance, il était aussi l'homme abhorré des républiques byzantines. Il n'avait plus qu'à s'avancer par la force d'une conquête longobarde, en improvisant dans le midi l'unité royale qu'il détruisait dans le nord. Le pire parmi tous les États de la fédération byzantine était Capoue, ville conquérante, ville de traverse entre Rome et la basse Italie. Sa dynastie se développait, disait-on, par la trahison, transmise de père en fils comme un héritage sacré. Venimeuse et famélique, elle trompait tour à tour Bénévent et Salerne, Gaëte et Rome, les Longobards et les Grecs, l'Orient et l'Occident; mobile à tous vents, frappant, trahissant tout le monde, abhorrée dans tout le midi, elle aspirait à refaire à son profit l'antique unité de la Lombardie mineure, cet État que les papes disaient haï de Dieu. Othon Ier prodigue les faveurs aux comtes de Capoue et les jette sur les États indépendants qu'il veut subjuguer, comme Rome, en les soumettant à sa suzeraineté impériale.

Capoue est transformée en principauté; à sa proie de Bénévent on ajoute le duché de Spoleti et Camerino; le pape imite l'empereur, et prodigue les faveurs à la nouvelle principauté unitaire et conquérante. En 966, son diocèse devient un archevêché; en 969, Bénévent, province de Capoue, est élevée à son tour en archevêché, et c'est avec Pandolfe Tête-de-Fer qu'Othon Ier cherche à s'étendre dans la basse Italie. En 968, Othon Ier prend Bari, secondé (et non pas combattu, comme dit Sigone) par Capoue et Bénévent.

L'année suivante, l'invasion impériale renouvellée devaste les Calabres et s'avance par le pillage et l'incendie[1]. Pandolfe Tête de Fer qui la seconde encore attaque les Grecs à Bovino et s'aventure jusqu'à tomber entre leurs mains. En 970, nouvelle expédition impériale pour dégager Capoue assiégée par les troupes byzantines ; en 978, Salerne échoit à Pandolfe, ainsi maître d'une sorte de royaume composé de Spoleti, Camerino, Capoue, Bénévent et Salerne, réunissant l'ancienne principauté de la Lombardie mineure, plus le duché de Spoleti qui donnait à Gui et à Lambert la couronne impériale. Les bienfaits d'Othon Ier ne pouvaient être mieux placés; Pandolfe devenait le grand allié de la révolution impériale et pontificale. « Il fut « dit la chronique, pieux, charitable ; aima la justice, et « fut grand protecteur des moines. » En 965, il donne asile au pape Jean XIII, chassé de Rome par la république; il fait tuer à Rome le comte Roffredo, chef de l'insurrection des patriciens qui appuyaient la dernière tentative du fils de Béranger II, pour relever le royaume. Évidemment il se proposait de subjuguer la basse Italie par la force de l'unité et de la conquête, tandis que l'empereur régnait sur le nord au nom de la liberté et de la fédération.

Voici quel fut le résultat de la révolution pontificale et impériale se propageant par l'unité et par la terreur sur les terres prédestinées au pontife. Toutes les républiques ralliées à Byzance, restèrent plus que jamais en dehors du pacte italien, et voulurent toutes

[1] « Calabriæ fines venit (imperator) incendiis et deprædationi« bus eam vehementer afflixit et multa damna vel oppressiones « gessit in principatu Salernitano. » (ANONYME SALERNITAIN.)

éviter le sort de Rome; le pape et l'empereur furent déjoués, et ce fut justice : le pacte de Charlemagne, signé au nom de la liberté et de la fédération, ne devait pas être livré aux trahisons de Capoue.

Sous le doge Marino, Naples, combattait Othon Ier et quoique la ville manque de documents, nous savons, à ne pas en douter, qu'elle est l'ennemie acharnée de la principauté de Capoue. Elle reste indépendante.

Amalfi avait recouvré son calme depuis 903; avec les descentes d'Othon Ier ses révolutions recommencent. En 968, le doge est tué; en 982, Manso est détrôné par Oferio; au bout de deux ans, Oferio est détrôné à son tour par Manso, et les révolutions continuent. Quels sont les partis qui se combattent? La chronique d'Amalfi est silencieuse comme celle de Naples; Gaëta et Sorrento ne parlent pas; mais Venise parle toujours, et nous voyons que les doges, représentants de l'indépendance, sont condamnés à combattre un vain peuple que le clergé veut inutilement rallier à l'Italie.

Ainsi, à l'arrivée d'Othon Ier, Venise est agitée comme aux temps de Charlemagne; les deux partis du doge et du peuple se lèvent de nouveau, l'un pour résister, l'autre pour se donner. En 976, le doge Candiano est massacré avec son fils; on voit la même année, les Caloprini aux prises avec les Morosini exilés. Les derniers s'adressent à l'empereur; les voilà partisans du pacte pontifical et impérial pour ouvrir les lagunes à la révolution italo-allemande. En 983, Capdargore se révolte contre Venise; cette année même, Bellune tente une incursion, et la république évoque la tradition du doge qui précipitait le patriarche du haut de la tour de Grado, pour emprisonner les femmes et les familles des exilés; on rase les maisons des Morosini, on cesse

de payer le tribut à l'empereur. Venise s'isole plus encore que Naples, Amalfi, Sorrento, Gaëta, et désormais elle cesse d'appartenir à l'Italie; le pape et l'empereur ne pourront plus y pénétrer, qu'en étrangers. Othon III, qui la visite par curiosité, arrive et part incognito.

L'exemple de Venise nous autorise à supposer dans le midi un élan de haine républicaine contre l'unité meurtrière de Capoue; élan qui rajeunit Byzance, protectrice des doges menacés. Bari, prise par Othon en 969, et reprise par les Grecs, devient la capitale du Catapan, la nouvelle Ravenne du midi, prête à secourir les républiques défaillantes devant l'unité capouane. En 982, Othon II qui veut s'aventurer au milieu des républiques, entraîne avec lui une immense armée d'Allemands et d'Italiens, et force les Romains, les Béneventains, les Salernitains, les Napolitains à le suivre sur le champ de bataille; mais déserté à Bresantella par tous les États du midi, ses Allemands se déconcertent et, battu, c'est à peine s'il peut gagner à la nage un navire marchand d'où il se sauve en se jetant de nouveau à la mer pour rejoindre les siens. En 1013 les Grecs bâtissent Troie, en face de Bénévent, comme pour venger la défaite de l'ancien Priam; en 1018, ils bâtissent Draconaria, Fiorentino; en 1019, ils arrivent à Ascoli; le pape effrayé se rend en Allemagne, pour solliciter une intervention impériale.

Enfin cette Capoue quasi royale, improvisée, en 978, pour écraser les républiques, ne peut tenir à l'élan byzantin qui l'attaque, et retourne ses nobles contre l'Allemagne. Son unité factice ne repose que sur la seule tête de Pandolfe, dit Tête-de-Fer. A la mort de Pandolfe, Salerne envahie par le doge d'Amalfi, redevient grecque, et plus tard elle reste grecque avec ses ducs,

malgré les interventions impériales. A la même époque, Bénévent repousse le fils de Pandolfe, Landolfe IV; Spoleti et Camerino sont détachées de Capoue désormais impuissante. L'agitation grecque arrive dans la ville même; à la mort de Pandolfe Tête-de-Fer, il y a une éruption du Vésuve, et le peuple dit que c'est Pandolfe, l'homme de l'Eglise et de l'empire, qui descend aux enfers. En 993, l'insurrection atteint Landolfe IV, qui est assassiné et spolié; l'archevêque, son ami, est empoisonné, c'est *Laïdolfe* qui règne avec l'alliance des Grecs contre la révolution italienne. Sept ans plus tard, Othon III, le bourreau des Romains, arrive à Capoue, détrône *Laïdolfe,* impose Adémar et, au bout de quatre mois, Adémar est chassé. *Capoue* reste grecque comme *Salerne*, *Naples*, *Amalfi*, *Sorrento*, *Gaëte* et toutes les républiques fédérées avec le *Catapan* de *Bari*.

CHAPITRE VI

LA RÉVOLUTION ITALIENNE DANS TOUTE L'EUROPE.

La révolution contre les anciens rois — dans la fédération germanique,—dans les divers États de l'Allemagne.— Fondation de la monarchie moderne en France,—en Danemark,—en Pologne,— en Hongrie.—Les fédérations du Nord,—Suède,—Norwège,— Russie.— L'Angleterre manque sa révolution.— Les États de l'Espagne la traduisent en victoires sur les Maures à l'extérieur et en franchises contre les comtes à l'intérieur.—L'Europe tour à tour fédérale et unitaire.—La révolution italienne dans l'Église.

Le nouveau mouvement de l'Italie modifie l'Europe tout entière, en transportant partout l'opposition entre l'Eglise nouvelle et les rois de l'ancienne barbarie.

L'Allemagne est la première à subir l'influence italienne. Sous Othon Ier elle est une vaste fédération, sans capitale, avec un empereur nomade, et une diète nomade comme son empereur, qui gouverne les Etats en fractionnant les fiefs pour les mettre tous en équilibre. Le progrès de l'Allemagne devient celui de la liberté interprétée au point de vue politique et fédéral. Aux quatre duchés primitifs de Saxe, de Bavière, de Souabe et de Franconie on voit s'ajouter les nouveaux duchés de Lorraine, de Carinthie et d'Alemanie. Plus tard paraît un huitième duché, par la scission de la Lorraine en deux parties distinctes. Les duchés disposent de la couronne impériale et l'augmentation de leur nombre est une véritable réforme électorale. La liberté se fait jour dans les nouvelles élections :

dès 1002, on voit plusieurs aspirants à la couronne impériale; les assemblées provinciales se multiplient pour préparer l'élection du nouvel empereur; l'élection ôte la couronne à la maison de Saxe, et la donne à saint Henry II de Bavière. On lui demande de nouvelles franchises, qu'il ne manque pas d'accorder. A l'élection de Conrad II les huit duchés fonctionnent; on voit la grande réunion électorale de Mayence: Conrad II choisi dans la nouvelle maison de Franconie, écarte un compétiteur, Ernest II, duc de Souabe, chef d'une ligue opposante. Il le met au ban de l'empire, et c'est pour la première fois que l'élu fait appel aux Etats par l'acte fédéral du ban. En arrivant à l'empire, les nouveaux élus perdent le duché, et ne conservent que les alleux. Quelquefois les ducs refusent la couronne impériale pour garder la domination plus absolue du duché. Il en résulte que les empereurs, moins puissants que les ducs, restent toujours fédéraux, toujours intéressés au fractionnement des duchés. Conrad II fortifie la liberté fédérale par l'hérédité des fiefs, qu'il applique aux petits Etats, tandis que les duchés sont viagers : les petits Etats gagnent ainsi des dynasties; les duchés sont contenus dans leurs confins, et l'empereur devient de plus en plus l'homme de la liberté germanique. Plus tard, les évêques prennent le pas sur les ducs; les villes s'arment... Telle est la forme extérieure qui accueille le progrès italien; dans chaque État de l'Allemagne, nous retrouvons les idées mêmes de l'Italie.[1]

La Bavière, ennemie du royaume des Longobards, se développe par la révolution religieuse. Othon Ier lui accorde les duchés d'Aquilée et de Vérone; son duc Henry III combat le dernier prétendant ita-

lien et nommé empereur sous le nom de Henry II, il est plus tard canonisé par l'Eglise. — En 976, la Carinthie prend l'Istrie par un mouvement analogue à celui de la Bavière, qui s'étend par la révolution italienne.—En Bohême nous trouvons Boleslas II, qui fonde l'évêché de Prague vingt églises, et extermine deux rébellions païennes (967—999). Le margraviat d'Autriche se renouvelle avec Léopold l'Illustre, qui meurt en 994. En Flandre, on voit Arnold le Grand et saint Gérard réformer tous les monastères (965). En Souabe et en Alsace, c'est Conrad II dit le Glorieux, qui paraît en 982. Vers 1015, les Pays-Bas secouent la domination de la haute Lorraine, par Louvain, Namur, le Hainaut et la Frise, et ce fractionnement atteste un nouveau progrès de la liberté fédérale. Utrecht se réveille avec Boldric, son grand évêque, qui meurt en 976; les successeurs de Boldric répriment les rébellions féodales des comtes de Hollande, et l'Eglise d'Utrecht déborde sur la Hollande comme font les diocèses d'Italie sur les marquisats du royaume. — Cologne se lève avec Brunon, « archidux et archiepiscopus, » frère de l'empereur Othon Ier. Il paraît quand Othon Ier demande au pape Agapite II le couronnement impérial. Brunon défait les grands, combat les duchés limitrophes et sépare la haute de la basse Lorraine. Par son influence, Trèves, Toul, Metz, Verdun sont immédiatisées dans l'empire, c'est-à-dire, enlevées à la domination des ducs et rendues indépendantes. — A Liége, le grand évêque Notger paraît en 972; attaqué dans son palais par les grands, il s'arme, se jette sur les assaillants, les prend et les pend presque tous. En 980, Lindnel, seigneur de Chèvremont, infeste les alentours, inaccessible à toutes les attaques; Notger pénètre

dans son château avec une procession de 500 soldats habillés en prêtres. Lindnel se tue en se précipitant du haut du rempart, sa femme se jette dans un puits et le château est démoli. Quand Notger meurt, les citoyens inscrivent sur son tombeau : « Nous de- « vons Notger à Jésus-Christ, et notre renaissance à « Notger. » — A Trèves, c'est l'évêque Egibert, qui règne de 975 à 1008, « monachorum præcipuus tutor; » il règne comme les évêques italiens au nom de l'Eglise et du peuple. — Brême reçoit sa liberté et l'immunité de l'empereur Othon Ier, et se dégage du vasselage de Cologne, malgré les réclamations de l'archevêque Brunon. — Magdebourg devient un archevêché en 968; l'archevêque reçoit les régalies; les chanoines requièrent le droit d'élection, et la nouvelle église se lève comme un rempart contre la barbarie des Russes. — L'évêché de Fisingue, en Bavière, s'enrichit par de vastes donations; en 995, il est régi par saint Gotescalc, et se développe sous la protection de l'empereur saint Henry II de Bavière. — Saltzbourg, également en Bavière, est régie à son tour par un saint; en 990, son évêque Hartwik fait des miracles. — Hildesheim prospère sous saint Bernward, qui meurt en 1022. — Metz est restaurée par l'évêque Théodoric (962). — L'église de Bâle est refaite par l'empereur saint Henry II; et ses citoyens s'écrient naïvement :

O Henrice nobilis
Clero valde utilis.

Les évêques hostiles au peuple sont de rares exceptions. A Cambrai, on les combat ouvertement. D'après la légende de Mayence, l'évêque Hatton est dévoré par les rats, au milieu du Rhin, sur sa tour féodale.

Voisine et par conséquent ennemie de l'Allemagne, la France se développe en sens inverse avec la forme de l'unité. Si elle cédait à la fédération, elle serait décomposée par l'Allemagne, qui l'entame par la Flandre, par la Bourgogne, par la Provence, et de fréquentes rebellions qui cherchent à s'étendre en Normandie, en Bretagne, en Gascogne et sur la France tout entière. De là Hugues Capet qui s'élève dans le centre de Paris. Son élévation n'est sanctionnée par aucune assemblée; son sacre de Reims est conquis par une bataille contre Charles, duc de Lorraine; son autorité viole toutes les lois et toutes les libertés qui se développent dans l'empire germanique. Plus d'élection, la couronne est héréditaire; plus de franchises fédérales, les pairs sont réduits aux six ducs de Champagne, de Normandie, de Bourgogne, d'Aquitaine, de Toulouse et de Vermandois. Les six pairs sont paralysés par six pairs ecclésiastiques, tous dévoués au roi. En Allemagne, le roi renonce à son duché, et c'est la fédération qui le prend; en France, Hugues Capet trompe la vieille loi carlovingienne. En affectant de donner son duché à la monarchie héréditaire, il le donne à sa propre personne : il y renonce comme duc et le garde comme roi, pour le tourner contre le pouvoir des vassaux. Sa mission est de supplanter tous les pairs. C'est ainsi qu'il fixe cette grande usurpation de l'unité et du despotisme qui rendent la nation inaccessible aux ligues qui l'entourent. Mais le despotisme doit se justifier sans cesse aux yeux du peuple par la suprême nécessité d'une révolution continuelle. Les grands disent que Hugues Capet est fils d'un boucher; l'histoire le trouve à la tête de la plus vaste démagogie de l'Europe; il est l'homme du peuple, l'élu des plébéiens, qui met la

liberté au profit de l'égalité. Enfin comment propager l'égalité en dépit de la loi, si ce n'est au nom de l'Église? C'est l'Église qui méprise la légalité des anciens royaumes, et la France devient le pays des conciles, tandis que l'Allemagne reste le pays des diètes. Tel est le renouvellement de la France sous le contre-coup de la révolution germanique. Le vieux royaume des carlovingiens s'évanouit comme l'État de Béranger; la nouvelle monarchie s'étend par l'unité, par le despotisme, par la démocratie, en interprêtant sans cesse la nouvelle Église qu'a créée la révolution italienne.

Limitrophe et opposé à l'Allemagne, le Danemark se développe comme la France : Harald à la dent bleue est baptisé en 965; les sacrifices des victimes humaines cessent; on abandonne Lethra, centre sanglant du royaume barbare, et c'est à Rosckild que l'on fixe la capitale du nouveau royaume converti. A quoi sert la conversion? A abaisser les grands. La première tentative ne suffit pas. Harald est assassiné, *Swen* lui succède avec la réaction païenne jusqu'à Canut II le Grand, qui fortifie la monarchie par un nouvel accès de démocratie et de religion. Il dicte « les lois de la cour et du « peuple, » abolit la peine de mort, protége les faibles, défend la vente des chrétiens, diminue les impôts; et toujours dévoué à l'Église, il dépose sa couronne sur la croix. En Angleterre, sa conquête se propage par les églises et par les monastères. Plus tard, sous le roi saint Canut IV, les évêques du Danemark sont les égaux des Jarls et précèdent les sénateurs.

La Pologne grandit, comme le Danemark, au rebours de l'Allemagne, par l'unité, par le despotisme et par la religion. En 960, son roi, Mieczyslas Ier, renverse les idoles; fonde neuf églises, appelle des théologiens

étrangers; tout homme qui refuse le baptême est puni de mort. Vers l'an mil, Boleslas le Grand achève la conversion des Polonais. Le pays est divisé en quatre districts; tout district est confié à un châtelain. Tout homme ayant un cheval et un équipement complet est anobli. On aboutit à l'unité avec un peuple de nobles. Les frères de Boleslas sont expulsés, nouvelle défaite de la liberté, Boleslas conquiert la suzeraineté de la Bohême. Il convertit par l'épée les Prussiens, brûle Kief aux Russes, et ne cesse de combattre pour la foi contre la loi, toujours entouré de théologiens français et italiens, toujours dévoué au pontife romain, toujours hostile à l'aristocratie du vieux temps. La loi est funeste à la Pologne. En 1034, elle ne protége pas la régente Rita, qui doit s'enfuir avec son fils Kasimir Ier. L'anarchie dévaste les villes, rase les villages et *Maslaw*, le roi de l'aristocratie, rétablit l'idolâtrie. La Pologne se dissout; elle est à moitié envahie. Qui la sauve? Encore la foi. Les évêques s'unissent aux royalistes, Kasimir Ier est rétabli; on l'appelle le restaurateur, et la Pologne de Mieczyslas Ier et de Boleslas le Grand reparaît alors ornée de missionnaires de France et d'Italie.

La Hongrie, heurtée par l'Allemagne, sa voisine, et son ennemie, s'organise par l'unité, comme la France, le Danemark et la Pologne. Vers l'an mil, son roi saint Etienne inaugure la révolution catholique, qui le rend despotique, populaire et féroce. Les idoles sont renversées, les prêtres divinisés, le grand Code soumet tout à la religion, qui s'impose à coups de fouet; le torrent catholique emporte les débris de la vieille légalité hongroise, et il en sort la Hongrie moderne, création du Saint-Siége, entièrement fondée sur le talisman sacré

de la couronne octroyée par le pape à saint Etienne, despote bienfaisant d'une race indomptable.

Dans les régions au delà du Danemark, de la Pologne et de la Hongrie, la liberté, la légalité, la fédération reparaissent comme en Allemagne, mais avec une teinte plus sombre; on voit que la lumière d'Italie s'éteint au loin.

Voisine et ennemie du Danemark unitaire, la Suède se défend par sa loi confiée à la race des *paysans;* le roi Erik ne propage la foi qu'en tremblant: « Pourquoi lui demande un missionnaire, recules-tu devant ce paysan? — Ce paysan, répond le roi, a plus d'influence que moi. » On ne peut convertir les Suédois par le fer et la corde; le catholicisme, se borne chez eux, à une sorte de conspiration royale. Olof, qui succède à Erik, obéit aux injonctions des paysans et n'ose pas laisser le nom chrétien de Jacques à son fils. Les missionnaires le poussent à brûler le temple païen de *Upsal;* « ce serait, « répond-il, votre ruine et la mienne. »

La Norwège marche comme sa sœur la Suède, avec les mêmes partis, les mêmes amis, les mêmes ennemis. Ses paysans repoussent le christianisme, et son roi ne peut pas l'imposer. Haquin Ier doit vider la coupe de Thor et manger la chair sacrée du cheval; il est assassiné dans une caverne pendant son sommeil. Olof Ier, le saint de la Norwége, est assassiné comme Haquin. On se méfie de la religion unitaire et conquérante du roi de Danemark.

Hostile à la Pologne unitaire, la Russie, ce mystère du nord, se développe fédérale comme l'Allemagne avec des formes en retard qui rappellent confusément la liberté carlovingienne. Depuis Rourik, ses princes se partagent les provinces en combinant l'unité de la

dynastie avec la division des Russies. Il y a deux capitales, *Nowgorod* et Kief; la première est une république comme *Naples*, *Venise* ou *Raguse*, la seconde est la ville sainte de l'idolâtrie et penche au despotisme. *Nowgorod* l'emporte sur Kief et dirige les Russies contre Kief, qui fraternise avec les ennemis de la patrie, les ducs de la Pologne. Quand la Russie reçoit le choc de la révolution polonaise, elle se réorganise sur-le-champ et toujours au rebours de la Pologne. Son Othon I[er] est *Valdimir*, le prince de *Nowgorod*; il envahit Kief; en 980, maître unique de toutes les Russies son premier soin est de chercher une religion hostile à l'idolâtrie de Kief et à la Foi polonaise pour doubler les forces fédérales de la Russie. Il envoie dix commissaires à l'étranger à la recherche d'un nouveau dieu; et ils lui rapportent le dieu obéissant de Byzance, un dieu soumis à la loi. Dès lors la grande idole de Peroun de Kief est accablée de coups et jetée dans le Borystène; celle de *Nowgorod* subit le même sort; tout le monde se soumet, et le nouveau Dieu est accepté par la volonté générale, sans le fouet des Hongrois, sans les supplices des Polonais, sans la cruauté des Danois. Peu importe qu'on prodigue les honneurs au clergé, qu'on lui accorde les tribunaux, que les juges ecclésiastiques deviennent compétents pour presque toutes les violations du code civil et criminel, considérées comme autant de péchés; peu importe que le clergé soit juge de tout ce qui concerne les mariages, les familles, les profanations, les procès sur les poids et mesures et que Dieu règne sur tout : ce sont là des lois carlovingiennes, la Russie est en arrière d'un siècle, mais sa forme reste toujours légale et fédérale. Ainsi, à la mort de *Valdimir*, il y a deux princes, *Jeroslaf* à *Nowgorod* et Sviatopolk à

Kief; les deux États se disputent encore la suprématie, leur lutte est encore la lutte de la fédération contre l'unité; et qui triomphe? qui dirige les Russies? c'est *Nowgorod*. Si la légalité et la liberté étaient vaincues, Kief, la ville sainte, deviendrait l'alliée de la Pologne, un fief polonais; les Russies seraient envahies, déchirées, ravagées, le lien qui les unit serait détruit par une unité fictive, fondée sur un duc étranger et ennemi. *Nowgorod* triomphe toujours par la loi, par une force républicaine, par une insurrection contre son propre prince *Jeroslaf;* un instant *Jeroslaf* se trouve entre l'insurrection qui le repousse et le prince Sviatopolk de Kief qui le menace; il se soumet à l'insurrection, et dès lors il se trouve deux fois plus fort que son adversaire: Sviatopolk vaincu est jeté dans l'alliance polonaise, forcé de combattre avec les armes de la Pologne, et il disparaît en laissant les Russies libres et fédérales avec le souverain de *Nowgorod*. *Jeroslaf* publie des codes, appelle des étrangers, baptise les os de ses ancêtres et marie sa fille avec le roi de France Philippe Ier (980–1054). La liberté russe ne se borne pas à la forme fédérale qui imite le système carlovingien, il y a plus: à la rigueur le titre de grand prince n'est pas héréditaire, le successeur présumé n'est pas l'aîné, c'est le frère du prince, et cette loi est violée sans cesse pour faire place au plus digne; faute d'élections régulières, la liberté du choix se fait jour par les insurrections, par les guerres, par les prétendants qui se multiplient, par l'éternelle opposition de Kief qui résiste à *Nowgorod*, par la pluralité des Russies qui imposent au grand prince de respecter la volonté des provinces. La liberté russe a ses congrès, *Nowgorod* se gouverne par des assemblées et par un doge indépendant du prince. Oleg,

le régent des Russies, en s'adressant à l'empereur Léon de *Byzance*, parle en son nom et au nom de tous les autres princes boyards; le chef des Russies ne prend que le titre de *Kniaf* ou de grand prince, ses domestiques s'appellent ses amis, ses soldats s'appellent ses enfants; l'aristocratie des boyards compte toujours comme un pouvoir dans l'Etat.

L'Angleterre, envahie par les Danois, ne compte pas. Nous l'avons omise à dessein. Cependant pourquoi est-elle envahie? Parce qu'elle ne sait pas prendre au rebours les États unitaires qui l'entourent, ni s'intervertir pour fixer son antithèse, comme font la Russie, la Suède et la Norvége, toutes légales et fédérales en haine de la Hongrie, de la Pologne et du Danemark, expansives par la force de l'unité, du despotisme et de la théologie. Qui trahit l'Angleterre? Qui la livre à l'invasion danoise? Les moines, les évêques, saint Dunstan, qui élève saint Édouard II, le roi des moines, espèce de Hugues Capet avorté. Il est assassiné. *Ethelred*, qui lui succède en roi fédéral et légal, pourrait sauver l'Angleterre. Mais les moines conspirent; la théologie supplante les rois par les couvents. Il est trahi dans les comtés, sur les flottes; le massacre des traîtres ne porte pas; les Danois, appelés par l'insurrection, arrivent d'abord avec *Swen*, ensuite avec Canut, et l'Angleterre succombe.

Au midi, l'Espagne est libre et fédérale, comme la Suède, la Norvége et la Russie, par la nécessité de prendre au rebours le grand ennemi de la patrie, l'islamisme, qui s'étend par l'invasion unitaire de Cordoue. L'Espagne des chrétiens se compose des quatre États de Léon, de Castille, d'Aragon et de Navarre, et de quelques terres subalternes; elle s'étend par la fédé-

ration tacite des quatre capitales de Léon, Burgos, Saragosse et Barcelone : les mariages ou les testaments des rois sanctionnent et interprètent la fédération d'après les procédés carlovingiens. Ici pas de despotisme, pas de théologie. La dévotion espagnole n'est pas celle de la France, elle ne sonde pas les consciences, elle n'admet pas de subtilités, elle n'élude pas la loi, elle ne viole pas la liberté, elle ne propage pas l'égalité; elle est soumise à l'unique idée de combattre le royaume de Cordoue, de délivrer la patrie : tout combattant est fédéré, tout fédéré est catholique; cela suffit, tout le monde doit être cru sur parole. Les Espagnols s'élèvent au-dessus de tout par la loi de l'honneur ; ce sont eux qui découvrent cette loi éminemment séculière et moderne ; l'honneur n'admet pas de dispense, n'accepte pas d'absolution; il émane du moi, se pose inflexible, et si la parole est donnée, on cédera le royaume de Castille pour un cheval, les cailloux eux-mêmes seront des trésors si le Cid le déclare au juif de Castille, la morale elle-même sera sacrifiée. La liberté du guerrier espagnol crée des saints héroïques qui arrivent dans la légende sans traverser la théologie; à chaque bataille contre les Maures, les miracles jaillissent du cliquetis des épées, et on entre dans l'église à cheval par la voie du roman. Point de conciles, point d'hérésie, point de dissidences théologiques, personne ne songe aux principes, personne ne les conteste; les Espagnols sont un peuple de nobles et de soldats, leurs évêques sont des capitaines, leurs rois sont des présidents des cortès, aucun code ne fonctionne s'il n'est adopté par les évêques et par les barons. — De 960 à 1000 la fédération faiblit; des rois chrétiens s'allient avec les Musulmans pour empiéter mutuellement les uns sur les autres ; le

royaume musulman bouleverse les Espagnes. Mais vers l'an 1000, sous le choc de la révolution italienne, nous trouvons l'union : en 1002 les rois remportent sur les Maures la grande victoire de Calatanazor. A partir de ce moment l'islamisme est miné comme le royaume de Pavie ; en 22 ans douze émirs se succèdent, l'unité de l'émirat se décompose pour céder la place à un fractionnement qui donne jusqu'à douze Etats distincts et séparés. C'est l'Espagne chrétienne qui se développe. Son mouvement général se répète comme en Allemagne à l'intérieur de ses divers États.—Vers l'an 1000 la Catalogne nous montre sous An Borell neuf cents «oms de paratge;» elle a sa liberté républicaine. —Vers l'an 1000, en Aragon, on voit Sancho le Grand; ses sujets libres comme l'air disent qu'ils ont eu des lois avant d'avoir des rois; leur révolution crée les fuéros d'Aragon.—Léon se dégage des Maures vers 1020, Alphonse V reconstruit la capitale, accorde les fuéros, et réforme la loi gothique.—Enfin la Castille naît d'une rébellion contre le roi Léon, et le comte Fernand Gonzalès guide cette avant-garde surhumaine d'une armée de héros : on conçoit que l'émirat soit brisé; la fédération des Espagnes s'achève par un État qui vit de batailles et de miracles, entraînant à sa suite les fédérés contraints de le vénérer dans leur propre intérêt. Un roi qui veut frapper un sanglier sur la terre limitrophe de la Castille se trouve paralysé du bras; quand il s'avance pour l'envahir, tous les évêques l'arrêtent. Bientôt le comte de Castille est proclamé roi.

L'Europe se trouve disposée comme les intervalles d'un échiquier, les uns blancs, les autres noirs; les uns unitaires, les autres fédéraux; chez les uns la religion

l'emporte sur la loi, chez les autres la loi l'emporte sur la religion; les uns s'avancent par l'égalité, les autres par la liberté. La nécessité de la guerre condamne tous les peuples à se développer au rebours les uns des autres, et c'est également la nécessité de la guerre qui les force tous à accepter avec l'une ou l'autre des deux formes la révolution italienne qui se propage. Tout État attardé, tout peuple qui s'oublie ou qui ne prend pas son assiette en opposition avec ses voisins se trouve faible, impuissant, en contradiction avec lui-même et subjugué comme l'Angleterre. Si on cherche l'influence italienne dans une propagande directe et uniforme, on ne la saisit pas, il faut la nier; si on la suit dans le choc des actions et des réactions qui s'étendent opposées les unes aux autres, de l'Italie à l'*Allemagne*, de l'*Allemagne* à la France, au Danemark, à la Pologne, à la Hongrie, et de ces régions à la *Norvége*, à la *Suède*, à la *Russie*, à l'*Espagne*, on voit partout la catastrophe du royaume d'Italie reproduite avec une exactitude similaire, partout l'ancien État carlovingien ou païen disparaît pour céder la place à un nouvel État libre par les diètes, ou populaire par le roi.

L'Église résume dans son histoire tout le mouvement de l'Italie et de l'Europe; elle multiplie ses abbayes, ses évêchés, ses archevêchés; elle élève Magdebourg, Bamberg, Mersbourg, Capoue, Benevent, Otrante; on renouvelle ou reconstruit les édifices religieux. Vers 1030, saint Poppon rétablit à lui seul quatorze monastères dans le diocèse de Liége; la mère d'Othon Ier réunit d'un seul coup trois mille moines dans son couvent de Polden. La dissolution du royaume longobard au profit des anciennes villes commerciales, ce retour vers les circonscriptions romaines, cette désertion de *Pavie*

pour Milan, de *Fiesole* pour Florence, de *Cividal* pour Aquilée, de *Lucques* pour Pise, se reproduit confusément dans tous les États de l'Europe au profit de Paris, de Trèves, de Cologne, de Mayence, de Rotschild, de Novgorod, etc. Les nouveaux conciles suivent le mouvement qui dégrade la féodalité; on y parle moins de l'eau bénite et de la magie religieuse des temps carlovingiens, et beaucoup plus des juridictions, des droits, des franchises du clergé, qui sont celles du peuple. Les nouveaux saints que l'on canonise ne sont plus les impassibles momies qui formaient la série des évêques de Liége, de Trèves, de Milan, de Cantorbéry, aveuglément sanctifiés pour sanctifier le rang qu'ils avaient dans l'Eglise; les nouveaux saints sont pris au cœur de la révolution; ce sont Mathilde, la femme de Henri Ier, le roi fédéral de l'Allemagne; Adélaïs, la femme d'Othon Ier, l'héroïne du clergé italien; Henry II et sa femme Cunégonde, chefs de la révolution de Bavière, qu'ils doublent en la transportant dans l'empire; saint Harold de Danemark, saint Étienne de Hongrie, saint Gotescalc, prince des Sclaves, sont à leur tour les nouveaux chefs de la démocratie européenne. Les évêques canonisés dans cette époque, saint Oswald, saint Ethelred de Vinchester, saint Ulric de Ausbourg, saint Volfang de Ratisbonne, saint Libentius de Brême, saint Héribert de Cologne, saint Bernard de Hildesheim, saint Meinvers de Padeborn, saint Adalbert de Prague, etc., sans compter les abbés et les moines, sont tous, à leur tour, des tribuns des peuples contre la barbarie des temps antérieurs. On accueille dans l'Église toute l'Europe insurgée avec ses formes tristes, joviales, militaires, spleeniques. On déifie la mansuétude, on déifie la colère; il y a toute une série de miracles qui transporte dans un

monde fantastique la révolution européenne. A l'imitation des cathédrales, le panthéon catholique admet tout; nous y trouvons saint Nil, le bon Calabrais, qui demandait à sauver l'antipape de la république romaine; nous y trouvons saint Romuald, ce brave Longobard, ennemi des traîtres qui livraient Crescentius à la vengeance impériale. L'Eglise est une vraie république. Dans la religion même, l'influence de l'Italie et de Rome n'est ni directe ni uniforme comme le rayon du soleil qui s'étend; elle se développe en admettant l'antithèse des monarchies et des fédérations, de la foi et de la loi. Au reste, chaque région a ses conciles, les saints sont canonisés dans les divers diocèses, avec des idées opposées; le clergé est tolérant ou sanguinaire suivant les Etats où il vit : pas d'unité despotique et absolue. Le clergé, même de la France, pousse l'indépendance jusqu'à l'hostilité contre Rome, comme aux temps d'Hincmar et d'Alcuin. En 991, on convoque un concile à Reims : « Si le pape est juste, dit l'évêque d'Orléans, « nous n'avons rien à craindre de lui; s'il est injuste, « nous avons encore moins à le craindre; mais que « Rome est à plaindre! » Et le prélat rappelle les papes massacrés, les émeutes perpétuelles, la justice vendue, tandis qu'en Allemagne, en France et ailleurs, on voit tant de lumières dans l'Eglise. Qu'importe! La révolution se propage par le choc des actions et des réactions; elle s'impose par la force de la guerre, et le centre où elle bouillonne ne montre au loin que des émeutes, des meurtres, des déchirements. Brutus qui se lève suppose toujours le *fatum* de Lucrèce et la tyrannie de Tarquin.

TROISIÈME PARTIE

LA RÉVOLUTION DES ÉVÊQUES

Hi, pacem veram cum prosperitate tenebant
Invidiam sævam propter quod major habebat
Longobardorum comitum pars more malorum.

DONIZON.

Venientes autem canes palatini et sævissimi Theutonici qui nesciunt quid sit inter dexteram et sinistram et jumenta multa....

LANDOLFE SENIEUR.

CHAPITRE I

MÉTHODE A SUIVRE.

Les communes.—Elles s'acharnent contre les restes du royaume. —Lutte en apparence anarchique,—mais en réalité dirigée par le principe de la révolution pontificale et impériale.—Erreur des nationalistes.— Histoire idéale de la ville italienne.— 1. Elle commence avec la catastrophe du royaume.— 2. Se développe par les idées ;—3. Domine les arides indications des chroniques ;—4. Fait disparaître les contradictions de la philologie ;—5. Ses personnages typiques ; — 6. Sa chronologie abstraite ;—7. Sa géographie idéale ; —8. Sa réalisation dans le pacte de Charlemagne ;— 9. Son influence sur l'Europe ,— 10. Supérieure au vandalisme des interventions étrangères.— Elle se vérifie aisément par l'histoire positive de l'Italie.

L'indépendance nationale est détruite, les rois s'envolent comme des ombres dans le néant du passé; la terre reste à des citoyens ignorants, à une multitude que l'histoire ne connaît pas encore. Chaque ville ne songe qu'à sa cathédrale, à son clocher, à ses reliques; elle suit l'évêque qui a provoqué la catastrophe du royaume, elle bénit l'empereur qui a fait passer le niveau de la démocratie sur la féodalité des marquis. L'Allemagne est acceptée; personne qui rappelle les physionomies accentuées et téméraires de l'ère des rois. On dirait que l'Italie est épuisée et que son temps est passé. Eh bien! c'est ici que commencent les révolutions d'Italie : elles sortent de la poussière du royaume; chaque atome s'anime, les citoyens discutent les immunités, les priviléges, la nomination de l'évêque, les ordres des comtes, des marquis, les décisions de l'em-

pereur; les communes se lèvent, elles vivent, elles marchent; on ne peut plus les arrêter. Dieu merci! voilà des êtres nouveaux; ce ne sont plus des Romains qui rêvent Augustule, ou des Longobards qui demandent à ressusciter, ou des vaincus qui s'insurgent pour réparer une défaite éternelle, ce sont les vainqueurs du roi, et ils poursuivent leur victoire en se jetant sur les derniers restes du royaume au nom de l'Eglise et de l'empire.

Une haine toute nouvelle enveloppe les comtes royalistes, partout harcelés, spoliés, frappés. L'empereur arrive : on s'étonne qu'il les appuie et qu'il protége ses propres ennemis; la justice de l'empire semble une folie. A qui s'en prendre? A l'empereur? Non, il représente la liberté italienne contre la possibilité d'un roi; on s'en prend donc à ses ministres, à ses comtes, à ses soldats, à ses Allemands. « Ces Allemands, disent les « chroniques, sont des barbares, ils ne savent pas dis- « tinguer la main droite de la main gauche, ils n'ont « ni jugement ni humanité; ce sont des chiens, des « chevaux. » La haine déborde, l'émeute éclate, on rase le palais de l'empereur, les amis du peuple tremblent pour le peuple qui s'emporte, et cherchent à lui dérober la vue des Allemands; partout les municipalités demandent à l'empereur la faveur de bâtir son palais hors des murs. Bientôt il ne peut plus pénétrer dans ses propres villes qu'après un siége régulier, que souvent il est forcé de lever sans succès; on regarde sa présence comme une calamité publique. Le mouvement des communes est le même dans l'Exarcat, dans la Pentapole, dans le duché de Rome, sur toute la terre de la donation; là le pape est considéré comme l'empereur des Etats de l'Eglise, on lui oppose des insurrec-

tions continuelles, croissantes, furieuses; partout le peuple s'avance avec la force des communes pour réformer le pacte pontifical et impérial; pas une ville, pas un bourg, pas une abbaye qui reste en dehors du mouvement.

Jusqu'ici nous avons pu tout soumettre aux principes, et l'histoire de l'Italie se développait une et logique entraînant les événements les plus variés dans une sorte de continuité dramatique, jadis grande comme le monde. Odoacre embrassait toute l'Italie dans le fait unique du royaume proclamé contre les derniers empereurs qui, campés en bandits à Ravenne, livraient Milan et Aquilée aux Huns et Rome aux Vandales. Les Goths continuaient l'œuvre d'Odoacre en fixant l'invasion unique du roi dans toute la Péninsule. Bélisaire et Narsès, à leur tour, luttaient en capitaines de l'unité impériale contre le royaume organisé par Ravenne, et toutes les villes se ranimaient par une sorte de renaissance républicaine. Plus tard, les deux principes de la liberté impériale et de l'invasion royale se partageaient matériellement l'Italie, et la terre, moitié romaine, moitié longobarde, restait une par la guerre des peuples catholiques du Midi contre la domination arienne de Pavie; encore une dans le double essor qui élevait les républiques catholiques et le royaume longobard; toujours une dans le triomphe inévitable de la religion des républiques qui livrait le royaume à Charlemagne pour refaire l'empire en Occident. L'unité survivait dans le pacte de Charlemagne, étendu à toute la véritable Italie, relevant de Rome et de Pavie. Elle continuait avec la réaction des Béranger, des Hugo et des papes quasi byzantins, tous également ennemis de l'Église et de l'empire; l'unité se montrait de nouveau

dans les révolutions postérieures contre la fausse indépendance des doges de Rome et des rois italiens. Malgré l'anarchie, malgré les revirements de quatorze révolutions, nous avons vu la terre organique dans ses luttes, uniforme dans son dernier triomphe, unanime dans le plan qui renouvelait le pacte de l'Église avec l'empire. En posant au début les deux principes de la révolution catholique et de la royauté nationale, on comprenait aisément le sens de toutes les luttes; dès qu'une guerre éclatait, elle ne pouvait être que la guerre des deux principes : nous n'avions qu'à suivre les deux courants; notre travail était exceptionnel sans être difficile; l'unité des idées suppléait à l'unité matérielle des faits. Nous avions le droit de soumettre à une unité exceptionnelle le mouvement exceptionnel de la papauté et de l'empire; Naples, Venise, Bari, la Sicile, Amalfi, Gaëte, s'écartaient d'elles-même pour laisser la place à l'unité géographique des terres soumises à la révolution de la papauté et de l'empire. Les républiques byzantines, organisées au rebours de la véritable Italie, confirmaient la grande unité morale de la révolution, la seule qu'il importait de suivre. Dès les premières années du XI[e] siècle, la scène change, le mouvement italien dissout cette Italie qui déconcertait déjà la critique; chaque ville a ses héros, ses révolutions, ses guerres, sa destinée. Les communes ne semblent pas associées entre elles; pas de fédération, pas de ligue, pas d'union générale et apparente; Milan est aussi étrangère à Ancône qu'Arles, Trèves ou Cambrai. Les peuples se combattent, les événements se croisent dans tous les sens, les épisodes sont innombrables. Il y a des villes qui fondent des colonies, d'autres villes qui font des conquêtes; les Normands arrivent,

l'Eglise se révolte contre l'empire; plus on avance et plus les forces de la guerre et de la révolution semblent se déchaîner au hasard. L'esprit se trouble, l'Italie cesse de se comprendre elle-même; ses historiens n'embrassent plus l'ensemble de la Péninsule. Jornandès, Paul Diacre, Varnefried et Luitprand n'ont pas de successeurs; on ne découvre plus que des fragments des chroniques municipales, des scènes détachées. Plus tard chaque ville nous présente sa bibliothèque d'écrivains, ses poëtes de la barbarie municipale, son Homère qui chante de nouvelles Iliades. Nous voilà en présence de cent histoires distinctes, diverses, contradictoires, sans liaison apparente. Nous le demandons, où sera l'histoire d'Italie?

Nos propres idées nous donnent le fil qui nous dirige à travers le labyrinthe italien. Les communes s'emparent de l'Italie pour interpréter la victoire qu'elles ont remportée avec la papauté et avec l'empire; elles poursuivent la grande guerre contre le royaume, en combattant tout souvenir, toute institution qui rappelle la loi, la force, l'aristocratie, l'armée, la domination du roi; c'est là leur but; elles marchent au nom de la papauté et de l'empire pour détruire dans le pape et dans l'empereur tout principe qui garde la trace des Goths, des Longobards, des barbares de l'Italie ou de l'Europe. L'histoire des communes n'est donc que l'histoire d'une révolution continuelle, lente, fatale, et toujours entraînée par ses propres antécédents à combattre le vieux pape et le vieil empereur de la barbarie pour chercher une papauté, un empire idéal où s'évanouissent d'une manière cosmopolite toutes les traces de la domination de l'homme sur l'homme.

Une grande erreur encombre l'histoire d'Italie et

en bouleverse les principes, le mouvement, les époques, le progrès, et dénature le sens de tous les événements : c'est l'erreur qui la considère comme le récit d'une guerre continuelle contre le pape et l'empereur pour conquérir l'indépendance politique du gouvernement ou, comme on dit aujourd'hui, pour repousser l'invasion de l'étranger. A ce point de vue, l'Italie n'aurait jamais été la première des nations, et son histoire aboutirait à cette absurdité inconcevable qu'après cinq siècles de guerre, les Italiens n'auraient ni atteint ni voulu le but même de la guerre. Non ; l'Italie pontificale et impériale contre les Goths, contre les Longobards, contre les rois italiens, provençaux et bourguignons, est née pour créer et interpréter le grand pacte de l'Eglise et de l'empire; elle a dominé les conquêtes carlovingiennes par l'enchantement de la religion et la magie du sacre. Depuis les temps de Théodoric, l'Eglise et l'empire ont toujours été les symboles de la liberté, de la rédemption italienne, les symboles de toute idée libératrice sur la terre et dans le ciel, dans le fait et dans le possible. Par la constitution des deux pouvoirs, on a organisé une révolution permanente, universelle, indéfinie dans ses aspirations vers l'avenir. Le premier des chefs de l'Italie est l'empereur, le plus faible, le plus légal, le plus fédéral des rois; le second chef de la terre est le pape, le plus désarmé des princes, le moins conquérant des souverains : donc aucune conquête sur le sol italien. Le roi, au contraire, était conquérant, et on l'a renversé avec une guerre si violente, que sa chute a retenti dans tous les Etats de l'Europe. Si le pape et l'empereur sont attaqués, c'est qu'on demande toujours un pape qui n'existe pas, un empereur qui doit être refait; la révolution n'est pas le mouvement

d'une indépendance vide, mais une guerre constitutionnelle, intime, organique, qui transforme les idées, les institutions, la religion. Et si le pape et l'empereur résistent, ils ne combattent à leur tour qu'en conservateurs, quasi indigènes, appuyés sur les réactions intérieures que provoque la liberté en s'imposant au pape et à l'empereur, qu'elle transforme d'époque en époque jusqu'aux derniers jours de la renaissance italienne. L'histoire des communes, dans toute sa durée, n'est donc pas l'histoire d'une guerre contre l'étranger, fait unique, matériel, mille fois répété, mille fois impuissant; c'est un fait idéal, organique, toujours en progrès : où les idées règnent, le hasard ne peut régner; l'obscurité du labyrinthe italien doit disparaître; si elle restait, ce serait notre faute.

La révolution est la même dans toutes les villes; partout elle a le même point de départ, le même point d'arrivée : la renaissance italienne. Partout elle se développe avec les mêmes idées, dirigée par la même logique; lente ou rapide, terne ou splendide, victorieuse ou vaincue, ses phases sont marquées d'avance par l'inflexible destinée qui force les principes à engendrer leurs conséquences. Que les mille accidents de la guerre troublent donc l'Italie, ils seront tous entraînés par un seul courant, il y aura toujours une histoire idéale, uniforme, commune à toutes les villes, depuis Othon Ier jusqu'à la fin de la renaissance. Le génie de Vico nous donne la pensée qui triomphe de l'anarchie italienne. Philosophe posthume de la renaissance, sa *Science nouvelle* est issue de la grande révolution toujours pontificale et impériale; son histoire idéale se substitue au pape et à l'empereur pour gouverner d'une manière cosmopolite la marche de toutes les na-

tions. Dans son universalité, elle est vide comme les formes de la politique, sans dogmes comme la religion, abstraite; elle ne donne aux peuples que la loi indéterminée de la démocratie qui abat le patriciat. Qu'on la renferme dans les confins de l'Italie; qu'on l'applique aux phases de la démocratie communale contre la barbarie du moyen âge; qu'on la réduise à une méthode de découvrir les phases de la lutte des peuples contre le patriciat de l'ancien royaume; qu'on lui emprunte cet axiome que l'histoire des peuples est bien certainement faite par des hommes, et que partout où le point de départ est le même dans les idées et dans les intérêts, la logique arrive aux mêmes conséquences à travers des révolutions similaires dans les idées et dans les intérêts; ces principes nous livreront l'économie suprême de l'histoire d'Italie. Et nous aurons pour guide, non plus l'unité matérielle d'une histoire qui se développe avec la force aveugle d'une dynastie, non plus le fait d'une tradition unique où les accidents peuvent donner le change sur la marche rationnelle des événements, non plus l'unité muette d'une autonomie toujours trompée; nous aurons l'unité des idées cent fois confirmées au sein des villes italiennes à travers les vicissitudes les plus disparates et les accidents les plus imprévus. L'histoire idéale détermine elle-même ses procédés.

1. Elle prend sont point de départ dans une idée. Vico débute au milieu de la grande forêt de la terre au premier coup de foudre qui réveille dans l'homme l'idée de Dieu; pour lui le premier héros c'est le père qui, atterré par son Dieu, s'attache à la terre et se fixe sur son champ, premier autel de l'humanité. Notre point de départ est la commune entourée de la grande forêt féodale qui envahit la campagne; nos dieux sont

le pape et l'empereur qui foudroient le roi ; nos premiers héros sont les citoyens réveillés par la catastrophe du royaume; notre champ cultivé est la commune elle-même livrée à l'industrie pendant que dans la campagne («contado») les paysans (« contadini »), encore soumis aux comtes, restent sous la domination de la féodalité royale. Chez Vico, hors du champ cultivé, hors de l'autel de la patrie, il n'y a que des monstres, des géants, des hommes sans lois, prédestinés à être sacrifiés par la famille naissante. Pour nous, hors de la ville naissante, il n'y a que les monstres de la féodalité, les géants des châteaux, les hommes sans humanité, les minotaures de la chevalerie prédestinés à tomber sous la massue des citoyens.

2. Le mouvement de l'histoire idéale se prend dans le mouvement même des idées. L'idée n'est pas inerte et stérile; active et envahissante, elle pousse tout homme à se créer un dieu et à se poser en pontife de l'univers. C'est ainsi qu'il s'engage à une guerre universelle, condamné à découvrir lui-même l'obstacle qui doit l'arrêter. Alors il s'aperçoit que son dieu n'est plus qu'une idole ; il lui faut un autre dieu, une autre idole, une idée nouvelle pour échapper à la contradiction qui le frappe. L'idée nouvelle est à son tour envahissante, et tend à son tour à conquérir l'univers, jusqu'à ce qu'elle rencontre un nouvel obstacle qui force l'esprit à sortir de l'absurde par la tangente d'une nouvelle invention. A chaque idée qui surgit, c'est une époque que l'on traverse. Que son territoire soit une ville ou en empire, tout peuple qui ne sait pas vaincre ses propres contradictions est condamné à un guerre stérile sans progrès, sans mouvement, sans histoire: ses exploits ne sont que les repétitions de la même pé-

riode. L'histoire idéale de la ville italienne passe d'idée en idée, d'époque en époque, par l'impossibilité de s'arrêter dans ses propres contradictions; elle trouve en elle-même la raison première et dernière de toutes ses métamorphoses; elle change sans cesse pour refaire son empereur qui l'arrête, son pape qui n'est plus de son temps, ses idoles qui renient son progrès.

3. L'histoire idéale ne procède que d'elle-même; et ne résulte pas d'une généralisation des histoires municipales. Dans ce chaos de faits particuliers comment saisir les ressemblances qu'offre le drame extérieur des villes libres? Sans idées nous serions égarés par les analogies, réduits à un classement aride et arbitraire; les ressemblances se trouveraient démenties par les dissemblances; nous ne pourrions saisir la similarité du mouvement à l'instant où elle se trouve cachée sous des formes diverses, pontificales à Rome, royales à Palerme, municipales en Lombardie, excentriques ailleurs, contradictoires dans le mouvement général du pacte de l'Eglise et de l'empire. Il n'est donné qu'à l'idée de diriger les peuples, ici contre un roi, là contre un pape, ailleurs contre un marquis, en changeant de stratégie suivant le champ de bataille où ils livrent leur combat sans que la marche de la révolution soit altérée. De plus, dans leur impassible sécheresse, les chroniques présentent des redites apparentes: «Il y eut un grand meurtre de citoyens»—«Les nobles et le peuple en vinrent aux mains»—« Des citoyens chassèrent d'autres citoyens;» le combat semble toujours le même depuis les premiers jours de l'an mil jusqu'aux derniers jours de la renaissance. Comment s'orienter à l'aide de vagues généralisations?

4. Ce n'est pas non plus l'érudition qui inspire l'histoire

idéale, c'est au contraire l'histoire idéale qui éclaire l'érudition. Celle-ci s'arrête aux faits; sa tâche est de rectifier les dates, de constater les événements avec Baronius ou avec Muratori. Ce travail achevé, l'histoire fourmille de contradictions au point de vue de la politique, du droit, de la philosophie, de la religion. Elle montre des catholiques aux prises avec le pape, des impériaux qui combattent l'empereur, des peuples qui se disent sans cesse d'accord et qui se déchirent sans cesse, qui veulent des chefs indigènes et qui ne se lassent pas d'appeler l'étranger, qui regardent Rome comme le principe de tous leurs malheurs et qui la défendent à outrance contre les attaques de Luther. A chaque instant ce sont des défaites miraculeuses, des victoires inexplicables, des fédérations qui se dissolvent, d'autres qu'on improvise, des catastrophes qui se succèdent avec la rapidité d'une féerie. Les papes, les empereurs, les comtes, les marquis, sont tantôt adorés, tantôt abhorrés; le courage et la couardise, l'héroïsme et la trahison se donnent la main à travers une foule de guerres et de révolutions. Les meilleurs historiens marchent les yeux fermés à travers l'absurde; les époques les plus éclatantes fourmillent de contradictions patentes, incontestables, incontestées; si on reste dans les faits, on reste dans l'impossible. C'est l'érudition elle-même qui nous jette dans le raisonnement. Vico, dans l'impossibilité de remonter aux origines avec le guide de l'histoire, invoquait les lois de l'esprit humain; ne pouvant accepter la tradition des mythes, les récits fabuleux de Tite-Live, il se forgeait une loi d'interprétation idéale où Junon devenait la déesse du mariage et Romulus la première histoire de tous les peuples barbares. Nous nous réfugions dans la pensée par la nécessité d'expliquer une

histoire contradictoire où plus les faits se multiplient, plus ils s'excluent. Hors du mouvement des idées il n'y a de salut ni pour la philosophie ni pour l'érudition.

5. Les phases de l'histoire idéale s'accomplissent nécessairement par des personnages abstraits : les Romulus, les Numa, les Thésée du moyen âge italien se répètent autant de fois qu'il y a de villes; si on ne domine pas les individus au moyen d'un type, l'idée échappe, ne peut plus se développer et change d'une ville à l'autre; nous retombons dans le chaos. Mieux vaut suivre aveuglément les chroniques que d'entrer dans l'histoire idéale sans y rester jusqu'au bout. Pour nous les ducs, les comtes, les évêques, les consuls seront des êtres abstraits dont les titres, transformés en signes algébriques, donneront la solution de tous les problèmes. Ne nous préoccupons pas à l'avance des individus qui paraissent dans chaque ville, ils subiront partout et toujours la loi de l'idée qu'ils représentent. Le génie d'un homme aura pour compensation l'ineptie de celui qui le remplace, l'excès d'une victoire trop complète sera modéré par l'épuisement qui empêche de l'utiliser; tous les hasards céderont à la loi qui les régit. Le sort du comte, de l'évêque, des consuls et de toutes les personnes historiques sera le même dans les luttes de Milan et dans l'histoire de Terracina. Toutes les villes doivent parcourir la même voie avec les mêmes héros. Nous avons déjà vu qu'on pouvait négliger le caractère personnel des papes ou des empereurs et oublier les vices, les vertus, la capacité, l'incapacité des individus toujours dominés par la fatalité; à plus forte raison ce procédé qui néglige les personnes nous est-il imposé dès qu'il s'agit de la commune où l'histoire, étrangère aux accidents de la papauté et de

l'empire, ne saurait se confondre avec les hasards d'une tradition unique ou dynastique.

6. Enchaînés par la succession des idées, nous n'avons pas non plus à nous préoccuper des dates. Les villes n'entrent pas toutes au même instant dans la même phase; les unes sont attardées, les autres précipitent leur marche; celles-ci s'arrêtent longuement dans une station que celles-là traversent en un jour. Renonçons à faire marcher de front, sur la ligne d'un même millésime, tous les comtes, les évêques et les personnages historiques qui se succèdent dans les diverses villes de l'Italie. L'histoire idéale n'admet que le guide d'une chronologie idéale; ses dates sont prises dans les idées, elles se succèdent avec une précision géométrique et l'ordre des époques ne peut être interverti, pas plus qu'on ne peut placer le quatre avant le trois dans la progression des nombres.

7. Notre géographie, idéale comme la chronologie, prend son point de départ au centre de la commune; c'est au point topographique du clocher de l'église qu'on doit fixer la pointe du compas pour faire tourner l'autre pointe tout autour. A chaque époque de la commune, l'angle du compas s'élargit d'un degré; la pointe mobile, en tournant au premier degré, donnera les remparts, au second degré la banlieue, au troisième, au quatrième degré, et successivement, le champ défriché de la ville s'élargira, empiétant sur la grande forêt féodale de la campagne. Du haut de la cathédrale on verra tomber les tours, les châteaux, les donjons, les forteresses bâties sur les rochers; tout sera entraîné dans le mouvement de rotation subordonné au progrès de l'idée citoyenne. Partout identique, le mouvement finira par amener un choc entre les

villes, et ici encore les dates de l'histoire idéale continueront à régler la géographie des communes; il ne sera donné qu'aux villes les plus avancées d'élargir leur circonférence; les autres tomberont; tous les hasards de la guerre resteront dans la loi des idées, et ce sera toujours aux idées à déterminer les confins des États italiens.

8. L'histoire idéale se reflète dans le pacte de Charlemagne, qu'elle interprète et qu'elle transforme sans cesse. Le pape et l'empereur ne cherchent, par eux-mêmes, qu'à le maintenir dans le sens le plus attardé; ils se déclarent ouvertement conservateurs; leur œuvre est toujours une restauration impériale et pontificale. Mais y a-t-il des restaurations dans l'histoire? Nous n'en connaissons point; les anciens pouvoirs qui se disent rétablis se trouvent toujours transformés, ils ne triomphent qu'en acceptant le progrès; le pape et l'empereur n'accomplissent leurs restaurations, soi-disant éternelles, qu'en suivant pas à pas l'histoire des villes italiennes. Il est juste qu'ils résistent; s'ils ne résistaient pas, la révolution n'aurait plus aucune raison d'être, l'histoire idéale s'arrêterait à son tour. Mais le progrès se fait jour, et quand il s'impose à la papauté et à l'empire, l'histoire idéale se répète dans tous les États de l'Europe. Le pape et l'empereur ne sont-ils pas les deux grands personnages de l'Occident? Les États ne se développent-ils pas simultanément les uns contre les autres? Ne doivent-ils pas accepter le progrès, ne fût-ce que pour le combattre?

9. Le pape et l'empereur ont un cortége étranger; quelquefois ils interviennent avec les soldats de l'Allemagne, quelquefois avec les armes de la France ou de l'Espagne. L'histoire idéale ne fléchit pas. Elle a accepté

d'avance la donnée d'une domination européenne. Politiquement vaincue, la ville italienne ne cherche que des victoires sociales, et, sur ce terrain, l'Europe est préalablement subjuguée par la révolution italienne. Que l'Europe pèse donc sur l'Italie, qu'elle mette ses armées à la suite du pape et de l'empereur, elle ne pèsera qu'avec les idées mêmes des deux chefs qu'elle suit, avec une réaction qui sera nécessairement puisée dans une révolution antérieure de l'Italie elle-même. Si l'Europe cessait de l'accabler, l'Italie n'aurait aucune grandeur; ses guerres seraient stériles comme les guerres des Africains, et son bonheur obscur comme celui du Russe et du Moldave. L'idée, qui est le principe de la Péninsule, a vaincu les barbares et convertira à sa révolution les hommes mêmes qui arrivent pour la combattre; peut-être remporteront-ils des victoires politiques, mais certes ils essuieront tous des défaites sociales. L'Italie n'est pas en confusion, elle est en révolution; l'Europe n'est pas non plus un amas d'États inorganiques, elle est un système de nations agencées d'une manière stratégique. Tout doit obéir à des lois, tout doit plier sous la force du progrès, tout doit céder à la nation exceptionnelle qui refait sans cesse le pape et l'empereur, ces deux divinités de l'Occident.

10. Que, s'il naît encore des Vandales, rasant les villes et les villages, on notera la dévastation comme on note la ruine d'Héraclée, submergée par la mer. Le vent qui déracine le chêne n'altère pas la loi de la végétation, qui reste la même pour tous les chênes qui survivent. L'Italie n'est pas centralisée; elle n'a pas de capitale; la fédération la protége sans cesse en multipliant les centres. Ce n'est pas un désastre qui pourra

arrêter l'histoire idéale, se réalisant autant de fois qu'il y a de villes italiennes.

Que les hommes trop méfiants des théories se rassurent; s'ils craignent leur propre raison, l'appui des faits ne manquera pas. Il est facile de contrôler l'histoire idéale des villes italiennes; ses idées, ses phases, ses types, ses dates ne demandent que cent quatre-vingts vérifications, lesquelles se simplifient à chaque siècle, à l'instant même où l'histoire se complique le plus. Notre champ est circonscrit, notre pensée est enchaînée d'avance par les faits, et l'histoire idéale retombera d'aplomb dans l'histoire positive. La méthode que nous venons d'indiquer ne sert qu'à donner le fil des déductions, afin d'éviter de nombreuses répétitions, que l'oubli de cette méthode rendrait inévitables. On doit dominer les effets par les causes : l'action la plus vulgaire suppose sa prévision. Nous cherchons toujours l'avenir de notre individu, de notre nation, de notre religion. Pourquoi nous interdire la prévoyance scientifique, quand le passé a déjà scellé l'œuvre de la raison, quand il ne s'agit plus que d'arriver à un résultat connu d'avance, et seulement inconnu par une hypothèse de rhétorique, pour ne pas anticiper sur la suite de la narration? Nous voulons vivre avec les Italiens des temps passés; nous avancerons pas à pas avec leurs idées, les faits se présenteront d'eux-mêmes comme effets d'une pensée préétablie, et nous ne laisserons à personne le soin de la vérification.

CHAPITRE II

LA RÉVOLUTION DES ÉVÊQUES.

Le comte et l'évêque,—le premier royaliste, le second révolutionnaire.—L'émeute épiscopale.—Avénement de l'évêque.—Constitution du premier peuple.—Première lutte contre le pacte pontifical et impérial.

Transportons-nous dans la ville du moyen âge. Elle a deux chefs : le comte et l'évêque; le premier, issu de la domination royale, est un roi au petit pied, qui soumet tous les habitants au despotisme de sa juridiction, à la fois civile et militaire; ministre de la terreur, c'est lui qui impose les taxes, les corvées, toutes les vexations de la barbarie : le marchand ne peut ouvrir sa boutique sans trembler pour sa richesse. L'évêque n'a rien de droit, mais son passé, sa guerre contre les rois, son immunité et le Dieu qu'il adore lui donnent la moitié des habitants, entraînés à sa suite sous le vicomte pour échapper aux rigueurs du droit féodal. La ville se trouve partagée en deux camps, l'un féodal, l'autre clérical, l'un menaçant, l'autre protecteur. D'un côté, il y a la potence, de l'autre, l'autel. Telle est la ville du moyen âge.

A la chute du royaume, les citoyens voudraient être tous dans le camp de l'évêque, défenseur perpétuel de toutes les exemptions, et on continue la révolution sociale en la tournant contre le comte, dernier reste de la barbarie royale. Le comte pourrait-il résister? Il n'a

plus derrière lui le royaume, cette masse compacte de tous les comtes organisés, réunis et dirigés par le roi; il n'est plus que la sentinelle perdue d'une armée en déroute. Les sous-officiers, les vavassins fraternisent avec les citoyens; les franchises épiscopales propagent la désertion dans le camp féodal, dont le chef reste seul avec un état-major de capitaines et de familles militaires. La loi qui le protége est douteuse; ce sont les évêques qui ont proclamé l'empire d'Allemagne; le nouveau chef de l'Italie est l'empereur des prêtres. On ne songe qu'à étendre la juridiction cléricale, déjà favorisée contre les séditions royalistes; s'il naît une contestation entre le comte et l'évêque, c'est le premier qui sera suspect aux yeux de l'empereur.

Le mouvement mécanique de la révolution qui s'accomplit est ici ce qu'il est toujours sur tous les points du globe, à toutes les époques de l'histoire. Il y a d'abord des mécontents; on murmure, les citoyens s'indignent de l'insolence du comte; personne ne songe à la révolte, mais on voudrait un meilleur comte, un maître plus équitable, plus fidèle à l'empereur, mieux pénétré de l'esprit de la révolution impériale. On parle, on déclame, on se reconnaît; l'opinion se forme, l'esprit nouveau interprète la vieille loi, et le comte se trouve dans une nouvelle atmosphère chargée de haines prêtes à éclater. Ses actes les plus naturels paraissent des injustices. Les deux camps ne peuvent plus se comprendre. L'un méprise les prétentions nouvelles comme le principe d'une subversion générale; l'autre regarde les hommes du passé comme les ennemis du genre humain. La multitude s'exalte, puis s'attache à un acte arbitraire, peut-être à un cas douteux. On s'empare au hasard d'un fait qui serait passé inaperçu en

d'autres temps; on résiste, on dresse des barricades, on tue quelques nobles ou quelques soldats. Le combat s'engage; c'est le combat de toute une ville contre un groupe de chevaliers : le comte est expulsé. Si son expulsion est maintenue, si le hasard de la naissance ou du caractère ne jette pas l'évêque dans le camp de la féodalité, la révolution est accomplie; mais si le comte revient soutenu par ses soldats, par des nobles, ou par des alliés, la révolution est à refaire; les causes du combat subsistent, la lutte recommence, dût-on y revenir mille fois : les comtes doivent mourir en exil.

La victoire donne trois conséquences : la première est l'élévation de l'évêque; le vieil ennemi des Goths et des Longobards, resté seul dans la ville, évoque enfin du néant du royaume la multitude des opprimés. Le voilà thaumaturge du droit, à cette place que Constantin lui donnait au-dessus des anges du ciel; la liberté descend sur la terre, d'où elle était proscrite depuis l'arrivée des barbares, et le règne du représentant de Dieu est la conclusion dernière et logique de tout le mouvement antérieur. L'ennemi du roi s'empare de la juridiction royale; le mystagogue des ordalies renverse le tribunal militaire du comte; le tribun qui forçait les conquérants à émanciper les esclaves par la crainte de l'enfer affranchit tous les fils des esclaves. La ville devient une petite théocratie.

La seconde conséquence de la révolution épiscopale est la constitution du premier peuple, du « primo popolo, » s'il nous est permis d'employer dans ce sens la locution qu'un chroniqueur de Florence applique à des révolutions postérieures. Le fait même de l'insurrection détruit la barrière qui séparait l'aristocratie de l'évêché de celle du comté, et toutes les grandes

familles réunies gardent le pouvoir qu'elles avaient en l'exerçant d'une manière collective. De là le premier peuple. Aujourd'hui le peuple embrasse la totalité des citoyens ayant tous les mêmes droits, et tout citoyen compte comme une unité numérique, de sorte que le gouvernement fonctionne d'après la majorité réelle ou présumée des individus. Au moyen âge, le citoyen, abstraction faite de la noblesse et de la richesse, n'existe pas; il n'y a que des personnes juridiques, des dignitaires, des fonctionnaires; toute personne occupe une place déterminée dans la hiérarchie sociale; la multitude, les hommes, comme on disait, n'étaient que des accessions du comte, du capitaine, du vavasseur, de l'évêque, de la glèbe. Ils vivaient dans la commune comme des choses animées. La commune elle-même était un bureau d'administration et d'enregistrement de la population, une machine à réparer les routes, à percevoir les péages, à recueillir les impôts et les rançons pour payer les droits de l'empire. Ses chefs, qu'on appelait consuls, étaient des juges, des notaires, des hommes d'affaires, des commis annuels, sans rôle politique. En expulsant le comte, personne ne pense à réclamer l'égalité des droits politiques; on ne la soupçonne même pas; les grandes familles gardent leur rang, la commune reste ce qu'elle était, on ne songe qu'à remplir le vide laissé par le comte et on le remplit de manière à faciliter les transactions, les dédommagements, les concessions qui pourraient être demandées par la révolution et par la réaction. Le « premier peuple » est la cour du comte, moins le comte, plus la noblesse de l'évêché; c'est une véritable aristocratie fort restreinte, plutôt une réaction qu'une institution populaire dans le sens moderne. La multi-

tude ne cherche que l'immunité, et elle l'obtient; elle ne demande qu'à être jugée par le vicomte, et elle est jugée par lui; elle ne tend qu'à abolir le despotisme militaire de l'ancien chef, et le despotisme militaire est aboli. Là s'arrête le progrès de la masse qui reste en dehors du peuple, et, en gardant sa noblesse, la ville garde ses capitaines, son armée; elle peut se défendre, combattre, s'enrichir, s'adjoindre des plébéiens sans se dissoudre, sans tomber dans le néant de la multitude. La théocratie épiscopale se trouve organisée comme un petit royaume; ses pouvoirs sont :

1. L'évêque, chef de la révolution, n'ayant qu'à vivre pour être adoré;

2. Le peuple, qui se compose de quelques familles aristocratiques ;

3. La commune, qui comprend tout le monde ;

4. Les consuls de la commune, qui ont une importance nouvelle, car désormais il faut qu'ils soient en même temps les consuls du peuple et de la commune.

La troisième conséquence de la révolution des évêques amène un choc contre l'empereur dans la région de l'ancien royaume ou contre le pape dans la région de la donation. L'expulsion du comte peut être permise ou inaperçue, ou tolérée, ou même encouragée; mais la ville ne s'arrête pas à la conquête de l'immunité; elle se lève contre l'aristocratie féodale; les lois sont violées, la hiérarchie est détruite, on provoque la réaction, et l'on est aux prises avec les deux chefs de la chrétienté, qui se présentent en vengeurs...

CHAPITRE III

LA RÉVOLUTION DES ÉVÊQUES DANS LES VILLES.

Défaite du comte de Milan.—Triomphe de l'archevêché.—Même mouvement à Plaisance,—à Verceil,—à Ossola,—dans le Novalais,—à Turin,—à Chieri.—Les priviléges de Gênes.—Le patriarche d'Aquilée crée le peuple du Frioul.—Bellune constitue le premier peuple officiel de la révolution,—qui se développe en imitant la féodalité.—Le peuple officiel dans d'autres villes.— San-Sepolcro.— Nonantola.— Défaillance silencieuse des villes royales.—Lutte semi-épiscopale de Vicence.— Exemption et révolte de Parme.—Les anciennes exemptions,—qu'il ne faut pas confondre avec la révolution. —La commune italienne n'est ni octroyée ni germanique.—La révolution dans les États de l'Église,—à Ravenne,—à Faenza, —chez les Marses,— à Orvieto,—à Chiusi,—à Saint-Marin,—à Mont-Cassin.—Conflagration générale.

Une seule ville nous présente en entier le drame de la révolution épiscopale : c'est Milan, la seconde Rome, l'ennemie du royaume sous les Goths, sous les Longobards, sous les rois italiens. Le royaume tombe, et aussitôt la révolution commence. Dès 980, on ne veut plus du comte qui rappelle la domination des rois. « Le comte « Boniccio des Carcano, dit l'ancienne chronique, ré- « veilla la colère du peuple à cause de son outrecui- « dance [1]. » Quel est son tort? « Boniccio, dit une autre « chronique, gouvernait toute la ville qu'il avait reçue « de l'empereur comme si elle avait été un camp mili- « taire [2]. » Voilà le mécontentement. Bientôt l'un des fils du comte, Landolphe, se fait nommer archevêque

[1] « Gravem populi perpessus est invidentiam propter nimiam « insolentiam. » (ARNOLPHE.)

[2] « Ab imperatore accepta totam hanc urbem velut dux castro- « rum procurando tenebat. » (LANDOLPHE SENIEUR.)

en achetant l'élection [1], et cette fois les Carcano empiètent sur toutes les franchises ecclésiastiques. « Les « fils du comte, dit l'ancien chroniqueur, altéraient le « gouvernement habituel de la ville [2]. » Les mêmes hommes dirigeaient le comté et l'archevêché, dont les franchises devenaient illusoires; la ville militaire absorbait la ville sacrée. En tolérant cet envahissement, on retombait au-dessous de Charlemagne. « Il en ré- « sulta, dit l'ancienne chronique, que les citoyens « s'unirent par une conspiration. De là les séditions, « les rencontres continuelles et une grande guerre « intérieure.... Et l'archevêque, se voyant accablé de « tous côtés, et ne pouvant se suffire, quitta la ville « avec ses frères, en y abandonnant son père [3]. » Dans la campagne, il agit en vrai Longobard, comme aux plus mauvais temps des rois. « Il distribua, dit la même « chronique, les bénéfices ecclésiastiques à ses sol- « dats [4]. » Suivant une chronique postérieure, plus indignée encore, « il donna tous les honneurs et les dignités « de l'église à des laïcs féroces et cruels [5], » et il marche avec son monde contre Milan. Mais le peuple, dédaignant la protection des remparts, sort de la ville,

[1] « In pondus auri et argenti archiepiscopatum mediolanensem « contra omnium ordinum clericorum voluntatem aquisivit. » (LANDOLPHE SENIEUR.)

[2] « Instabant enim præ solito civitatis abuti dominio. » (ARNOLPHE.)

[3] « Unde cives indignati sese una conjuratione stinxerunt. Inde « civilis seditio quibus assiduo rixantibus grande commissum est « in urbe certamen. Videns autem se prægravari undique præsul, « nec posse sufficere, discessit ab urbe cum fratribus relicto patre. »

[4] « Ecclesiæ facultates et multa clericorum distribuit militibus « beneficia. » (ARNOLPHE.)

[5] « Universos ecclesiasticos honores atque dignitates feris et « sævissimis laicis tradidit. » (LANDOLPHE SENIEUR.)

et vient à la rencontre de l'armée féodale; les deux masses se heurtent à Carbonara, Landolphe est vaincu, et le comte, trop confiant, est poignardé à Milan dans son lit.

La victoire était complète, il n'y avait plus qu'à l'organiser dans l'archevêché par l'archevêque, seul personnage qui pût représenter la liberté dans la légalité civique et dans la fédération pontificale et impériale. Mais si l'absence de l'archevêque, c'était l'anarchie, sa rentrée, c'était la réaction féodale. Comment faire? On sépara chez Landolphe les deux qualités distinctes du Longobard et du prélat. Le Longobard étant vaincu, le peuple victorieux offrit la paix au prélat à la condition de subordonner le comté à l'archevêché en supprimant à jamais la domination du comte. Les vaincus n'ont rien à refuser, le comte était mort; on ne demandait à Landolphe que de prendre en homme de l'Église toute l'influence qu'il rêvait en homme féodal : pouvait-il refuser la paix? Les deux chroniqueurs milanais nous donnent l'histoire de cette paix dans la langue du moyen âge. Le plus ancien, Arnolphe, est un homme du vieux temps; il redoute les nouvelles révolutions qu'il voit poindre, et, glissant sur la lutte, il se hâte d'arriver à la paix. « Après la mort du comte, dit-il, les sages des deux « partis travaillèrent à la paix. » En effet, la suppression du comte ouvrait la voie à la conciliation; Arnolphe ajoute « que la paix nouvelle fit oublier les vieilles « haines [1]. » L'archevêque rétabli, le peuple affranchi, les colères tombaient d'elles-mêmes. Il ne restait qu'à régler les frais de la révolution. L'archevêque avait

[1] « Consultu sapientum partis utriusque nova pax vetera dis« solvit odia. »

donné des bénéfices ecclésiastiques à ses soldats : « Com-
« prenant, dit Arnolphe, qu'il avait offensé l'Eglise, il « fonda le monastère de Saint-Celse pour fléchir le « peuple et le clergé [1]. » Le dommage était compensé, on pouvait compter sur la paix. Le chroniqueur plus récent, Landolphe Sénieur, répète le récit d'Arnolphe; mais plus explicite, plus animé, il marche au dénoûment de manière à dépasser la conquête de l'immunité ecclésiastique. Arnolphe ne parle pas de l'empereur, mais le chroniqueur révolutionnaire ne l'oublie pas; il dit qu'en quittant Milan l'archevêque invoquait l'appui d'une armée impériale, que la ville était assiégée par les Allemands, que les citoyens se trouvaient réduits aux abois. Mais une nuit, continue-t-il, l'archevêque est tout à coup visité par une vision; le patron de la ville, saint Ambroise, le menace, lui montre la ville prise d'assaut, les habitants égorgés, livrés à toutes les horreurs d'une invasion. Saisi d'épouvante, l'archevêque se réconcilie avec les citoyens, et l'armée disparaît. Ici les négociations des insurgés avec Landolphe deviennent une vision. Milan est défendue par saint Ambroise ; la nécessité d'une armée pour rétablir le comte apparaît avec le cortége d'une conquête impie ; la descente de l'empereur est représentée comme une invasion de barbares qu'il faut éviter à tout prix ; le revirement de l'archevêque, qui passe du parti du comte au parti des citoyens, se transforme en un miracle de repentir et d'attendrissement. Voilà comme on écrit l'histoire. Restons dans le fait ; à cette époque, il n'y avait ni choc ni rencontre, l'empereur

[1] « Sentiens dispersis facultatibus offendisse ecclesiam, ut cle-
« rum leniret ac populum Sancti Celsi fundavit monasterium. »

laissait passer la révolution de l'immunité qui restait encore dans le plan d'Othon Ier; Milan, confiée à l'archevêque, était plus sûre contre *Pavie* qu'elle ne l'aurait été entre les mains du comte. En effet, le troisième archevêque, après Landolphe, devient l'âme de la politique impériale contre la réaction royale d'*Ardouin;* plus tard, l'archevêque Héribert continue à combattre pour l'empereur dans toute l'Italie, s'acharne contre les derniers débris du royalisme et les attaque à Milan même, où il est aux prises avec la féodalité longobarde et royale. Il l'expulse de la ville, la poursuit dans la campagne, l'assiége dans le *Seprio* et dans la *Martesana,* vieux repaires longobards. Vaincu à son tour par la féodalité, expulsé de Milan, sa cause est toujours celle de l'empereur, qu'il invoque et qui le seconde en haine de l'aristocratie, jadis royale, et des capitaines, derniers héritiers de la tyrannie de Boniccio. Les hommes qu'il combat sont, d'après la vieille chronique, « des soldats « vulgairement appelés vavasseurs... secourus par des « *Martesiens,* par des *Sepriens* et par plusieurs soldats « de la milice du royaume. » Royalistes furieux, ils étaient décidés, poursuivit la chronique, « à combattre « unis à la vie et à la mort[1]. » Réintégré par l'empereur, Héribert continue la révolution peut-être jusqu'à la vengeance; un noble de l'empire est spolié de son fief; cette fois la loi impériale est violée, et c'est ici que la lutte devient inévitable; en 1038, l'empereur Conrad II ordonne à ses fidèles, réunis à *Pavie,* d'arrêter Héribert et de marcher sur Milan...

[1] « Milites vulgo valvassores... quibus mox subveniunt Martiani ac Seprienses pluresque regni commilitones simul mori « simulque parati vivere. » (ARNOLPHE.)

La révolution de Plaisance ne se révèle que par l'évêque Richard, qui s'insurge contre l'empereur en même temps qu'Héribert; la liberté de Plaisance fraternise avec celle de Milan.—A Brescia, ville romaine comme Milan, la révolution se montre aussi par l'éclat de 1038, écho du mouvement d'Héribert.

L'évêque de Verceil, à l'avant-garde contre la féodalité du Piémont, est tué et brûlé, vers 999, par *Ardouin*, fils d'Oddon, chef de la réaction féodale. L'empereur venge l'évêché en l'affranchissant pour toujours et en lui livrant les maisons et les terres d'*Ardouin*[1]. Mais, en 1008, l'évêque est exposé de nouveau à la réaction de *Ardouin*, qui aspire à la couronne d'Italie. En 1014, il doit encore s'enfuir devant l'invasion du prétendant italien[2]. Jusqu'ici la révolution est impériale, et l'Allemagne la seconde comme à Milan; en 1038, c'est contre l'empereur lui-même que l'évêque combat, s'insurgeant en même temps que les évêques de Milan, de Brescia et de Plaisance.

En 1014, l'empereur saint Henry II d'Allemagne donne Ossola à l'évêque de Novare; voilà une flèche décochée contre le royaume, et c'est la révolution qui la ramasse.

L'abbaye du Novalais se lève comme Verceil; sa haine contre la féodalité piémontaise date de loin; lisez la chronique du Novalais, vous entendrez l'invective rustique et violente des abbés du vieux temps contre le

[1] « Domus omnia et prædia Arduini filii Dodonis quia hostis « publicus adjudicatus episcopum Petrum Vercellensem interfecit « et interfectum incendere non expavit. » Uguelli.

[2] « Arduinus Vercellensem invasit civitatem Leone ejusdem « episcopo vix effugiente, omnemque hanc comprehendens iterum « superbire cœpit. » (Ditmar.)

royaume qui les opprime. Qu'il est misérable, dans cette chronique, le maître de Pavie! Hugo, roi des espions, viole sa belle-fille; Lothaire est « une racine « pourrie, née au milieu des ronces, qui ronge tout, em- « poisonne tout[1]. » Trente ans après la chute du royaume, l'abbaye invoque le pape Jean XVI contre le roi *Ardouin*, « usurpateur vorace, loup énorme, destructeur « de l'Église du Christ; il envahit tout, même le mo- « nastère. » De quel droit? Il parle d'un précepte de Lothaire : « Othon I[er] l'a brûlé, ce précepte, en pré- « sence de toute sa cour... » Plus tard, l'évêque lui-même veut empiéter, mais la Vierge lui apparaît « pour « que ce grand crime ne soit pas commis. » Sous l'empereur Conrad II, les moines veulent expulser de vive force un abbé imposé par le marquis de *Suse* et de *Turin*.

A Turin, ville attardée sous la domination des marquis de Suse, la révolution ne présente, en 1030, qu'une émeute contre l'abbé que le marquis imposait au Novalais; mais on succombe à la réaction du chef féodal.

A Chieri, il y a, de 1011 à 1038, des « désolations; » l'évêque est attaqué « non-seulement, dit la chronique, « par les païens, mais par les mauvais chrétiens. » C'est la révolution épiscopale qui gémit sous la pression de la noblesse; les mauvais chrétiens, les païens sont les hommes du royaume; par contre-coup, l'évêque aussi subissait peut-être le choc de l'empire comme Héribert de Milan.

[1] « Putrida radix, ortus ex spinis, lædens omnia et quæ lædere « non valet conculcans pedibus per viam nocentiæ pertulit « passus. »

Gênes, partie du vaste marquisat de Milan, offre une variante : sous les rois italiens, tout le marquisat étant suspect, rebelle, tourné vers l'Allemagne : Béranger II exemptait Gênes au détriment du marquis. Les fermiers étaient allégés; on instituait une garde civique, dans laquelle on incorporait les étrangers; on limitait à dix jours les bans du marquis; tout homme, sous la juridiction génoise, était dégagé du service public. Le roi exagérait ainsi la liberté de Gênes, en haine de la révolution générale, qu'il voulait frapper dans son centre de Milan; sous Othon I[er], cette exagération est accueillie au profit général de la révolution qui détruit le royaume en multiplant les franchises.

Aquilée, jadis détruite par Attila, capitale de la haute-Italie de l'ouest, n'est plus que l'ombre d'une ville; son peuple est dispersé; les hommes manquent à la révolution, et pourtant le patriarche la réclame, dût-il créer lui-même son peuple. En 1026, l'empereur lui donne le duché du Frioul, le marquisat d'Istrie, les évêchés de Trévise, de Trente, de Padoue, de Vicence, de Vérone, Ceneda, Parengo, Pola, Trieste, Pesène, Capodistria, Enone, Luno, Mantoue, Como, Caneva et Grado. Ainsi transformé en prince de l'empire, il s'efforce, en 1031, de créer le peuple qui lui manque et de l'armer contre la féodalité qui le menace dans le Frioul. Octroyant spontanément une constitution, il fonde le parlement du Frioul, c'est-à-dire un conseil des prélats, des communes, des comtes et des châtelains, « lequel conseil, dit Pilone, a duré jusqu'à nos jours (XVII[e] siècle). » Le patriarche abandonne ensuite Aquilée dévastée, sans force, sans population, pour siéger à Udine, plus jeune et très-peuplée, qu'il oppose à Cividal, l'ancien centre royal du duché du Frioul. En 1220,

le patriarche Berthold fonde le sénat d'Udine, composé de quatre-vingts nobles; en 1338, le patriarche Bertrand ajoute au sénat le grand conseil d'Udine (Arengo), composé d'un représentant par famille (*per casa*) et destiné à gouverner la ville, en déléguant le pouvoir exécutif à des députés. Bertrand conçoit aussi le plan de transporter tout le peuple d'Aquilée dans sa nouvelle capitale; mais il est assassiné par la noblesse alarmée qui se lève à la suite du duc de Carinthie. Son successeur, poursuivant le plan de transplanter Aquilée, adresse au pontife une demande signée par les évêques de Vicence, de Concordia, de Cittanova, etc. « Sa supplique, « dit Palladio, montrait la désolation d'Aquilée, l'air « pestilentiel du pays vicié par les inondations, par les « terres incultes, par la solitude, de sorte que, non-« seulement les habitants, mais les voisins eux-mêmes « émigraient... Sans peuple, avec des maisons en ruine, « la ville se trouvait exposée à toutes les attaques des « étrangers, tandis que Udine était la ville la plus im-« portante de la province. Agréable, fertile, très-habi-« tée, elle jouissait d'un air excellent; entourée de « remparts, riche en églises et en monastères, les pa-« triarches y siégeaient, la noblesse et le commerce y « affluaient également. » On le voit, quoique le patriarche fût le chef féodal du Frioul, la nécessité de résister à la noblesse le forçait de marcher à la tête du peuple, et il se servait de son autorité féodale pour soutenir la révolution épiscopale.

Bellune nous rappelle la constitution du premier peuple dans sa simplicité primitive. On l'y voit apparaître dix ans après la chute du royaume. Suivant Piloni, l'historien de Bellune, il était composé de quatre familles privilégiées, les Bernardi, les Casti-

glioni, les Tassina et les Nossadami. « On confia le « gouvernement, dit Piloni, à ces quatre familles, qui « donnaient les emplois, ressuscitaient le consulat en « créant un consul par famille, et disposaient de tout. « Le consulat était annuel, et le plus âgé des consuls « prenait le titre de comte et signait dans les délibéra- « tions : Nous, comte Jean, et Paul, Grégoire et An- « toine, consuls, disons, etc. » Le titre de comte n'était qu'honorifique; plus tard, on l'ôta au consul pour le donner à l'évêque, à qui revenait de droit le trophée de la révolution épiscopale. Les quatre familles du peuple régnaient chacune dans l'un des quatre quartiers de la ville [1]; leur réunion formait une vraie fédération qui s'inféodait la multitude.

Un siècle plus tard, en 1070, le peuple officiel s'étend, et toujours d'après le principe de la fédération qui s'inféode la ville. « Les quatre familles, dit Piloni, « très-prudentes et d'une grande sagesse, considérant « qu'après la grandeur arrive la décadence, et voyant « que la ville regorgeait d'habitants et que sa domina- « tion s'était étendue sur les terres de Trévise, de Feltre, « du Frioul et de Trente, de sorte qu'il fallait un grand « nombre de sages pour régir toutes ces localités, déci- « dèrent de s'adjoindre quelques parents en les appe- « lant à partager le pouvoir qu'elles avaient reçu de « l'empire. » Les quatre familles se transformèrent en quatre parentés, chaque parenté donna douze personnes au conseil, qui se composait de quarante-huit députés, et continua à disposer de toutes les magistratures. Les parents suivaient la famille primitive en lui jurant fidé-

[1] « Oppidum in quatuor regiones seu insulas ut ita dicam est « distributum. » (Doglioni.)

lité à la vie et à la mort. En 1162, la foule augmente, la constitution de Bellune fait un nouveau pas en avant, et on étend le système du peuple officiel sans le changer, en introduisant, dans les quatre grandes familles, les « rotoli, » c'est-à-dire les adhérents patronés par chaque parenté et enregistrés dans les rouleaux de la commune. Écoutons Piloni : « Les quatre familles ou parentés « purent s'adjoindre à loisir les personnes de leur « suite. Cependant ces nouveaux adjoints n'eurent pas « l'autorité des parentés; sans droit d'élection, sans « pouvoir nommer les magistrats, ils se bornèrent à « exercer les fonctions qui leur étaient confiées. Ils ne « pouvaient pas même entrer dans le conseil, si ce « n'est par faveur et pour suppléer aux députés ordi- « naires. » Ainsi, en 972 on crée les familles, en 1070 on constitue les parentés, en 1162 il y a les « rotoli. » Plus tard, en 1271, les Borsani, qui étaient dans le rouleau des Bernardi, prétendent avoir autant d'autorité que leurs propres patrons : Nos droits sont les mêmes, disent-ils, nous avons toujours été ensemble à la vie et à la mort. Les Bernardi répondent : La parenté n'est pas le rotolo, vous n'êtes pas nobles, vous ne relevez ni du privilége primitif de 972, ni du privilége amplié de 1070, nous sommes amis, nous ne sommes pas parents. De là un débat, on plaide, et ce procès est le monument le plus important sur la constitution du premier peuple; Bellune, avec ses familles, ses parentés, ses rotoli, est l'une des médailles les plus précieuses de l'histoire du peuple italien. La barbarie du Frioul immobilisait Bellune dans sa première phase.

Piloni, qui n'est guère ingénieux, ne put cependant s'empêcher de voir qu'on doit profiter des documents de Bellune. Il généralise les faits de sa ville natale, et

affirme que dans les autres villes la constitution du conseil fut également confiée à quatre familles. Suivant lui, c'étaient, à Gênes, les Doria, les Spinola, les Fieschi et les Grimaldi qui représentaient le peuple; à Parme, les Correggio, les Rossi, les Pallavicino et les Sanvitali; à Plaisance, les Fontana, les Scotti, les Anguissola et les Landi; à Feltre, les Romagni, les Rainoni, les Lusa et les Corte. Nous pourrions ajouter, pour confirmer ce quaternaire, que Lodi était gouvernée par les Sommariva, les Overgnaghi, les Vistarini et les Fisiraga; Crême par les Camisano, les Aglio, les Terzi et les Martinengo. A Bergame, on trouve les les Soardi, les Coleoni, les Bonzi et les Rivoli. Mantoue, partagée en quatre quartiers, nous montre les Casaloldo à Saint-Jacques, les Arlotti à Saint-Martin, les Zenecalli au quartier majeur, les Bonacolsi à Saint-Pierre, et

« Ciascun casal suo quartier difendia. »

Mais ce n'est pas le nombre des familles primitives qu'il s'agit de généraliser, c'est la constitution du peuple; et il est impossible de ne pas voir qu'elle est la même dans toutes les villes, à Crême comme à Gênes, à Gênes comme à Bellune. Partout le premier peuple représente une liberté fédérale, une fédération de quartiers, de sixtiers, de « Rioni, » de « Vicinanze, » dont le nombre varie suivant les divisions intérieures ou suivant que chaque partie de la ville est confiée à une ou à plusieurs familles. Vérone a son conseil des « Quattrovinti, » constitué par Othon Ier à la chute du royaume. Ce nombre de quatre-vingts familles, nommées à la française par vingtaines, indique que chaque quartier était représenté par vingt familles. D'après

une chronique anonyme, trois ans après la chute du royaume, Pise est affranchie, et sa liberté n'est que la liberté de sept familles allemandes nommées par l'empereur [1]. Le peuple de Trieste se constitue comme celui de Vérone et de Pise, c'est du moins ce qu'on doit présumer, puisqu'en 1246, à la suite d'une réaction, il reparaît dans sa pureté primitive réduit à la réunion des treize plus anciennes familles qui nomment les Quarante membres du sénat de Trieste. En 1024, d'après Bonifazio, l'empereur constitue ou reconnaît le conseil de Trévise, et on doit supposer qu'il l'organisait à l'imitation des autres villes. Les familles primitives étaient, en quelque sorte, régnantes ; c'est en elles que résidait la souveraineté naissante de la révolution. De là le soin avec lequel Godo les dénombre à Vicence, distinguant les familles éteintes, celles qui prospèrent, celles qui déclinent, « olim potentes in urbe. » On retrouve la même préoccupation chez Ricordano Malaspina et Jean Villani, qui ne se lassent pas de multiplier les renseignements sur les familles primitives de Florence. Il s'agissait d'indiquer les premiers élus de la révolution. Entre ces élus et la multitude, la différence était si profonde qu'elle laissait encore des traces à Pise deux siècles plus tard ; sous le comte Ugolino, le peuple avait son palais séparé de celui de la commune ; dans les annales d'Arezzo, on retrouve également les deux palais du peuple et de la commune, ayant chacun sa tour et son beffroi ; la réparation ou le déplacement d'un beffroi sont des actes tellement importants que la chronique les note en lais-

[1] Ce sont les familles suivantes : les Casamatti, les Orlandi, les Ripafratta, les Visconti, les Verchionesi, les Gusmani, les Duodi.

sant supposer une altération politique dans la ville [1]. A Pérouse, on trouve aussi les deux palais de la commune et du peuple. D'après les annales de cette ville, on commence, en 1335, à construire le palais du peuple et, en 1350, on renouvelle celui de la commune. Aux époques postérieures, on laissait subsister séparément les deux pouvoirs distincts de la révolution épiscopale. Dans les diplômes de Sienne, on lit : « Po« testas communis et populi. » La commune ne se confondait pas non plus avec la masse flottante des marchands; la chronique de Parme déclare, sous l'an 1253, que Giberto de Gente « erat potestas communis et « populi et mercadantiæ. » Le mot de peuple a trompé les écrivains modernes, tous unanimes dans l'erreur universelle qui confond le premier peuple avec la commune. L'ordre des temps, l'ordre des idées, l'ordre des révolutions, tout a été interverti ou perdu, et le sens primitif de la révolution épiscopale, ce premier réveil de l'Italie nouvelle, s'est trouvé effacé par le développement des institutions postérieures.

Continuons notre revue. San-Sepolcro en Toscane naît épiscopale; sa fondation remonte à l'ermite Arcano, sorte de Romulus ecclésiastique qui fait des miracles. La petite bourgade surgit comme par enchantement, à l'ombre d'un monastère. A la chute du royaume, Othon Ier, dit la chronique « déclara cette « terre indépendante de tout archevêque, évêque, « duc, marquis, comte, ou de n'importe quelle puis-

[1] « 1321. Fecit dominus Guido episcopus elevari campanam « populi de palatio populi et poni super turrim de palatio commu« nis; elevata exinde et deposita illa magna Campana quæ facta « fuerit prius et usui non erat. 1322. Et facta est Campana com« munis quæ olim stetit in palatio populi. » *(Annales Aretini.)*

« sance. » Aussitôt, on voit poindre la révolution. « Vers 991, dit encore la chronique, l'abbé Isaïe apaisa la « discorde qui troublait les citoyens. » Comment l'apaise-t-il? « Il ordonna, continue la chronique, que vingt-« quatre citoyens gouverneraient la terre avec plein « pouvoir et s'appelleraient la première magistrature, « ce qui fut confirmé par César. » Voilà le peuple constitué avec vingt-quatre personnes ou familles, et sous la date tardive de 1360, la chronique de San-Sepolcro, copiée par Farulli, nous montre encore les Vingt-quatre et deux conseils distincts, l'un du peuple, l'autre de la commune.

Le même mouvement, plus obscur, se reproduit dans l'antique abbaye longobarde de la Nonantola, sous les marquis de Toscane. En 1056, l'abbé Gotescalc confirme au peuple des donations antérieures et lui accorde une plus vaste étendue de terrain, « à la condition qu'il entoure de murs et de fossés les trois quarts du château. » L'abbé et le peuple se secouraient mutuellement contre la féodalité des alentours.

Dans les vieux centres du royaume la lutte s'efface; les villes royales sont fondées à contre-sens des circonscriptions romaines; tout le développement de l'Italie épiscopale tourne contre elles; avec la révolution, leurs évêques tombent sous la domination des archevêques des villes romaines. Elles restent calmes, silencieuses, et ne se détachent de leurs comtes qu'avec crainte et à contre cœur. Ainsi Pavie n'a pas d'histoire, pas d'éclats; on ne sait pas comment elle glisse des mains de ses comtes Langusco.

A Vicence, la révolution se présente enveloppée dans les orages d'une guerre féodale. Vers l'an 1000, Mario des Marj est aux prises avec Felice Emiliano; le

premier est le chef de la féodalité, et il chasse Felice qui est à la tête du peuple. Le peuple vaincu est refoulé dans les faubourgs jusqu'à ce que Felice revienne victorieux avec le secours de Trévise, d'Altino et de Feltre. Mario est tué à Braganza, mais Vicence reste sous le comte.

A Parme, ville royale, l'empereur Conrad II déclare, en 1020, qu'à la mort du comte Bernard et de ses fils le comté sera transmis à l'évêque. Plus tard, Parme attaque les Allemands, en imitant les insurrections de Milan, de Brescia, de Plaisance, de toutes les villes où les évêques sont aux prises avec l'empereur.

D'autres villes étaient enlevées aux comtes par les empereurs et même par les derniers rois italiens : c'étaient *Bergame, Aqui, Lodi, Novare, Crémone, Reggio,* Bologne, *Como,* Florence, et plus tard *Pistoie,* et Padoue vers 997. Presque toutes ces villes sont royales, excentriques, évidemment affranchies pour fortifier le royaume contre l'insurrection des villes romaines, auxquelles revenait de plein droit le privilége du progrès.

Sous les empereurs d'Allemagne, les concessions se généralisent, sans remplacer, sans même voiler le travail pénible, accidenté, intime, de la liberté italienne. On ne saurait suivre M. Léo, quand il attribue à Othon Ier toutes les immunités conquises par les municipes de l'Italie. Combien d'évêchés a-t-il exemptés? Trois: ceux d'*Aqui,* de *Lodi* et de *Reggio.* Comment confondre trois exemptions avares, réservées à des villes royales, avec le mouvement général de toutes les villes qui s'avancent en combattant? Il est vrai que M. Léo supplée aux documents en les déclarant perdus ou brûlés [1].

[1] « Si on ne peut donner, dit M. Léon, des preuves positives

Mais, dans les centres les plus importants, les traces de la révolution excluent l'hypothèse des documents perdus. Et qui les aurait perdus? L'Eglise? L'Église n'a pas l'habitude de perdre ses donations; au contraire, elle sait les faire prospérer dans ses archives, où elles s'étendent avec une facilité miraculeuse. Les érudits sont plutôt scandalisés par l'excès que par le défaut de chartes, et dans aucun cas, on ne saurait confondre les immunités des villes allemandes avec celles des villes italiennes. Dans la légalité germanique, les exemptions tombent d'en haut, s'immobilisent dans la loi et, choisissant d'avance les grands centres romains, décomposent d'une manière toute diplomatique les grands Etats en plusieurs fiefs ecclésiastiques, qui restent impassibles dans les limites préétablies. En Italie, l'exemption impériale tombe au hasard sur des villes de second ordre, sur des centres royalistes. La vraie révolution, qui part d'en bas, dépasse sans cesse toutes les lois et s'acharne contre la féodalité par une guerre minutieuse, perpétuelle, implacable, voulant s'imposer à la loi impériale et pontificale. En Allemagne, les villes libres sont des exceptions, tandis que les fiefs forment la règle. En Italie, l'exception est dans les fiefs, les villes sont la règle, de sorte que le mouvement est universel. L'erreur de M. Léo coupe à la racine le grand arbre des révolutions italiennes.

Sur la terre de l'Eglise la révolution est identique, si ce n'est qu'au lieu de se soustraire aux comtes nommés par l'empereur, elle se dérobe aux comtes et aux recteurs nommés par le pape.

« sur ce point, cela tient uniquement à ce que les documents ont « été perdus ou brûlés. » *(Hist. d'Italie.)*

Ravenne était déjà libre sous ses archevêques, et Othon Ier, en l'enlevant à la tyrannie du royaume, y établissait de nouvelles familles, entre autres celle de Guido Tigrino, son neveu, qu'on peut considérer comme l'un des comtes nommés à la chute du royaume. Les Ravennates l'appelaient père de la patrie. En 997, les descendants du père de la patrie sont abhorrés, et nous voyons la catastrophe des conti Guidi. « En un seul « jour, dit Jean Villani, les comtes Guidi furent tous « égorgés à Ravenne, et ils périrent tous, grands et « petits, hormis un enfant qui s'appelait Guido, et qui « était à Modigliana en nourrice. Guido fut depuis sur- « nommé Bevisangue (buveur de sang), à cause du crime « des siens [1]. » Un autre chroniqueur, Rossi, donne le reste de la tragédie en expliquant le surnom de Bevisangue. « Guidetto, dit-il, bien qu'il eût été épargné par « les citoyens, vengea sa famille avec tant de barbarie « et d'atrocité que, plus tard, il reçut le nom tragique « de Bevisangue, et sa vengeance étant consommée, « il se retira à Florence [2]. » Il se retira ! En d'autres termes, après avoir tenté une effroyable réaction, l'homme de sang était chassé par la révolution victorieuse. De 1003 à 1014, la révolution continue par l'archevêque intrus Adalbert et par de nouvelles luttes contre Rome.

[1] « Furono i conti Guidi quasi signori di tutta la Romagna : « ma per soperchio che usarono contro a cittadini di loro donne e « altre tirannie a rumore di popolo furono tutti morti che nullo « campae ne piccolo o grande se non un piccolo fanciullo che aveva « nome Guido il quale era a Modigliana à baglia : il quale fu sopra- « nominato Guido Bevisangue per lo malefizio de' suoi. »

[2] « Sic patrem familiamque suam, tantaque immanitate ultus « est ut sangibibax truci deinde cognomento fuerit appellatus. Quo « perpatrato facinore Florentiam se contulit. » (Rossi.)

Peut-être le mouvement de Faenza, en 1003, s'explique-t-il par la révolution épiscopale. A cette époque, les nobles s'efforcent de maintenir la ville sous la domination de l'archevêque de Ravenne, libre à Ravenne, féodal à Faenza. Le peuple s'insurge, les nobles sont expulsés, leurs maisons sont rasées.

Dix ans après la chute du royaume, le diocèse des Marses est sous la férule de son comte, qui règne en Longobard, comme les Carcano à Milan. Non-seulement il s'empare de l'évêché, qu'il livre à Albéric, l'un de ses fils; mais il fait aveugler l'abbé de Mont-Cassin, pour donner cette grande abbaye à un autre de ses fils, Guinichis, qui meurt soudain, frappé, dit-on, par la colère de Dieu. Plus tard, le diocèse se réveille avec son évêque Pandolphe. Le comte ne peut conserver à sa famille que la moitié de l'évêché et enfin, en 1067, le concile de Florence rend l'évêché tout entier à Pandolphe.

L'histoire d'Orvieto est écrite par Manente, dévoué au saint-siége, et si exalté que, sous sa plume, les adversaires du pape tombent d'eux-mêmes en enfer, signalés tous comme d'affreux hérétiques. Quand ils ne sont pas hérétiques à ses yeux, ils sont au moins les odieux, « odiosi, » et on éprouve le besoin de s'écarter de lui comme d'un bûcher de l'Inquisition. A l'époque du réveil de Milan, vers 980, le chroniqueur nous dit qu'Orvieto est troublée par des hérésies, et que le pape y envoie un archevêque français, descendant de Charlemagne, pour apaiser les séditions et ramener la ville. Mais l'évêque ne paraissant pas, on peut le supposer d'accord avec les prétendus hérétiques, et, comme à Ravenne, cette hérésie de la liberté d'Orvieto se rallie à l'empire pour se sous-

traire à la papauté. En effet, Othon II affranchit la ville, en la confiant à cent familles, qui composent le premier peuple. Le recteur est supprimé; on nomme pour la première fois des consuls, et grâce au nouvel empire d'Allemagne, on triomphe du souvenir attardé de Charlemagne. En 1002, le parti de la liberté et de l'empire attaque de nouveau le parti féodal de l'Église romaine; en 1006, en 1007, nouvelles séditions; en 1028, Manente signale « de grands meurtres et de grands ravages. » De 1039 à 1059, on trouve encore quatre séditions, et l'impitoyable chroniqueur ne se lasse pas d'accuser les perturbateurs et les hérétiques.

Chiusi, ville longobarde et royale, est délivrée en 992, mais, bientôt enchaînée de nouveau, on la donne au comte Bovacciani, l'un des Cent du peuple d'Orvieto. La ville frémit; en 1020 elle veut se révolter; en 1031, elle se divise en deux partis : les noirs et les blancs, les uns pour le peuple, les autres pour le comte; la rébellion est toujours imminente. Singulière interversion ! le peuple longobard de Chiusi se trouve dominé par un comte populaire d'Orvieto. Comment s'y résigner ?

Saint-Marin naît avec la révolution épiscopale; son berceau est le petit monastère de San-Marino, sa première enceinte est l'enceinte du couvent, sa première liberté est la liberté de son Église. Encore cette Eglise ne tient-elle sa force que de l'évêque de Saint-Leo, qui relève du comte de Montefeltro.

Mont-Cassin se réveille, à la chute du royaume, sous la protection de l'empire. La grande abbaye s'étend et revendique ses immenses juridictions; aussitôt la lutte commence contre les comtes longobards des alentours. L'abbé Algerno est aux prises avec les comtes d'Aquino,

de Pontecorvo et de Teano; une fois, il est enlevé par le comte d'Aquino, bientôt vaincu à son tour par le prince de Capoue, qui le conduit à l'abbé la corde au cou. L'abbé Mansone, son successeur est accablé par le comte des Marses, qui le fait aveugler. Plus tard, les abbés soudoient de nouvelles troupes, les comtes sont contenus, le peuple respire, l'abbaye double son essor.

Telle est l'Italie des évêques : elle sort du fond des archevêchés, des évêchés et des abbayes; elle se lève en combattant les derniers restes du royaume, elle demande l'expulsion des comtes pour les dépasser, en déchirant toutes les lois féodales; dans sa marche rapide, elle va se heurter contre la papauté et contre l'empire. Heureuse et enthousiaste dans les villes romaines, elle entraîne avec elle les villes royales, condamnées à devenir libres, ne fût-ce que pour combattre la liberté qui les détrône.

CHAPITRE IV.

LA RÉVOLUTION DES ÉVÊQUES EN TOSCANE, EN SAVOIE, DANS LE MONTFERRAT, EN CORSE ET EN SARDAIGNE.

L'an mil. — La révolution épiscopale dans les fiéfs, — par les familles de Canosa.—du Montferrat,—de Savoie,—d'Este.—Les Pisans en Sardaigne.— Le comte Arrighetto bel Messere en Corse.— La fédération des Corses.

Toutes les villes sont en marche avec des vitesses inégales, les unes rapides, les autres attardées : les laisserons-nous errer au hasard sur le cadran des dates? Les laisserons-nous se confondre avec les révolutions postérieures? Que l'on parcoure les dates qui se produisent au hasard, on découvrira la date des dates, l'heure générale et solennelle où le feu de la révolution embrase l'Italie dans son ensemble. Avant 992, pas de révolution, rien que des intrigues, des mouvements confus, des exemptions diplomatiques qui tombent sur les villes chéries de *Pavie,* hostiles aux villes romaines, impatientes de voir tomber le royaume. *Ast* est la ville des ducs longobards, *Crémone* est la sœur de *Pavie, Como* est arrachée à Milan et tournée contre elle ; il en est de même de *Bergame* et *Verceil*; toutes ces villes sont affranchies d'avance par les rois ennemis du mouvement. Les affranchissements impériaux en 962, commencent rares, réduits à trois, et encore les trouve-t-on dans les villes royales de *Lodi, Aqui* et *Novare ;* peu à peu ils s'étendent en se fractionnant par des priviléges; en 980, la révolution de Milan

donne le signal à toute l'Italie, qui conquiert chaque jour de nouvelles immunités. En 1038 arrive le choc des révolutions de Milan, de Plaisance, de Brescia, de Verceil, etc., qui se heurtent contre l'Église et l'empire. Après 1038, les dates de la révolution épiscopale n'attestent plus que la continuation du mouvement victorieux et se confondent avec les dates des événements d'une époque ultérieure. Plus tard encore, la révolution est oubliée, et n'apparaît que dans les lieux attardés où les idées s'immobilisent, comme dans le Frioul. Écartons les dates postérieures au choc contre l'empire, prenons la moyenne entre les années extrêmes de 962 et de 1038, nous aurons l'an mil comme date générale de la révolution. On croyait, d'après la Bible, que le monde finirait en l'an mil; le xe siècle vivait tout entier sous la terreur de cette mystérieuse catastrophe, et ce fut le vieux monde des comtes qui tomba pour faire place à l'ère nouvelle des évêques.

La date est fixée; à partir de l'an mil l'idée épiscopale domine tout, partout son calque se répète avec des couleurs variées sur les matières les plus diverses pour expliquer toutes les nouvelles dominations qui surgissent. Certaines régions ne peuvent abattre le chef féodal sans se désarmer, se décomposer et se perdre; là le chef féodal survit en devenant l'instrument de la révolution, et de nouvelles familles s'élèvent au milieu des catastrophes de la noblesse en se jetant à corps perdu dans le parti de l'Église.

La plus puissante est celle de Canosa, près de Reggio, dans cette grande forteresse de Canosa, le dernier refuge de sainte Adélaïs, le point d'où partait le dernier coup qui frappait le royaume. « On m'a entou« rée de tours, dit la forteresse dans la chronique de

« Donizon, pour que je puisse braver la colère des rois; « c'est moi qui ai perdu Béranger et son fils. » Depuis la chute du royaume, la famille de Canosa grandit; en 1004, Thiebaud a le titre de marquis; en 1015, son fils Boniface règne sur Ferrare et continue à s'étendre. Comment? Au nom de Dieu et du peuple, en protégeant les églises qui lui inféodent d'innombrables villages et châteaux à Reggio, à Modène, à Ferrare, à Mantoue; il emporte les villes et se développe en soulevant toutes les haines féodales, « invidiam sævam Longobardorum comitum. » Partout il empiète sur les vieilles juridictions du royaume. En 1023, une vaste réaction l'attaque « ex toto regno; » mais il l'écrase par une victoire sanglante, et, en 1027, il se jette sur le marquisat royal de Toscane, qu'il subjugue en s'étendant au loin, dans l'Ombrie, jusqu'à Spoleti. La ville royale de *Lucques*, qui cesse d'être la capitale de la Toscane, voit sa centralisation longobarde brisée et remplacée par le rayonnement ecclésiastique de Mantoue : tout le monde veut être au nouveau marquis, et la chronique le proclame un jeune Daniel, ayant la prévoyance de Joseph, l'épaule de Saül, la force de Goliath, la sagesse de Salomon; il est riche, pacifique « locupletem, pacificum; » la sibylle a prédit sa fortune en parlant de l'an mil « de Christo judicioque fineque mundi, » de Jésus-Christ, du jugement et de la fin du royaume. Pour montrer l'action épiscopale de Boniface dans cette profonde obscurité de la barbarie et de la religion, nous n'avons pas seulement la chronique de Donizon, nous avons encore le silence même des chroniques. Dans les villes soumises à Boniface, il n'y a pas de révolutions épiscopales, les peuples ne s'insurgent pas contre les comtes, les comtes s'effacent comme par

enchantement, les évêques restent seuls vénérés, divinisés. Le marquis est l'acteur premier et unique de la révolution. C'est à lui de congédier les comtes, de les écraser, de dépasser les limites de la loi, et quand il étonne l'Italie par ses usurpations incendiaires, quand il épouse, en 1036, Béatrix, fille du duc de Lorraine, il se trouve à son tour aux prises avec l'empire, comme l'archevêque Héribert de Milan, comme les évêques de Brescia, de Plaisance, de Verceil, de Parme...

Nous avons vu la nouvelle maison du Monferrat surgir à Foro et à Ronco en ennemie de *Pavie*, en protégée de l'empire; par elle il y a une vaste région du Piémont qui reste unie, compacte, capable de résister à toute tentative royale, et cependant amie des peuples et des évêques. Elle ne peut donc pas manquer de s'étendre, mais elle ne peut pas non plus manquer de se heurter contre l'empire...

Dans le Piémont savoisien on voit paraître Bérold, le chef fabuleux de la maison de Savoie; vers l'an mil, il extermine « les voleurs du château de Cule, » les nobles de l'ancienne féodalité; puis il fond sur Maurienne, sur *Suse*, arrière-gardes du royaume; il y remporte, dit-on, cinq victoires qui achèvent la défaite du dernier prétendant italien, et se fixe dans la Maurienne et la Savoie, où il reste en ennemi des royalistes béni par les évêques, qui en font un preux, un demi-dieu, un paladin aux mille aventures, enfin un saint, car, d'après Guichenon, il meurt en odeur de sainteté. Son successeur, Humbert aux blanches-mains, envahit le Chablais et le Valais, et renouvelle la guerre contre le marquis de Suse, ne lui accordant la paix qu'à la condition d'obtenir pour son fils la main d'Adélaïs de Suse, l'héritière du marquisat. Adélaïs n'est pas l'héritière

selon le droit, la loi salique lui refuse la faculté de transmettre son fief. Peu importe; le droit féodal est supplanté par la révolution, et il tombe en quenouille pour devenir savoisien. Avec Oddon, le Piémont royal arrive tout entier sous le maître de la Savoie, *Suse* cède à Chambéry, comme en Toscane *Lucques* cédait à Mantoue; la famille nouvelle remplace pour toujours les familles du temps des rois...

La maison d'Este est la plus ancienne parmi les maisons de l'Italie épiscopale. La vaste généalogie de cette famille se jette, avec une muette assurance, à travers les vicissitudes les plus variées de la tradition italienne, et nous rencontrons ses homonymes, ses parentés, ses entrelacements fatidiques, ses mausolées solennels partout où la gloire éclaire de ses rayons l'indomptable liberté de l'an mil. Tant de richesse fascinait les plus hautes intelligences; Muratori, le grand philologue, Leibnitz, le grand philosophe, ont longuement discuté les vastes ramifications de l'arbre florissant depuis à Ferrare; mais les poëtes sont les plus fidèles interprètes des mystères de la vie, et les épopées du Tasse et de l'Arioste, ces deux immortels courtisans de la cour de Ferrare, nous révèlent mieux que les érudits l'esprit qui anima les ancêtres de tant de seigneurs. Dans le *Roland furieux,* l'enchanteresse évoque les ombres des héros futurs de la famille, et on voit paraître le premier Roger, fils de Bradamante, de la race des Franks. Quelle sera sa gloire? « Il renversera Didier, roi des Longo-« bards, en devenant sous l'empire seigneur d'Este et « de Calaon [1]. » Puis arrive Hubert, « le défenseur de

1 Per opra di costui sarà deserto
Il re de' Longobardi Desiderio

« l'Église contre les barbares [1]. » Le poëte donne le marquisat de Milan à Hugo, « qui arbore le drapeau de « la vipère [2]. » Les marquis de Milan se lèvent contre les rois italiens. « Voilà le sage Albertazzo qui enlève « l'Italie à Béranger et à son fils, digne de donner la « main à Alda, la fille de César [3]. » Toutes les gloires de la famille restent épiscopales. « Je serais long, dit le « poëte, si je montrais toutes les personnes de ton sang « qui porteront le drapeau du consistoire et si je nar- « rais leurs combats pour l'église de Rome [4]. »

Le Tasse écarte les origines frankes de l'Arioste pour reculer deux fois plus loin dans le passé les fastes de la famille, et c'est encore pour glorifier le grand combat de la liberté italienne contre la barbarie royale. Dans la *Jérusalem délivrée,* Rinaldo d'Este voit tous ses ancêtres sur le bouclier historié que lui présente le vieillard qui l'attend à la croisade. Quels sont ces ancêtres? Cajus l'antique citoyen, qui combat l'invasion royale des Goths [5], Aurelius, qui résiste à l'incendie du royaume

D'Este et di Calaon per questo merto.
Il bel dominio avrà dal sommo imperio.

1 Per costui contra barbari difesa
Più d' una volta fia la santa chiesa

2 . . . . di Milano
Farà l' acquisto e spiegherà i colubri.

3 Ecco Albertazzo il cui savio consiglio
Torrà d' Italia Berengario e il figlio
E sarà degno a cui Cesare Ottone
Alda sua figlia in matrimonio aggiunga.

4 Lungo sarà s' io mostro ogni persona
Del sangue tuo ch' avrà del consistorio
Il confalone e s' io narro ogni impresa
Vinta da lor per la romana chiesa.

5 Prender il fren di popoli volenti
E farsi d' Este il principe premiero

qui emporte Rome, Ravenne et Aquilée; Acarino, qui « semble succomber à Odoacre et mourir pour « l'Italie : mort glorieuse [1]. » Alforisio succombe à son tour, Azzo s'exile pour fuir le royaume, et, au premier échec du roi, on le voit reparaître [2]. « Bonifazio, frappé « à l'œil, est heureux de mourir dès que Totila est « vaincu [3]. » Valérien immole des hécatombes de Goths [4]. Adaloard « chasse le roi longobard de Monse-« lice [5]. » Ses descendants combattent « au premier « rang là où le grand Charles déploie son drapeau [6]. » Sous les Franks, Béranger d'Este « terrasse et empri-« sonne [7] » le roi Bernard, qui rêve l'indépendance de l'Italie. Enfin l'ère épiscopale arrive à la chute du second Béranger, et le poëte la résume tout entière quand il

Ed a lui riscoverarsi i men potenti
Vicini a cui rettor facea mestiero.

1 Par che rompa glì Alani e che si veggia
Contra Odoacre aver poi sorte rea
E morir per l' Italia. O nobil morte !

2 E ritornar con l' arme e col consiglio
Dappoi che fu il tiranno Erulo oppresso.

3 Trafitto di saetta il destro ciglio
Segue l' Estense Epaminonda appresso
E par lieto morir poscia che 'l crudo
Totila è vinto.

4 Cento nel sostenean Gotiche squadre.

5 . . . . l' intrepido Aldoardo
Da Monscelse escludeva il re lombardo.

6 Enrico v' era e Berengario : e dove
Spiega il gran Carlo la sua augusta insegna
Par ch' egli primo feritor si trove
Ministro e capitan d' impresa degna.

7 . . . . E quegli il move
Contra il nepote che in Italia regna
Ecco in battaglia il vince e il fa prigione.

montre sur le bouclier : « Alméric, le fondateur des « églises, dans l'attitude de la contemplation, fixant son « regard dans le ciel, et, devant lui, Azzo, acharné « contre Béranger, et, après une longue série de vicis- « situdes guerrières, victorieux et gouverneur de l'Ita- « lie [1]. » Dans l'hyperbole de la poésie, ce marquisat de Milan, jadis royaume catholique de Pertarrith, se présente comme l'Italie tout entière.

L'histoire des maisons de Savoie, de Canosa, d'Este, du Monferrat, se reproduit dans tous les fiefs subalternes qui suivent la révolution. Ainsi les Pelavicino de Saint-Donino s'élèvent en feudataires des évêques de Parme et de Plaisance; les Malaspina de la Lunigiana s'attachent à la fortune des pontifes; les Pico de la Mirandola se vantent d'avoir pour ancêtres ce comte de Milan, exécuté pour avoir combattu le royaume et son fils qui le vengeait en tuant le roi Lambert à Marengo. Les Boschetti, les Rangoni de Modène, les Dragoni d'Assises, les Soresina de Milan, les Opezzinghi, les Spada, les Moriconi, les Nicolini de Lucques, les Ubertini d'Arezzo, les Casapieri de Pise, les Borboni de Colle, les Zani de Bologne, une foule de familles, comme les Bardi, les Rucellai, les Altoviti, les Pazzi, les Caponsachi, les Salviati, surgissent toutes vers l'an mil sous les auspices de l'Eglise, avec la prétention d'avoir été romaines à la chute de l'empire.

C'est la révolution des évêques qui élève les deux îles

1 V' era Almerico e .....
Devotamente in ciel riguarda in atto
Di contemplante il fondator di Chiese
D' incontra Azzo secondo avean ritratto
Far con Berengario aspre contese
E dopo un lungo corso di fortuna alterno
Vincea e dell' Italia avea il governo.

de Sardaigne et de Corse au niveau du continent italien. La Sardaigne était jusque-là un royaume musulman ayant sa capitale à *Oristano*. En 1022, Pise chasse les Musulmans, et aussitôt l'île nous présente tous les traits de la ville italienne :

1. Le pape en devient le grand évêque, et, pour inféoder la conquête aux Pisans, il délègue ses pouvoirs à l'évêque de Pise, créé primat de Sardaigne.

2. Les Pisans règnent en consul, au nom de Dieu et du peuple qu'ils ont arraché au joug du royaume musulman.

3. L'île est partagée fédéralement en quatre États soumis à quatre juges qui représentent le « premier peuple. »

4. Les habitants imitent la multitude de Milan, de Gênes, de toutes les villes, heureux d'échapper à la tyrannie plus que royale des infidèles.

La Corse, à son tour terre du saint-siége, était sous le gouvernement unitaire d'un comte, et, au temps des rois, elle restait immobile et roidie dans le système féodal. « La Corse, dit Grossa, fut toujours très-calme sous « le comte et les autres barons, sans que l'on trouve « rien qui mérite d'être mentionné. » A la chute du royaume d'Italie tout change, le mouvement succède à l'immobilité et, vers l'an mil, l'île est gouvernée par le comte Arrighetto bel Messere, d'après Grossa très-beau, très-bon et vraiment incomparable, car « il anoblit, dit « Grossa, plusieurs maisons de l'île, auparavant ignobles ; » en d'autres termes, il constitue le peuple officiel.

De plus, il établit de nouveaux juges. « Souvent, « poursuit le chroniqueur, il chevauchait dans l'île « en modérant, en corrigeant tous les inconvénients

« et les abus, de sorte que non-seulement il était « aimé, mais il était adoré comme un dieu. » Le comte de la révolution finit par soulever contre lui toutes les haines féodales. Son frère puîné, Forte, lui dispute Cauro et Tralaveto; l'attaque de *Cinarca*, chef-lieu de la Corse transmontaine, position militaire, région qui joue dans l'île le rôle de *Pavie* en Lombardie, de *Lucques* en Toscane, d'*Oristano* en Sardaigne, et le comte de la révolution est égorgé, l'an mil, avec sept de ses fils par une insurrection de Tralaveto. Le voilà sacrifié par la réaction féodale « ex toto regno, » semblable à celle qui accablait Boniface en Toscane, et Héribert à Milan ; le sang coule à grands flots.

La veuve d'Arriguccio bel Messere se déchaîne en furie vengeresse contre les habitants de Tralaveto, tous immolés : les évêques, les nouveaux juges, le comte Antonio, beau-fils de la comtesse, poursuivent le combat de la révolution; d'un autre côté, les *Biancolacci*, les *Amondaschi*, les *Pinnaschi* débordent, entraînant avec eux les *Oreti*, les *Cortinchi*, *Montalto;* l'insurrection féodale triomphe partout. « Chacun, dit Grossa, « retourna dans son pays, pour y régner sans appel. » La Corse se dissout, ses barons deviennent autant de comtes indépendants, et c'est précisément dans l'entraînement de leur victoire qu'ils trouvent leur propre défaite. Le peuple, qui les voit divisés, désorganisés, sans direction, sans unité, au lieu de les attaquer d'en haut par un comte, les attaque d'en bas par une foule d'insurrections qui se multiplient. Écoutons le chroniqueur qui ne soupçonne rien. « Dans ces temps « de malheur, dit-il, les barons ne se bornèrent pas « à vivre indépendants et sans chef dans leurs juridic- « tions; mais d'autres se dérobèrent à leur domina-

« tion, surtout ceux qui avaient été anoblis par le « comte Arrighetto; des chefs vaillants qui s'étaient « levés construisirent des châteaux dans leurs terroirs « et subjuguèrent plus ou moins leurs voisins dans la « mesure de leurs forces. » Le peuple de la révolution entraîne avec lui la population des villages. « Bien des « villages, ne pouvant plus tolérer la domination des « barons, se transformaient en communes; ils choisis- « saient un chef riche et puissant pour tenir tête aux « barons et aux gentilshommes, et ils le nommaient « leur chef avec le titre de comte, en lui donnant un « salaire. Il en résulta de très-grandes guerres... » Ce sont les guerres de la révolution qui pénètrent dans l'ancienne famille du comte de Corse, la dissolvent et la subdivisent, en multipliant les chefs. Ici, la chronique devient fédérale pour suivre les puissances nouvelles. D'abord, il y a la famille du comte, dite des Biancolacci; à moitié dépossédée par la branche cadette des *Cinarchi*, qui réside à *Cinarca*, elle perd ensuite Freto qui se révolte avec Orso, Sergianni, disputée tour à tour par les deux familles des Cagnesi et des Arainchi; elle perd enfin les Rizzanesi,Rianinchi,Pieve de Valle, qui se révoltent en créant leurs comtes. Les Biancolacci, réduits à Carbini et à Bisoggeni, se divisent en Biancolacci de Carbini et de Bisoggeni; ces derniers se subdivisent par deux frères dont l'un bâtit une tour blanche, l'autre une tour rouge, et les blancs et les rouges se livrent un combat acharné. C'est la même dissolution dans la branche cadette des comtes de Corse; les Cinarchi se scindent par les deux frères, André qui se fixe à Cinarca, et Henry qui règne à Cozzi. Ils perdent Cauro qui se révolte, Celavo qui s'insurge par les Salaschi, débordés à leur tour par la

révolution. Ajaccio se révolte avec les Oretacchi et les Montacchi, qui se déchirent entre eux. Vico se révolte par les Rollandinacci, qui se scindent en deux branches de Giunepre et de Catena, plus tard expulsés par les Amondaschi de Pietra. « C'est à peine, « dit Grossa, si André Cinarca put se maintenir dans « la paroisse de Cinarca. » Il est attaqué par ses deux cousins Malpensa, Malfidanza. On ne peut s'y fier; ils représentent des peuples nouveaux. La révolution élève de nouvelles familles : à Olmia, les Marinchi et les Avezeriaci; à Castiglione-di-Pino, Adaldo, aux prises avec la famille de Saint-Antonino, qui lui tue son fils, lui prend une fille et l'égorge. Sur le Golo, on voit paraître Amondino, qui s'empare de Catena, de Giunepre, de Vico, de Venaco, de Talcino, de Mariana, de Coasina. A la mort d'Amondino, sa famille, qui s'appelle des Amondaschi, se trouve dépossédée par l'insurrection. Mariana s'affranchit, Caccia, Vallirustie, Coasina l'imitent; Bigorno se lève par les Letinchi, Casacconi par les Olmicciani, Rostino par les Torchini, Omèssa par les Ceccaldi, Traionca par les Talcini. Un Truffetta prend Talabo; ses trois fils se combattent entre eux, et ils perdent Novella, Nocera, Castelnovo : pas un village qui ne soit agité par les furies de la guerre civile. « La Corse, dit Grossa, resta bien des années « plongée dans les calamités de l'anarchie, sans espé« rance aucune. » Et Grossa nous laisse sans date et sans direction au milieu du chaos. C'est à nous de nous frayer la route par la force d'une hypothèse; l'histoire idéale de la révolution des évêques nous y autorise, et puisque les événements que nous connaissons en suivent la marche, ceux que nous ne connaissons pas la suivront à leur tour. De quoi s'agit-il? De

continuer la révolution d'Arrighetto Bel-Messere. Ayant voulu la faire en comte des temps d'Othon Ier il a été tué par la réaction féodale, et la réaction à son tour a été vaincue par la révolution populaire, qui a détrôné les vieux barons. En échappant aux Cinarchi, aux Biancolacci, aux nouveaux chefs, l'insurrection des communes se propage, toujours harcelée, menacée par la réaction féodale, qui se fractionne et qui renaît au milieu des communes nouvellement improvisées. Un moment arrive où les communes devront se liguer, se réunir, fonder une diète, et alors la diète forcera la féodalité de capituler; la vieille et la nouvelle noblesse chercheront une transaction, et cette transaction sera la révolution épiscopale organisée par un gouvernement fédéral semi-ecclésiastique et semi-populaire. Tout ce mouvement se trouve résumé dans une phrase de Cirneo, écrivain du xve siècle. « Enfin, dit-il, l'an « mil, tandis que les magnats régnaient en tyrans, « le peuple s'insurgea, prit les armes, proclama la « liberté et, s'étant réuni à Marusaglia, il créa Sambu-« caccio Alando gouverneur de la Corse. » Chacun de ces mots traduit dans la langue des mythes notre histoire idéale de la révolution corse. La réaction féodale contre Arrighetto est désignée par la première phrase : « tandis que les magnats régnaient en tyrans; » vient ensuite l'insurrection des communes : « le peuple s'insurgea; » l'insurrection dissout les vieilles familles et en constitue de nouvelles; « le peuple prit les armes et proclama la liberté; » la liberté aboutit à une fédération communale, à une diète : « et s'étant réuni à Marusaglia, » la diète se donne un chef populaire : « on créa Sambucaccio Alando gouverneur de Corse. » La date même de Cirneo est un mythe

car Sambucaccio Alando ne pouvait paraître en l'an mil, l'année même de la mort d'Arrighetto; il est postérieur; on ne le rapporte à l'an 1000 que d'une manière vague, pour le rattacher à la grande date de la révolution épiscopale. Que fait Sambucaccio Alando? Rien, il ne laisse pas de trace, il n'est que le chef de la diète qui est sa création; il la préside parce qu'il la crée, et elle devient le centre de cette partie de la Corse qu'on appelle « terre de commune, » l'union fédérale qui remplace l'unité féodale du comte. Mais la révolution de la diète est si importante, que le nom d'Alando reste dans l'histoire de la Corse et dans la chronique moderne de Filippini, Alando devient un héros, une sorte de Berold républicain qui se jette sur les transmontains et les cismontains, pour fonder la liberté de tous les comtés qui se trouvent entre Aleria et Calvi, entre Brando et Corte. Enfin, l'île affranchie se tourne, comme toutes les villes de la donation, contre la loi suzeraine du saint-siége. Sur ce point, tous les chroniqueurs sont d'accord. En 1019, en 1021, le pouvoir du marquis de Lunigiana, mandataire du saint-siége sur la Corse, est purement nominal.

Désormais nous avons tourné les rescifs du Monferrat, de la Toscane, de la Savoie, de la Sardaigne et de la Corse, nous savons que la révolution des évêques n'admet pas d'exceptions; notre marche a doublé de vitesse et nous pouvons avancer librement.

CHAPITRE V

LA RÉVOLUTION DES ÉVÊQUES DANS LA BASSE ITALIE.

La révolution passe le Castigliano.—Impuissance byzantine des populations du Midi. — Mello appelle les Normands. — Il s'adresse à l'empereur saint Henri II.— Les Normands désignés comme les libérateurs de la basse Italie.—Ardouin continue Mello et les décide à l'action. — Résistance byzantine de Bari, capitale du Catapan.— Le peuple, hostile aux vieux ducs et aux vieux doges, brûle d'aboutir à la fédération normande.—Élan du Midi.

Les peuples de la Basse-Italie luttaient depuis plusieurs siècles pour se dérober à la domination des doges et des ducs prédestinés à maintenir l'indépendance fédérale contre l'Italie quasi unitaire des Franks et des empereurs italiens. L'impiété pouvait encore régner quand Othon I[er] voulait s'imposer en imposant l'unité malfaisante de Capoue. L'Italie byzantine restera-t-elle en dehors de l'Italie épiscopale? La révolution passe le Carigliano; cette fois elle est libre et fédérale; la raison d'être des doges et des ducs a cessé, et tous les peuples s'insurgent pour fraterniser avec l'antique Italie, qu'ils ont perdue depuis la descente des Longobards. L'an mil, le prince *Ademar* de Capoue est chassé, et c'est l'archevêque qui marche à la tête des citoyens insurgés. En 1010, la révolution éclate à Bari contre le Catapan; Mello, le plus grand de tous les citoyens de l'Italie

byzantine[1], se lève, sombre et déterminé, pour généraliser, dans tout le Midi, l'insurrection de Bari.

Mais le peuple du Midi est mobile, et il glisse dans le sang toutes les fois qu'il se lève. N'ayant pas séparé le pouvoir spirituel du temporel, étranger à la grande création de la papauté, sa révolution ne peut compter sur les évêques, tous soumis aux doges, aux catapans et aux empereurs de Byzance, et sa liberté ne peut engager la lutte ferme, franche, positive des villes lombardes qui marchent avec l'inviolabilité du clergé contre la barbarie féodale. Le sol même est livré à une contradiction fatale. A Bari la révolution chasse le catapan, à qui la ville doit sa prospérité et son rang de capitale. Si Bari voulait imposer son mouvement, Naples, Sorrente, Gaete, Bénévent, Salerne, provinces disséminées et presque indépendantes, s'uniraient contre la prétendue capitale pour lui opposer les Grecs lointains de Byzance. Réciproquement si le mouvement partait des provinces, les difficultés se reproduiraient en sens inverse; Bari, condamnée à déchoir, à ne plus être que l'égale de Gaëte, de Reggio, de Tarente, deviendrait la première ennemie de toute fédération libératrice, dût-elle revenir à la domination du Catapan, au despotisme byzantin. Enfin, qui s'insurge à Bari? Les nobles ou le peuple? Le peuple doit préférer la tyrannie unique du Catapan à la tyrannie multiple et fractionnée des nobles; mais si l'insurrection est démocratique, les nobles doivent préférer la dureté domestique du Catapan à l'insolence de la plèbe victorieuse. L'insurrection de Bari reste donc isolée, aucune ville

[1] Barensium civium immo totius Apuliæ primus et clarior erat strenuissimus valde et prudentissimus vir. (Leo Ost.)

ne la seconde. Mello ne réussit pas, et tandis qu'il est assiégé, un parti parle de le livrer à l'ennemi; c'est à peine s'il peut s'enfuir.

Dans son exil, il appelle les Normands, nouveaux Franks, soldats de la révolution qui peuvent jouer dans le Midi le rôle des marquis de Canosa en Toscane, des comtes de Savoie en Piémont, de la famille d'Este sur le Pô, des Pelavicino à Saint-Donino, des Pisans en Sardaigne. C'est la dévotion qui les appelle dans la basse Italie, pour adorer l'idole de saint Michel de Monte-Garjano. L'an 1000, ils ont déjà combattu au nom de Dieu et du peuple, en dégageant Salerne de l'invasion musulmane. Ils ont le bras de fer, le cœur catholique, l'instinct juridique et fédéral de la Normandie. Supérieurs aux contradictions du sol et à la minorité des indigènes, ils peuvent remplacer les doges et les ducs et le Catapan de la vieille fédération. Trois victoires, remportées coup sur coup sur les Grecs, les désignent à l'enthousiasme général [1]; mais, à Cannes, ils faiblissent. Il faut plus que des auxiliaires pour abattre l'empire d'Orient.

Ici, Mello s'adresse à l'empereur saint Henry II d'Allemagne [2], et, à partir de ce moment, la révolution de la basse Italie se dessine sur son plan définitif. L'exilé de Bari est nommé duc de Pouille, ce qui revient à dire prince de l'Italie byzantine. Quand il meurt en Allemagne, l'empereur assiste à ses funérailles, comme s'il portait le deuil des malheurs du Midi, et bientôt il

[1] Cestui furent en aide de Melo et entrèrent en la fin de Pouille avec lui et commencèrent à combattre contre li Grecs et virent qu'ils estaient comme fames. (*Histoire de li Norm.*, l. I, cap. 1.)

[2] Mellus fugit *cum aliquibus francis* ad Henricum imperatorem. (Lupo Protospata.)

soumet de gré Bénévent, de force Troie, Capoue, Salerne, frappant les Grecs au profit des indigènes, des Normands et de la liberté, qui agite les villes des doges et des ducs. Les nouveaux Franks sont acceptés en mercenaires comme des soldats indispensables aux indigènes. Le duc de Salerne les considère comme ses fédérés; le prince de Capoue leur accorde une terre où ils construisent Avversa, la première ville normande. Le doge de Naples les retourne contre Capoue, en leur accordant la campagne d'Avversa; à Rome et dans le reste de l'Italie, ils sont déjà signalés comme les futurs libérateurs des régions échappées au pacte de Charlemagne; c'est d'eux qu'on attend la conquête de la Sicile, qui gémit sous le pouvoir des musulmans. Guidés par la voix publique, ils marchent droit à la libération de la Sicile.

Vont-ils subjuguer les musulmans de Palerme? Pas encore. En Sicile, ils tombent dans l'alliance de l'Orient, sous le commandement du Catapan. Sans racines en terre ferme, sans base d'opération, ils se trouvent amenés à faire une conquête pour le compte des Grecs de Byzance, leurs véritables ennemis. Ils ne vont en Sicile que pour accepter la mission qui leur est décernée indistinctement contre tous les tyrans du Midi. Dédaignés, outragés par le général byzantin, ils replient soudain leurs tentes et ils rentrent dans leurs campements de terre ferme, pour y attendre un nouveau Mello qui les appelle à la grande guerre de la révolution.

Le nouveau Mello arrive, c'est Ardouin, un Lombard vassal de l'archevêque de Milan [1]. Au service du géné-

[1] Arduyn, servicial de saint Ambroise, archevesque de Milan. (*Histoire de li Normands*.)

ral byzantin, en Sicile, il avait été honteusement fouetté en présence de l'armée. Fier comme un Longobard, souple comme un Grec, Ardouin dissimule sa fureur, et entraîne le despotisme stupide de Byzance à lui confier plusieurs villes de Pouille où il organise l'insurrection : promesses, ruses, présents, il n'épargne rien pour soulever le peuple contre Byzance [1]. Enfin, il affecte d'aller à Rome gagner des indulgences, et se rend à Avversa, prévenir les Normands [2]. « L'heure de l'action, dit-il, est arrivée. » Et l'action commence. On attaque Melfi. Les citoyens hésitent; ne connaissant pas les Normands, ils songent à résister. Le Lombard s'avance seul sous les remparts : « Je vous apporte, dit-il, la liberté que je « vous avais promise; ceux-ci ne sont pas des ennemis, « mais de grands amis; j'ai fait ce que je vous avais « dit : faites ce que vous m'avez juré. Nous venons « pour vous soustraire au joug dont vous vous plai- « gnez. Dieu est avec vous; Dieu a miséricorde de la « servitude et vergogne que vous souffrez, et pour ce, « il a mandé ces chevaliers pour vous délivrer. » Melfi cède; Ascoli, Savello sont enlevées. Les victoires normandes se multiplient : on prend Venosa, Monopoli, Matera, Trani, Civita, Cannes, Montepiloso, Trigento, Acerenza, San-Arcangelo, Minervino, Siponto. Chaque ville enlevée à l'ennemi se transforme en un comté normand, et le nouveau gouvernement aboutit à une fédération où tous les comtes, toutes les villes restent

[1] Se monstra bienveillant à tuits li subjette.... et lor promettait de vouloir fatiguier et travailler pour lor deliberation. Ha quelle sage soutillesse pour lever la seigneurie à li seignor qui lui firent injure et émut lo peuple contre eux !

[2] Fit semblant d'aller à Rome à la perdonnance.

sur le pied de l'égalité, alliées au duc longobard de Salerne, le vieil ami des Normands (1043).

Que devient Bari, au milieu de la nouvelle fédération? Dans le premier élan elle s'insurge, et le fils de Mello, Argiro, s'évadant des prisons de Constantinople achève la défaite de Byzance. Mais Bari s'aperçoit que la fédération l'entame et lui enlève les villes des alentours, que Giovenazzo doit être reconquise, si on veut la maintenir dans la dépendance hiérarchique de la capitale; et alors Bari revire, Argiro revire comme la ville qu'il représente; Byzance seconde le revirement et se sert d'Argiro lui-même contre la révolution fédérale. De là, Argiro, nommé duc d'Italie, pour opposer l'unité barienne à la fédération normande; de là, sa perfidie à mille faces, versatile, infatigable, dans toutes les ressources de la rouerie byzantine. Il veut à l'amiable déporter en Perse les Normands au service de l'empereur d'Orient; il veut les combattre à visage découvert. Révolutionnaire dans sa ville, réactionnaire dans tout le Midi, prêchant la tyrannie sous le masque de l'indépendance, incendiaire en paroles, infâme par l'action, il entraîne les doges, les ducs du vieux temps, et les Normands se trouvent menacés par une réaction formidable comme celles qui attaquaient « ex toto regno » Boniface en Toscane, Héribert à Milan, el le comte Arrighetto Bel-Messere dans la Corse féodale et transmontaine.

A l'intérieur, chaque État longobard ou byzantin est emporté par le mouvement souterrain du peuple, qui brûle de joindre la nouvelle fédération des Normands. A Capoue, les citoyens demandent la mort du prince *Pandolphe IV*, chargé de chaînes et envoyé en Allemagne par l'empereur saint Henry II. Quand *Pandol-*

phe IV sort de sa prison, et que le *catapan* veut l'imposer de nouveau, la ville combat à outrance pendant six mois, suivant les uns, dix-huit mois suivant les autres. Quand elle cède à la force, la haine déborde, les citoyens conspirent et, en 1038, *Pandolphe* est déposé une seconde fois par l'empereur Conrad II. — Bénévent suit le mouvement de Capoue. — Salerne entre avec son duc dans la fédération normande et, rajeunie, elle double sa domination, en prenant Capoue, Amalfi, Sorrente, Gaëte, les Calabres. — A l'arrivée des Normands, Amalfi s'agite ; en 1019, elle chasse le doge Serge avec son fils : « hunc populus jactavit et deposuit de civi« tate. » En 1020, la république fonde l'ordre des Hiérosolimitains, signe évident que la religion est en progrès. En 1031, c'est encore un doge despotique, *Jean*, que l'on expulse, et il est si abhorré, que lorsqu'il revient en aveuglant Manso, le doge de la révolution Amalfi tombe sous Salerne, qui la rallie aux Normands, et plus tard, indépendante de nouveau, en 1043, elle garde son Manso, victime couronnée qui règne dans la chronique comme une muette protestation contre les doges et les ducs du vieux temps. — Sorrente suit le sort d'Amalfi sous le duc de Salerne, comme s'il n'y avait pas de salut en dehors de la nouvelle fédération. — On n'a pas de renseignements sur Naples et Gaëte, mais nous savons que Naples penche vers les Normands, ne fût-ce qu'en ennemie du prince de Capoue. — Enfin Bari, la patrie de Mello, renverse le trône quasi impérial du catapan, et, au milieu de l'agitation croissante, on voit la religion vénérée par le peuple, une cathédrale qu'on construit, et un archevêque appelé père de la patrie et tourné contre le catapan, qui le déporte. Son successeur, choisi avec un

mélange d'audace et de flatterie dans la famille même du despote, marche à son tour à la tête de l'agitation épiscopale. Déporté comme son prédécesseur, la révolution éclate pour le venger, et c'est Argiro qui la dirige, poussé par le peuple à suivre les Normands : que si depuis il les déserte et s'il les combat, on peut dire qu'il n'est plus l'homme du peuple, et qu'il s'agite avec l'or de Byzance, avec l'aristocratie barienne, avec des ligues artificielles, avec des intrigues longobardes et dogales.

A la tête de tous ces mouvements obscurs des États longobards et byzantins, les Normands s'avançaient, violant les vieilles lois, les juridictions surannées, l'indépendance abhorrée qu'ils trouvaient devant eux, ne tenant aucun compte de la légalité impériale et pontificale ébauchée dans la basse Italie, et de même que tous les peuples des villes, ils ne pouvaient éviter le choc de l'Église et de l'empire...

CHAPITRE VI.

LA RÉVOLUTION DES ÉVÊQUES A ROME.

Nécessité d'abattre les patriciens avant de commencer la révolution contre les comtes.—Guerre du peuple et des comtes coalisés contre les patriciens.—Benoît VIII.—Le peuple entre dans le mouvement des évêques en combattant Benoît VIII,— et s'adresse au clergé le priant de violer les vieilles lois de l'Église. — Élection à la fois populaire et cléricale de Grégoire VI, ennemi des comtes et des patriciens,—et attaqué par l'empereur.

Les empereurs d'Allemagne ont soumis Rome au régime de la conquête et y maintiennent les papes par des invasions, par des massacres, par la terreur, par les forces féodales des comtes de Toscolo, de Galeria, de Segni, chargés en masse de réprimer la ville pendant l'absence de l'empereur. La liberté qui se développe contre les comtes engage les Romains à repousser les maîtres de la campagne d'accord avec la descente impériale.—Pourront-ils les combattre? pourront-ils imiter tous les peuples de l'Italie? La loi inexorable du progrès exige qu'avant tout on écrase les vieux restes de la république byzantine, que l'aristocratie romaine soit brisée à jamais, qu'elle cesse de régner par la corde et par le poison sur le chef du pouvoir spirituel, et que l'ère des doges soit fermée à jamais pour céder la place aux comtes, tous supérieurs aux doges, aux catapans aux exarques, tous fidèles à la loi impériale, qui obéit à son tour au grand pontife desarmé, dirigeant du regard l'Allemagne d'Othon Ier, la France de Hugues

Capet, l'Espagne victorieuse de l'islamisme, les conversions danoises, suédoises, hongroises, polonaises, prussiennes. Quand le pape aura triomphé, quand le dogat sera détruit, quand l'aristocratie romaine sera anéantie par les comtes de Toscolo, de Galeria et de Segni, par les hommes de l'Église et de l'empire, alors seulement la loi du progrès permettra que l'on entre dans l'ère des évêques : l'histoire idéale n'admet pas d'exception.

Après le supplice de Crescentius, l'aristocratie romaine n'est pas encore domptée et à la mort d'Othon III elle verse du poison dans la coupe du pontife, qui succombe; son successeur s'appelle Jean XVII, comme s'il allait continuer Jean XVI, l'anti-pape de *Crescentius;* mais ce malheureux ne lui ressemble que de nom, et il ne compte que cinq mois de pontificat; puis viennent quatre mois d'interrègne, et on nomme Jean XVIII, dont le nom promet encore un continuateur à *Crescentius.* Mais l'aristocratie citoyenne l'appelle Faisan et il abdique au bout de cinq ans, peut-être pour éviter le poison. En 1009, un nouveau pape Serge III rappelle *Serge II,* le premier pape citoyen de Rome, dans l'ère des rois; mais à son tour c'est un faux Serge qu'on méprise et qu'on surnomme Bouche de porc. Très-bien : les faisans, les porcs, les comtes triomphent, et à la mort de Serge III ce sont eux qui nomment Benoît VIII. Nous voilà en dehors des homonymies citoyennes, Rome n'est plus byzantine; Benoît VIII est frère du comte de Toscolo, le chef de la campagne, l'homme de l'empereur. Cette fois, on peut dire que Rome a son comte, dont la famille envahit le grand évêché de la ville éternelle, et c'est ici que commence la révolution des évêques.

Le peuple s'insurge contre Benoît VIII, en lui opposant l'anti-pape Grégoire V, nom étranger aux homonymies citoyennes et pris dans l'antique tradition des Grégoires, qui repoussaient l'invasion longobarde et la féodalité de Pavie. Grégoire échoue, mais le peuple continue la révolte. Benoît VIII est expulsé; l'empereur saint Henry II, qui veut l'imposer, est assailli par l'émeute, et le comte de Toscolo est forcé de se coaliser avec cette aristocratie civique qui empoisonnait les pontifes impériaux. En effet, à la mort de Benoît VIII, le comte impose un autre de ses frères, mais ce nouveau pape s'appelle Jean XIX, comme si l'on transigeait avec la tradition du dogat. En 1033, il nomme un troisième pape, son propre fils Benoît IX, enfant de douze ans, et les conspirations se multiplient pour éclater en 1044, sans que le pape puisse compter sur personne. D'après les historiens de l'Eglise, les Romains acccusent Benoît IX d'être arrivé par la simonie : non, ce n'est ni l'orthodoxie, ni la foi, ni le zèle, c'est l'insolence féodale, c'est la liberté qui les arme; ils veulent un pape à eux, qui transporte la révolution des évêques sur le trône de saint Pierre. On a dit que Benoît IX était un monstre : un monstre à douze ans? Soit, il était un monstre féodal, un vilain de la campagne [1], l'homme des Transtéverins [2]; toute la ville se levait contre lui, et parmi ses ennemis on voit figurer un *Ptolémée*, consul, fils de *Grégoire*, ancien complice de *Crescentius*. Dans l'entraînement de la ville contre la campagne, voulant regagner une partie du terrain perdu, l'aristocratie citoyenne se mêle à la foule insurgée.

[1] « Non sufferens populum romanum. » *(Annales romani.)*

[2] 1046. « Orta est inter Romanos et Transtiberinos grandis sedi« tio. » *(Annales romani.)*

N'est-elle pas l'ancienne adversaire du comte de Toscolo? Sous Jean XIX, elle s'est coalisée avec la féodalité, mais coalition n'est pas fusion. Le nom du nouveau pape Benoît IX démontre que la coalition est dissoute : qui l'a dissoute? La révolution, qui devient irrésistible.

Elle proclame l'anti-pape Silvestre III, probablement proposé par la noblesse citoyenne. Mais Silvestre n'est que l'erreur d'un moment : avec lui on reculerait au lieu d'avancer; abandonné au bout de trente jours, il ne règne plus que sur un quartier de Rome. Les Romains persistent à demander un pape de la révolution, un homme de Dieu et du peuple, contre les deux papes qui représentent les deux aristocraties des doges et des comtes. Mais comment les détrôner? Est-ce par un concile œcuménique? par les formes de la vieille légalité? par un appel aux évêques d'Italie et à ceux de l'empire? Non, on ne peut pas même s'aventurer dans les alentours de Rome; Silvestre III occupe un quartier de la ville; Benoît IX occupe la campagne; les villes italiennes ne peuvent se sauver que par l'illégalité révolutionnaire : si elles respectaient les lois, les juridictions, les traditions, elles retomberaient sans cesse dans l'ère des doges ou des comtes. Il n'y a donc d'autre issue que de se jeter sur le terrain sacré de l'Église en s'adressant directement au clergé pour s'élever au-dessus des deux aristocraties.

Après Sylvestre III, pape de trente jours; on voit paraître un troisième pape, un Romain, Jean Gratien, un archiprêtre qu'on représente comme un saint; voilà l'homme du peuple, le pape de la révolution. Son nom de Grégoire VI rappelle le premier anti-pape Grégoire, que le peuple opposait à Benoît VIII, premier pape de Toscolo; et la nouvelle homonymie le place

en même temps dans la tradition des Grégoires ennemis des Longobards qui jetaient leurs tentes dans la campagne romaine. Les quelques mots des chroniques qui arrivent jusqu'à nous montrent qu'il marche au nom de Dieu et du peuple contre les comtes de la campagne et contre l'aristocratie de la ville. D'après Othon de Frisingue, le parti féodal de Benoît IX est campé à Saint-Jean de Latran; le parti citoyen de Silvestre III est à Saint-Pierre : ce sont les deux centres de l'ère féodale et de l'ère de Byzance; Grégoire VI prend sa place à Sainte-Marie-Majeure, dans le centre du peuple, en dehors des deux camps ennemis. Avec Willaume Bibliothécaire, on comprend l'action des partis : celui de la féodalité combat par les brigands. « Les routes, dit Willaume, étaient infestées de « voleurs,... les communications entre les provinces « et la capitale étaient interrompues. » Les hommes de l'aristocratie citoyenne combattent par des sicaires. « Les sicaires, ajoute-t-il, se promenaient au milieu « du forum [1]. » Grégoire VI combat par la religion et par la ruse, éludant la loi qui le condamne, réduisant ses deux adversaires au silence, achetant la tiare de Benoît IX [2] et désintéressant Sylvestre III. Les revenus de l'Église sont partagés entre les trois papes [3], les deux aristocraties se trouvent ainsi à moitié vaincues,

[1] « Strata viarum a latronibus stipabantur.... cessatum est ab « omni provincia Romam iter aggredi.... in medio fori sicarii vaga« bantur. »

[2] « Cuidam Johanni presbytero qui tum in urbe religiosior cæ« teris clericis videbatur non parva ab eo accepta pecunia sum« mum sacerdotium relinquens tradidit (scilicet pontifex Benedic« tus IX). » Le pape Victor III.

[3] V. Othon de Frisingue

à moitié calmées. Le peuple commence à respirer; il conquiert la paix : son but est atteint. D'après Willaume, Grégoire VI est un pape très-juste et très-pieux, « magnæ religionis et severitatis. » Pierre Damien célèbre son avénement comme un grand bienfait pour l'Église. D'après Glaber, ce bienfait est une réforme générale [1], et chez Willaume, on voit que la réforme du nouveau pape est celle de la paix : « pax « per multorum segnitiem exulans per unum homi- « nem in patriam rediit. » Dans la langue des chroniqueurs, la paix, c'est la fin de la domination féodale. Depuis Grégoire VI, le parti de l'aristocratie citoyenne s'évanouit à jamais ; il n'y a plus que les deux partis du peuple et des comtes; le premier est victorieux avec l'Eglise et les comtes en déroute continuent à résister, comme les vavasseurs de Milan ou les royalistes de la Toscane. Négligeant même les conjectures que nous venons d'exposer sur le mouvement des partis, il est incontestable que, depuis Grégoire VI, il y a une révolution complète dans la politique de Rome. Auparavant les comtes suivaient l'Église et c'étaient eux qui l'imposaient aux Romains; à partir de Grégoire VI, c'est le peuple qui suit l'Église, c'est lui qui l'impose aux comtes de la campagne et qui la représente dans le vrai sens moderne.

La révolution de Rome est le plus grand de tous les empiétements contre la féodalité impériale. Deux ans et huit mois après l'élection de Grégoire VI, l'empereur Conrad III arrive avec une armée très-nombreuse et convoque le concile de Sutri pour que l'anti-pape de la révolution soit déposé.

1 « Cujus videlicet bonæ famæ quidquid prior fondaverat in « melius reformavit. »

CHAPITRE VII

RÉACTION IMPERIALE CONTRE LA RÉVOLUTION DES ÉVÊQUES.

Les comtes invoquent l'Allemagne.—Conrad II de Gébelin commence la réaction contre les évêques.—Son impuissance.—Il est battu par l'archevêque de Milan, Héribert,—qui arme son peuple.—Le Carroccio.—Révolution à Plaisance, à Parme, à à Chieri, à Orvieto.—Turin et Aquilée.— La Toscane sous Boniface.—La forteresse de Canosa jalouse de Mantoue.—Amédée la Queue en Savoie.—La famille d'Este sur le Pô.—Mythe d'Aleran, marquis du Montferrat.—Mythe de l'impératrice brûlée à Modène.—Légende de Berold qui tue l'impératrice.—Légende de Hugues Colonna, révolté contre le pape et comte de Corse.— Le pape de la révolution romaine Grégoire VI, déposé, mais continué par Clément II.—Efforts du pape Léon IX pour écraser les Normands.—La fédération normande s'organise comme une ville italienne avec l'évêque, les consuls, le peuple, la multitude.—Les duchés et les dogats du Midi aboutissent par le peuple à la fédération normande.—L'épopée historique des Normands expliquée par les données de la révolution épiscopale.—Les empereurs de Gébelin.

Héribert de Milan s'insurge, Boniface de Toscane tend sa main ambitieuse vers la Lorraine; Rome, dont le pape n'a reçu que la confirmation du peuple, est en révolte; partout la sédition des évêques s'avance oblique et provocante. Les comtes en déroute invoquent l'Allemagne. Nous voyons arriver sur tous les points le grand jour de la réaction générale.

La réaction se trouve confiée à Conrad II de Veibelingen et à sa dynastie, dite de Veibelingen, dont les chefs deviennent pour la première fois les ennemis des évê-

ques. L'ère des saints de l'Allemagne se ferme, l'ère des impies commence et se dessine obscurément par une longue série de descentes, de rencontres, de batailles multipliées, n'ayant d'autre unité que celle de l'idée des empereurs de Veibelingen, qui opposent le vieux plan d'Othon Ier, encore suivi en Allemagne, à la liberté nouvelle de l'an 1000, qui emporte la Péninsule. On ne cherche pas à relever le royaume qui déposséderait l'empire; on ne veut pas même relever les vieux comtes qui violeraient les immunités épiscopales. Les Églises, les communes, les familles nouvelles sont respectées; la réaction se borne à une répression constitutionnelle, exigeant que les archevêques, les évêques, les capitaines, les vavasseurs et les vavassins restent tous et partout à leur place, immobiles comme les statues des cathédrales de Trèves ou de Cologne. L'hérédité des fiefs, progrès tardif dû en Allemagne à la vieille révolution d'Othon Ier contre les duchés au profit des petits États, devient la base de la réaction impériale en Italie, pour rassurer et immobiliser la noblesse contre le pouvoir électif et menaçant des évêques.

La réaction échoue sur tous les points et se réduit à un choc inutile, bientôt esquivé par les villes italiennes. Nombreuses, créées par la liberté, sans un maître présent qui les réprime, sans une diète qui les surveille, sur un sol volcanique, enhardies par la catastrophe du royaume, s'excitant, s'entraînant mutuellement, par l'exemple, par le succès, par la féerie du pouvoir spirituel, privilége exclusif de l'Italie, elles échappent à l'armée des comtes en déroute, et les quelques soldats que l'Allemagne accorde à l'empereur sont dévorés par l'incendie qui s'étend depuis les Alpes jusqu'au détroit. Bref, la révolution de

l'an 1000 triomphe de celle de 962, transformée en réaction, et l'Italie trouve son salut dans la constitution qu'elle s'est donnée avec deux chefs, l'un absent, l'autre désarmé, tous deux condamnés à accepter le nouveau progrès de la liberté italienne.

Milan se heurte contre l'empire en 1037, quand Conrad II fait enlever à la diète de Pavie l'archevêque de Milan, Héribert. Mais la révolution est partout, dans la multitude, dans les églises, dans les couvents; l'Allemagne n'a pas assez de soldats pour garder l'archevêque de Milan et les nonnes mêmes conspirent pour le soustraire aux Allemands de l'empereur. Sans se douter des piéges de l'Italie, les naïfs geôliers d'Héribert reçoivent de belles noix vertes d'une abbesse et les mangent; les voilà dévorés par la soif : on les enivre de vins capiteux. Miracle! ils tombent ivres-morts. L'archevêque s'évade à bride abattue; il rentre à Milan; l'enthousiasme éclate, le peuple fanatique se décide à défendre son héros envers et contre tous. Les temps de saint Ambroise se renouvellent contre l'empereur de Veibelingen; on se moque d'un anti-archevêque qu'il nomme et on lui oppose un anti-roi qui marche sur l'Allemagne. Les éléments eux-mêmes conspirent en faveur de la liberté. Un effroyable orage, transformé en miracle par l'imagination du peuple, force l'empereur à lever le siége de Milan. Revenant à cette noblesse royaliste jadis si humiliée par l'Allemagne, il l'ameute tout entière contre l'archevêque insurgé faisant jurer aux nobles de dévaster chaque année le territoire de Milan : « et l'année suivante, dit « la chronique, tous les grands du royaume [1] dévas-

[1] « Cuncti regni primates. » (LANDOLFE SENIEUR.)

« taient la campagne, ainsi qu'ils l'avaient promis au « roi. »

Mais c'est ici que la réaction essuie son échec définitif. Héribert improvise l'armée du peuple, ramasse la multitude, lui donne des piques, la groupe autour du Carroccio, immense char traîné par des bœufs, sur lequel on place des prêtres, un autel, le drapeau de la commune, la cloche du rappel, et la foule entoure le grand char de la patrie pour former une phalange qui s'avance, serrée et compacte, contre la cavalerie féodale. Le chevalier, cet être royal, bardé de fer, demi-dieu invulnérable, qui fondait comme la foudre sur les manants, se trouve soudainement arrêté par une masse vivante, unie, hérissée de piques; son cheval se cabre, son épée est trop courte; il faut reculer. A la mort de l'empereur Conrad II, la révolution milanaise est reconnue et sanctionnée par le nouvel empereur Henry III. D'après le chronographe saxon, Héribert fut réintégré dans la grâce de l'empereur : « gratiam regalem recepit[1]. » L'épreuve était faite, les comtes abolis, les libertés conquises et l'archevêque ayant pleins pouvoirs, la réconciliation était assurée. Dans son élan, la ville était entièrement renouvelée; avant l'an 1000, elle se traînait sous le joug de l'aristocratie royale; après la réconciliation, l'ancienne aristocratie se trouvait détruite, toutes les grandes familles étaient emportées par la tourmente de la révolution [2].»

[1] « Heribertus de controversia sua quam contra Cesarem exer-« cuit satisfaciens, interventu procerum, gratiam regalem recepit, « rursusque juramento pacem servaturus affirmans, patriam « remeavit. » .

[2] Landolfe Senieur, en parlant des anciens ducs « qui Mediola-

Les chroniques des autres villes sont très-arides; mais le peu de mots que nous y rencontrons nous autorisent à généraliser le choc et la réconciliation de Milan. A Plaisance, la lutte se révèle par l'évêque Rizzardo, l'année même de l'arrestation d'Héribert, et rien ne change : la ville reste ce qu'elle était. Brescia et Verceil sont également attaquées par l'empereur Conrad, et depuis on les trouve également libres et affranchies. —Parme s'insurge contre Conrad, ses murs sont abattus, et plus tard on la voit heureuse avec son évêque Cadaloo, nommé comte de Parme et chancelier de l'empire.—A Chieri nous avons noté les « désolations » de 1038, et sans doute « les païens et les mauvais chrétiens » qui accablent l'évêque ne sont autres que ces royalistes « cuncti regni primates » qui, la même année, dévastaient Milan par ordre de l'empereur. La

« nensem urbem regere ac tutare solebant, » ajoute « amissum ab « iis dominium per quemdam negligentiam. » Ils demeuraient dans les palais près de l'église de Saint-Protais. « At postquam, « continue le chroniqueur, nescio quibus de malis causis honorifi- « centiam atque suarum dignitatum magnificentiam duces novitiis « capitaneis paullatim dederunt maximis nudati honoribus antiquo- « rum et morum parentum reverentiam obliti, in honoribus cunctis « annullati sunt. » Landolfe parle aussi d'une maladie funeste aux anciens ducs; mais les castes ne se laissent pas emporter par les maladies; évidemment la contagion c'était la révolution qui avait bouleversé la ville. Le bouleversement est attesté par les écrivains étrangers. « En Italie, » dit Herman Contrat, sous la date de 1035, « minores milites contra dominos suos insurgentes et suis legibus « vivere eosque opprimere volentes validam conjurationem fece- « re. » Ce sont les mêmes indications chez Wippo : tout paraissait sens dessus dessous; les capitaines s'insurgeaient contre les ducs et les marquis, les vavasseurs s'insurgeaient contre les capitaines, les vavassins contre les vavasseurs; tout l'ancien édifice féodal s'écroulait.

ville ne paraît pas heureuse, et reste sous le joug du comte de Savoie jusqu'en 1094.

A Orvieto, en 1039, on trouve des schismes, des discordes, des luttes qui tiennent évidemment au contrecoup de la réaction impériale, quoique le chroniqueur en parle dans un style trop moderne pour qu'il puisse être cité [1]. — Ravenne lutte sans cesse contre Rome, toujours victorieuse sous une réaction continuelle.

Dans les villes attardées, il n'y a pas de révolution; on ne peut y voir ni choc, ni réconciliation. Turin n'offre aucune trace de combat; le patriarchat d'Aquilée, qui n'a pas assez d'habitants pour remuer, fraternise paisiblement avec l'immobilité de l'Allemagne.

Mais en Toscane, où la révolution renouvelle le marquisat par la famille de Canosa, le marquis Boniface reflète le choc et la conciliation de l'archevêque de Milan. L'empereur Henry III, en descendant en Italie, l'attend dans son palais pour l'enlever; mais Boniface, qui se doute du piége, n'entre dans le palais qu'avec une suite armée et brise les portes qui se refermaient derrière lui, arrivant ainsi devant l'empereur, avec sa retraite assurée. Pourquoi tout ce bruit? lui demande l'empereur: — C'est l'habitude de ma maison, répond le marquis; mon escorte reste toujours avec moi [2]. On le laisse sortir. Menacé de nouveau, il échappe encore aux piéges de l'empereur. Les haines féodales lui sont

[1] 1039. « Scismi a causa di discordia e scisma nella chiesa e « in Roma e suo patrimonio, molti in Italia si feron capi di signorie « e molte citta si cominciarono a reggere a republica e modo loro « e suscitaro molti tiranni in molti lochi. » (MANENTE.)

[2] Hunc habent morem jugiter mea nam domus o rex
Esse mei mecum soliti semperque fuerunt.
(DONIZON.)

plus funestes que la colère impériale, et en traversant un bois, il est frappé à mort, d'après Donizon, par deux chevaliers, « a duobus militibus; d'après Sigone, par un exilé, « ab exule quodam, » par l'un des proscrits du parti féodal. Il succombe près de Crémone, la ville royale, « ad Spinetam, dit Sigone, agri Cremonensis vicum. » Mais ce n'est là que la vengeance d'un parti en déroute. A la mort de Boniface, Béatrix continue à régner avec la révolution en progrès et Canosa, la forteresse de la famille, se voit supplantée par Mantoue, le centre de la Toscane épiscopale, qui lui refuse jusqu'au corps de Boniface. La forteresse gémit.

— Boniface, dit-elle, a voulu être enterré chez moi, à côté de ses ancêtres : pourquoi, Mantoue, gardes-tu son corps ?

— On m'appelle une ville et tu n'es qu'une forteresse ! Je suis peuplée, je suis riche. O pauvre vaniteuse ! Je suis entourée du fleuve ; je suis un port : il n'est pas juste que le corps du marquis repose ailleurs.

— Mais désarmée tu ne saurais te défendre, tu ne saurais régner ; tu pourris dans tes eaux ; tes richesses sont insuffisantes : et moi je suis invulnérable, « nil paveo regem. »

— Après la guerre vient la paix ; je suis l'asile, « mirabile prorsus asilum » (*lisez :* je suis ville romaine et le temps des rochers est passé ; je suis la ville du commerce, le port où l'on se repose après avoir traversé la tourmente des barbares), et je suis la ville de l'évêque.

—Canosa, émue (commota dicit) : Je ne te le cède en rien ; je suis au pape, tu es au patriarche ; mon Église est romaine : la tienne est aquiléenne...

— N'es-tu pas sous l'évêque de Reggio ?

— L'évêque de Reggio n'est pour moi qu'un ami : mes chartes me déclarent indépendante.

— Pardon, je vois que tu touches au ciel.

— Chantons Boniface.

— Ce sera mon rôle : Virgile est né dans mes murs.

— O va ! tu es née trop près de *Crémone*, Virgile te l'a dit : «Mantua væ miseræ nimium vicina *Cremonæ,*» tu n'as pas su garder ton poëte, tu ne l'as pas défendu : c'est dans mes terres qu'il a dû se réfugier, quand tu étais envahie par les légions ennemies ; c'est à Rome qu'il trouvait la liberté et un asile contre ton impuissance[1].

La ville de Virgile s'étend depuis Ferrare jusqu'au patrimoine de saint Pierre. Béatrix règne en même temps sur le duché de Lorraine; et à sa mort, c'est Pise qui garde son corps, Pise devenue la capitale de la Sardaigne, le grand port de la Méditerranée. La vieille forteresse de sainte Adélaïs crie à la profanation. « Je « suis dévorée par la douleur, dit-elle; le corps de « Béatrix est livré à la ville souillée par les Turcs, les « païens, les habitants de la Lybie, les Parthes. Fuyons « les villes où les parjures se multiplient avec les cri- « mes. » On reviendra plus tard à Canosa, dans les jours du danger; plus tard les marquis déploreront la puissance athée du commerce, qui disperse la noblesse du vieux temps. En attendant, ils suivent la civilisation qui se développe par les évêques, par la patrie de Virgile, par le port de la Méditerranée. Dieu, dit-on, les protége, et le peuple le suit.

La maison de Savoie, qui s'étend en Piémont, dans l'Helvétie et dans le Dauphiné, nous présente à son tour

[1] V. Donizon.

le choc et la réconciliation avec l'empire. Amédée II refuse d'entrer dans le cabinet de l'empereur, si on ne le laisse pas passer avec sa suite, avec sa queue, et on l'appelle Amédée la Queue; pâle copie de Boniface de Toscane, qui arrive avec ses Toscans en la présence de l'empereur. Suse, capitale barbare du marquisat, délaissée pour la résidence de Turin, pleure comme Canosa, et il faut l'apaiser en lui accordant la commune, les syndics, les statuts, et l'administration de ses rentes.

Le choc de la famille d'Este est faux et malheureux; Berthold d'Este s'insurge avec *Ardouin*, dernier prétendant à la couronne d'Italie. Peut-être est-ce pour conserver le marquisat de Milan qui se dissout au feu de la révolution? peut-être est-ce pour contenir avec des idées royales les mouvements trop variés des villes lombardes? Toujours est-il qu'à la suite du roi italien, Berthold se trouve sur le terrain des catastrophes, battu par l'empereur saint Henry II, emprisonné avec ses deux fils et spolié de tous ses fiefs. La famille d'Este faillit tomber, mais issue de la révolution, elle ne manque pas de se rectifier. Berthold sort de sa prison; on le voit réconcilié avec l'empereur, et il se relève sur le Pô, où le sol marécageux et attardé peut accepter le chef féodal. Là les évêques se rallient au marquis. La famille d'Este grandit et, dans la suite, sa défaite se montre comme une victoire. L'Arioste, qui la dégage des décombres du royaume, lui donne le sens de tous les chocs de la révolution, quand il dit de Berthold :

Vinto da lui sarà il secondo Enrico
E del sangue tedesco orribil guazzo
Parma vedrà per tutto il campo aprico.

Nous entrevoyons dans la légende le choc épiscopal du Montferrat contre la domination impériale. On sait que les légendes ne tiennent pas compte des dates et condensent les faits, en les transportant à l'origine des grandes familles. « Quelques années, dit la chronique, « avant qu'Othon Ier fût appelé par les grands d'Italie « pour dompter l'orgueil de Béranger II, un noble alle- « mand, appelé Aleran, enleva Alaxie, fille de l'em- « pereur, et la conduisit à Albenga, où il en eut, les uns « disent trois, les autres quatre fils. » Voilà le marquis aux prises avec l'empereur, qui le force à s'enfuir, mais il s'enfuit avec sa proie. « L'empereur, continue la « chronique, étant arrivé en Italie, Aleran et sa femme « furent grâciés par l'entremise de l'évêque d'Al- « benga. » Voilà le marquis protégé ou protecteur de l'évêque, et l'empereur finit par laisser passer l'enlèvement de sa fille ou de sa terre, deux choses identiques. Ce récit n'est que l'abrégé d'une tradition antérieure qui explique longuement, à force de fables et d'anachronismes, comment Aleran s'élevait avec la révolution, d'abord protégée, ensuite repoussée, et enfin reconnue par l'empereur. Suivant Jacques d'Aqui, Aleran est l'orphelin d'un comte allemand mort à Sezado, près d'Aqui. La commune l'adopte et le nourrit à ses frais : « altera nutrici traditur. » Le voilà adopté par la terre italienne ; il grandit en combattant. L'empereur l'admire et, le sachant d'origine allemande (anti-royale), il commence à le protéger. C'est alors qu'Aleran enlève Alaxie, s'enfuit dans le comté d'Albenga avec deux chevaux, l'un rouge et l'autre *blanc*, en vend un et se fait charbonnier. Ce marquis rebelle devient ainsi un homme du peuple, creusant la terre de ses mains, gagnant sa vie nouvelle à la sueur

de son front et fondant une famille nouvelle issue du sol italien.

Un jour Aleran, continue la chronique, finit par gagner l'amitié du cuisinier de l'évêque; par lui, il pénétre jusqu'au prélat et obtient de combattre pour l'empereur sous un drapeau aux enseignes de la cuisine. Il se jette au fort de la mêlée et après avoir fait admirer son drapeau vulgaire par l'armée tout entière, il se nomme; l'évêque le réconcilie avec l'empereur, et l'impératrice tombe évanouie en reconnaissant sa fille sous le déguisement d'une charbonnière. Philippe de Bergame transforme Aleran en un comte allemand qui est l'instituteur d'Alaxie, la fille d'Othon Ier[1]. Dans toutes les versions, très-riches d'anachronismes, on voit une origine allemande en opposition avec l'Allemagne, une lutte et une réconciliation ecclésiastique, où le marquis se trouve réhabilité en fils de l'Italie épiscopale, interprétant avec les idées de l'an 1000 le pacte impérial et pontifical de 962 contre le roi d'Italie.

La légende invente une tragédie pour transporter la lutte et la conciliation dans l'ancien comté de Modène; et d'après Gothfried de Viterbe, la femme d'Othon III ne pouvant pas séduire le comte de Modène et lui faire partager son amour, l'accusa auprès de l'empereur d'avoir voulu la violer. Le comte fut décapité; mais lorsque la comtesse demanda justice, prouvant l'innocence de son mari, l'impératrice fut brûlée, et Modène se trouva réconciliée avec la justice impériale.

La maison de Savoie transporte dans une légende, son opposition contre l'Allemagne et sa réconciliation avec

[1] V. Benvenuto di S. Giorgio.

elle. Son chef Bérold, d'après la chronique de Savoie, est le propre neveu de l'empereur Othon III. « Il fut « si chèrement aimé, dit la chronique, de l'empereur « son oncle, qu'il lui donna la principale direction de « son Etat. » Il est juste que l'un des hommes de la révolution contre le royaume soit représenté comme le grand fédéré, le ministre de l'empire. « Othon, continue « la chronique, étant allé faire voyage, s'aperçut qu'il « avait oublié les reliques qu'il portait toujours avec « lui au chevet de son lit. Ayant envoyé Bérold pour les « prendre, Bérold trouva l'impératrice qui souillait le « lit conjugal, ce dont il fut si indigné qu'il la tua de « sa main avec l'adultère. » Le héros de l'Eglise s'emporte par excès de zèle et de religion, parce qu'il trouve un adultère impérial au lieu des reliques qui doivent sauvegarder l'empire. « L'empereur, poursuit la chro- « nique, avoua le procédé de Bérold; mais le comte de « Mons, père de l'impératrice, lui fit une cruelle « guerre, de sorte que, pour avoir la paix, il fallut « chasser Bérold de la cour pendant dix ans, à la « charge qu'il ne porterait pas les armes de Saxe, « mais seulement un aigle de sable sur un écu. Bérold, « pour satisfaire au commandement de l'empereur, « sortit d'Allemagne. » Il se détache de l'Allemagne comme Aleran. La légende l'exile pour l'opposer à la féodalité impériale, et ne lui laisse l'amitié de l'empereur que pour sanctionner la révolution italienne qui se développe en Piémont et en Savoie.

Sur la terre pontificale, la légende doit être prise au rebours, car la lutte doit se réaliser contre le pape et non contre l'empereur, et la réconciliation doit se faire par l'empereur et non par les hommes de l'Eglise. En effet la légende de Hugues Colonna, premier comte de la

Corse, répète en sens inverse la légende d'Aleran et de Bérold. D'après Grossa, Hugues Colonna est le complice de Gui Savelli et d'Armand Nasica, deux Romains insurgés contre le pape Etienne IV. Charlemagne lui pardonne, à la condition d'aller conquérir la Corse envahie par les Maures; Hugues combat pendant trente-six ans, chasse les Maures, et fonde un petit royaume qu'il offre au pape, et devenu feudataire dans sa conquête, il se trouve ainsi réconcilié avec le saint-siége par l'entremise de l'empereur.

Le choc de Rome est historique et solennel. Le pape élu du peuple, Grégoire VI, avait dépossédé le pape de l'ancienne aristocratie des doges Sylvestre III, et le pape de l'aristocratie féodale Benoît IX. En 1046, l'empereur Henry III de Veibelingen arrive avec une armée très-nombreuse et convoque le concile de Sutri. Malgré le concile, malgré les forces supérieures de l'armée, les Romains se dérobent à la réaction et l'empereur ne peut pas rétablir le pape légitime, Benoît IX, de la famille de Toscolo, si fidèle à l'empire depuis les temps d'Othon Ier. Sylvestre III, le pape de l'aristocratie dogale, est sacrifié à son tour. Grégoire VI partage il est vrai le sort de ses deux adversaires; mais l'Eglise ne l'abandonne pas. C'est peut-être le seul anti-pape qui soit ménagé. Henry III se borne à exiger des Romains que, dans l'avenir, ils ne nomment plus aucun pape sans le consulter. Celui qu'il impose n'est ni de Toscolo, ni de l'aristocratie citoyenne; c'est un Allemand, c'est-à-dire un homme de l'Église universelle et son nom de Clément II nous apprend qu'il représente la réconciliation de Rome avec l'empereur.

Plus loin, dans le Midi, les Normands se heurtent à leur tour contre la réaction générale. Dispersés au

milieu de traditions variées contradictoires, accidentées; expansifs en dépit de toutes les vieilles lois, y compris celle de la donation de Charlemagne, vers 1053, ils réveillent l'indignation de Rome et de l'Allemagne, qui ne les appellent plus les libérateurs des indigènes [1], mais des tyrans, des dévastateurs. Le chroniqueur allemand Herman Contrat les accuse d'impiété et d'usurpation. « S'étant fortifiés, dit-il, ils « écrasent les indigènes sous le poids de la guerre, « règnent en maîtres, enlèvent aux héritiers légitimes « les châteaux, les terres, les villages, les maisons, les « femmes, volent les églises et violent toutes les lois « divines et humaines, ne reconnaissant pas même en « paroles le droit de l'Eglise et de l'empire [2]. » Des historiens modernes trompés par ces accusations ont pensé qu'en effet les Normands, emportés par leur succès, opprimaient follement les indigènes en conquérant étrangers. Non, la voix seule de la réaction les accusait de tyrannie, et cette voix n'était nullement écoutée par le peuple. Argiro, l'unitaire de Bari, les combat; à ses yeux leur fédération est une invasion étrangère, « un joug inique. » Il pousse les comtes longobards et les doges byzantins à en délivrer l'Italie, les ralliant à force de duplicité et d'intrigues à la réaction

1 « Crebro indigetes contra Græcorum et Saracenorum incur« siones audacter præliando auxiliabantur. »

2 « Viribus adaucti indigetes bello premere cœperunt injustum « dominatum invadere, hæredibus legitimis castella, prædia, villas, « domus, uxores quibuslibet vi auferre, res ecclesiasticas diri« pere, postremo divina et humana omnia jura confondere nec « jam-jam apostolico pontifici nec imperatori ne tantum verbo « tenus cedere. »

pontificale et impériale [1]. Et Malaterra nous le montre seul, délaissé par les indigènes, répudié par tous les peuples. D'après l'anonyme de Bari, Argiro n'est qu'un agent de Byzance, un chef vendu, cruel; à Bari même on le fuit, et les proscrits se réfugient chez les Normands [2]. —Il n'a pour amis que des Longobards rétrogrades, « gens invidiosissima, genus semper perfidissimum, » et il n'aboutit qu'à une conspiration faible et cruelle, lâche et téméraire, on dirait qu'il ne cherche que l'infamie. Il veut exterminer en un seul jour tous les Normands [3].— Drogon, chef de la fédération normande, est poignardé par un traître au moment où il entre dans une église; d'autres Normands sont massacrés çà et là dans toute la Pouille. Presque en même temps, Guaimaire IV, le grand fédéré de Salerne, est tué dans sa capitale [4];—Amalfi voit reparaître le doge *Jean* qu'elle avait détrôné au nom de la

[1] « Veris commiscens fallacia nuncia mittit
« Argirous papæ, precibusque frequentibus illum
« Obsecrat, Italiam quod libertate carentem
« Liberet ae populum discedere cogat iniquum
« Cujus pressa jugo pessundatur Appula tellus. »
(GUILLAUME.)

[2] « Venit magister Argiro in Idronto cum thesauro et dona et ho« nores a Monomacho imperatore. » Anonyme de Bari—« Et occisus « est Mel, Malaperra et Liboni et zelavit ipse Judeam et domum « Adralisto, et ille fugit foras de civitate ad Umfredam comitem et « comprehensis Rodia uxore sua et filiis et Ramoaldo et Petro « fratre ejus et aliis misitque illos ad Monomachum. *(Chr. Bar.)*

[3] « Longobardi igitur Apulejenses genus semper perfidissimum « traditione per universam Apuliam silentiose ordinata ut omnes « Normanni una die occiderentur.... » (MALATERRA.)

[4] « Hoc Normannorum Drogo, Gaymariusque priores
« Tempore defuncti fuerant a civibus alter
« Et consanguineis occisus fraude Salerni,

révolution ; et tandis que la trahison veut envelopper la basse Italie, le souverain-pontife saint Léon IX arrive dans la Pouille avec des troupes allemandes de l'empereur Henry III de Veibelingen, pour achever le massacre des Normands[1].

Mais les Normands, dirigés par Humfroy, frère de Drogon, n'ont qu'à secouer leurs épées[2] pour écarter à la fois les assassins longobards, les libérateurs de Bari, toute la trahison byzantine, et marcher droit contre Léon IX et les Allemands de l'empire. Léon IX est battu et emprisonné à Civitella ; Argiro, blessé,

« Alter ab indigenis, nimium quia credulus illis
« Pontilari cæsus. »

(GUGLIELMO PUGLIESE.)

« Determinato die cum Comes Drogo apud Castrum Montiolei « moraretur, summo dilucolo ad ecclesiam ut sibi mos erat pro- « perans cum jam intraret quidam Risus nomine ejus comitis com- « pater et sacramentis fœderatus, post januam latens fœdere rupto « ferro eum suscepit qui cum pluribus suorum paucis aufugientibus « occisus est, sed per diversa Apuliæ loca plures hac traditione « occubuerunt. » (MALATERRA.)

[1] « Apulejenses vero ne dum traditionibus exhausti per occultos « legatos IX Leonem apostolicum ut in Apuliam cum exercitu « veniat, invitant, dicentes Apuliam sibi jure competere et præde- « cessorum morum temporibus juris ecclesiæ romanæ fuisse. Ille « Alamanorum exercitu ab imperatore sibi in adjutorio recepto « confidens in auxilio Longobardorum Apuliam intrat. » (MALATERRA.)—« Et quant lo pape vit que lo prince Guaimère estait mort, loquel étoit en l'ayde de li Normant, se appareilla de destruire li Normant, il assembla plus de gent qu'il avoit avant et avoit o lui ccc todesque e commença à venir contre li Normant. » *(Ist. de li Normant.)*

[2] « . . . . se gens rectore carentem
« Gallica conqueritur, papæ tamen obvia venit
« Cum quantis equitum valuit peditumque catervis. »

(GUGL. PUGLIESE.)

s'enfuit à bride abattue [1] : le triomphe de la fédération est complet.

Au choc succède la réconciliation qui absout et sanctionne la liberté dans tout le Midi, où elle errait sans loi. Les fédérés victorieux tombent aux pieds du vice-dieu captif, se déclarent les hommes de l'Église comme les marquis en Toscane, les comtes en Savoie, la famille d'Este sur le Pô, les Pisans en Sardaigne, et offrent à l'Église tout ce qu'ils possèdent et tout ce qu'ils pourront enlever aux Grecs et aux infidèles. Ne faut-il pas les absoudre ? Après neuf mois de captivité et de réflexion, le pape accepte enfin les Normands en vassaux du saint-siége ; et c'est ainsi que se réalise, dans toute son étendue, la donation de Pépin et de Charlemagne, tandis que la fédération normande présente, comme la Corse et la Sardaigne, toutes les données idéales de la cité italienne, c'est-à-dire : — 1° un évêque, qui est le grand évêque de Rome, le protecteur présumé de la révolution ; — 2° un peuple privilégié, qui se compose de comtes normands et de familles nouvelles fédérées et dévouées à l'Église ;—3° des consuls, ou des commis du peuple représenté par les chefs électifs de la fédération ;—4° une multitude, composée de toutes les populations indigènes du Midi, qui invoquent et attendent une justice supérieure à celle des doges, des ducs et du catapan.

Depuis la réconciliation, le mouvement des Normands se développe très-rapide ; Humfroy, le héros de Civitella, étend la fédération à Bisiniano, à Cosenza, à Matera [2] ; Reggio est prise ; à la diète de

[1] « Argiro semivivus exiliit Plagato. » *(Chr. Bar.)*

[2] Bisanenses, Cosentinos, Maturianenses, secum fœdus inire cogit.

Melfi, Robert Guichard se déclare « duc de Pouille et « des Calabres, par la grâce de Dieu et de saint Pierre, « et de plus duc futur de Sicile, Dieu aidant et saint « Pierre[1].» En 1058, le pape donne l'investiture de Capoue à Richard, beau-frère de Robert. Bientôt Capoue est conquise; on arrive à Palerme en 1072; les républiques byzantines, les principautés longobardes, Bari, capitale du catapan, tout est emporté; au bout de vingt-cinq ans, la basse Italie unie, confédérée, affranchie, oublie à jamais l'impiété des doges et des ducs.

Le mouvement intérieur des divers États aboutit également à la fédération normande, comme au dernier port de salut. — A Bari, l'orgueil métropolitain et le parti aristocratique de l'indépendance s'effacent devant la démocratie catholique, qui cherche avant tout la liberté et la protection des évêques; *Argiro*, l'homme de l'impiété antique, disparaît pour toujours, rappelé par Byzance, l'an même de sa défaite. En 1057, on lutte contre Byzance, à la suite de Maraldizzo, et Maraldizzo, placé entre les Grecs et les Normands, ne règne qu'en chef de transition, de sorte qu'à sa mort, en 1059, la métropole du catapan s'offre d'elle-même au comte normand Humfroy, et tombe de tout son poids dans la nouvelle fédération. —Nous avons vu Capoue révoltée contre *Pandolphe IV*, son prince longobard chargé une première fois de chaînes par l'empereur saint Henry II, et la seconde fois chassé par l'empereur Conrad II, à la grande joie de la ville. Plus tard, la révolution de Capoue essuie le choc du pape et de l'empereur qui revirent, et Henry III lui impose de

[1] Ego Robertus, Dei gratia et sancti Petri dux Apuliæ et Calabriæ atque utrique subveniente futurus Siciliæ.

vive force ce même homme deux fois dépossédé[1]; mais les citoyens se jouent du volte-face impérial; *Pandolphe IV* est assassiné : les chroniques disent qu'il est emporté par des diables. Son fils, Pandolphe est abhorré; vaincu en 1058, par Richard comte d'Avversa, il est dépossédé « à cause, dit-on, des crimes commis par ses « ancêtres. » Ses descendants meurent dans la misère, sous le poids de la malédiction catholique : c'est la liberté fédérale, et non la conquête, qui s'impose à Capoue. La ville garde ses tours, ses remparts; défendue par ses citoyens, elle est livrée à elle-même.—Benevent marche au choc avec Pandolphe III, prince chéri des citoyens, et en 1047, méprisant l'anathême de la réaction, elle ferme ses portes devant le pape et l'empereur. L'année de la grande trahison, la ville succombe au pape saint Léon IX, avec qui l'empereur Henry III l'échange contre Bamberg, en Allemagne. Pandolphe III est dépossédé par le pape, qui lui substitue Rodolphe, comte de l'Eglise. Mais après la bataille de Civitella, Bénévent surmonte le choc et s'avance sous le vent des Normands, à tel point que le pape doit lui rendre son Pandolphe III, qui la lègue à son fils Pandolphe IV et, toujours sous l'influence de Civitella. — Salerne était déjà dans la révolution fédérée des Normands avec le duc Guaimaire IV, que nous avons vu tomber sous le poignard de la réaction longobarde, au moment où Argiro conspirait pour massacrer les Normands. La chronique l'accuse de tyrannie, et le déclare justement sacrifié; quelle que soit l'interprétation des faits, il est certain que la liberté salernitaine s'avance en renversant l'ancien duc,

[1] « Grant dolor orent cil de Capue. » *(Ist. de li Norm.)*

que son fils Gisolfe II est détesté, que son règne est sanglant, et ce sont les Salernitains eux-mêmes qui appellent le chef normand qui dépossède Gisolfe. — Amalfi était en progrès avec Manso, jadis aveuglé par *Jean*, chef de la réaction byzantine ; le jour de la grande trahison contre les Normands, Manso est de nouveau dépossédé par *Jean* qui arrive de *Byzance*, évidemment appelé par *Argiro*[1]. Mais sous *Jean* la vieille indépendance ne peut résister, et la république faiblit, s'affaisse sous l'alliance de Salerne, et au bout de vingt ans, enveloppée, menacée, étouffée par la domination salernitaine, elle se donne aux Normands, en signant « une fédération perpétuelle[2]. » Après avoir compté trente doges, la république recevait Tancrède, le premier comte des Normands; l'ère des doges était close, celle des peuples commençait avec les preux de l'Église. « Tancredus fuit « autem timoris Dei non immemor : » ce sont là les premiers mots de religion murmurés par la chronique, qui finit en célébrant les gloires des Normands. — Sorrente est arrachée, comme Amalfi, à la domination attardée des ducs de Salerne, et c'est ainsi qu'elle entre à son tour dans la nouvelle fédération. — Gaëte cède, sans secousse, à la domination normande de Richard. — Naples est libre, forte, sans ambition ; on respecte l'obscure impiété de ses doges, et la république traverse tous les orages sans coup-férir, alliée aux Normands qui attendent le jour où elle voudra se donner. — Il est inutile de dire que, pour la

[1] « Homines Amalphiæ et Atrani rebellaverunt expellentes do« minum Mansum ducem et patritium. »

[2] « Si contra Gisolfum (Salerni ducem) tuerentur tota Malfa illi « subjugata hæreditaliter fœderarentur. »

Sicile, accablée par les musulmans, l'arrivée des Normands c'est la libération, la résurrection au nom de Dieu et du peuple, et l'île entre fractionnée et fédérale, dans la fédération du continent.—La terre se partage fraternellement entre les comtes, « apostolico more. » On ne relève pas Syracuse, capitale grecque, qui serait l'ennemie de l'égalité; on n'adopte pas Palerme, capitale musulmane, également ennemie du partage fédéral. Palerme, détachée de la Sicile, est donnée à Robert, comte de Pouille, probablement pour rassurer toutes les villes siciliennes : et ce sont les évêchés qu'on relève, les églises que l'on fait triompher, en haine de l'unité palermitaine, fondée, comme jadis celle de la Sardaigne, par l'impiété des Sarrasins.

C'est ainsi que se dénoue le drame de l'histoire des Normands, l'un des épisodes les plus poétiques de la grande épopée italienne. A chaque pas la réalité en semble trop belle, trop imprévue pour ne pas paraître une fiction. Ces chevaliers errants qui arrivent au Monte Gargano; ces combats, où quelques chevaliers viennent à bout de l'empire d'Orient; ce pape qui se trouve enlevé à Civitella; ces guerriers qui tombent aux pieds du prisonnier, en ramassant à genoux toute la domination du Midi; ces insurrections détachées, variées, diverses, qui éclatent çà et là, à Salerne, à Amalfi, à Bari; cet *Argiro*, le dernier des byzantins, issu de Mello, le premier des révolutionnaires, cet émirat de Palerme qui s'écroule en Sicile pour faire place au mystère d'un partage incompris : tout conspirait à montrer la domination des nouveaux Franks comme une œuvre romanesque, se jouant des lois de l'histoire. A la lumière des idées, la féerie redouble d'éclat en se montrant sous l'empire d'une fatalité

géométrique. C'est *à priori* que la basse Italie se trouvait exceptée de la conquête longobarde, du pacte de Charlemagne, du règne des empereurs italiens, de la domination allemande d'Othon Ier; la civilisation antique, fédérale en haine du royaume, livrait la basse Italie au souverain pontife, chef de la longue guerre contre les rois italiens. Il était dit à l'avance que sa suzeraineté fédérale ne se réaliserait que le jour où, le royaume détruit, il pourrait soustraire les peuples à l'indépendance impie des doges et des ducs; et c'est avec la révolution des évêques que la basse Italie devait se rallier, comme la Corse et la Sardaigne, autour du saint-siége. Et comment cela? Evidemment à l'aide d'une insurrection populaire, secourue par de nouveaux Franks, et la pensée de Mello se réalisait avec les Normands : de sorte que l'agitation des indigènes, la faiblesse des comtes Longobards, la défaillance des doges, la guerre unitaire de Bari, l'invasion du pape, appuyée par l'empereur Henry III, tous ces éléments se trouvaient dominés par l'idée épiscopale qui donnait au Midi de nouveaux chefs, sous la suzeraineté du pape. Un à un, tous les faits de l'histoire des Normands pouvaient ne pas s'accomplir; isolément considérés, ils pouvaient se développer en sens inverse, en faveur de Salerne ou d'Amalfi ou de Naples; créer une fédération indéfiniment fractionnée, comme celle de Corse, enfanter un royaume unitaire et byzantin, sous la domination de Bari; les villes pouvaient rester séparées, distinctes comme Lodi, Brescia et Milan; le pape semblait libre d'échapper aux mains des Normands, de refuser l'investiture, d'être retenu par le scrupule très-légitime de ne pas donner ce qui n'était pas à lui : on conçoit même qu'il pût être assez heureux

pour voir tomber les fédérés sous le poignard d'Argiro et sous les chevaux des Allemands. Mais la liberté apparente de l'hypothèse se trouve détruite par la nécessité qui impose une solution déterminée à chaque problème, et qui nous fait passer d'un problème à l'autre par l'exclusion anticipée des alternatives arbitraires. On était en guerre, personne n'était libre, tous étaient contraints de se défendre, et ceux qui remportaient des victoires triomphaient pour ne pas être tués. En s'étendant au Midi, Alboin se serait exposé à la catastrophe des Goths, décidée par Rome ; les terres libres se développaient par la fédération indispensable contre l'invasion mortelle de l'unité des Longobards, des Franks, des rois italiens, des princes de Capoue et des catapans de Bari. Les peuples de la fédération invoquaient le bras de fer des Normands, pour ne pas succomber à Byzance et aux musulmans. Les Normands, entourés de Grecs, de Sarrasins et de Longobards, invoquaient la loi pontificale et impériale, pour ne pas être les victimes de l'impiété des vieux doges ; l'Eglise se trouvait dans l'impossibilité d'écarter les nouveaux Franks qui lui demandaient l'aumône, la lance en arrêt, en offrant d'ailleurs la récompense fédérale de la grande donation refusée, depuis des siècles, par les doges. Les couleurs mêmes du grand drame mettent en évidence les idées qui consacrent le succès des Normands. Voyez les indigènes agités, au nouveau souffle des villes italiennes ; ils n'ont que trois chefs, Mello, Ardouin et Argiro : le premier n'existe qu'à l'état de pensée pure, se glissant de Bari au camp des Normands, et du camp des Normands à la cour de l'empereur saint Henry II ; l'infortuné n'est grand qu'à l'instant de ses funérailles : Ardouin n'est qu'un prodige de dissimulation, implaca-

ble, rampant sous les verges du catapan et sous la fureur de Byzance, pour se traîner à Avversa, sous prétexte de religion. Argiro trahit les Grecs, les Normands, tout le monde, finissant par se trahir lui-même. Et encore ces trois hommes qui représentent la faiblesse des indigènes sont des Lombards naturalisés dans le Midi. Regardez Guichard, Drogon, Humfroy, les chefs des Normands, vous verrez une autre race, un autre temps, d'autres idées; dans la ruse même, les nouveaux Franks s'écartent à jamais de la voie des anciennes trahisons; depuis le jour de leur arrivée, ils croient tellement au pacte de l'Occident qu'on les dirait des juristes armés, des acquéreurs de biens-fonds, et beaucoup d'historiens s'impatientent de les voir, si vaillants, se préoccuper sans cesse de la loi qui règne par le pape et par l'empereur.

Résumons-nous : il y avait en Allemagne, près de Heidelberg, un château jadis célèbre, sous le nom de Veibelingen : là le roi Arnolphe fêtait Noël en 887; là, en 893, Béranger Ier demandait pour la première fois l'intervention de l'Allemagne contre les Franks d'Italie qui fondaient le royaume de Spoleti; là se montrait pour la première fois l'amitié fédérale qui devait unir l'Italie à l'Allemagne. Veibelingen devenait un alleu de l'empereur Conrad II, dit de Veibelingen : la dynastie des Hohenstauffen, en continuant sa tradition, s'appelait également de Veibelingen, en italien de Gebelino, en français de Gebelin. Avec la nouvelle dynastie, l'hostilité succède à l'amitié, la résistance succède à la faveur; les chocs se multiplient à Milan, en Toscane, à Rome, dans le Midi; il y a une première réaction gebeline et universelle, et en surmontant tous

les chocs, la révolution redouble d'efforts sur tous les points. Une fois admis par les deux grands pouvoirs de l'Italie, le progrès reste : la légalité, la liberté, la fédération de l'Allemagne respectent pour toujours toutes les révolutions accomplies.

CHAPITRE VIII

LA RÉVOLUTION DES ÉVÊQUES DANS TOUTE L'EUROPE.

Transformation des divers Etats de l'Allemagne.—La chevalerie en France.—*Guillaume Ier* d'Angleterre refuse le serment de vasselage à Grégoire VII.—Sainte Marguerite d'Écosse triomphe de *Macbeth* et des *thanes*.— Les enfants de Lara et le Cid Campeador représentants de la révolution espagnole. — La légende polonaise des femmes qui épousent leurs serfs sous Boleslas II.—Légalité et partages chez les Russes.—Troubles de Hongrie.—Efforts du Danemark.—Les paysans de la Suède et de la Norvége.—L'Eglise se passionne pour la virginité, en haine de ses feudataires, les prêtres mariés.

La révolution des évêques passe les Alpes pour renouveler, dans tous les Etats de l'Europe, l'ancienne révolution de 962.

En Allemagne, la dynastie impériale des Gebelins voit surgir une opposition catholique jusque-là inconnue. La famille d'Este passe les Alpes avec un de ses chefs, Alberto Azzo II, qui épouse l'héritière de la grande maison des Velfes, Cunizza d'Alfdorf, dont les ancêtres remontaient à la femme de l'empereur frank Louis le Pieux. Bientôt Alberto Azzo II rajeunit la tradition catholique des Velfes, en transportant en Allemagne la révolution des évêques et l'art de s'étendre par l'Église. Le fils d'Alberto Azzo II et de Cunizza, Velfon IV d'Alfdorf, accepte déjà le choc contre l'empereur sur le sol de l'empire (1069 - 1071). — Le duché de Bavière, éternellement catholique, s'insurge à son tour, en

1053, par le duc Conrad I contre l'empereur *Henry III* de Gebelin; Conrad est déposé à la diète de Mersbourg, mais en 1069 son successeur Othon II continue la révolution, aux prises avec les grands de la Bavière, qui l'accusent d'avoir voulu empoisonner l'empereur. Qui le seconde? C'est Velfon IV, l'Italien d'Alfdorf. Le duc allemand, trop faible ou trop incapable, est condamné à mort par la diète germanique : mais Velfon le quitte, le supplante, se réconcilie avec l'empereur, et, nommé lui-même duc de Bavière, il prend le nom de Velfon Ier, le premier, en effet, des Velfes d'Italie sur le trône ducal de la patrie de Théodolinde. Tant de fortune n'est qu'une raison pour qu'il s'élève de nouveau, malgré la loi germanique et en dépit de la clémence impériale qui le protége. La religion n'est-elle pas supérieure aux serments? La révolution ne méprise-t-elle pas les lois? Le nouveau duc, enhardi par la démocratie catholique, s'insurge en 1076, à Tribur, contre l'empereur *Henry IV*, des Gebelins..... — La révolution italienne entre dans le duché de la basse Lorraine avec la veuve de Boniface de Toscane, Béatrix, qui épouse le duc Gothefroy; et, pour perpétuer l'union des deux Etats catholiques, on confirme ce mariage par celui de Mathilde, fille de Béatrix, avec le fils de Geofroy, Geofroy le Boussu, tous deux héritiers présumés, l'une de la Toscane, l'autre de la Lorraine. C'est ainsi qu'on s'efforce d'éluder la loi germanique qui veut les duchés libres en les rendant viagers. L'histoire de Boniface se répète littéralement dans la basse Lorraine par le fait de Geofroy, qui se trouve aux prises avec l'empire. L'empereur *Henry III* le somme de paraître devant lui, mais il se réfugie en Toscane où il peut retrouver cette escorte de courtisans qui bri-

saient les portes du palais impérial : *Henry III* descend en Italie uniquement pour l'accabler en Toscane, et son succès se borne à l'enlèvement de Béatrix, qui venait au devant de lui. Il faut donc que la révolution soit reconnue en Lorraine comme en Toscane; et, au bout de deux ans, par la médiation du pape saint Léon IX, Gothefroy est réconcilié à Cologne. Gothefroy le Boussu succède à son père, et mari de Mathilde de Toscane, la fille de Béatrix, il continue l'alliance de la Lorraine avec la Toscane, toujours prêt à combattre contre la loi impériale au nom de Dieu et des peuples d'Italie. — La haute Lorraine entre, à son tour, dans l'opposition catholique avec le cousin du pape saint Léon IX, Gérard d'Alsace, qui combat les grands évidemment avec le secours des évêques, et meurt empoisonné; le duché échoit ensuite au Gothefroy de la basse Lorraine, et même avec Thierry II il reste catholique. — En Flandre, le comte Baudoin V attaque l'*empire*, la *Hollande*, le *Brabant*, s'étend en prenant Gand et Alost et devient le tuteur du roi Philippe de France, royaume catholique hostile à l'Allemagne. — En Alsace et en Souabe, la nouvelle révolution se montre avec Ernest II, allié de la Lorraine et de la Franconie contre l'empereur *Conrad II*; les grands refusent de le seconder : « nous sommes libres, lui disent-ils, et l'empereur est le premier défenseur de nos libertés.» Ernest échoue, mais la révolution reparaît bientôt avec Rodolphe, qui la pousse jusqu'à se proclamer lui-même l'anti-césar contre l'empereur *Henry IV* de Gebelin. — Les comtes de Zeringuen, de Habsbourg, de Nordgau, de Brisgau, le pays d'Alsace, l'Helvétie romaine, l'évêché de Strasbourg pendant la domination de Rodolphe de Souabe sont tout disposés à suivre la révolution catholique. —

Dans l'évêché de Salzbourg, en Bavière, nous trouvons l'évêque saint Geberard et une dévotion continuelle,— à Cologne, l'archevêque saint Annon n'hésite pas à se lever contre l'*empire*, — à Mayence, l'évêque suit saint Annon de Cologne. — En général la secousse de l'an mil arrive en Allemagne dans l'intervalle de 1030 à 1070, mais elle se borne à développer l'opposition des Etats contre la domination de l'empereur. Elle n'a ni à renverser la famille impériale, ni à démocratiser l'Allemagne. En effet, la fédération germanique se fonde tout entière sur la liberté, et la liberté se fonde sur la légalité, sur l'indépendance des Etats et de la diète, garantie par la domination impériale toujours affaiblie et toujours respectée. La liberté, la légalité, la fédération excluent donc à l'avance la propagande révolutionnaire par l'invasion, par la violation des principes constitutifs de l'Allemagne, par l'immixtion d'un Etat dans le gouvernement des autres Etats : il faut que toutes les questions restent toujours des questions de souveraineté, d'indépendance réciproque, de haute diplomatie; on se borne à admettre la liberté d'opposition : telle est la révolution italienne transportée en Allemagne. Au reste, la fédération s'étend comme la nouvelle Italie, témoin le nouveau marquisat de Brandebourg qui devient germanique.

Voisine et hostile à l'Allemagne, la France se développe en sens inverse. Ici, c'est l'Eglise qui règne avec le roi catholique et unitaire; c'est la démocratie toute seule qui s'étend, en se jouant de toutes les libertés féodales; et la révolution s'accomplit par la théologie qui écrase les vieilles franchises au nom de Dieu et du peuple, représentés par les évêques et le roi. Dès 1023, on voit paraître la trève de Dieu, explosion mo-

rale qui dérobe une moitié de la semaine et plus de la moitié de l'année au droit de la guerre féodale et fédérale. La liberté est violée au profit du roi et du peuple. D'un seul coup, tous les comtes se trouvent à moitié désarmés et réduits à l'état de citoyens. La multitude respire. En 1060, arrive la chevalerie, nouvelle institution où l'homme de guerre devient épiscopal; il se prépare au combat par le jeûne et l'eucharistie, s'élance à cheval au sortir de l'église, et se transforme en une sorte de moine laïc qui porte l'ascétisme dans l'obligation de braver tous les dangers pour défendre les orphelins et les opprimés. Tout chevalier imite les Normands de Palerme, qui s'étendent par la grâce du saint-siége. En 1066, Guillaume de Normandie ramasse les hommes qui cherchent un avenir en dehors de la loi, et les entraîne en Angleterre sous l'étendard du pontife, et l'Angleterre, conquise comme la Sicile, devient un fief de l'Eglise et une conquête du peuple. Tel est le mouvement des évêques sur le sol de la France. Quant aux révolutions épiscopales des villes, elles ne doivent pas compter; ce sont des révolutions allemandes, flamandes, dépaysées, déroutées, à contre-sens des allures générales de la monarchie unitaire. Elles n'ont ni l'appui du roi, comme en Allemagne, ni celui des évêques, comme en Italie. Elles ne trouvent pas, comme en Italie et en Allemagne, un sol favorable à la fédération. Violemment combattues par le clergé et par la noblesse, elles ne triomphent çà et là qu'en dépit des évêques, comme des accidents tolérés par la cour, qui suit le mouvement général des conciles et de la religion. A Sens, à Soissons, à Reims, à Laon, etc., les évêques sont toujours impitoyables; la franchise de l'immunité est la seule chose qui soit aisément accordée. Dès qu'il s'agit de

la constitution du premier peuple, l'évêque est prince ; il lutte, il est l'homme des chevaliers, des comtes et des ducs. La commune française est presque toujours appelée une conspiration, une conjuration, c'est une vraie ligue de manants. Le nom même de jurés, par lequel on désigne le peuple officiel, indique un effort violent pour arriver à la liberté. Les hommes de la théologie, des conciles et de la cour ne manquent jamais de soutenir les évêques contre les jurés, et rien n'égale le mépris des chroniqueurs français contre les « conjurations impies » des communes.

Au rebours de la France, l'Angleterre limitrophe se développe avec la loi, en haine de la théologie. Pour elle, le règne des prêtres, c'est l'invasion étrangère, la conquête danoise ou l'arrivée de Guillaume de Normandie au nom du saint-siége. Devenu Anglais, Guillaume refuse le serment de vasselage à Grégoire VII, et il s'attache à la loi pour défendre ses grands fiefs de France contre l'interprétation sacerdotale de l'unité française. Sa force est dans la lettre du droit féodal, dans le respect de la légalité ; ses hommes forment à leur tour une union exclusivement légale et fédérale, et c'est ainsi que l'Angleterre transforme sa propre défaite en une conquête de la Normandie française.

Au rebours de l'Angleterre, l'Ecosse se développe par la théologie ; elle n'existe que par son roi, et son roi ne peut s'imposer aux thanes que par la dévotion, et l'autorité de l'Eglise, en imitant l'empiétement moral et continuel de la monarchie française. Dès que la religion cesse de le protéger, les thanes se révoltent, excités par l'aristocratie anglaise, secondés par la loi païenne ; ils vivent de rapine ; la terre tombe en friche,

le petit royaume se dissout. Qui pousse Macbeth au meurtre du roi? Les fées, « semblables, dit la chronique, à des créatures de l'ancien monde. » Pourquoi Macbeth est-il poussé de crime en crime? Par la nécessité de réprimer la rébellion éternelle des thanes. Dieu l'a abandonné et ses ennemis se multiplient; il meurt en combattant. Qui triomphe de Macbeth et de la rébellion? Malcolm III, l'époux de sainte Marguerite. La sainte gouverne par la religion, par les conciles, par la théologie; elle élude la vieille loi, donne l'hospitalité à tous les proscrits qui se dérobent à la domination légale des Normands, et l'Église disperse à jamais les furies de Macbeth. L'Ecosse moderne est créée par la révolution de l'an mil.

L'Espagne, au rebours de la France, se développe légale et fédérale comme l'Allemagne et l'Angleterre, et la lumière de l'an mil s'y reflète d'une manière profane et romanesque dans les deux légendes castillanes des enfants de Lara et du Cid Campeador. Que demandent les enfants de Lara? Ils demandent justice contre le vilain qui les a outragés par ordre de dona Lambra, comtesse de Lara; et quand ils tuent le vilain, le comte dissimule sa colère pour les trahir et les livrer à l'émir de Cordoue.

Un jour, les sept enfants de Lara sont surpris, entourés, enveloppés par l'armée des infidèles; sans pâlir, ils acceptent le combat contre l'armée tout entière, et la légende les représente comme les demi-dieux du peuple qui surgit. Trois cents vassaux désertent le comte pour se joindre à eux; voilà la multitude qui arrive sans chef, sans nom, se groupant en silence autour des sept combattants. Les Maures voudraient épargner tant de courage; hélas! il faut qu'ils obéissent à

l'émir et qu'ils accablent l'Espagne par la trahison et par l'injustice des vieux comtes. Mais il naît un frère aux enfants de Lara, et il arrive les venger, tuant le comte avec trente vassaux, brûlant dona Lambra, déshonorant la vieille féodalité. A partir de ce moment, les comtes, les amis des musulmans déclinent à jamais. Le massacre des enfants de Lara est un événement historique qui arrive en 1002; mais cette vengeance, qui consiste en une vague extermination, est évidemment imaginaire et ajoutée par un poëte postérieur.

C'est la légende du Cid qui continue la révolution. Le Cid dépasse la vieille légalité des royaumes, à tel point qu'il ne peut plus être l'homme d'un roi ou d'un Etat; car il est le héros de l'honneur fédéral marchant seul à la conquête de l'Espagne musulmane. Son insurrection est tout entière dans son héroïsme; sa démocratie se développe dans le camp de l'ennemi, où il moissonne par milliers les têtes de musulmans. Les trahisons quasi-mauresques, les hésitations timides, les impossibilités fictives de la vieille politique, toutes ces vieilles ruses de Lara disparaissent quand le Cid lève l'épée. Moitié révolté contre son roi qui l'exile, réconcilié sans se rallier à la cour, il réalise en Espagne le choc et la réconciliation d'Héribert, d'Aleran, de Bérold, des Canosa, de la famille d'Este, des Velfes de Bavière, de Godefroy de Lorraine; et il meurt, campé seul sur un rocher, « la Peria del Cid, » après mille exploits qu'aucun roi ne peut réclamer. A sa mort, il faut abandonner Valence, et c'est à peine si le cadavre du héros, hissé sur son cheval, l'épée au poing, l'étendart déployé, peut protéger la retraite des Espagnols, harcelés par l'armée musulmane. — Que l'on consulte l'histoire des divers Etats de l'Espagne, on tombera de la poésie dans

la prose, et on trouvera tous les détails juridiques de la révolution espagnole, consistant en un nouveau progrès de la liberté, tour à tour contestée et sanctionnée par les rois, et enfin traduite en victoires contre les musulmans. — En Catalogne, on publie vers 1068 les Usatiques de Barcelone, qui coupent court aux injustices féodales, aux violences des anciens temps, et répriment les procès jusqu'à punir d'une amende les appels rejetés. — Les royaumes d'Aragon et de Léon se développent par les fueros. —En Castille, les deux légendes et de Lara et du Cid se confondent avec l'histoire du peuple, toujours victorieux contre les musulmans, toujours à l'avant-garde des conquêtes et des révolutions de l'Espagne, étranger à la théologie et aux conciles qui pourraient tromper la loi ou tenir l'honneur en échec.

La lumière de l'an mil ne jette que de faibles clartés dans l'est et dans le nord de l'Europe. En Pologne, la révolution arrive par le contre-coup de l'Allemagne; et on la voit confusément ébauchée, dans l'histoire du roi Boleslas II qui envahit la Russie par ordre du pape et se campe victorieux, pendant sept ans, à Kief, la ville sainte des Russies. Tant de succès suppose une révolution intérieure, unitaire, théologique, au rebours de l'Allemagne, analogue à celle de la France et de l'Écosse, et funeste à l'ancienne aristocratie polonaise. Cette révolution s'est-elle réalisée? Nous en trouvons une trace obscure, dans une légende qui se mêle à l'histoire de Boleslas II, campé à Kief avec son armée. « Les femmes polonaises, dit la légende, fatiguées d'attendre leurs maris, se livrèrent aux serfs[1]. » Serait-ce

[1] « Viris prope septennium orbatæ in tedas et complexus servorum convolaverunt. » (Mathie de Michow.)

là une insurrection des peuples, des paysans et des basses classes contre l'aristocratie absente? « Les maris, ajoute « la légende, informés de l'infidélité de leurs femmes, « abandonnèrent secrètement le camp du roi[1]. » Ces maris ne seraient-ils pas des comtes qui dégaînent l'épée contre le peuple de la Pologne? « Les déserteurs « dit enfin la chronique, furent poursuivis par Boleslas, « et joints en Pologne, les uns furent massacrés, les « autres emprisonnés, les autres exilés, et plusieurs « punis par la confiscation de leurs biens[2]. » Certes, si les comtes sont écrasés, ce ne peut être qu'au profit du peuple et du roi, qui imite la France de la trêve de Dieu, et l'Écosse de sainte Marguerite.

La Russie reçoit la secousse par la Pologne et continue à se développer, en sens inverse, par la légalité et par la fédération. A la mort de Jeroslas II, on trouve un partage carlovingien entre cinq héritiers. Le titre de grand Prince échoit à l'un d'eux, Jsiaslas Ier; et Jsiaslas, qui représente l'unité, est dépossédé deux fois et réduit à invoquer deux fois le secours humiliant de la Pologne. Il ne l'obtient qu'à la condition encore plus humiliante de se déclarer feudataire du saint siége et ne règne que par l'invasion de Boleslas II, stationné à Kief, en conquérant. La vraie Russie, issue de *Novgorod* et du *schisme*, s'arrache à l'étreinte catholique et unitaire par la force d'une révolution libre et fédérale, et au milieu des obscures vicissitudes de cette

[1] « Alii clandestine ad propria discedunt. . . Alii de nocte fu-« gientes abscedunt. » *(Ibid.)*

[2] « Cum raro et parvo agmine eos insecutus pervenit in Polo-« niam et primos fugæ incitatores quos potuit comprehendens « pernæcat, sequaces eorum alios carceribus alios privatione pos-« sessionum reliquos exilio damnat. » *(Ibid.)*

révolution, on entrevoit le progrès de la liberté russe, dans les nombreux congrès des princes; dans le peuple qui hait les évêques, dans les prétendants qui attaquent la branche aînée, dans les tragédies de palais, dans la guerre continuelle contre la Pologne. Et enfin la révolution s'accomplit, avec Valdimir Ier, qui renouvelle les lois et n'a plus rien à craindre, soit de Kief, soit des Polonais.

En Hongrie, le progrès suit la même loi qu'en Pologne, en haine de l'Allemagne limitrophe; malheureusement la nation, à peine convertie, ne résiste pas au redoublement de l'impulsion catholique. La théologie hongroise, qui s'impose par le fouet, soulève une violente opposition; le roi Pierre combat Aba; André combat Bela; la lutte reparaît entre Salomon et *Geysa*, l'un catholique, l'autre à la tête de la féodalité païenne qui veut être libre comme les thanes de Macbeth. Les deux partis manquent également aux conditions de la nationalité hongroise; le parti royal, qui écrase la noblesse, ne peut puiser son catholicisme que dans la fédération germanique, chez l'ennemi; il compromet ainsi la patrie. La noblesse, au contraire, qui défend la patrie, la dégrade par son idolâtrie d'un autre temps et tombe dans de folles atrocités. En 1047, les vieux Hongrois massacrent les chrétiens : « Nous « voulons, s'écrient-ils plus tard, qu'il nous soit per-« mis de suivre l'usage de nos pères, d'adorer les « idoles, de lapider les évêques, d'exterminer les prê-« tres, de tuer les clercs, de pendre les collecteurs des « dîmes, de détruire les églises, de briser les cloches. » L'ère des évêques passe sans résultat pour la Hongrie, et c'est beaucoup si le royaume reste chrétien.

Le Danemark devient de plus en plus dévot, ado-

rant ses évêques pour que la royauté triomphe des grands, et résiste au fédéralisme de l'Allemagne qui menace le royaume. Mais les rois ont perdu l'Angleterre, leur couronne est exposée aux outrages des grands ; le progrès est lent et pénible.

Amoindrie dans le Danemark, l'action unitaire ne force plus les nations limitrophes de la Suède et de la Norvége à se développer avec la loi opposée des fédérations. Ainsi en Suède, la loi et la liberté, toujours fondées sur les *paysans*, restent à peu près païennes. Vers 1060, le roi Stenkil porte la main sur les idoles, et aussitôt la rébellion éclate, tous les chrétiens sont expulsés. Enge, qui rétablit le christianisme, est chassé à coups de pierre, et ne triomphe plus tard que par cette nécessité suprême qui ne permet à aucun peuple de chercher une liberté étrangère à la foi chrétienne. — Il en est de même de la Norvége, où les rois sont en butte à d'affreuses persécutions.

L'Église transporte dans son organisation intérieure la révolution de l'an 1000 : voulant être la vraie ville de Dieu et des élus, la république immaculée du pape, des évêques et des prêtres, elle chasse ses comtes, ses feudataires qui l'envahissent, je veux dire les prêtres mariés, qui fondent une sorte de féodalité cléricale au sein de l'Eglise. On envoie dans toutes les parties de l'Europe des messagers du pape, des tribuns de virginité; on multiplie les conciles pour supprimer les familles ecclésiastiques qui transmettent de père en fils les bénéfices, à l'imitation des feudataires. Il en résulte une ère de dévotion, d'exaltation, de pacification; le monde est pris au rebours; la nature est intervertie par la morale catholique, et l'Eglise se reconstitue par une phalange inaccessible et compacte

de célibataires frénétiques qui font irruption dans les États monarchiques par les rois, et dans les États libres par la démocratie catholique.

CHAPITRE IX

LA LIBRE ÉLECTION DES ÉVÊQUES.

Nécessité de repousser les évêques imposés par l'empereur qui les charge de jouer le rôle de comtes.—Combat difficile.— La révolution de Milan impuissante avec la politique de Lanzone. —Victorieuse avec la religion de saint Herlembard.—Bergame, Brescia, insurgées.—Les villes royales exaspérées.— Lodi.— Lutte de Crémone contre son évêque.— Ast brûlée par son évêque impérial *Giolem*.—Colère et visions des habitants de Pavie, — Como, — Padoue, — Plaisance. — Singulier calme d'Aquilée, — Bellune, — Trévise. — Réformes d'Ancône, de Bologne, de Césène, de Viterbe, de Ferrare.— Élections toscanes : —de Fiesole,—de Sienne,— d'Arezzo,—de Lucques,—de Florence. —Le miracle de Pierre de Feu, qui triomphe de la féodalité en traversant un bûcher allumé.—Souffrances et victoire de Pise.—Volterra.—Le marquis de Toscane flagellé pour avoir troublé les élections ecclésiastiques.—Insurrection mystérieuse de l'abbaye de Nonantola. —Ravenne se moque du pape.—Ancône, Spoleti et Camerino imitent Ravenne —Selvacandida, Agobbio, Ostia.—Vision de l'évêque de Porto.—Panique et consolations des moines de Moncassin.— Détresse du clergé imposé.—Élan du clergé populaire.—La maison de Savoie.—Les Sardes en mouvement.—Les Corses se donnent au pape.—Les Normands se ménagent une sorte de libre élection entre le pape et l'empereur.

La ville italienne ne peut pas s'arrêter à l'expulsion du comte. L'empereur ne laisse passer la liberté épiscopale qu'à la condition traditionnelle de nommer lui-même les évêques ; il les choisit, l'aristocratie les désigne, s'en empare et le despotisme du comte se reproduit ainsi sous les évêques imposés par l'empereur dans les régions impériales, ou par le pape dans les régions

pontificales. Le peuple est condamné à continuer la révolution en la transportant sur le terrain des élections épiscopales. — De là, une nouvelle phase, une seconde période idéale dans l'époque de la révolution des évêques. Le peuple exige que son chef soit l'élu des prêtres, des chanoines et du chapitre, en communication continuelle avec la ville. On repousse les évêques imposés, qui sont, dit-on, des impies, et on considère la nomination impériale comme un sacrilége. Dans le fait, elle est un dernier legs de l'ère des rois. Les tyrans de Pavie imposaient leurs créatures aux diocèses, les soumettant à des prélats, fonctionnaires du royaume, et c'est ainsi que l'unité militaire régnait à contre-sens de toutes les villes romaines. Plus tard on laissait les nominations à l'empereur d'Allemagne parce qu'il les retournait contre la tyrannie du royaume. Othon Ier était le chef de la révolution, ses successeurs l'imitaient; tous marchaient avec le peuple, et personne ne songeait à réclamer contre les nominations impériales. Mais, après le choc, l'empereur n'est plus un ami, l'évêque imposé n'est plus l'homme du peuple; il interprète la réconciliation en demandant une aveugle obéissance; le peuple, au contraire, l'interprète en réclamant une nouvelle indépendance. L'évêque est l'ami des grands, de l'aristocratie, des feudataires de la campagne; le peuple est l'ennemi de tous les amis de son chef spirituel devenu royal; il faut conquérir la libre élection sous peine de retomber dans l'ère des rois.

La nouvelle lutte est longue, pleine d'incidents, d'épisodes, de complications continuelles; pour la suivre, il suffira de fixer notre attention sur l'unique point de la libre élection : il ne s'agit que de conquérir la liberté

de l'évêché contre les évêques imposés par l'empereur. Ce sont là les nouveaux comtes que l'on combat, et ils doivent mourir en exil comme les comtes de la période précédente.

Milan, par exception, est encore la seule ville de discussion municipale, le seul centre qui conquière ses élections d'une manière historique, on dirait presque parlementaire. Deux ans après la réconciliation de l'archevêque Héribert avec l'empereur, en 1042, la noblesse se relève par une nouvelle génération de jeunes insolents; et nous la voyons aux prises avec le peuple, qui lui livre un combat acharné. Chassée de la ville, elle se venge dans la campagne, où elle construit six forteresses qui rappellent l'ancienne stratégie longobarde contre les centres romains[1]. Milan reste bloquée, cernée par les piques de la Martasana, du Seprio, de la campagne féodale; le char de la patrie s'arrête impuissant contre le réseau des donjons qui abritent les royalistes; au bout de trois ans de siége, les citoyens atteints par la famine se croient revenus aux plus malheureux temps du royaume, et ils ne peuvent plus compter sur l'archevêque, admirable dans l'ancienne révolution, absolument nul au milieu de la nouvelle démocratie. Capitaine hardi, fondateur de la milice nationale, homme supérieur à toute superstition, refusant jadis d'abandonner les hérétiques au peuple qui les brûlait malgré lui, « nolente Heriberto, » il reste indifférent au milieu des nobles et de la plèbe, devenu le type du mauvais citoyen qui ne prend parti pour personne quand il s'agit du salut de la patrie. C'est un Lanzone

[1] « Martiani et Seprienses auxilia præstantes sex oppidà in cir-« cuito civitatis construxerunt. » (Landolphe Senieur.)

de Corte qui dirige le peuple : vaillant, hardi, rusé, capable de tout, sans scrupules inutiles, bravant les préjugés, franchissant les barrières imaginaires dont les partis s'efforcent de s'entraver mutuellement, invoquant jusqu'à l'empereur naguère repoussé, pour s'en servir contre les nobles indigènes[1]; il n'est pas plus utile que l'archevêque Héribert à la cause de Milan. Au moment du dénouement on le voit incertain, lui, auparavant si décidé; son astuce se perd au milieu des contradictions féodales. A l'empereur qui lui envoie ses troupes il jure de rendre les droits que lui avait enlevés Héribert; au peuple en fureur il promet de folles vengeances en dehors de toute légalité, et au moment où les troupes allemandes arrivent, il est étonné, hébété, subjugué par l'archevêque qui le blâme, par les indifférents qui s'alarment, et par les nobles qui se montrent tout à coup doux, affables, très-jaloux de la patrie menacée, disent-ils, par les barbares de l'empereur. Il signe la paix avec les nobles en laissant les Allemands à la porte, et dès lors il succombe avec le peuple à la réaction féodale. « Les capitaines des six « portes, dit Galvano Fiamma, usurpant le gouverne- « ment de la ville, réunirent leurs amis dans le palais « de la commune et firent deux statuts en haine du « peuple. Le premier portait que Lanzone de Corte, « proscrit avec toute sa parenté de Corte, ne pourrait « plus résider ni à Milan, ni dans le comté, et ne pour- « rait plus rien posséder *in æternum*. Le second statut

[1] « Interea populus suorum malorum per diversos ac varios « dominos mala videns crevisse, durius habens dominium suorum « civium quam ducum quondam suorum, tentando eventus bello- « rum varios, ab illorum dominio sese defendere ac liberare dis- « posuit. » (LANDOLFE SENIEUR.)

« portait que, si un noble tuait un homme du peuple, « il ne payerait que sept livres tertioles et douze « deniers. » C'était une somme insignifiante, en sorte que les nobles avaient plein pouvoir de tuer les gens du peuple. Il en résulta, au bout de quelques jours, continue le chroniqueur, « d'innombrables assassinats. » Lanzone fut emprisonné. « Tu as été avec le « peuple, lui dirent les nobles; tu as dîné avec de la « boue et tu souperas avec de la boue. » On lui remplit la bouche d'immondices et on l'égorge dans la tour du Moriggia. A la mort d'Héribert, la réaction s'achève avec le secours même de l'empereur, qui nomme un archevêque féodal en imposant au peuple un paysan, un idiot, Gui, pour sceller l'alliance momentanément interrompue de la féodalité milanaise avec la dynastie allemande de Veibelingen. « Imperator, dit Arnolphe, « idiotam et a rure venientem elegit antistitem cui « nomen fuerat Viddo, cum pars nobilitatis hunc val- « vasorium proponeret. »

C'est Herlembard, autre capitaine, qui répare d'un seul coup tous les échecs de Lanzone. Au rebours de son prédécesseur, il est doux, humain, simple, innocent à lui donner le bon Dieu sans confession, et si naïf que, d'après l'expression du pays, on le dirait nourri du pain d'or que l'on mange au paradis. Sans velléités guerrières, sans vouloir attaquer personne, il ne demande que l'abolition du mariage des prêtres, la purification, la sanctification de l'Église milanaise, et devant cet homme ridicule de bonté et stupide de dévotion, l'archevêque, les prêtres mariés et les nobles sont en déroute, comme autrefois les Ariens frappés d'en haut par les flèches invisibles des anges et des saints. Les uns sont effrayés en voyant le peuple fanatisé qui accuse

d'impiété l'archevèque féodal; les autres l'accusent avec des larmes dans la voix de perdre l'indépendance de Milan en soumettant saint Ambroise aux réformes décrétées à Rome [1]; d'autres s'emportent contre la superstition qui se répand comme un vertige, d'après Arnolphe, pour précipiter la ville dans un abîme sans fond; quelques nobles guettent Herlembard et deux de ses amis dans la campagne, où ils les poignardent, et alors le peuple crie au martyre, transporte ses tribuns au paradis et glisse tout seul avec sa logique habituelle du célibat des prêtres à l'abolition de l'hérédité dans les bénéfices ecclésiastiques et de là à la libre élection des prêtres desservants, laquelle étant généralisée donne pour dernière conséquence la libre élection de l'archevêque, enlevée à la toute-puissance impériale. C'est ce mouvement qu'on entrevoit aisément à travers les tumultes variés de Milan. D'abord l'archevêque, qui avait déjà été chassé dans un premier élan contre sa nomination impériale, est forcé de recevoir la loi du célibat imposée par le légat du pape « cogente ac vociferante populo, » puis on le voit définitivement expulsé, vendant l'archevêché à *Godefroy*, un homme de l'empereur que le peuple détrône sur-le-champ et poursuit dans la campagne, où il est odieux jusqu'aux paysans, « ipsis etiam factus invisus agricolis. » Le légat du pape qui voudrait imposer un autre candidat, Atto, faillit être mis en pièces, tandis que Atto ne se sauve qu'en abdiquant sur-le-champ devant la foule réunie dans la cathédrale, « metu mortis clamante

[1] « Veneranda est Roma in apostolo, sed nec spernendum Mediolanum in Ambrosio : dicetur in posterum subjectum Romæ Mediolanum. » (LAND. SEN.)

populo. » Les deux partis d'Atto et de *Godefroy* se combattent, mais ils sont également dédaignés par le peuple, et l'empereur ne vide le débat qu'en accordant un nouvel archevêque, Thiébald, qu'on peut appeler l'archevêque de la libre élection, car il arrive après une nomination pontificale repoussée et après une insurrection persistante qui modifie trois fois la nomination impériale, en la faisant passer de *Gui* à *Godefroy* et à Thiébald.

Ailleurs on devine les mêmes scènes au milieu du silence général dans les indications très-courtes des chroniques. Ainsi à Bergame, vers 1041, l'empereur Henry III donne le titre de comte à l'évêque Ambrosio, et Ambrosio, probablement impérial, se trouve assailli par la démocratie catholique, qui demande la suppression du clergé marié. — Brescia condamne son évêque à répudier les mariages du clergé, et l'évêque doit céder au légat du pape qui domptait l'archevêque de Milan.

Dans les villes royales, on devance le mouvement des villes romaines contre les nominations impériales. Depuis Othon Ier, ne sont-elles pas faites contre le royaume, dans l'intention de combattre la tradition royale? Les empereurs ne chargeaient-ils pas les archevêques de Milan de choisir les chefs spirituels des villes récalcitrantes ou suspectes de royalisme? De là, les villes royales qui commencent très-tôt à repousser les nominations impériales ou milanaises, avec une obstination qui précipite la date de la révolution en l'anticipant sur les villes romaines et même sur Milan.

Lodi, ville royale, exemptée d'avance de la domination du comte, lutte pour garder sa liberté électorale, et en 1033, son peuple s'oppose à l'évêque Ambrosio, que

l'archevêque Héribert de Milan imposait au nom de l'empereur. Lodi, assiégée, ne cédait qu'à la force.

Crémone, ville royale, exemptée d'avance comme Lodi, lutte dès les premiers temps de la révolution épiscopale et à chaque pas que font les villes lombardes contre les comtes, elle combat son évêque imposé. Quand Milan chasse la famille du comte, vers 991, le peuple de Crémone s'insurge contre l'évêque Olderic, évidemment parce qu'il est impérial. En 1019, l'empereur charge l'archevêque Héribert de Milan de donner un évêque à Crémone. Héribert impose Landolphe, et ce n'est qu'en subjuguant la ville qu'il gouverne par son neveu et par la famille nouvelle des Doara. Crémone, traitée en conquête milanaise, se révolte contre l'évêque imposé qui, loin d'empiéter sur les juridictions féodales, empiète sur les juridictions ecclésiastiques en persécutant l'abbé du monastère de Saint-Laurent. Le peuple s'attache à l'abbé. En 1035, l'évêque est chassé ; on rase son palais, les tours et la double enceinte qui le protégeaient[1]. La révolution s'arrête-t-elle à l'expulsion de Landolphe? J'en doute, je crois qu'elle emporte la féodalité de Crémone. «A cette époque, dit la chronique, la vieille cité « fut rasée; on en construisit une autre beaucoup plus « vaste qu'on appela la ville nouvelle. » On ne détruit pas des villes pour le plaisir d'en bâtir de nouvelles; le désastre de la vieille Crémone suppose la déroute de la féodalité; d'autant plus que la vieille Crémone continue

[1] « Landolfus sancti Laurentii et Cremonensis populi fuit acerrimus persequutor. Quocirca populus ipsum de civitate ejecit et « palatium turribus et duplici muro munitum destruxit. Perinde « sicut episcopio multa conquisierit tamen multa per superbiam « multa per inoxiam perdidit. » (*V.* 1030. SICARD.)

de subsister, en s'opposant sans cesse à la ville nouvelle, qui devient le centre de la noblesse. Plus tard, Landolphe rentre dans la ville. Comment? En faisant des concessions au peuple et à l'abbé de Saint-Laurent. « Pour gagner la bienveillance du peuple, dit la chro« nique, il accorda à l'abbé de Saint-Laurent l'église « de Saint-Victor avec le monastère qu'il avait cons« truit. » L'évêque transigeait donc. Son successeur, Ubaldo, est élu sous l'influence de l'empire, et le peuple lui défend de prendre possession de l'évêché. Il faut que l'empereur lui-même l'installe dans sa curie en punissant les rebelles [1]. En évêque impérial, Ubaldo persécute de nouveau l'abbé de Saint-Laurent, toujours soutenu par le peuple et il est battu « apud lacum obscurum [2]. »

Ast, exemptée d'avance et royale comme *Lodi* et *Crémône*, lutte à son tour pour défendre sa liberté. En 1016 elle se donne pour évêque le frère de Manginfred, marquis de Suse, Olderic, qui va se faire sacrer à Rome, en haine de la juridiction de l'archevêque de Milan. Ici encore l'archevêque milanais Arnolphe assiége Ast, et humilie Olderic et Manginfred. Plus tard Ast renouvelle la lutte; vers 1070, elle chasse *Giolem*, évêque impérial, et *Giolem* ne rentre que par une réaction féodale de la dame de Suse et de Savoie. « Dans l'an du Seigneur 1070, dit la chronique, la « ville d'Ast fut prise par la comtesse Alaxie et entiè« rement brûlée [3]. » La ville était fière de son anti-

[1] *V.* Campi, Caritelli, Zaccaria.

[2] « Ubaldus quoque monasterium sancti Laurentii persequatus « est et apud lacum obscurum impugnatus est. » (SICARD.)

[3] « Anno Domini 1070 civitas astensis capta fuit a comitissa « Alaxia et ab ea tota succensa fuit. »

quité, et l'inscription municipale disait : « Tanaüs, le « fils de Gomer, me donna mon premier nom; depuis je m'appelle lance (hasta), et je venge cruellement les injures [1]. » Alaxie fit effacer cette inscription et la remplaça par ce mot de la réaction féodale : « la lance a subi le joug. Maintenant la vengeresse est Alaxie. » Mais la lutte continue.

A *Pavie*, capitale des rois, le combat contre les évêques imposés est déjà ancien en 1046, sous la minorité de l'empereur *Henry IV*. « Pendant l'enfance de celui-« ci, dit Arnolphe, les habitants de Pavie, d'après leur « habitude, méprisèrent l'évêque imposé et, sans tenir « compte de la nomination royale ou de la consécration « pontificale, ils persévérèrent dans l'insurrection jus-« qu'à la mort de l'évêque [2]. » Pourquoi repoussait-on l'évêque impérial? Parce que l'évêque antérieur avait été féodal ; ayant, en véritable Longobard, vendu Mirabello, il en avait livré le prix à ses frères. A sa mort, en 1036, un curé qui passe à cheval sur les terres vendues, le voit entouré de diables : « Je suis Rinaldo « Casazio, lui dit le feu évêque, condamné à errer au « milieu des tourments sur les terres que j'ai trahies. » Les villes étaient trahies par les évêques de l'empereur.

A Como, avant 1061, on trouve un Français, et ensuite quatre Allemands, nommés par l'empereur ;

[1] Tanaus a Gomero genitus genuit mihi nomen antiquum
Mox hasta nomen dedit unde vocata sum vindex
Namque injurias ulciscor acerbe.

[2] Hasta jugum subiit, nunc est Alaxia vindex.

[3] « Hujus regnante infantia Papienses ab eo ut moris est datum « aspernantur episcopum nec regiæ institutionis nec apostolicæ « deferentes factæ consecrationi usquam ad obitum spreti perse-« verando pontificis. »

depuis la ville respire; elle nomme un citoyen Rinaldo Peri, « redditus ampliavit... litteratura valebat. » Nous sommes en progrès.

De même que Como, Padoue gémit sous le poids de nominations allemandes.

Plaisance, en 1045, a pour évêque un Gui, parent de l'impératrice Agnès; en 1049, on élit un des fils d'un comte longobard, mais il doit succomber à la révolution qui l'attaque...

Aquilée se montre au contraire calme, avec son patriarche toujours imposé, mais cette exception s'explique par l'hostilité de l'empire contre l'aristocratie du Frioul, et par l'action du patriarche, qui se sert de son autorité pour propager la liberté dans tout le patriarchat.

Et la liberté se propage en effet. A l'époque de la lutte contre les évêques imposés, Bellune double son peuple officiel; en 1070, les quatre familles privilégiées s'adjoignent la suite des parentés. A Trévise, en 1031, le patriarche réforme les chanoines, et c'est là une réforme électorale, car les chanoines sont les électeurs des évêques.

En 1049, l'évêque Amico de Savone accorde les dîmes au chapitre, à la condition que les chanoines vivront ensemble. Nouvelle réforme électorale. En 1034, l'évêque Adelfred de Bologne détermine le nombre des chanoines et accorde au chapitre un tiers des dîmes et des oblations.—En 1046, on voit les mêmes réformes à Césène, où elles sont décrétées par l'évêque Jean II. Viterbe commence son mouvement en 1015, par l'évêque qui convoque un concile diocésain. « Et ayant « réuni le peuple, dit Feliciano Bussi, il s'engagea spé« cialement à réprimer l'outrecuidance des nobles. »

A Ferrare, dès 1014, l'empereur saint Henry II enrichit les chanoines.

Dans l'État des marquis de Toscane, chaque ville s'efforce de conquérir ses élections.

Fiésole, la ville longobarde avait, vers 1035, un évêque allemand, imposé par l'empereur Conrad II. En 1039, son successeur Athinolphe est aux prises avec les moines, comme les évêques de Crémone ; en 1075, le nouvel évêque Trasamondo est aux prises avec le clergé et avec le peuple, et il est admonesté par le pape. Il semble que la révolution triomphe.

Sienne cherche sa réforme électorale comme Bologne et Trévise ; ses chanoines sont enrichis et réformés par l'évêque Léon, qui arrive en 1030. « Léon, dit « Uguelli, construisit la maison canoniale, octroya « bien des richesses à ses chanoines, et leur accorda « le cens de la paroisse de Corisano, pour les mettre « à même de vivre ensemble d'après la règle. »

A Arezzo, Thedaldo, mort en 1033, « augmenta les « priviléges des chanoines, » et s'efforça de combattre la simonie.

A Lucques, c'est l'évêque Jean qui protége les chanoines, de 1023 à 1056. Anselme de Badagio son successeur est depuis élevé au trône pontifical.

A la même époque, la réforme des électeurs se montre à Florence ; en 1032 l'évêque Atto « tint avant tout, « dit Uguelli, à protéger et à favoriser ses chanoines : « il ordonna qu'ils eussent à vivre en commun, leur « octroya des donations et demanda la confirmation de « ses réformes au pape Benoît IX. » Confirmé déjà par le pape, il demande à l'empereur Conrad II une nouvelle confirmation. La réforme se trouve ainsi sanctionnée

par les deux grands pouvoirs de l'Italie. Le nouvel évêque Gerardo de Bologne, élevé au trône pontifical, réside à Florence jusqu'à sa mort. Réformée, bénie, chérie par le pape et par l'empereur, la ville de Fiorino se réveille en 1063, et figure, pour la première fois, dans l'histoire de l'Italie. L'empereur lui impose Pierre de Pavie, fils de Theuzone Mezzabarba. Le père de l'évêque arrive à Florence. Combien avez-vous donné, lui demandent les Florentins, pour l'élection de votre fils?—« Par saint Cyr, répond le stupide « Longobard, j'ai donné trois mille marcs comme « un sou. » Nous tenons notre homme, se disent les Florentins. Pierre est un évêque simoniaque et la révolution commence. L'abbé du monastère de Vallombrosa, saint Jean Gualbert, marche à la tête des mécontents comme à Crémone, l'abbé de Saint-Laurent. Les moines de Saint-Sauveur, qui relèvent de Vallombrosa, s'insurgent ouvertement. Au contraire, tous les nobles de la Toscane appuient l'évêque, le duc Gothifred, l'impose. Le pape Alexandre II le seconde; saint Pierre Damien, le pamphlétaire du mouvement épiscopal, arrive à Florence pour prêcher contre les moines : ils sont brutalisés, insultés, cloîtrés dans leur couvent; mais ils résistent à tout. Pierre est simoniaque, tout le monde le dit, son père l'a avoué; et, aux yeux des moines, le pape, Pierre Damien, le duc Gothifred, les hommes de la révolution contre les comtes, ne sont plus que les chefs d'un mouvement oublié et dépassé. Le peuple les suit, c'est à eux qu'il demande le miracle de la liberté électorale; et l'un d'eux, Pierre Aldobrandini s'offre de prouver la simonie de l'évêque par l'épreuve du feu.

Nous voilà bien à Florence, l'inimitable Athènes,

de l'Italie ecclésiastique, élégante, mesurée, admirable de grâce dans toutes ses attitudes : il n'est pas un seul de ses charretiers qui ne soit supérieur, par la tenue et par l'onction, aux plus illustres prélats de la France. Pas d'exagérations, pas un mot de trop, jamais une maladresse, toute évolution s'accomplit dans l'intelligence des Florentins, et on ne voit au dehors que les résultats dramatiques des victoires incontestables ; de l'art partout, mais de l'art naturel, spontané, vivant, s'imposant tout seul, sans doctrine, sans théories, sans arguties. Cherchez, aujourd'hui encore, la révolution de Florence, vous la trouverez dans une sacristie, glorifiant le pape ou lisant la Bible. Cherchez sa garde nationale, vous la verrez, le soir, dans les rues, en procession, enveloppée dans ses capuchons noirs : c'est la Compagnie de la miséricorde. Depuis des siècles, l'ordalie était le grand mystère de l'Église qui rendait les siens inaccessibles à la chaleur de la flamme, du fer rouge et de l'eau bouillante, à la confusion des profanes insurgés. Par un trait de lumière satanique, les initiés de Florence tournent l'épreuve de l'ordalie contre la vieille Église féodale au profit de l'Église populaire. Pierre Aldobrandini traverse un double bûcher, en présence de tout le peuple de Florence ; la flamme serpente dans ses habits, dans ses cheveux, le caresse sans le brûler et il sort sain et sauf du foyer ardent. Ayant laissé tomber son mouchoir blanc au milieu de la voie embrasée, il retourne sur ses pas pour le reprendre ; il sort de nouveau aux applaudissements d'une multitude frénétique ; cette fois la voix du peuple est la voix de Dieu, (1067). L'évêque abdique ; le pape, vaincu par le miracle, dissimule sa défaite en nommant un évêque homonyme de Pierre, et le thauma-

turge de la révolution prend le nom de son miracle, et s'appelle Pierre de Feu. Enfin l'évêque Ranieri, qui arrive en 1071, imposé par Rome, est un citoyen de Florence : désormais, le peuple commence à naturaliser l'élection par ses chanoines.

L'épreuve de Pise est plus dure et plus sévère. En 1019, l'évêque Gui réforme les chanoines, et il est assassiné par ses ennemis [1], évidemment les hommes de la réaction féodale. L'évêché reste vingt ans vacant [2] : nouvelle preuve que la réaction triomphe. Pendant l'interrègne, c'est l'évêque de *Lucques* qui gouverne le diocèse, l'envahit, le maltraite, lui enlève des terres [3] : donc la réaction est longobarde. Fondée sur le centre royal de la Toscane, elle veut étouffer le port du commerce et de la conquête en Sardaigne. L'interrègne dure de 1019 à 1039, exactement les années des réactions contre le marquis Boniface, *ex toto regno*, et contre l'archevêque Héribert de Milan aux prises avec l'empereur Conrad II. La révolution électorale de Pise était prématurée; mais plus tard, quand les réactions tombent, l'interrègne de Pise cesse, et en 1039 on nomme l'évêque Hugo [4], immédiatement déposé, peut-être par la révolution, peut-être par la réaction :

[1] « Ex vulnere quod acceperat ex inimicis suis. » (UGUELLI.)

[2] Ex codice Vaticano chez Uguelli 1019 : « Nostra civitas fere « per annos viginti absque pastore extitit. »

[3] « Sicque Lucensis episcopatus rogatu canonicorum nostrorum « clericos plebium nostrorum ordinans, ecclesias dedicans nostræ « plebis cum canonicatus parte sui cum civibus atque sequacibus « fraudelenter substraxit sibique retinuit. »

[4] Tronci ne voit pas l'interrègne, et il compte trois évêques de 1019 à 1039; peut-être étaient-ils nommés sans régner : le code de la Vaticane se fonde sur une réclamation détaillée qui nomme les terres envahies par Lucques, l'acte est officiel.

il y a donc un mouvement électoral, et de plus une agitation assez forte pour détrôner un évêque. En 1050, les chanoines de Pise, imitent ceux de Florence, en demandant la confirmation de leur privilége à l'empereur Henry III, et, au bout de quelques années, ils se font confirmer par le pape Victor II. Désormais, la révolution est assurée : entre Pise et Florence, il n'y avait d'autre différence, sinon que Florence demandait d'abord le privilége au pape, ensuite à l'empereur ; tandis que Pise, née sous l'empire d'Allemagne, demandait le privilége d'abord à l'empereur, et ensuite au pape.

Volterra est régie en 1035 par Eumantio, que Uguelli appelle « detrimentosum. » Il vend, il dissipe les biens de l'Eglise, et doit renoncer à l'évêché. La réforme s'accomplit.

Le marquis de Toscane régnait sur une foule de villes devenues quasi républicaines par la force du clergé. La réforme ne manque pas de l'atteindre et lui enlève le droit de nommer les chefs des églises; d'après Donizon, ses nominations étaient un malheur pour le peuple, « confusio plebis. » Les évêques imposés payaient les nominations au marquis, et s'en dédommageaient ensuite en vendant aux curés leurs nominations. Le poids de la féodalité ecclésiastique retombait ainsi sur les paroisses, qui devaient payer les curés pour les mettre en mesure de payer les évêques, qui payaient le marquis. « C'est pourquoi, dit le chroniqueur, l'abbé Gui de Pomposa admonesta sévèrement Boniface et, pour que le marché cessât, il le flagella cruellement tout nu devant l'autel de la Vierge, lui qui était habitué aux délices [1]. » Nous avons vu que le successeur de Boni-

1 « .... Guido sacer abbas arguit immo
« Nunc Bonifacius ne venderet amplius ipsum

face, Gothefred, était forcé de laisser passer la révolution deFlorence. Pise lui échappait aussi, grâce à l'appui du pape et de l'empereur. — A Modène, ville du marquisat, l'évêque était maître et, en 1054, il s'adressait à l'empereur Henry III pour lui demander la faveur de reconstruire la ville dévastée et abandonnée.

Les abbayes mêmes du marquisat se révoltaient pour conquérir la libre élection de l'abbé. L'héritière de Gothefred, la comtesse Mathilde, était obligée d'assiéger l'abbaye de Nonantola, dépendante de l'évêque de Modène. On ne connaît ni le motif, ni l'issue du siége; l'abbé ne figure pas dans les actes. Tiraboschi, qui nous donne trois volumes in-4° sur Nonantola, ne comprend pas ce mystère; il n'est cependant que le mystère de la révolution électorale. L'abbaye s'insurge contre la personne féodale de la comtesse, pour se donner un abbé de son choix. Mathilde transige. Le même phénomène se répète sous une autre forme en 1091; le nouvel abbé songe à se soustraire à la dépendance de l'évêque de Modène, qu'il considère comme un comte. L'évêque réclame, appuyé par la comtesse. L'abbé résiste : il veut être maître chez lui avec ses électeurs.

Dans les villes pontificales, c'est le pape qui joue le rôle de l'empereur, et c'est à lui que les peuples doivent arracher l'élection des évêques.— Ravenne tient à nommer son archevêque; maîtresse de l'archevêché, elle règne sur la Romagne, qui s'étend peut-être jusqu'à Reggio, à Parme et à Modène, comprises dans le

« Ante Dei matris altare flagellat amare
« Verberibus nudum qui deliciis erat usus. »

diocèse. De 1004 à 1014, nous voyons l'archevêque Adalbert qui passe pour un intrus, et le peuple l'appuie en haine de Rome. Plus tard, Ravenne cherche sa liberté en opposant la suzeraineté de l'empire à celle de l'Église. Ainsi l'archevêque Gerardo est protégé par l'empereur Conrad II. En 1047, règne l'archevêque Humfroy, frère de l'empereur Henry III, et il chasse Widiger, probablement imposé par le pape. Bientôt il étend sa domination sur toute l'Italie en vicaire de l'empire, et son hostilité contre le pape saint Léon rappelle toutes les haines gothiques de Ravenne contre Rome. Forcé de demander l'absolution au pontife, il la reçoit en riant. « Ce misérable est mort ! » s'écrie saint Léon Quelques jours plus tard l'archevêque meurt réellement. L'Eglise étonnée s'empare du mot de saint Léon pour y trouver une prophétie; mais Ravenne commence à vivre, ce qui étonne bien plus les pontifes. En 1051, l'archevêque Henry, à son tour chancelier de l'empire en Italie, règne excommunié par Rome. Tous les archevêques qui se succèdent jusqu'en 1119 sont des hommes de l'empereur, que l'exarchat adopte en haine des papes.

Nous avons déjà parlé de Césène. — La série des évêques d'Ancône nous manque ; et pourtant la capitale de la marche d'Ancône paraît encore plus libre que les villes du rayon de Ravenne. En 1058, la ville est régie par un chef que le pape Etienne IV désigne comme un tyran ; il veut qu'on l'expulse ; le peuple le garde en haine de Rome. En 1060, Ancône est excommuniée. Bon signe : personne ne se trouble; on s'avance comme à Ravenne. — Spoleti et Camerino imitent Ancône et restent avec le chef féodal hostiles au pontife.

A Selva Candida, en 1033, nous trouvons de grands priviléges.—Vers 1060, Agobbio est régie par un saint, Ardolphe, qui fait l'admiration de Damiano Romano. —Ostia est gouvernée par des saints; on y voit, en 1034, le bienheureux Grégoire, et en 1038, saint Pierre Damiano.

L'évêque de Porto, qui règne en 1036, voit l'âme du feu pape Benoît VIII déchirée par les peines du purgatoire, et il s'adresse au frère de Benoît, le nouveau pape Jean XX, pour qu'elle soit rachetée par des œuvres pieuses...

A Mont-Cassin, la libre élection, assurée d'avance par un privilége, est de nouveau conquise contre une réaction pontificale. En 1055, les moines nomment l'abbé Pierre, sans se préoccuper du saint-siége. Le pape, dit la chronique, décidé à soumettre le monastère, impose à l'abbé de se rendre à Rome avec huit moines, pour que son élection puisse être examinée par la curie. Assez forte pour résister aux formalités, elle déjoue pour le moment le mauvais vouloir du saint-siége ; mais, au bout de deux ans, un légat arrive à Mont-Cassin, et ouvre un procès contre l'élection de l'abbé. Les moines déclarent à l'unanimité « qu'au vu « et au su de tout le monde, il n'appartient à personne « parmi les mortels de nommer leur abbé ; ils l'ont « choisi librement, ils veulent le garder. » Le procès était presque gagné, lorsque quatre moines, moins patients que les autres, appellent aux armes tous les habitants de Saint-Germain. Le chapitre est assiégé par la multitude frémissante, et le peuple demande à connaître qui veut lui arracher son abbé. « Je suis « perdu, s'écrie l'abbé, votre sottise m'arrache la place « que personne ne pouvait m'enlever. » Fort de la fai-

blesse de l'abbé, le légat transforme sur-le-champ le procès d'élection en un procès de rébellion. Les plus hardis reculent ne voulant plus soutenir un abbé qu'il faut défendre par les armes; les quatre moines qui avaient provoqué l'insurrection tombent à genoux pour demander leur pardon; la débandade est générale, et le légat en profite pour imposer un Allemand, Frédéric de Lorraine. Quand le légat rendit compte de sa mission, le pape éclata de rire, « plurium exhilaratus est [1]. » Cependant le nouvel abbé est nommé cardinal, et plus tard, le monastère se développe par l'abbé Didier, chef splendide, qui reconstruit le couvent, le château, l'église, en faisant venir des ouvriers de Byzance, et qui, par les guerres, par les oblations, par les déditions s'étend sur une foule de terres, et se rend si populaire, qu'en 1085 il est élevé de vive force au trône pontifical. Aussitôt le monastère est déclaré libre; désormais la multitude est satisfaite, elle n'aura plus à prendre les armes contre les légats du saint-siége qui menacent ses abbés.

Nulle part les évêques imposés ne peuvent tenir; quand les villes ne s'insurgent pas, la révolution arrive du dehors, et ils se trouvent au ban de la religion, signalés à la vindicte publique. L'évêque de Pesaro est féodal, et Pierre Damiano l'accuse d'adultère, de vol, de tous les crimes; il demande à grands cris sa révocation. — A Chiusi, un évêque Pierre, nommé en 1030, combat les moines; accidentellement il est atteint d'une paralysie qui lui tord la bouche, et Damiano le déclare frappé par la main de Dieu. — Le même Damiano accuse

[1] Léon d'Ostia.

l'évêque de Fano, et, l'accouplant avec celui de Pesaro, il dit qu'ils sont tous deux « diaboli ministros infa-« mes. »

Le moine Ildebrand voyage en promoteur des libres élections; c'est lui qui soutient les moines florentins [1], et décide le grand acte qui tourne l'ordalie du moyen âge contre la vieille Église féodale; et quand, plus tard, il est élevé au saint-siége, sous le nom de Grégoire VII, son premier acte est de nommer Pierre de Feu cardinal d'Albano. Ailleurs, l'idée de la révolution se faisait chair dans des visions, et on voyait les âmes des simoniaques errantes, gémissantes, plongées dans le feu éternel des enfers. La révolution passait par ricochet d'une ville à l'autre, avec toute la force fédérale de la liberté, fortifiée par les légendes, par les miracles, par les tours de force, par les moines ambulants, par tous les hasards qui secondent toujours les pouvoirs en progrès.

La maison de Savoie, à la fois française et italienne, féodale et épiscopale, en retard et progressive, jouit du double avantage de réprimer les évêques chez elle et de les protéger en Italie. Nous avons vu que la comtesse Adelaïs incendiait Ast pour lui imposer *Giolem.* A Rome, saint Pierre Damien appelait cette mégère une nouvelle Débora.

Les Sardes ont deux maîtres, le pape et les Pisans : le premier faible et absent, les seconds forts et présents. Les juges de l'île s'efforcent d'échapper aux Pisans par le pape et on les voit dévots par calcul, prodiguant les donations aux églises, et très-jaloux de

[1] « Quos non pedetentim ratiocinando sed a parte et fortis-« sime defendit contra omnium opinionem. »

recevoir la confirmation pontificale. Il va sans dire que le pape les seconde. En 1074, Grégoire VII correspond directement avec les quatre juges pour des intérêts politiques ; en 1080, il écrit à celui de Cagliari pour lui demander des réformes ecclésiastiques, le prévenant habilement qu'il a refusé plusieurs fois la judicature à des hommes qui la sollicitaient, et l'île éludait Pise par des choix, par des traités, par des candidats, par des intelligences prises avec le saint-siége, qui devenait la base d'une option électorale, d'ailleurs très-faible.

Dans la période de la liberté électorale, la fédération corse se dérobe aux réactions intérieures en se donnant au pontife. « Les hommes des communes, dit Grossa, « pour ne pas rester écrasés par les barons, envoyèrent « des orateurs au pape en demandant un secours et « un remède contre tant de malheurs. » Le pape prend la démocratie sous sa protection, et il délégue ses pouvoirs au marquis de la Lunigiana, qui combat les *Cinarchesi*, les *Pinnaschi*, les *Amondaschi*, les *Tralavetani*, les *Cortinchi*, les assassins d'Arighetto Bel-Messere, les vieux tyrans de la féodalité *transmontaine* et les nouveaux tyrans des communes cismontaines; tout le régime de la vieille Corse est brisé, et la révolution est complète en 1077, sous le pontificat de Grégoire VII, qui devient ainsi le véritable évêque de la Sardaigne et de la Corse, au nom de Dieu et du peuple.

Chez les Normands, le mouvement électoral se révèle par la libre expansion de la conquête, par les victoires qui dépassent sans cesse les investitures octroyées, par le succès de Robert Guichard, qui force le pape à le nommer duc des Calabres et de Pouille, tandis que son frère Richard est nommé comte de Capoue. En 1065, Richard s'approche de Rome en réclamant la dignité de

patricien, comme si ce nouveau Frank voulait jouer le rôle de Charlemagne. En 1075, Robert Guichard est l'ennemi du pape, excommunié, et l'allié de l'empereur Henry IV. On dirait que les Normands vont accepter la suzeraineté de l'empire pour échapper à celle de l'Église. Ce serait là encore un choix, une option, une libre élection. Même à l'intérieur, toute la fédération normande est saisie d'une sorte de frisson, qui fait hésiter tous les anciens centres entre la vieille indépendance byzantine et la nouvelle liberté des Normands. Ainsi Bari regrette son catapan, qui la rendait si riche, si orgueilleuse de ses chaînes, et, en 1064, elle le rappelle, en tenant en échec pendant quatre ans les Normands qui l'assiégent. Mais ce n'est là qu'un acte qui constate la libre élection du chef, et le chef de la résistance, Argirizzo Joannaci, livre la ville aux Normands, qui offrent des emplois à tous ceux qui en veulent, et même au catapan, le seul peut-être qui les refuse. — Capoue se souvient à son tour d'avoir été le centre où Pandolphe Tête de Fer improvisait l'unité malfaisante qui asservissait un tiers de l'Italie depuis Salerne jusqu'à Spoleti. De là une insurrection ; mais les Normands enlèvent les tours à la ville pour la réduire à des proportions fédérales. — Bénévent, à l'extinction de sa dynastie, en 1077, passe sous la domination du saint-siége, sans résistance, sans empressement, peut-être pensive sur sa destinée, qui ne lui laissait d'autre issue que d'être froissée comme Capoue, ou quasi indépendante sous Rome plus lointaine. — Les séditions d'Amalfi et de Gaëte tombent dans une époque qui les laisse flottantes entre la phase précedente de l'expulsion des comtes et la libre élection de nouveaux Normands.—Naples reste libre, parce qu'on respecte la

libre élection de son doge.—Plus tard, en 1098, le duc de Sicile reçoit le titre de légat perpétuel du saint-siége, titre que le maître de l'île garde encore aujourd'hui, comme souvenir de l'indépendance épiscopale.

CHAPITRE X

LA LIBRE ÉLECTION DES PAPES (1046-1077).

Les papes allemands.—Clément II empoisonné.—Damason également empoisonné.— Saint Léon IX affecte d'être un élu de Rome.—Victor II l'imite.— L'Allemand Étienne IX empoisonné.—Le moine Ildebrand réunit toutes les forces des révolutions italiennes pour arracher Rome aux papes allemands. —Révolution italienne de Nicolas II de Florence,—continuée par Alexandre II qui repousse l'anti-pape Cadaloo, contrefaçon italienne d'une nomination allemande.— Grégoire VII attaque pour la première fois la suprématie impériale,—transporte dans la chrétienté la révolution épiscopale des villes italiennes,— complétée en prêchant la croisade.—Imposture ecclésiastique qui le seconde.

Depuis la révolution contre les comtes, Rome est plongé dans une morne agitation; *Benoît IX*, le pape de Toscolo, erre dépossédé dans la campagne, prêt à recommencer la réaction féodale; Grégoire VI, le pape du peuple, est en exil avec Ildebrand de Soana, le grand agitateur des villes italiennes. L'empereur n'a laissé passer la révolution contre Toscolo qu'en s'arrogeant le droit de nommer les pontifes qu'il choisit en Allemagne, et personne n'accepte les pontifes allemands; le peuple, parce qu'ils ne sont pas Romains; les comtes, parce qu'ils ne sont pas de la campagne.

Le premier des papes imposés, Clément II de Saxe, est empoisonné au bout de deux ans.

L'empereur le remplace par Damason, évêque de

Brixen et Damason n'arrive à Rome qu'en combattant la coalition du peuple et des comtes [1]. Au bout de trente jours il meurt à son tour empoisonné.

Le pape saint Léon IX, choisi par la diète de Worms, n'ose pas s'aventurer à Rome sans entrer en pourparler avec la révolution, et consulte l'agitateur Ildebrand, alors prieur de Cluni, où il attendait les nouvelles vicissitudes préparées par le poison des Romains. « Tu n'iras pas à Rome en élu de l'empereur, dit Ildebrand à saint Léon IX, tu entreras en pèlerin, comme si tu voulais visiter les lieux saints, et tu demanderas à être élu par le peuple et le clergé. A cette condition tu règneras, sinon tu périras comme Clément II et Damason. » Léon IX entre à Rome en pèlerin, il est élu, il règne ; c'est lui qui combat et qui accepte les Normands. Sous lui, la donation de Charlemagne se complète par la magie de la révolution ; la basse Italie devient le grand fief du saint-siége.

Un nouveau pape, Victor II, parent de l'empereur, n'arrive qu'en tremblant. Dirigé par Ildebrand, il imite Léon IX, et simulant l'élection, il échappe au poison qu'on lui versait dans le calice. L'empereur le charge de gouverner l'Italie.

Etienne IX est encore un Allemand. D'après Léon d'Ostie, il se dispose à donner la couronne impériale à son frère [2] le duc Geoffroy de Toscane, et il réveille la

[1] Le marquis Boniface de Toscane, ne l'appuyait qu'à contre cœur. « Ego ad Romam, lui disait-il, non possum pergere tecum « quia Romani papam reduxerunt (sc. Benedictum IX) et potesta- « tem quam prius habuit, recepit et omnes pacificavit in se. Ideoque « venire non possum, insuper ego jam senex sum. »

(Annales romani.)

[2] « Disponebat fratri suo imperialem coronam largiri. » (Leon d'Ostie.)

révolution. Au bout de quelques mois, Etienne IX est empoisonné comme Clément II et Damason [1]. Cette fois le rôle du poison est fini, le mouvement se développe en plein jour, et c'est ici que nous trouvons Ildebrand dans la grandeur à la fois occulte et éclatante de sa mission.

Son mérite fut de comprendre que Rome seule ne pouvait se suffire, et qu'il fallait la sauver en réunissant en faisceau toutes les forces des révolutions italiennes.

A la mort d'Étienne IX, il partait pour demander à l'Allemagne un nouveau pape impérial contre les comtes. A peine en Toscane, il apprend qu'ils ont sacré de vive force l'évêque de Velletri, fils du comte de Galeria, auquel ils ont donné le nom de Benoît X, pour continuer la tradition féodale des trois papes de Toscolo. Exilé par la réaction et trop loin de l'Allemagne, l'infaillible agitateur fait appel aux révolutions qui emportent toutes les villes. Sienne lui permet de convoquer un concile ; Florence, la ville des miracles politiques, lui donne pour pape son évêque, qui prend le nom de Nicolas; la Toscane lui fournit de l'or, avec lequel il soulève les Romains [2]. Appuyé par

[1] « Romani elegerunt eum papam, sed totum thesaurum quod « ipse a Constantinopolim conduxit per vim Romani illum abstule- « runt; unde in ira commotus de Roma egressus est. Cepit iter ut « notificaret jamdudum nominato suo germano (Gotofrido). Tunc « Romani perterriti metu direxerunt post eum Bracrutum transti- « berinum nomine S....em qui in dicto itinere ut fertur venenum « dedisse et mortuus est. » *(Ann. rom.)*

[2] « Tunc Ildebrandus misit pecuniam a comite de Benedicto et « ceteri qui erant de ejus conjuratione et divisum est populum « romanum et ceperunt inter se acriter pugnare.—Et ita divisus

son duc, il pénètre à Rome, chasse le pape féodal, le trompe, le dégrade, l'outrage, et appele le secours d'autres révolutionnaires, les Normands, qui accablent la féodalité en déroute. Toscolo, Palestrine, Segni, Nomento, Galeria, sont prises, rasées ou dévastées ; et c'est ainsi que les forces de Florence, de Sienne, de Lucques, de Mantoue, de Melfi, de Capoue, d'Avversa, de toutes les révolutions isolées, s'ignorant mutuellement, réunies dans la pensée d'Ildebrand, conduisaient à la création d'une papauté italienne, également ennemie des comtes et de l'empire. Le premier acte de Nicolas II fut d'enlever les élections et les confirmations à l'empereur. Un concile de Latran, nouveau foyer de révolutions combinées, déclarait qu'à l'avenir, l'élection des papes serait faite d'accord avec les cardinaux, ensuite par le clergé et par le peuple, « sauf la confirmation personnelle » de Henry IV. La confirmation se trouvait réduite à une faveur personnelle accordée à l'empereur régnant, qui était encore enfant.

A la mort de Nicolas II, Ildebrand continue la révolution en faisant nommer l'évêque de Lucques, Alexandre II, qui Lombard de naissance, Toscan d'adoption, Romain d'élection, représente toute l'Italie épiscopale. Cette fois, les comtes en déroute se coalisent avec l'empire supplanté; mais cette coalition pénible et forcée n'aboutit qu'à l'élection d'un anti-pape, Cadaloo, pris à Parme, ville féodale, et folle contre-façon de la papauté italienne. Il ne pénètre à Rome que de vive

« est romanus orbis ut quotidie pugnæ et homicidia essent in civi- « tate.—Multe et pugne et homicidia orte fuerant. » 1061. *(Ann. rom.)*

force, n'y reste qu'en combattant, appuyé par les comtes. Assiégé dans le château Saint-Ange, il ne peut pas même s'évader. Cencio, son défenseur, ne le laisse libre qu'après lui avoir fait payer une rançon, et il est définitivement déposé par le concile qui se réunit à Mantoue, la capitale du marquisat de Toscane[1]. Enfin, le chef de la révolution, Ildebrand, est élevé sur le trône de saint Pierre et s'appelle Grégoire VII, pour se déclarer continuateur de Grégoire VI, dégradé par l'empereur. Toute la numération des Grégoire est faussée pour accueillir la révolution depuis la réaction impériale de Henry III, et Grégoire VII transporte dans le monde catholique tout le mouvement de la libre élection et de la papauté italienne.

Nous sommes arrivés à la guerre du sacerdoce et de l'empire, première guerre de principes dans le monde d'Occident. Jadis les luttes entre les papes et les empereurs se réduisaient à des conflits de second ordre, créés par le choc de deux volontés opposées; l'empereur ne contestait pas le droit de la papauté, le pape ne s'insurgeait pas contre le droit de l'empire; les deux puissances ne se mettaient pas en question, on combattait pour des faits; il s'agissait de savoir si l'empereur d'Orient était orthodoxe, ou si le pape avait conspiré contre l'empire, s'il avait le droit de résister à un ordre de l'exarque, s'il avait été élu légalement, s'il souillait la chaire de saint Pierre. Avec Grégoire VII, la question ne tombe ni sur les faits ni sur les personnes; elle tombe sur la juridiction, sur l'indépendance de l'Eglise, sur la tradition tout entière de l'empire, sou-

[1] « Postea vero pecunia deficiente comites reversi sunt ad propria; Cadalus vero reversus est in Parma. » *(Ann. rom.)*

mise à l'idée nouvelle que les évêques doivent primer sur les comtes, les rois et les empereurs, au nom de Dieu et du peuple.

Quel est le débat entre Grégoire VII et Henry IV? On commence par se demander si l'évêque de Rome doit être élu sous l'influence d'une cour, si le représentant du Christ doit être une créature de l'empire, si le Saint-Esprit doit se retirer dès que son choix n'est pas agréé par César, par Tibère, ou par l'Allemand qui les représente. C'est là le point de départ; les hommes de l'Église décident que l'Église doit être indépendante. On arrive ensuite aux conséquences en abordant le problème des investitures. Qui doit nommer les évêques? Qui doit accorder les investitures? A qui sont les évêchés? A l'Église ou à l'empire? Ici, il s'agit d'un intérêt encore plus important que l'élection du chef de l'Église, il s'agit de l'élection de tous les évêques de la chrétienté, du mouvement du personnel de l'Église, de la disposition et de l'administration des fiefs, des évêchés, des abbayes, des biens, des privilèges, en un mot, d'un tiers de l'Europe, et de l'avenir tout entier de la chrétienté. Le problème relève toujours de la révolution épiscopale. On a réclamé la libre élection du pape, parce que les villes repoussaient les évêques de l'empire; on réclame toutes les investitures du monde catholique, parce qu'on croit avoir obtenu la libre élection du pape. L'indépendance des villes impliquait l'indépendance des évêques; celle-ci impliquait à son tour l'indépendance du pape et de l'Eglise; l'autonomie de l'Eglise sur son propre terrain enlevait toutes les investitures à l'empire. La déduction ne s'arrêtait pas à la conquête des investitures; elle la dépassait à l'instant même où le pape réclamait les in-

vestitures; car il se présentait un nouveau problème. Si l'empereur résiste au pape, si l'empire conteste les investitures à l'Eglise, quel est le droit de l'Eglise? Est-il permis au pape de combattre l'empereur, de le soumettre à la justice par la force? Poser la question, c'était la résoudre : si l'Église a un droit, elle peut le réclamer, le soutenir par tous les moyens légitimes. La notion du droit implique le moyen de la force, il n'y a pas de guerre injuste quand on combat pour la justice. La lutte n'était pas seulement facultative pour l'Église, la morale la lui imposait. Les biens de l'Église n'étaient pas à l'Eglise, mais aux fidèles; ils étaient le patrimoine des orphelins, des pauvres, de tous les croyants; ils étaient la grande garantie contre la féodalité; le pape en était comptable devant Dieu. De là au pape l'obligation de soutenir son droit, de le proclamer à la face du monde, d'annoncer à tous les fidèles que l'Église était spoliée, envahie par la simonie de l'empire, qui créait de faux évêques, de faux prêtres, une fausse Eglise, pour dévoyer les croyants. L'Eglise devait excommunier ses adversaires et lancer l'anathème contre l'empire. Que devenait l'empire excommunié? Il cessait d'être l'empire; réduit à la conquête des Franks moins la consécration, il devenait une invasion de barbares; les peuples étaient déliés du serment de fidélité, le pacte de Charlemagne se trouvait périmé. Le pape redevenait libre comme Zacharie en présence des Longobards; il avait le droit d'appeler de nouveaux rois à sa défense et de disposer de la couronne impériale; le sacre dépendait du pape depuis la révolution des évêques, et le pape devenait par le sacre le grand électeur de l'empereur lui-même.

La révolution s'achève par la prédication de la croi-

sade, réclamée par Grégoire VII contre tous les infidèles. La croisade était fille de la révolution épiscopale; c'était la guerre des Normands en Sicile; des Pisans en Sardaigne, généralisée, imposée à l'Occident et même à Byzance pour soumettre toute la terre à la théocratie chrétienne. C'est ainsi que l'on conçut la croisade, quand elle fut annoncée pour la première fois; depuis, elle s'exalta : elle devint une œuvre sacrée; la conquête de Jérusalem, un nouveau sacrement. On attribua la longue impuissance de l'Occident et la force des infidèles aux vices, aux discordes de l'Europe, aux crimes des comtes, à la féodalité impériale; on ne douta pas de la victoire, à la condition de l'union de la paix et de la concorde par les évêques et par l'Église; on crut que Dieu voulait le succès : on s'attendait à le voir devancé par des miracles : il y avait même des enfants qui prenaient la croix comme s'ils devaient être protégés par des anges. La croisade promettait la domination du monde à la religion : et qui dominait la religion, sinon le pape? Si le pape était le vicaire du Christ, le représentant de Dieu sur la terre, si les fidèles lui devaient obéissance et adoration, s'il ordonnait la croisade en terre Sainte, si on devait quitter les châteaux, les manoirs, les guerres, les discordes de l'Europe pour délivrer Jérusalem, si cette pensée était inséparable du christianisme, si la chrétienté ne pouvait abandonner Jérusalem sans avouer l'impuissance du Christ, dans sa propre patrie, sans donner gain de cause aux infidèles et à Satan, n'est-il pas évident que la croisade subjuguait l'empereur . qu'elle l'asservissait au pape, qu'elle l'obligeait à céder? Comment refuser les investitures, comment résister au pape, au moment de la croisade? L'excommunica-

tion qui aurait frappé l'empereur ne l'aurait-elle pas confondu d'avance avec les infidèles, avec les Sarrasins, avec toutes les puissances de l'enfer?

Il restait un obstacle à vaincre : les prétentions de l'Église se trouvaient démenties par la loi, par la tradition impériale; les empereurs s'étaient toujours appartenu : ils avaient préexisté à la papauté; ils l'avaient protégée; elle avait toujours reconnu, accepté, sollicité la protection impériale : c'est de l'empire qu'elle tenait ses terres, ses biens, son exarchat, même l'hospitalité, et un pouvoir délégué dans la ville des Césars. Les papes avaient toujours été confirmés par les empereurs. Comment le vassal pouvait-il accuser de rébellion le suzerain? L'objection était prévenue de loin; le jour même où Léon III transportait l'empire en Occident, une tradition obscure voilait la rébellion pontificale contre Byzance; on avait dit que Constantin avait donné l'Italie et l'Occident au pape saint Silvestre, et ce bruit avait été depuis répété, confirmé, exagéré. Un travail d'imagination et d'imposture sapait la base de tout le droit positif de l'empire. Les anciens sonvenirs étaient interprétés avec les idées nouvelles. Dès que Rome entrait dans l'ère de la révolution épiscopale, on avait parlé des desseins du pape sur l'Occident. Sous l'influence de l'an 1000, on rappelait la fausse donation de Constantin : Léon IX y croyait; plus il était trompé et mieux il trompait. Sous Nicolas II, l'erreur se répandait; tout le passé prenait un sens moderne; partout le pape se substituait à l'empereur : c'était le pape qui, dans l'opinion universelle, était devenu le maître de l'Occident. L'avénement de Constantin, l'avénement du christianisme lui avaient livré l'empire. Le vassal protégé, favorisé, confirmé, n'était

plus le pape : c'était l'empereur que l'on considérait comme le délégué de l'Église dans ses juridictions temporelles.

CHAPITRE XI

LA RÉACTION PONTIFICALE ET IMPÉRIALE CONTRE LA LIBRE ÉLECTION DES ÉVÊQUES.

L'utopie de Grégoire VII contient le germe de la réaction pontificale. — On lui reproche de créer une papauté nouvelle et impie.—On la réfute par l'histoire des papes. — Les moines de Farfa contestent la donation de Constantin. —On oppose à Grégoire VII l'utopie d'une Église libre fédérale et impériale. —Transition du débat au combat.— Le pape et l'empereur se trouvent à la merci de leurs propres soldats d'Italie et dans l'impossibilité d'accomplir la réaction.

Le chef des croyants semble être le héros de la liberté italienne ; tandis qu'il accable l'empereur par ses prétentions titaniques, on dirait que les villes sont désormais dégagées de la triste nécessité de lutter contre la double résistance des deux chefs de la chrétienté : au moins l'un d'eux est gagné, en apparence, à la révolution de Rome. Mais non, on n'avancera qu'en les combattant tous deux également conservateurs, et la réaction pontificale est tout entière dans l'utopie de Grégoire VII qui réclame une servitude universelle avec le faux semblant d'un tribun. S'il obtient les investitures, il nommera tous les évêques de l'empire, les grands électeurs d'Allemagne, l'empereur lui-même ; aucune ville, aucun bourg, aucune abbaye ne pourra plus nommer son chef spirituel, qui est son président, son juge, son capitaine républicain ; tout évêque jouera le rôle de comte relevant du consistoire romain substitué à la diète germanique ; les franchises des peuples seront

écrasées par l'unité pontificale, succédant à la domination fédérale de l'empire; le despotisme de l'empire, qu'on tenait aisément en échec, grâce à des prêtres inviolables et présents, sera surpassé par le despotisme ecclésiastique illimité, inquisiteur, organisé par le pape, étouffant toutes les révolutions sous une phalange d'affidés ministres d'une puissance qui n'admet ni contrôle, ni discussion, ni résistance.

A l'avénement de Grégoire VII, les hommes de la révolution passent tout à coup dans le camp de l'empire, et unanimes ils déclarent que le pape n'est pas l'Eglise, qu'il n'en est pas le maître; que soumis à l'Évangile, à la tradition, aux conciles, serviteur des serviteurs il doit être déposé, quand il manque à sa mission. En quoi consistent donc ses nouvelles prétentions? En un empiétement nouveau, en une usurpation audacieuse par laquelle il envahit le pouvoir temporel pour lui enlever les duchés, les marquisats, les comtés, les villes, les bourgs, les fleuves, les régalies, tous les biens de ce monde réservés à l'empire. « Vous créez, dit-on « à Grégoire VII, une nouvelle papauté qui n'a jamais « existé, un despotisme qui viole toutes les libertés de « l'Église, une tyrannie inouïe qui enlève aux évêchés « tous leurs priviléges. Cui vectigal, vectigal; le Christ « n'a qu'un seul glaive, et vous prenez le glaive de « César; vous refusez à César ce qui lui revient; vous « transportez au temporel la faculté de lier et de dé- « lier, pour inventer un pouvoir abusif, impie, mons- « trueux, tout à fait inconnu aux apôtres qui prêchaient « l'obéissance aux empereurs, même hérétiques, même « païens, comme Néron. Sous prétexte d'unité, vous « semez la discorde, vous divisez l'Église, vous poussez « les peuples les uns contre les autres. Après avoir violé

« toutes les franchises des évêques, vous envahissez « celles de l'empire, qui est la grande république des « hommes libres[1]. »

On ne manque pas de tourner contre le pape l'histoire tout entière de la papauté. D'où venaient les biens de l'Église? de l'empereur; et le pape demandait sans cesse à Pepin, à Charlemagne, à Louis le Pieux, à Charles le Chauve, à Béranger Ier et Othon Ier, à Othon III, de renouveler le grand pacte qui lui accordait une fraction du pouvoir temporel. Oubliant ce pacte, Grégoire VII ne parle plus que de Christ, de Pierre et de la pierre pour transporter l'Église universelle sur la base d'un jeu de mot. Mais il y a mille ans, dit-on, que l'Église existe sous la suzeraineté impériale; et si le pape n'est prince qu'en vertu de la donation, si les archevêques, les évêques, les abbés à leur tour ne règnent qu'en vertu du même pacte répété sur tous les points de l'empire, tous les hommes de l'Église, y compris le souverain pontife, relèvent de l'empereur en tant que princes, ducs, comtes et feudataires. Le pacte a été librement stipulé, librement suivi, fédéralement reconnu. Dans les juridictions temporelles, les prélats sont vassaux comme les laïques. C'est donc à l'empereur de donner les investitures, de confirmer les papes, de nommer ses mandataires temporels dans toutes les donations, sauf à l'Église d'exclure ceux qui violeront ses lois spirituelles.

Le pape invoquait la donation de Constantin, et s'il avait été maître de l'Occident avant Charlemagne, il aurait annulé, par un droit antérieur, l'impitoyable tradition du contrat. Écoutez la réponse des moines de Farfa, à quelques lieues de Rome. « Vous déclarez,

[1] Venericus Vercellensis dans le Recueil de Schardius.

« disent les moines, que Constantin vous a donné l'Ita-
« lie ; pourquoi avez-vous donc étalé les donations
« postérieures de Pepin, de Charlemagne, d'Othon Ier ?
« Pourquoi avez-vous demandé ce que vous possédiez
« déjà ? Non, vous avez toujours été les sujets de l'em-
« pereur qui exilait Liberius, faisait exécuter Félix III,
« expulsait Boniface Ier, réintégrait Eulalius, jugeait
« Sixte III. Silverius, élu par Théodose, était déposé à
« Byzance. L'empereur mettait Boniface III à la tête de
« toutes les Églises : il accordait le Panthéon à Boni-
« face IV et à Boniface V, la validité des testaments *se-
« cundum jussionem Principis*. Les exarques gouver-
« naient l'Italie au nom de l'empereur. Pendant le
« pontificat de Vitalien, Constantin-Auguste disposait
« de tous les monuments de Rome. A son avénement,
« le pape Serge payait à l'exarque cent livres d'or à
« titre de tribut. Sous les Franks, Charlemagne régnait
« en suzerain sur Rome; sous la maison de Saxe, Othon Ier
« punissait les séditions romaines : depuis trois siècles,
« le César d'Occident confirme les juges, procède aux
« élections et gouverne l'Italie par des rois, des ducs,
« des marquis, des comtes, des châtelains. Qu'est-elle
« donc cette prétendue donation de Constantin, si ce
« n'est le plus audacieux de tous les démentis donnés à
« la tradition ? Chose inouïe ! voulez-vous innover ? vou-
« lez-vous fonder une nouvelle Église ? Vous êtes en
« dehors de l'Évangile qui vous interdit de régner sans
« tomber sous l'anathème du Christ qui est la base
« inaltérable de notre religion. »

En réfutant l'utopie pontificale, les adversaires de Grégoire VII improvisent une utopie impériale mille fois plus splendide et vaste comme le monde. Le nouveau César qui jaillit dans l'imagination des combat-

tants n'est plus ni le vieil empereur d'Allemagne imposant ses hommes à Pavie ou à Lodi, ni le despote de Byzance, déportant les archevêques de Bari ou faisant jeter les patriarches du haut des tours de Grado. Ces ombres des vieux temps s'effacent à jamais de la mémoire des hommes, sacrifiées aux prétentions de Grégoire VII, toutes admises contre l'antique féodalité, toutes annulées devant les comices des villes italiennes, déclarés inviolables comme le pape de Rome, comme le Christ de l'Evangile. La séparation des deux pouvoirs, cette grande franchise de l'Occident, se régénère ainsi pour opposer à la réaction de l'Eglise unitaire une Église libre et fédérale, sous la garde de l'empereur réduit à l'état de symbole et reconnu par cela seul qu'il peut protéger et reconnaître toutes les transactions entre les villes et les comtes, étant le pouvoir laïque et légal dans toute son étendue, républicain ou monarchique, démocratique ou féodal, et entièrement livré à son essor, pourvu qu'il reste inflexible contre l'inquisition unitaire du pontife. Libre à Grégoire VII de frapper la simonie, le sacrilége, la féodalité, le mariage des prêtres au sein du consistoire, qui est le conseil d'Etat de toute république chrétienne. Libre à l'empereur de refouler dans le sanctuaire la religion des anciens temps pour inaugurer toutes les révolutions possibles avec des pouvoirs indépendants.

Nous avons exposé les débats ; quel sera le combat ? Il restera dans les limites prédéterminées par la constitution de l'Italie, toujours pontificale et impériale, au nom de la liberté.

Les deux chefs, toujours attardés, ne cherchent que la réaction ; ils s'efforcent de se raffermir en interprétant en rétrogrades l'ancienne tradition ; mais les peuples,

à la suite de leurs évêques, chefs de révolutions quasi républicaines, assomment le vieil empire sous les coups de Grégoire VII, et la nouvelle papauté sous les coups du nouveau César régénéré. L'empereur ne saurait résister au pape devenu tribun, appuyé par toutes les colères de la démocratie, et pouvant atteindre son adversaire en Allemagne, par les révolutions de Bavière et de Lorraine se propageant par des Velfes italiens. A son tour, il faut que le pape cède à la stratégie de la révolution italienne, qui le rend fort ou faible suivant qu'il est tribun ou despote. Quels sont ses amis? Les Normands, créés par la révolution et dans l'impossibilité de confondre leur liberté avec celle du saint-siége; les Toscans, en apparence soumis à la domination unitaire de la comtesse et déjà si libres dans leurs villes que l'abbé de Pomposa imposait au marquis Boniface une flagellation épiscopale. Pise, la Sardaigne, la Corse, la famille d'Este, celle de Savoie, toutes fédérales, ne peuvent se sacrifier au triomphe unitaire du chef des Romains. — Les villes romaines sont à moitié insurgées contre les évêques et les recteurs imposés. Ravenne demande la déchéance de Rome : Rome veille en armes sur son demiurge si souvent immolé; l'aristocratie de la campagne s'apprête à renouveler le schisme de Cadaloo; celle de la ville serait heureuse de s'allier à un nouvel empire pour venger ses doges écrasés par la maison de Saxe. — Enfin si Rome sommeille et s'oublie à la suite du grand-prêtre qui la trompe, la Lombardie depuis les empereurs d'Allemagne est la terre des révolutions, Milan est la ville du char de guerre contre toute invasion rétrograde. Dès 1061, elle sait qu'un empereur peut être plus libre que le pape; les Lombards ont déjà

demandé à l'Allemagne de choisir les chefs de l'Eglise chez eux, « ex paradiso Italiæ, » et en 1076, au concile de Pavie, ils réduisent au néant l'utopie de l'indépendance par le pape. Peu importe que la Bavière ou la Lorraine puissent au loin écouter la voix de Grégoire VII ; c'est l'Italie qui dirige les révolutions de l'Occident, c'est avec elle qu'il faut compter pour régner sur le monde au nom des idées, et la nation qui a propagé le mouvement universel de l'an 1000 peut le contenir ou le déjouer en le surpassant de nouveau. Grégoire VII n'a pour mission que de précipiter partout la chute du vieil empire, sauf à être emporté à son tour.

On connaît les principes de la double réaction : désormais on peut suivre la guerre des investitures dans toutes ses évolutions.

CHAPITRE XII

LA GUERRE DES INVESTITURES DANS LES VILLES (1077—1122).

Les villes mènent le pape et l'empereur: — elles sont impériales quand le pape triomphe, et pontificales quand c'est l'empereur qui l'emporte, — et elles finissent par suivre l'alliance impériale sur les terres de la donation, tandis que sur les terres impériales elles sont pontificales d'alliance. — Evolution de Milan qui détrône l'archevêque papiste, Grossolano, par le miracle impérial de Liprandi, et se rallie ensuite au saint-siége. — Plaisance aveugle le papiste Boniccio et devient ensuite orthodoxe, sous l'évêque français Vindex. — Crémone dépose son évêque impérial et invente la Berta. — Créme imite Milan. — Revirement de Brescia. — de Bergame, — de Como, — de Novare, — de Vérone et de Trévise. — Ast incendiée par la comtesse Alaxie, qui est plus tard exilée. — Le comte de Savoie persécute l'évêque et le peuple. Turin se réconcilie avec lui vingt-quatre ans plus tard. — Évolution de Chieri, — de Saluce, — de la maison de Savoie, — de Bologne, — de Modène, — de Parme, — de Reggio, — de Trente, — Villes exceptionnelles: Aquilée, — Padoue, — Vicence, — Pavie, — Lodi. — Région pontificale. — Evolution d'Albano, — de Toscolo, — de Tivoli, Foligno la Maritime, Zagarolo et Colonna. — Le diocèse des Marses. — Visions et impérialisme de l'abbaye de Farfa. — Ferento, — Camerino. — L'évolution est anticipée à Ostie, — à Palestrine, — à Spoleti. — à Ancone, — à Sutri, — à Ravenne, — à Rimini. — Exceptions de Faenza et de Céséna, en haine de l'archevêque de Ravenne. — de Viterbe, en haine de Rome. — Les villes du marquisat de Toscane se comportent comme les villes des régions pontificales, à la suite du pape au commencement, et à la suite de l'empereur à la fin de la guerre. — Mantoue en progrès sous la protection impériale. — Lucques protégée par l'empereur et insurgée contre un noble qui enlève la sœur de l'évêque. — Sienne. — Volterra. — Progrès et oscillations de Pise. — Velléités de Florence. — Ferrare. — Les abbayes de Nonantola, — et de la Guastalla. — Insurrection générale contre la comtesse Mathilde. — Les fiefs de l'Eglise. — Le pape forcé de céder la Corse insurgée, aux Pisans. — La Sardaigne, dépen-

dante de Pise, oscille en sens inverse des oscillations pisanes. — Les Normands hostiles au pape vers la fin de la guerre. — Les faux poltrons de Bénévent retournés contre le pape. — Les Romains murent Grégoire VII dans le château Saint-Ange. — En 1100, papistes, — en 1101, schismatiques, — et définitivement retournés contre l'Eglise.

La guerre des investitures traîne pendant quarante-cinq ans à travers des vicissitudes imprévues, avec l'apparence d'une anarchie continuelle, où la religion nous laisse sans guide et l'histoire sans données. Laissons là le pape et l'empereur, jetés tour à tour de la victoire à la défaite sans qu'ils sachent pourquoi; les vrais combattants sont les villes, promptes, impressionnables, hardies et aussi tenaces dans l'action que dans l'inaction. Ce sont elles qui mènent le pape et l'empereur.

Impuissants par eux-mêmes dès le début de la guerre, les deux chefs tombent sous la domination des villes, qu'ils n'entraînent au combat qu'au nom de la liberté des Eglises. Grégoire VII annonce à ses peuples qu'il va les affranchir de la domination impériale; l'empereur promet à ses sujets de les protéger contre l'empiétement unitaire du pontife, et jusqu'ici nous sommes en révolution à Rome par le pape, en Lombardie par l'empereur. La réaction ne saurait se montrer qu'à la suite d'une victoire pontificale ou impériale; le chef qui triomphe peut seul réclamer les investitures et peser sur la terre. Comment le dompter? Comment lui enlever la victoire qu'on vient de lui donner? D'une manière très-simple, en le désertant sur-le-champ, au moment du succès. Quand l'empereur triomphe, les

villes lombardes deviennent pontificales pour ramener le pape au combat; quand le pape triomphe, Rome et les villes de la donation se font impériales pour modérer leur chef légitime. On s'escrime en manœuvrant en sens inverse des victoires pontificales ou impériales; on relève sans cesse celui des deux pouvoirs qui échoue, on contient toujours le vainqueur par le vaincu, naturellement forcé d'accepter le progrès de la révolution, qui passe du vieil empire à la nouvelle papauté, et de celle-ci à l'empire régénéré. Ce n'est pas que les villes dictent explicitement leurs décisions aux deux chefs ou qu'elles les trompent l'un par l'autre de propos délibéré. Elles sont inertes, livrées à leur propre pesanteur, presque aveugles comme de nouveaux nés; leur vue ne s'étend pas au delà de leurs murs; mais, dans leur enceinte, elles regardent en face les nobles leurs ennemis, tantôt enhardis par une victoire pontificale, tantôt par une victoire impériale, et aussitôt elles revirent par un mouvement instinctif, révulsif, ingouvernable, et les deux chefs se trouvent seuls au moment même où ils s'attendent à voir le monde à leurs pieds.

Alors ils se résignent à suivre le progrès, et la loi de cette résignation nous donne la nouvelle géographie de l'Italie épiscopale. Dans quelle région l'empereur cédera-t-il plus facilement? Évidemment sur les terres de la donation et si là les évêques refusent les investitures du pape, tant mieux pour l'empire. *Vice versa,* le pape ne peut être facile aux concessions que dans les États de l'ancien royaume, où ses prétentions sur les évêchés doivent être dissimulées, ou présenter l'apparence d'une secours utile contre les évêques imposés par l'empereur. Après quelques oscillations entre le pape

et l'empereur, le mouvement s'arrête donc à cette interversion toute nouvelle, que le peuple des villes pontificales devient l'allié de l'empereur, tandis que le peuple des villes impériales s'allie avec le pape, et cette double alliance, en sens inverse des deux dominations directes, assure l'affranchissement complet, dans les villes lombardes, par le pape contre l'empereur, dans les villes romaines, par l'empereur contre le pape.

L'histoire de chaque ville n'est que la réalisation de cette loi générale.

Milan entre dans la période de la guerre en se mettant à la suite de l'empereur. En 1075, l'archevêque *Tiebald* excommunie Grégoire VII au concile de Pavie. Son successeur, Anselme III de Ro, nommé par l'empereur, reste fidèle au schisme, pendant huit ans; mais en 1092, au moment des grandes victoires impériales de Mantoue et de Tricontaï, Milan se retourne pour abandonner les victoires qui l'accablent. Son peuple suit les conseils la comtesse Mathilde, qu'il trouve sage comme une sainte; son archevêque sacre un anti-roi pontifical Conrad, qui se révolte contre l'empereur Henry IV, son père. Le nouvel archevêque Arnolphe, nommé par l'empereur, suspect aux citoyens, ne reçoit sa consécration qu'au bout de deux ans; son successeur ne peut plus être nommé par l'empereur, et les nobles, en déroute, jettent au peuple Anselme IV, un bonhomme, sourd, maladroit et dévoué à la comtesse, *populo stulto episcopus surdus*. En 1101, son secrétaire Grossolano lui succède; encore un papiste lettré, s'habillant de drap grossier, jouant le rôle d'un saint mal mis. Malheureusement pour lui, il est trop victorieux, les papistes triomphent dans toute l'Italie avec la fureur de

la croisade, et il faut que Milan revire de nouveau pour se soustraire à la dévotion qui l'enchaîne au saint-siége. Voilà Liprandi qui nargue l'archevêque, le persiffle, l'engage à s'habiller décemment, et Liprandi est homme à désespérer l'Eglise en personne. L'accusez-vous d'impiété? Il est prêtre, il vous montre sa tonsure. L'accusez-vous de schisme? Il vous montre sa figure mutilée du nez et des oreilles, par la féodalité impériale; le pape lui octroie des priviléges qui le rendent indépendant de l'archevêque; personne ne révoque en doute sa probité. Caustique, défiguré, intrépide, il est l'homme de la liberté de Milan. Un jour, il assiste un prêtre excommunié qui était tombé malade; l'archevêque le suspend : « Ce que j'ai fait, dit Liprandi, a « été bien fait. » Aussitôt il accuse Grossolano d'avoir acheté sa nomination, s'offrant d'appuyer l'accusation par l'épreuve du feu; et il arrive nu-pieds, impassible, sardonique devant le double bûcher, long de dix brasses, et plus haut que la stature de l'homme. Grossolano s'efforce d'empêcher l'épreuve : il voit avec terreur que l'arme du feu, jadis tournée contre l'empire, se retourne contre l'Église, à son tour accusée de simonie. Il voudrait amener son adversaire à discuter l'accusation devant des juges. « Regardez cet homme, « dit Liprandi, et les juges qu'il propose, ce sont des dé« mons, je m'en remets à Dieu : j'accuse Grossolano « qui est sous cette chappe, et je le déclare simoniaque « par la parole par le fait, et par l'influence. » Un ami de l'archevêque le conduit jusqu'au bûcher, en s'écriant : « Va et brûle avec la malédiction de Dieu ! » *Vade retro Satana!* riposte l'accusateur, et immédiatement la flamme se divise, se tord à droite et à gauche, s'ouvre, et Liprandi s'avance en marchant sur les char-

bons embrasés ; la flamme se ferme derrière lui, et il sort sain et sauf de l'épreuve. « Il se vit hors du feu, « dit la chronique, sans être aucunement lésé ni dans « le cilice ni dans les habits pontificaux qui étaient « tissus de lin et de soie. » L'archevêque veut rester, mais le peuple le repousse comme un homme du diable; Rome le défend, mais comment révéler aux peuples l'antique imposture jadis célébrée à Florence et partout? L'orthodoxie est vaincue par le miracle; les partisans de Grossolano sont battus par la libre élection de Giordano[1] et avec lui, la ville reste, comme Liprandi, ni impériale, ni pontificale, en dehors des deux victoires opposées, et en définitive, penchée vers le pape pour résister à la domination directe de l'empereur, sauf à osciller sans cesse pour étendre sa liberté aux dépens de Rome et de l'Allemagne. Ainsi, en 1110, on ne paye plus aucun tribut à l'empereur[2] ; l'on repousse ensuite une incursion papiste de Grossolano; en 1113, les grossolanistes sont mis en déroute par les giordanistes; en 1116, on revient au pape qui reconnaît Giordano, dans un concile de Rome ; et en 1117, Giordano est si indépendant, dans son alliance avec Rome qu'il veut imposer un archevêque impérial à Como. Mais il n'agit pas pour le compte de l'empereur ; il ne cherche qu'à venger les Carcano, citoyens de Milan, massacrés par une insurrection de Como contre l'évêque impérial : c'est ainsi que la patrie triomphait des deux grands pouvoirs.

[1] Voir Landolfe Junieur, contemporain, ami et disciple de Liprandi.

[2] « Nobilis urbis sola Mediolanum populosa non servivit ei num-« mum neque contulit æris. »

Plaisance entre à son tour dans la guerre des investitures, en appuyant l'empereur contre le pape, et ses évêques *Gui* et *Denis* sont schismatiques. Le pape lui envoie Boniccio, ex-évêque de Sutri, d'où il a été chassé par le parti de l'empire, et il arrive mal. En 1080, le peuple se jette sur lui, le mutile, l'aveugle, l'expulse; le schisme triomphe encore, tant qu'en 1091, à l'époque des victoires schismatiques et impériales, nous trouvons un évêque français, Vindex, nommé par le pape français Urbain II.

Crémone commence par donner victoire à l'empire avec les évêques *Ubaldo* et *Arnolphe*; mais quand l'empire est à son tour victorieux, en 1082, le peuple devient pontifical, dépose son évêque, résiste à l'empereur, lui refuse le cens, s'arme contre la noblesse impériale, et traîne hors des portes son char de guerre, sa Berta comme il l'appelle, en imitant l'infanterie de Milan, jadis groupée autour du Carroccio contre la féodalité du royaume.

Créme, intimement liée à Milan, suit le mouvement milanais, et quand l'empire triomphe elle penche vers le pape qui sauvegarde sa liberté.

Brescia marche hardiment, comme toutes les villes lombardes. Au début de la guerre, son évêque *Oldaric* excommunie Grégoire VII. Bientôt l'évêque *Jean* meurt en méprisant les anathèmes de Rome; ensuite *Oberto* reste avec l'empereur *Henri V*. Plus tard, il importe de résister à l'empire victorieux, et en 1096 Brescia suit la comtesse Mathilde.

Par un mouvement analogue, Bergame commence sous l'évêque *Arnolphe* par être impériale, jusqu'en 1098; mais à cette époque elle devient pontificale et dépose *Arnolphe*, en prenant pour administrateur un

abbé Solasco, et nommant, en 1111, Ambrosio qui est orthodoxe.

Pour échapper à l'empire, Como tue, en 1111, l'évêque impérial, dans son château de Saint-Georges; ses deux neveux sont également massacrés.

En 1111, nous trouvons Novare dévastée par l'empereur *Henry V*: elle est donc romaine d'alliance, d'après la loi du revirement.

Vérone commence par être impériale sous *Dietbolt*, *Adelric* et *Bruno*; en 1083, elle est pontificale, sous le nouvel évêque Sigimbold. — Trévise, impériale à son tour, en 1078, passe dans le camp du pape, en 1082, sous l'évêque Ecelino, et depuis elle reste dans l'alliance pontificale.

Pendant les premières luttes électorales, en 1070, la comtesse Alaxie incendiait Ast pour lui imposer un évêque schismatique. De 1070 à 1090, la ville reste impériale, sans luttes et sans émeutes, d'accord avec le mouvement général des villes lombardes. En 1090, elle est de nouveau incendiée par la comtesse : pourquoi? Elle veut se dérober aux victoires impériales, et cette fois « la comtesse exaspérée, dit la chronique, se retira « dans le village de Canapirio, où elle vécut obscuré« ment pendant vingt-deux ans, et, à sa mort, elle fut « ensevelie, par un berger, dans l'église de Saint« Etienne[1].» Cette comtesse, dans la misère de l'exil,

[1] « Quod iniquo animo ferens comitissa impotens animi disces« sit et se recepit in pagum dictum in Canapirio ubi per XXII annos « incognita vitam egit et post mortem in ecclesia sancti Stephani « a quodam pastore sepulta fuit. » (*V.* Uguelli.)—Nous ne croyons pas nécessaire de confondre Alaxia avec Adelais de Suse, ni la destruction de 1070 avec celle de 1090 : une comtesse pouvait être soumise à la marquise en 1090 et non pas en 1112 : avec cette distinction, on résout toutes les objections.

ensevelie par un berger, atteste en même temps l'expulsion des comtes et l'évolution ; et la ville longobarde pouvait rappeler son inscription d'autrefois : « Je suis « appelée Hasta, parce que je me venge cruellement « des injures. » Vers 1098, le comte de Savoie, Humbert II, cède à l'évêque quatre villages, en livre deux à la commune, et, de plus, promet de ne faire ni guerre, ni paix au marquis de Savone, sans le consentement des citoyens. Ast, fidèle au saint-siége, se dévouait au pape Gélase II, à tel point que, en 1118, Henry V faisait exécuter trente citoyens et en condamnait deux cents aux mines, en Allemagne.

Turin, encore plus attardée sous la domination du comte de Savoie, se lève enfin pour imiter les villes lombardes, et son effort laisse un souvenir tragique résumé dans ces mots, 1080 : « La ville de Turin, frappée « par la guerre, par la discorde, par la peste et par la « foudre, resta longtemps déserte et inhabitée. » Turin était écrasée par le comte, son peuple chassé, son évêque en fuite dans son fief de Testona (Moncalieri) et la désolation durait vingt-quatre ans, jusqu'en 1104. Mais, à cette époque, l'évolution s'accomplissait par la réconciliation de l'évêque avec le comte, réconciliation toute pontificale et orthodoxe : car l'évêque qui rentrait, après vingt-quatre ans d'exil, était considéré comme un saint, et on disait qu'il avait rendu la vue à un aveugle.

Chieri, plus heureuse, était affranchie par le comte de Savoie ; vers 1094, à l'époque des évolutions lombardes, le comte la comblait de faveur, probablement pour la tourner, au nom de la liberté, contre les agitations de Turin.

En 1092, Saluce se révolte contre les comtes de Savoie,

sous Alix, nièce de la marquise Adelaïs de Suse, et femme du marquis Boniface de Savone. Cette rébellion réalise à la fois son élection, son indépendance et son évolution, et il en jaillit le marquisat de Saluce, qui survit à la renaissance italienne, toujours romain et lombard d'alliance.

La maison de Savoie, attaquée par l'orthodoxie à Turin, à Ast, à Saluce et ailleurs, semblait près de tomber, mais sa force était en Savoie, en dehors des villes italiennes, presqu'en dehors de la guerre des investitures et, de là, elle raffermissait sa tradition à double face, barbare chez elle et ennemie des évêques, bien que romaine pour le reste de l'Italie, comme aux jours où Bérold combattait le royaume. Après l'évolution des villes, elle se trouvait donc d'accord avec la haute Italie dans le camp de l'Eglise et pour comble de bonheur, dans sa barbarie, elle gardait l'apparence de la loyauté politique, inébranlable dans la tradition romaine, tandis que toutes les villes autour d'elle avaient changé de parti.

Bologne, impériale à son tour sous l'évêque *Sigifried* en 1074, et sous son successeur *Gérard*, qui combat Grégoire VII, se retourne, en 1083, pour s'allier à l'Eglise,

A Modène, schismatique comme Bologne, en 1083, l'évêque *Héribert* figure parmi les prélats qui sacrent l'anti-pape *Clément II*, et si la ville reste longtemps dans le schisme, c'est Ravenne qui l'entrave; cependant, en 1106, le pape l'affranchit, en la dérobant à la juridiction de la capitale de l'exarchat.

Parme est impériale dès 1046, sous le comte-évêque *Cadaloo* et sous l'évêque *Eberard*, vaincu et dépossédé par la comtesse Mathilde, en 1087. On trouve ensuite

un évêque anonyme, probablement un schismatique; en 1104, un prédicateur pontifical, hostile à l'empereur *Henry V*, faillit être lapidé par le peuple. La ville n'est en retard sur l'évolution qu'à cause de Ravenne, sa métropole, et, comme Modène, elle s'affranchit en 1106, quand le pape la déclare indépendante.

Reggio commence par être impériale; en 1087, son évêque *Pandolphe*, « pastorem durum, » est encore impérial. La comtesse Mathilde parvient à l'enlever, mais probablement Reggio s'attarde sous la domination forcée de Ravenne, jusqu'en 1106, où elle est affranchie par le pape et déclarée indépendante : à partir de ce moment, nous devons la croire dans l'alliance pontificale.

Trente, ville germanique et attardée, se réveille en s'efforçant, comme Turin, de s'arracher à son comte, pour conquérir d'un seul coup la liberté et la libre élection. De là, en 1110, une guerre de dix ans entre les citoyens de Trente et le comte de Venosta, maître du Tyrol.

De rares exceptions ne font que confirmer la règle générale. Ainsi Aquilée n'a pas d'évolution; pourquoi? Elle doit tout à l'empire, qui la maintient de vive force à la hauteur de son ancienne juridiction; son patriarche ne pourrait se tourner et regarder Rome sans s'évanouir comme la femme de Loth. En 1111, il a l'honneur d'être le geôlier du pape Pascal II.

Padoue est presque toujours impériale, peut-être en haine de Vérone. Ses évêques, y compris *Milo*, qui règne au commencement de la guerre des investitures, sont tous Allemands, et jusqu'ici la ville est dans le mouvement général; en 1090, à l'époque des revirements, elle garde le schisme par réflexion, en déposé-

dant l'évêque pontifical Udalric, et l'arrivée de saint Bellin, nommé par le pape en 1123 quand la guerre a cessé, montre que la ville avait besoin d'un saint pour rentrer dans le giron de l'Eglise.

Le même phénomène se reproduit à Vicence, favorable à l'Allemagne en haine de Vérone, qu'elle abhorre sans aimer Padoue. C'est l'empereur qui exempte la ville de la domination du comte, nommant en 1083 l'évêque *Ecelino* comte, duc et marquis, avec plein pouvoir; en 1113, il y a encore un évêque impérial, *Toringius*, qu'on accuse de cruauté; mais on le dépose, et c'est alors seulement que Vicence cède à l'évolution générale et romaine,

La capitale de l'ancien royaume, Pavie, toujours ennemie de l'empire qui la détrône, toujours pontificale, toujours hostile aux nominations impériales, n'a pas à changer pour se trouver à la fin de la guerre dans le camp du pontife comme toutes les villes lombardes.

Lodi, sa succursale militaire, entre dans la période de la guerre avec l'alliance du pontife, parce qu'elle déteste Milan et quand Milan devient pontificale, en 1089, elle devient schismatique au milieu d'une tragédie où son évêque Alberto orthodoxe est assassiné par les comtes de *Biandrate*, hommes de l'empereur [1]. *Anselme*, qui lui succède, reste avec l'empire et règne vingt ans. On trouve ensuite, pendant huit ans, *Eppo*, impérial à son tour, et Lodi ne cède à l'alliance pontificale qu'en 1117, vers la fin de la guerre.

Verceil est une ville royale et impériale autant qu'A-

[1] « Quem comites de Blanderate indigne atque injuriose occi-
« derunt. » (Ughelli.)

quilée et Padoue ; avant la guerre son évêque Gregorio suivait l'anti-pape *Cadaloo*. *Venerico* défend ensuite les droits de l'empire contre Grégoire VII, qu'il accuse d'inventer une fausse papauté. *Rainerio* règne sous l'anathème de l'Église romaine, appuyé par la famille des *Avvocati*, du parti de l'empereur. On trouve plus tard un *Gisolphe*, un *Biandrate*, un *Balderio* de Verruca, un *Everard*, tous impériaux, et tous, aux derniers moments, repoussés par l'Eglise. On ne cède qu'à la force majeure qui réclame l'évolution.

Les villes de l'Italie pontificale suivent la même loi en sens inverse ; elles commencent par demander la guerre contre l'empereur, en marchant avec le pape, qu'elles supposent l'ami de la liberté, et quand il triomphe, elles se dérobent à sa victoire en devenant impériales.

Dans les premiers temps Albano est orthodoxe, sous l'évêque Pierre de Feu, le thaumaturge de Florence. En 1092, quand les villes de la haute Italie se rallient au saint-siége, Albano se rallie à l'empire, par son évêque *Gérard*, qui suit l'anti-pape. De 1108 à 1115, la ville ne cesse de combattre l'Église.

Toscolo est pontificale au commencement de la guerre; mais, vers 1108, quand le pape triomphe, elle le combat, et plus tard, l'évêque *Egide* suit un nouveau schisme plus qu'impérial.

Tivoli se retourne résolûment, et de 1084 à 1130, elle fait au pape cinq guerres acharnées. — Foligno reçoit en 1090 l'anti-pape *Clément*, et à la même époque, Todi et la Sabine sont impériales.— La Maritime, Segni, Anagni, Nepi, sont ouvertement avec l'empire, et à partir de 1108, elles luttent contre le pape.—Zagarolo et Colonna se dérobent à son influence vers la moi-

tié de la guerre, et restent pour toujours dans l'alliance impériale.

Le diocèse des Marses devient schismatique de 1089 à 1106, dans les beaux temps de la croisade en terre sainte. L'évêque *Sigenolphe* suit l'empire, et le sol ne cède qu'à la force, quand le pape Pascal II lui impose le fils du comte des Marses, qu'on range parmi les saints sous le nom de Bernard.

En 1099, l'oncle de l'abbé de Farfa entend une voix qui lui dit : « Ordonne à ton neveu de brûler les idoles « et les bois sacrés ; » l'abbé obéit à la voix de Rome et sous l'influence de la nouvelle Eglise unitaire, les idoles et les bois païens sont brûlés. Mais plus tard nous trouvons l'insurrection schismatique de l'abbé. « Plusieurs, « dit la chronique, terrifiés par sa force, cessèrent de « cabaler contre l'abbaye ; d'autres s'enfuirent de Farfa, « et les comtes des alentours furent intimidés. » Les intrigants, les exilés, les comtes étaient les hommes du parti victorieux du pape. En effet, en 1104, les comtes de la Sabine, Oddo et Octavien, du parti pontifical, enlevaient au monastère ses biens, ses châteaux, ses dîmes. L'abbé Bérold II les attaque en rase campagne. La chronique nous fait assister aux vicissitudes de la guerre, et la guerre se transforme en un procès qui se dénoue devant les tribunaux de Rome, et les juges du pape. Les plaidoiries des deux partis sont arrivées jusqu'à nous, et celle du monastère n'est que l'apologie du schisme, qui se plaît à rappeler les persécutions des empereurs contre les papes et les Romains. « Les empereurs, dit « l'abbé, ont toujours été supérieurs aux papes ; telle a « toujours été la loi de Byzance, de Charles et d'Othon ; « vous devez la respecter. » Que répondent les comtes du parti pontifical ? Ils répliquent en grégoriens :

« L'ancienne loi a été faite par des hommes; nous aussi « nous sommes des hommes, et nous avons le droit « de la changer [1]. — Quelle détestable présomption ! « s'écrient les moines, quelle abominable assertion! « quel exécrable blasphème! Personne n'a le droit « de sortir de la loi proclamée par Jésus-Christ. » Le juge Pierre Léon, vide le procès d'après les principes de l'équité; en d'autres termes, jugeant en arbitre, il s'écarte de la lettre, et peut-être aussi de l'esprit de la loi; les moines sont en déroute, et suivant la chronique, on voit les abbés qui pleurent, qui gémissent sous la tyrannie de Rome, et toujours condamnés à suivre l'évolution impériale dans la mesure où elle est possible.

Ferento, sur la fin de la guerre, est schismatique sous l'évêque *Siro*, que Uguelli appelle un tyran; et la ville embrasse un nouveau schisme qui dépasse l'ère des évêques.

Camerino, à son tour, reste avec les anti-papes dans les meilleurs temps des papes. — Osimo est l'asile inaccessible de l'anti-pape *Silvestre III*. — Fermo est dans le schisme de très-bonne heure. — Fano, plus qu'impériale, en 1117, combat son évêque et se dérobe au pontife.—Orvieto, très-tardive à se retourner, finit cependant par chasser en 1119 le parti pontifical.

Sur les terres du saint-siége les exceptions ne sont presque toutes que des anticipations du revirement général, de sorte que plusieurs villes commencent par se soustraire au pape, pour rester toujours dans l'alliance opposée de l'empereur. — Ostie s'insurge dès 1077; l'an premier de la guerre, l'empereur peut y

[1] *V.* la chronique de Farfa.

placer son évêque *Jean*, et la ville est schismatique jusqu'en 1101 ; à cette époque, on nomme Léon Marsiccin, et probablement on ne cède qu'à la force prépondérante de Rome.

Palestrine est envahie par le cardinal de Trente, *Hugo*, qui règne paisiblement jusqu'aux derniers jours du pape Urbain II, « re et gestis nigerrimus, » hautement schismatique. Plus tard, on voit encore un schismatique, *Ugone*, expulsé par le pape Urbain II. Mais, de 1099 à 1108, Palestrine continue à combattre le pape, et la ville est d'alliance impériale.

Spoleti se déclare pour l'empire dès 1076. Schismatique jusqu'en 1102, elle n'est ramenée à l'Eglise romaine que par l'évêque Salomon...

Ancône très-impériale est sous le marquis, qui appuie toutes les rébellions de Tivoli, de Palestrine, de Farfa, d'Albano, de la Maritime et des alentours, sans compter celles de Spoleti, Camerino, Orvieto, etc.

Sutri, avant 1080, chasse son évêque orthodoxe, Bonizzo, aveuglé ensuite par les impériaux de Plaisance.

Ravenne exagère la loi de l'évolution en restant toujours dans le schisme, avec *Henry*, chancelier de l'empereur, avec *Gualbert*, l'anti-pape, avec *Richard*, nommé en 1080, avec *Othon*, avec *Jérémie*, et le schisme ne disparaît à Ravenne que lorsqu'il est vaincu partout ailleurs. La capitale des exarques entraîne avec elle les évêchés subalternes ; en 1106, le pape la punit en lui retirant Bologne, Modène, Reggio, Parme, Plaisance, évêchés qui ne sont rendus qu'en 1119, à la fin de la guerre.

Rimini suit l'anti-pape sous l'évêque *Obizzo*, nommé en 1071, et la série de ses évêques, interrompue chez

Uguelli, nous autorise à soupçonner qu'elle imite Ancône et Ravenne, toujours alliées de l'empire en haine du saint-siége.

Les véritables exceptions sont rares et imposées par des circonstances qui réclament une déviation. Ainsi, à Faenza, on voit l'orthodoxie parce que la ville combat Ravenne et la juridiction féodale de l'archevêque; en 1103, on chasse les nobles, tous ralliés à l'archevêque, et le peuple ne saurait lutter sans s'appuyer sur le pape.

Cesène est, envahie par l'archevêque et le comte de Toscolo, qui arrivent en Vandales, et on conçoit que la ville reste fidèle au pape, pour se soustraire à la capitale des exarques; et si Faenza et Cesène n'imitent pas exactement Bologne, Reggio, Parme, Plaisance et Modène, c'est qu'elles ne se trouvent pas dans la circonscription politique de la terre impériale.

Viterbe marche à son tour en sens inverse des autres villes du saint-siége; en 1080, nous la trouvons hostile à Rome, à la suite de l'empereur, fédérée avec Tivoli et Arezzo, villes impériales d'alliance. Plus tard, elle devient l'asile de plusieurs familles longobardes, qui vont s'y établir et qu'on peut supposer schismatiques; et la ville, heureuse dans le schisme, imite le Carroccio de Milan, la Berta de Crémone, battant et soumettant tous les nobles des alentours. « Et le peuple, dit la « chronique, était toujours vainqueur et victorieux, « en vertu d'un autel qu'on traînait partout et qui « était doué du don des miracles. » En 1095, l'empire octroye de nouveaux priviléges à la ville; mais, en 1099, elle passe dans le camp du pape, précisément à l'instant où tous les peuples du saint-siége passent dans le camp de l'empereur. On s'explique ce changement

exceptionnel quand on voit, en 1118, le pape Gélase II, forcé de quitter Rome, reconstruire à ses frais les murs de Viterbe, pour chercher peut-être un asile dans cette future résidence des pontifes.

L'inimitié contre les Romains faisait agir les Viterbois au rebours de Ravenne. De même, Pérouse fait exception ; elle est toujours du parti de l'Église. Comment n'en serait-elle pas? Maîtresse d'Assises et de Cortone, haïe de Todi, de Sutri, de Nepi, de la Sabine, de tous ses voisins, elle reste fidèle au pontife depuis 1080 jusqu'à la fin de la guerre.

Les villes du marquisat de Toscane se comportent comme celles de l'Eglise : au commencement, toutes fidèles à l'orthodoxie de la comtesse Mathilde, et plus tard toutes dans le camp de l'empire.

La sombre Mantoue aurait pu rester immobile sous la comtesse, qui lui donnait le rang de capitale et le rayon d'une vaste domination ; mais en 1090 la ville se plaît au contraire à l'invasion de l'empereur Henry IV qui lui octroie d'emblée tous les bienfaits de l'empire régénéré ; il y abolit expressément toutes les exactions et violences illégales ; il défend de spolier ou molester, sans jugement solennel, les habitants de la ville et des faubourgs, de loger par force dans les maisons; il rend à la commune les biens et les villages jadis accordés par l'empire, les droits de pêche, de chasse, de pâturage; il affranchit les routes de tous les péages de la féodalité. Enfin il accorde à Mantoue tous les priviléges des villes lombardes, menaçant d'une amende de cent livres d'or tout grand, puissant, comte ou marquis assez hardi pour attenter, dans l'avenir, à la liberté de la ville. Pour la première fois, la patrie de

Virgile se sent renaître; reprise par la comtesse Mathilde, elle lui reste hostile jusqu'à la fin de la guerre, impatiente de rejoindre le César de l'Église fédérale.

Lucques se détache de la comtesse en 1081, et repousse son évêque Anselme, un milanais, un saint, qui représente à Lucques la réaction pontificale. Les citoyens lui opposent un évêque schismatique, et la révolution contre les évêques imposés s'accomplit au nom du peuple et de l'empereur. Le diplôme impérial qui sanctionne la liberté de Lucques déclare « que « toutes les coutumes durement imposées dès le temps « du marquis Boniface sont entièrement abolies, que « personne ne pourra toucher aux murs de la ville, ni « élever aucun château, dans le rayon de six lieues à la « ronde ; qu'aucun juge longobard ne pourra condam« ner un Lucquois; qu'aucun palais impérial ou royal « ne sera jamais construit dans l'enceinte de la ville; « que nul citoyen ne sera arrêté sans jugement, ni trou« blé dans le libre exercice de ses droits.» Plus tard, la révolution a son évêque canonisé, saint Silaus, dont la sœur est enlevée par un seigneur. Le peuple et les consuls marchent sur le château qui gardait la captive, mais le seigneur paraît sur les remparts en demandant la main de la prisonnière, et il rentre à Lucques, fêté par le peuple, plus indulgent que l'Eglise qui lui garde rancune, l'accusant d'être épris de sa femme, de ne pouvoir la quitter, d'être au désespoir quand elle tombe malade et de lui défendre en despote de se retirer dans un couvent; toutefois, de céder quand il la voit près de mourir, et de prodiguer ses biens au couvent, ne se sacrifiant qu'à l'illusion de rendre heureuse la sainte qu'il adore.

L'histoire de Lucques se répète abrégée à Sienne,

ville militaire qui repousse, par un évêque impérial, le joug de la comtesse.

Lucques et Sienne sont imitées par Volterra qui se jette, dès 1081, dans le camp du schisme ; son évêque, *Opilione*, est signalé comme dissipateur ; *Eucaristo* qui règne en 1119, est déposé par le pape Gélase II, comme prodigue. Vraies ou fausses, ces accusations sont hostiles, pontificales ; Volterra est donc l'alliée de l'empire.

Pise se tourne, en 1081, sous l'évêque Gerardo, comme Lucques et Mantoue vers la protection de l'empire. Un diplôme impérial défend de prendre, de dissiper, de mettre sous sequestre les maisons des citoyens, d'imposer des corvées, de juger sans suivre la loi, d'empêcher la navigation, de loger de vive force dans la ville ou dans les alentours. La défense s'étend jusqu'à l'empereur lui-même. Les Pisans sont affranchis de tout péage sur les fleuves, depuis Rome jusqu'à Pavie ; aucun marquis ne sera nommé en Toscane sans le consentement des douze consuls réunis en conseil au son du beffroi. Aucune tour, dans le territoire de Pise, ne pourra dépasser la hauteur de trente-six brasses, et tout grand ou puissant qui violera les franchises octroyées payera deux cents livres d'or : cent au fisc et cent à la commune. En 1084, l'empereur confirme de nouveau les priviléges accordés depuis trente-quatre ans aux chanoines. Le pape ne peut plus ramener la ville qu'en surpassant les libéralités de l'empereur. En 1088, il livre la Sardaigne à l'évêque de Pise, Dagobert ; en 1091, il élève l'évêché au rang d'archevêché et en étend la juridiction à la Sardaigne et à la Corse. Le pape Gélase II favorise encore les Pisans, s'efforçant de les retenir à tout prix dans l'oscillation pontificale. Mais la loi des villes toscanes l'emporte : il

faut que le grand port du moyen âge se dérobe aux marquis et tourne contre le pape suzerain de la Sardaigne, et en 1016 les Pisans arrivent dans le camp de l'empire qui leur octroie de nouveaux priviléges.

Florence, la ville de Pierre de Feu, reste longtemps pontificale, encore dévote par calcul, se laissant subjuguer à force de donations qu'elle soutire à la comtesse. Cependant, dans les dernières années de la guerre, le peuple rassasié retourne sous le vent de l'empire. En 1110, il effraie l'évêque orthodoxe. En 1113, son successeur, Gothefroy des comtes Alberti, est accusé de simonie, et, bien que cette accusation ait été annulée par le pape, elle suffit pour attester dans la ville très-prudente de Florence une tendance à s'éloigner de Rome.

Ferrare, vers la fin de la guerre, lutte contre la comtesse et contre le saint-siége.

A Nonantola, abbaye du marquisat, l'abbé veut être indépendant de l'évêque de Modène, tandis que la comtesse appuie la juridiction épiscopale. Si l'abbé n'est pas schismatique, certes il est l'ennemi des ennemis de l'empereur et penche ainsi vers l'alliance impériale.

L'abbaye féminine de la Guastalla suit elle-même l'évolution des villes toscanes. En 1102, son abbesse obient des concessions, et la comtesse Mathilde promet de lui léguer à sa mort l'indépendance du monastère.

Dans les dernières années de la guerre des investitures, toutes les villes toscanes s'animent contre la fausse unité du marquisat : Prato, Ferrare s'insurgent; Mantoue est en pleine insurrection; les villes les plus calmes murmurent : à Populonia, à Guastalla, à Nonantola, à Pise, à Florence, à Pistoie, dès 1107, la révolution n'est arrêtée qu'à force de donations. Vers la fin de sa vie, Mathilde ne règne plus qu'en combattant :

abandonnée de tout le monde, elle ne peut plus se fier à aucune ville. Où siége-t-elle? Nulle part: nous la voyons errante, campée dans des châteaux à Bianello, à Baranzone, à Massa, à Bondello, et ailleurs; elle écoute la rude voix de Canosa qui lui dit de fuir les villes populeuses, « où les crimes se multiplient avec les parjures des marchands. »

Les grands fiefs de l'Eglise ne peuvent se développer sans se révolter contre le pape.

Pour achever le mouvement de la libre élection, en 1078, la Corse invoque Grégoire VII, contre les débris de la féodalité unitaire qui encombrait la fédération et Grégoire VII place la fédération sous l'autorité décennale des marquis de l'Eglise. Mais à peine établi, le premier marquis, Malaspina de la Lunigiana, se trouve impuissant; son fils est réduit à Ostriconi, Giussani, Caccia et Roita inférieure; cinq marquis se succèdent, dans le court espace de vingt-huit ans, tous expulsés, tour à tour accusés, dit Grossa, d'être ou jeunes, ou partisans, ou trop humains, ou sans parole. Dans l'impossibilité de garder l'île, le pape Urbain II la livre aux Pisans, et avec eux l'évolution s'accomplit dans le sens impérial. La domination suzeraine diminue, les juges sont renouvelés tous les deux ans, pour mieux jouer le rôle de consuls; on rappelle les anciens seigneurs exilés par les marquis de l'Eglise, et la Corse prospère, ses édifices se multiplient, sa liberté est doublée.

La Sardaigne, inféodée d'avance à Pise et traitée en conquête, prend au rebours toutes les ondulations de sa métropole. Quand Pise est impériale, elle devient pontificale; et *vice versa*, quand Pise est pontificale, la Sardaigne devient impériale. Ainsi, en 1082, les

Pisans suivent l'empereur, et le juge de Cagliari s'insurge, et les chasse pendant quatre ans. Son insurrection est nécessairement pontificale, comme celle de Crémone et des villes lombardes, qui échappent à l'empereur. Plus tard les Pisans suivent le pape, et en 1092, le juge de Gallure, Torquitore, est excommunié avec son peuple par un concile diocésain; toute la judicature qui se lève contre l'Eglise semble rester dans la tendance impériale. Vers 1112, Pise revient de nouveau à l'empire, et le peuple de Cagliari se révolte avec le secours de Gênes, évidemment pontifical, en expulsant les Pisans impériaux.

La fédération normande se voit forcée d'imiter les villes romaines et toscanes et les fiefs de l'Eglise, et elle défend d'abord Rome contre l'empereur. S'il restait maître de Rome, les Normands seraient exposés à une invasion impériale, qui s'allierait à la réaction des doges et des ducs. En 1091, Capoue se révolte déjà avec ses Longobards, comme si elle rêvait les temps de Pandolphe Tête de Fer. De là les Normands, qui se montrent très-fidèles à l'Eglise et très-ardents dans le mouvement de la croisade en terre sainte ; mais quand le pontife triomphe, quand cette menace de l'invasion impériale s'évanouit, quand toutes les villes de l'Eglise passent dans le camp de l'empereur, les Normands revirent à leur tour, et on les trouve plus que jamais hostiles au saint-siége.

Bénévent se réveille sous le coup de l'évolution impériale et normande. Chez elle, rien ne rappelle ces Longobards qui régnaient sur le Midi, ces princes si fiers sous l'armure de l'impiété; aucune trace des féeries militaires des vieux temps. Les nouveaux Bénéventins aiment le calme, la tranquillité, les champs, les

vignes, le « quieto vivere; » ce sont de bonnes gens qui se plaisent à exagérer leur haine contre la guerre avec une naïveté toute bourgeoise et moderne. En 1102, ils s'insurgent avec l'archevêque contre le recteur de l'Eglise, dernier reste de la domination attardée des comtes. Ils forcent le pape à diviser l'autorité excessive du recteur entre deux officiers, l'un civil, qui garde le titre de recteur, l'autre militaire, qu'on appelle régent ou connétable. Ensuite ils demandent tout entière la révolution des évêques contre le recteur en s'insurgeant de nouveau. Cette fois le pape exile les chefs de la révolution, rase leurs maisons, confisque leurs biens, s'imposant lui-même par la terreur. Mais, à son départ, l'archevêque Landolphe poursuit la révolution en demandant le rappel du nouveau recteur de l'Eglise, Landolphe della Greca. « C'est un tyran, « s'écrient les citoyens; il fait chaud, disent-ils, et il « nous force à suer sous les armes, pour combattre les « Normands; nos vignes sont coupées, les habitants « enlevés, les routes interceptées; il n'est pas juste « que tout le monde souffre pour le caprice d'un seul « homme. » Et tous ces faux poltrons, qui répudient l'honneur des armes, sont prêts à mourir en combattant le recteur de l'Eglise et le pape de Rome. Les Normands ne sont-ils pas dans l'évolution contre le pape? Il est juste que le pape unitaire les attaque, mais il est encore plus juste que Bénévent les ménage, en poursuivant le recteur, sous l'impulsion générale des villes de l'Eglise. Le recteur vaincu, part en jurant à l'archevêque de ne plus revenir. Bientôt, par ordre du pape, il se parjure saintement, et impose une nouvelle restauration qui chasse l'archevêque, et le dégrade dans un concile. Mais la loi de l'évolution

triomphe, et en 1117 on retrouve l'archevêque Landolphe réintégré, le recteur en exil, la révolution libre, et un concile diocésain, qui lance l'anathème contre tous les voleurs qui dévalisent les marchands sur les routes. Bénévent s'est retournée comme les Normands, comme Pise, Lucques, Mantoue, Ravenne, et tous les peuples sous la domination directe de l'Eglise.

Il nous reste à parler de la capitale de l'Italie ecclésiastique et du monde catholique. Rome est transformée en un champ de bataille morne, vaste, désolé, où paraissent, par masses détachées et presqu'indépendantes, le peuple, l'Eglise, l'*empereur* et les *comtes*, ces quatre éléments du moyen âge à l'état de chaos. Le peuple entre dans la période de la guerre avec Grégoire VII, dont la réaction insidieuse imite encore la révolution contre les comtes et l'empire. En 1076, quand Cencio, l'un des chefs du parti impérial, l'enlève au moment de la messe, il est obligé de le rendre au peuple insurgé. L'empereur *Henry IV* fait quatre fois le siége de Rome. La première fois, en 1080, il se retire; la seconde fois, en 1081, les Romains, lui promettent sous serment de le faire couronner par Grégoire VII ou de nommer un anti-pape. En 1083, ils croient tenir leur serment en proposant de lui descendre la couronne impériale par une corde du haut du château Saint-Ange. En 1084, au quatrième siége, tout change; les Romains sont à la suite de l'empereur, hostiles au pape délaissé, bloqué et même muré dans le château Saint-Ange. A partir de ce moment, l'évolution est fixée. *Henry IV* est couronné par l'anti-pape *Clément III*; c'en est fait de la réaction pontificale. Gré-

goire VII, traqué dans son château, ne paraît plus qu'en Vandale impuissant ; les Normands, ses amis, qu'il appelle, arrivent avec des Sarrasins, incendiant, saccageant, ravageant la ville pendant trois jours. Quand la révolution se déclare, le sac se renouvelle encore plus horrible ; les citoyens sont enlevés, vendus comme esclaves ; mais quand les Normands se retirent, Grégoire VII les suit et meurt en exil à Salerne, maudit de son peuple et peut-être de son Dieu. Le nouveau pape, Victor III, de Mont-Cassin, n'arrive qu'en combattant et ne s'impose qu'un instant. En 1086, son successeur Urbain II est attaqué par les Romains et chassé par l'anti-pape qui règne dix ans. Tandis qu'il embrase l'Europe en prêchant la croisade en terre sainte, Rome reste hargneuse et glacée avec le schisme de l'empire.

Si vers 1100 nous trouvons des oscillations quasi pontificales, c'est que la nouvelle Église fédérale donne l'indépendance aux villes des alentours, aux comtes de la campagne, à tous les peuples jadis sacrifiés à la ville éternelle, et les Romains endommagés s'emportent contre le schisme, sauf à y revenir sans cesse, par l'impossibilité de tolérer le despotisme pontifical. Ainsi, à ses derniers moments, Urbain II retourne à Rome ; son successeur, Pascal II, assiégé à Albano l'anti-pape Clément III, où il meurt ; il s'empare de deux anti-papes qu'on lui oppose coup sur coup, mais il ne peut les garder à Rome, et le troisième, *Silvestre III*, est appuyé par Corso, chef de Rome et allié de *Tivoli*, de *Colonna*, de *Farfa*, d'*Ancône*, de tous les comtes de la campagne, de toute l'évolution des villes de l'Église, toutes insurgées pour étouffer la ville éternelle sous l'influence de l'Eglise fédérale. Rome défend encore son pape,

par la nécessité de défendre sa domination défaillante.

En 1101, l'anti-pape est battu avec les comtes et les villes dissidentes; *Corso* est dompté; la victoire est accordée au pontife. Mais, précisément parce qu'il est victorieux, les Romains lui opposent sur-le-champ l'Eglise fédérale et, en 1106, on voit l'anti-pape *Silvestre* à Rome, avec *Corso*, le marquis d'*Ancône*, les forces de *Tivoli*, le parti des *comtes*; le pape est en fuite et l'anti-pape est sacré à Saint-Jean de Latran. Mais la victoire ne peut pas non plus lui profiter; à peine obtenue, l'ambition des Romains rêve de nouveau les avantages de l'unité, et l'anti-pape, abandonné, impuissant, se retire à Tivoli, et de là plus loin. Son ami *Corso* est vaincu; le pape Pascal II rétablit la domination unitaire. Aussitôt le despotisme reparaît et l'oscillation recommence en sens inverse, tout impériale, libre et fédérale. En 1107, Corso, fortifié à *Pontecelle*, à *Montalto*, soulève la *Maritime*; l'année suivante, la rébellion s'étend à *Anagni*, à *Toscolo*, dans la *Sabine*, à *Colonna*, à *Farfa*. Pascal II invoque des Normands ce secours qui perdait Grégoire VII, et les oscillations continuent, de plus en plus diminuées dans le sens pontifical, de plus en plus prolongées dans le sens impérial.

En 1111, le peuple faillit mettre en pièces l'empereur *Henry V*, qui venait d'emprisonner le pape Pascal II. Mais on veut seulement contenir l'empereur, et tout l'élan se réduit à une émeute, bien vite réprimée. En 1116, le parti impérial s'étend. Quand le préfet de Rome Pierre Léon meurt, le peuple s'empare de son fils, encore enfant, et le proclame préfet contre la volonté du pape [1]. La révolution éclate, on voit une série

[1] « Dum in domicilio pater præfectus moritur extra in gradibus

de batailles, de trèves, de combats qui se multiplient; et le peuple triomphe, dirigé par *Ptolémée*, comte de *Toscolo*; *Ninfa*, *Marittima*, *Toscolo*, s'insurgent; Pascal II, abandonné de tout le monde, est expulsé [1]; et les Romains sont unanimes pour appeler l'empereur [2]. Paul Diacre, dit que la révolution ne tarda pas à disparaître [3]; mais il se trompe : le tort de tous les chroniqueurs est de rester toujours dans les faits, de les isoler, de les détacher les uns des autres, d'annoncer sans cesse la fin d'un mouvement, quand on arrive à la fin d'une émeute. Le mouvement de Rome persiste; le pape, absent vingt-deux mois, erre dans les villes des alentours et les Romains sont heureux avec le comte de *Toscolo* avec l'Empereur *Henry V*, qui arrive et qu'on fête. Le parti pontifical se réduit à un groupe de fidèles; son chef, Pierre Leone, homonyme de l'ancien préfet, est accablé de tous côtés [4]. Quand Pascal II s'aventure à Rome, il ne tient qu'en se re-

« ejus filius præfectus eligitur, patris cadaver ad ecclesiam duci-
« tur et filii fastus ad loca præfectoria destinatur. » (PAUL DIA-
« CRE.)

[1] « Totam urbem (ut vix unus in multis esset quem factionis
« reum dicta vel facta verisimilibus indiciis demonstrarent) ebul-
« lire.... » *(Ibid.)*

[2] « Postea vero prefectus et consules miserunt legatos ad impe-
« ratorem Henricum IV (pour nous V) ut Romam venisset. Ille vero
« cum talia audisset gavisus est valde, nihil moratus est cum ma-
« gno exercitu Romam petiit » *(Annales romani.)*

[3] « Hujus tamen impetus fluctus cœpit detumescere in operibus
« rusticanis per maturitatem illius temporis omnibus ferme instan-
« tibus. »

[4] « Tamen pugne cotidie erant super Petro Leonis quia fidelis
« erat dicto pontificis inter basilicam Beati Petri et castrum sancti
« Angeli et Capitolium et Ripam. » *(Annales romaines.)*

tranchant dans le château Saint-Ange[1]. Quand il meurt, les consuls ne permettent pas qu'il soit enseveli dans la basilique de Saint-Pierre. Son successeur, Gelase II, de Gaëte, est enlevé le jour du sacre, par les Frangipane qui le poussent à coups de pied dans leurs maisons; on lui oppose l'anti-pape *Burdin*. Il faillit être enlevé deux fois par les chefs de Rome : il s'exile, et à sa mort le parti pontifical de Rome ne peut plus lui donner de successeur. C'est en France que l'on nomme le nouveau pape Callixte II, frère du comte de Bourgogne et oncle de la reine, qui arrive enfin à Rome, imposé par le mouvement général de l'Italie, aboutissant à ses conséquences dernières. A quoi se réduit donc la domination du pape, depuis l'évolution des investitures? C'est le parti impérial qui règne, qui emporte Rome et qui protége la liberté ; la domination du pape n'est plus qu'une nécessité suprême imposée par le monde catholique et par l'argent de l'Eglise qui donne du pain et des fêtes à la manière des empereurs païens, compensant son poids à force de bienfaits matériels. En d'autres termes, l'Eglise est une opposition ; elle ne peut disparaître sans perdre la capitale, et elle est toujours condamnée à céder, tandis que le parti régnant du peuple impose sa volonté au pontife, en le transformant sans cesse, sans pousser plus loin la victoire ; car le pape, une fois

1 « Postea vero fideles dicti pontifici insimul comites scilicet « Petro Columpne ac Raynaldo *Senebaldi* dum revocaverunt illum « sed non fuit ausus manere in civitate. Cum festinatione perrexit « per Transtiberim aput castellum sancti Angeli et cepit pugnare « contra basilicam Beati Petri quia prefectus cum consules illam « retinebat, cum balistis, cum machinis et fondibulariis quia « jam conjurationes defecerant et Romani non erant in ea volun- « tate in qua antea fuerant. » *(Ibid.)*

expulsé, l'or du monde cesse d'affluer dans la capitale ; les villes des alentours ne sont plus soumises au besoin, elles oscillent en sens inverse pour s'affranchir, comme les Sardes contre Pise. Les consuls romains sont nargués, raillés, méprisés, leurs pouvoirs expirent à la banlieue. Partant, il faut accepter le pape, il faut le combattre, il faut le gouverner [1].

[1] Prosternit sacer ordo aqua primum prodiit
Non sufficit papa unus : binis gaudes infulis
Dum stat iste pulsus illum, hoc cessante revocas
Illo istum minitaris. Sic imples tuas marsupias.
(MALATERRA.)

CHAPITRE XIII

LA GUERRE DES INVESTITURES DANS LA FÉDÉRATION PONTIFICALE ET IMPÉRIALE.

Le pape et l'empereur modifiés par les villes.—Rome détermine l'action de Grégoire VII sur l'Allemagne.—Les villes lombardes décident Henri IV à résister,—et lui donnent la victoire en dépit de sa sottise de Canosa.—Nouvelles victoires impériales qui décident les villes à relever le pape,—à Rome, en Lombardie et en Allemagne —Mais il reste sous la direction des villes aussi bien que l'empereur.—Coup d'Etat spirituel de Pascal II, qui est déjoué,—emprisonné,—tandis que les peuples d'Italie forcent l'Eglise et l'empire à leur céder la libre élection des évêques.

On connaît cette Italie multiforme oubliée qui fermente dans les villes avec ses évêques et ses chanoines, acteurs inconnus d'une liberté incendiaire contre le pape et contre l'empereur. Nous l'avons décomposée pièce à pièce, sans que la loi du progrès s'y trouvât jamais violée ou méconnue. Recomposons la fédération pontificale et impériale, rendons aux grands personnages de l'histoire classique le rôle en apparence indépendant que nous avons supprimé. Nous verrons la guerre des investitures, depuis sa première origine jusqu'à sa solution dernière, sous la direction des villes qui triomphent de la double réaction, en combattant l'un par l'autre le pape et l'empereur.

Les premières hostilités partent de Rome, qui élève Grégoire VII en haine des comtes et du vieil empire

d'Othon Ier. Grégoire VII représente avant tout la papauté victorieuse des comtes, et la phase de l'an 1000 qu'il étend dans le monde catholique. La liberté de son élection n'est encore qu'un accident pour Rome et une menace obscure pour l'Italie. De là son influence presque nulle dans la haute Italie, engagée dans une autre phase, mais toute puissante en Allemagne, où se développe la révolution précédente des villes italiennes. En 1073, l'archevêque de Cologne, saint Annon, se retire de la cour; les Saxons se révoltent, les ducs de Souabe, de Carinthie, de Bavière imitent dans leurs formes germaniques les anciens mouvements des familles d'Este, de Savoie, de Canosa et des Normands. En 1074, le chef de l'Église devient le chef naturel de l'opposition allemande et, en 1075, il porte la révolution contre la féodalité jusqu'à défendre sous peine d'excommunication de recevoir les investitures du chef de l'empire. Il voudrait s'emparer de tous les évêchés de l'Europe.

L'empereur Henry IV accepte le combat avec l'irréflexion de la jeunesse; il n'y apporte que la tradition de la vieille Allemagne, les haines et les méfiances de ses prédécesseurs contre les ecclésiastiques de l'an 1000. Seul, il est rétrograde et prédestiné à une déroute, mais l'Italie veille sur lui, pour lui donner des victoires. Qui dirige la diète de Worms en 1076? C'est le cardinal Hugo Bianco. Il entraîne la diète à excommunier le pontife, et c'est un Italien, Rolando, clerc de Parme, qui se rend à Rome intimer l'excommunication, au milieu d'un concile. La même année paraît Gualbert, le grand chef des villes impériales de l'Italie, l'archevêque de Ravenne, qui convoque le concile de Pavie, secondé par l'archevêque de Milan, et excommunie

Grégoire VII [1], le déclarant faux, impie et simoniaque. Ce n'est pas assez: l'empereur n'a pas de pensées, il faut le prendre, l'enlever, l'emporter, le jeter de vive force dans la bataille, le tenir debout, le refaire et lui donner une idée, pour qu'il puisse résister au pontife. Voyez-le livré à lui-même. Au fond de son Allemagne, il est écrasé par les révolutions catholiques, par l'anti-diète de Tibur, par les ducs de Souabe, de Carinthie, de Bavière. Saisi du vertige catholique, il se jette de plein gré dans le gouffre béant de l'Église unitaire. En descendant en Italie, il paye son péage à la maison de Savoie, qui lui soutire cinq évêchés, et entouré d'intrigues savoisiennes qui lui ôtent la vue de la vraie Italie, il arrive à Canosa, où il s'humilie honteusement en se livrant à l'indulgence du pontife. Abandonné à lui-même, on le voit pendant trois jours, nu-pieds dans la neige, dans une cour du château, sans cortége, transi de froid, attendant l'absolution, à la merci des familles sournoises d'Este, de Canosa et de Savoie, et béni, absous, mystifié, il accorde jusqu'à l'intervention pontificale en Allemagne, qui bouleverserait son empire. Voilà l'Allemand, mais quand il sort de Canosa, la révolution se dresse devant lui, rude et hautaine, dans toutes les villes impériales, qui refusent de l'accueillir dans leurs murs, parce qu'il s'est humilié. On parle de le déposer, en proclamant son fils, et de marcher sur Rome pour nommer un pape impérial [2].

[1] « Auctore Gualberto apud Papiam contumaces episcopi longo- « bardiæ convenerunt in unum, ibique domnum papam ore sacri- « lego excommunicare in actu diabolico præsumpserunt. »

[2] Fremere omnes et sævire et verbis et manibus cœperunt apos- « tolicæ legationis irrisoriis exclamationibus obstrepere convicia « et maledicta quæcumque turpissime furor suggessisset irrogare.—

Pourquoi l'entrevue de Canosa? A quoi bon ces humiliations? Qu'est-ce que Canosa? C'est la forteresse des résistances désespérées, le refuge d'Adélaïs, l'antre à triple enceinte, la terre des tombeaux, le rocher d'une religion périmée, le repaire d'une féodalité qui vieillit. On conçoit que Grégoire VII évite les villes, pour ramener l'Italie aux temps de Canosa; mais l'empereur, tombé sous la direction de l'archevêque *Gualbert* de *Ravenne*, se repent de son repentir. Aussitôt, sous le vent d'Italie, treize cardinaux se déclarent pour lui. Grégoire faillit tomber entre ses mains; c'est à peine si les châteaux de la comtesse peuvent les protéger. Voilà l'empereur des villes lombardes.

La révolution allemande est au niveau de Grégoire VII, et en Allemagne, *Henry IV* ne peut encore empêcher ni l'anti-diète de Forcheim, ni l'élection de l'anti-césar Rodolphe, ni l'insurrection catholique des ducs de Carinthie et de Bavière. Sa force se trouve paralysée par le labyrinthe inextricable du vieil empire d'Othon Ier. Deux batailles ne suffisent pas à décider son succès, et Grégoire VII, qui agite Rodolphe, pousse l'insolence de la dissimulation jusqu'à offrir sa médiation, comme si l'empereur était l'égal du rebelle. Dans une troisième bataille, *Henry IV* est battu, et le faux médiateur proclame Rodolphe, en le proposant

« Ingens regi odium brevi conflagraverunt. Adulta postremo sedi-
« tione una omnium voluntas, una sententia erat ut abdicato patre
« qui ultro fascibus indignum se effecisset filium ejus licet impu-
« berem adhuc et regni regotiis immaturum regem sibi facerent
« et cum eo Romam profecti papam alium eligerent. »

Bertold, qui nomme quelques chefs du parti schismatique, ajoute : « Et alii innumerabiles quorum factione tota pene Italia « contra dominum papam et sanctum Petrum se erexit. »

aux électeurs au nom de Dieu. Mais l'Italie relève l'empereur ; en 1078, l'archevêque de *Ravenne*, *Gualbert*, est proclamé anti-pape au concile de Brixen qu'il dirige. Sa nomination met en doute la papauté de Grégoire, elle renouvelle la tradition légale et fédérale de l'Allemagne, et les Allemands rectifiés suivent l'empereur, qui livre une quatrième bataille. Rodolphe est vaincu et tué, le 15 octobre 1080, et pour qu'il ne reste aucun doute sur l'action italienne, dans la même journée, les Lombards remportent la victoire de la Volta, près de Mantoue. L'empereur triomphe en Italie et en Allemagne.

Ses nouvelles victoires en Italie sont encore les victoires des villes lombardes, qui le poussent et même le forcent à semer la liberté à pleines mains. Les papistes se débandent, la Toscane est envahie par la propagande de l'empire régénéré. Lucques s'arrache à la féodalité de la comtesse, en se jetant dans le camp de l'empereur. Pise, Sienne, d'autres villes s'insurgent comme Lucques ; Sutri, Fermo, Camerino, Spoleti, Ancône, Rimini, Ravenne, sont gagnées à l'empire comme les villes toscanes et lombardes ; au quatrième siége de 1084, Rome elle-même répudie la fausse unité de Grégoire VII ; l'anti-pape y demeure jusqu'en 1089 et y retourne en 1091. La même année, Mantoue échappe à la comtesse et à son mari, et reçoit l'empereur des villes libres qui la dérobe à la tyrannie arriérée des marquis. *Henry IV* remporte la victoire de Tricontaï ; toutes les forteresses toscanes tombent entre ses mains ; la comtesse, déjà dépossédée en Lorraine, se trouve presque entièrement détrônée. D'un autre côté, les catholiques allemands, battus sous la conduite de l'anti-césar Herman de Luxembourg, négocient déjà

un rapprochement avec l'empereur. Mais c'était à l'Italie de fixer l'heure de la paix, et l'heure de l'évolution allait au contraire sonner dans toutes les villes italiennes.

Nous avons vu comment le revirement des villes était inévitable après les victoires que l'on venait de remporter; comment, sans se préoccuper de la personne du pape et de l'empereur, les citoyens se tournaient contre le triomphateur; comment ils sauvegardaient leur liberté contre les investitures réclamées par le plus heureux des combattants, fût-ce le pape ou l'empereur. En 1093, quand l'empereur est le maître, quand l'anti-pape règne sur Rome, et que le schisme est inauguré dans presque tous les évêchés, soudainement les villes lombardes changent le sort de la guerre. Milan, Crémone et Plaisance revirent pour relever le pontife qu'elles viennent d'abattre, et cette nouvelle impulsion se propage, rapide comme la foudre, invisible comme la pensée : les acteurs de la réaction catholique ne la soupçonnent même pas. Donizon nous les montre, à la diète de Rocca-Carpineta, vaincus, incapables de se reconnaître, les uns atterés, les autres prêts à céder, tous humiliés, comme jadis *Henry IV* dans la cour de Canosa. L'abbé du monastère de Canosa, présent à la diète, se lève, il plaide la cause d'Hildebrand, il parle de la tyrannie impériale. La comtesse, émue, déclare qu'elle mourra plutôt que de signer la paix avec l'ennemi de l'Eglise. Ce n'est là encore qu'une décision désespérée : la guerre se renouvelle, et cette fois la guerre marche toute seule pour renverser la puissance excédante de l'empire. Les troupes impériales perdent un drapeau devant Canosa ; voilà un premier revers, sous la Forteresse ennemie des rois. Milan, Plaisance, Cré-

mone et Lodi s'allient avec la comtesse et avec Velfe V de Bavière; cette Lombardie de Pertarrith se relève pour tromper l'Allemagne, sous l'apparence d'un royaume. Par la Lombardie, la Toscane, la Bavière, le choc du revirement est transmis aux catholiques allemands qui tournent Conrad contre l'empereur *Henry IV*, son père. Vaincu, emprisonné en Allemagne, Conrad s'évade, devient le roi de l'évolution lombarde et il est couronné à Milan, roi d'Italie, en haine de l'empire. Le vieil *Henry* est saisi d'une douleur inouïe; il avait vaincu deux prétendants, dompté Grégoire VII, subi et défié toutes les foudres de l'Eglise, et à cette nouvelle attaque le vertige le prend, il voudrait se tuer; il voit toute une série de catastrophes qui l'attend. Cette Italie, qui l'avait élevé, le frappait au cœur par son fils: tout était remis en question. L'évolution s'avance, sous le poids de son propre succès, en entraînant avec elle la femme même de l'empereur, Adélaïs, qui s'enfuit du palais impérial et se rend en Bavière, au concile de Constance, où elle diffame *Henri IV*, en étalant les turpitudes vraies ou supposées de sa vie domestique. Ce scandale se renouvelle au concile de Plaisance, devant quatre mille prêtres, trente mille laïques, Conrad II, la comtesse et le pape. Dans le même concile, on prêche la croisade qui éclate comme un ouragan, contre l'homme du schisme, l'ennemi de l'Eglise. *Henry IV*, détesté, vilipendé, sans force, part pour l'Allemagne; l'anti-pape *Clément III*, expulsé de Rome, meurt à Albano; deux antipapes sont enlevés par Pascal II, qui triomphe; le troisième anti-pape *Silvestre* n'exerce aucune influence hors des Etats de l'Eglise; la Lombardie et la Toscane interceptent le schisme et l'évolution opposée des Romains à l'Allemagne. L'orthodoxie s'é-

tend chaque jour ; la comtesse nomme un archevêque de Milan et reprend Ferrare ; le roi de l'évolution lombarde est complétement débordé ; son royaume imaginaire s'évanouit : personne n'en veut, ni Milan, ni Crémone, ni Plaisance, ni Lodi, et encore moins est-il accepté par la comtesse ou par le pape, qui n'avait pas offert le royaume pour revenir aux temps de Didier ou de Béranger II. On avait pris Conrad comme un poignard pour frapper son père, et, après le coup, on le jetait. Sans crédit, sans ressource, oublié par la comtesse qui n'avait plus besoin de lui, condamné à se réfugier sur les terres de cette même comtesse qui l'avait mystifié, il mourait à Florence, navré de douleur, et peut-être empoisonné. Presque en même temps, la nouvelle de la prise de Jérusalem éveillait les mille échos de l'Europe, continuant, sanctifiant toutes les victoires remportées contre l'empereur. La ligue catholique de l'Allemagne, obéissant à l'évolution lombarde, parvient à gagner un autre fils de l'empereur Henry V, déjà couronné par son père à la diète d'Aix-la-Chapelle ; le pape Pascal II bénit sa rébellion ; le vieil empereur ne peut plus résister, et en 1006 il est dépossédé.

On pouvait croire que Grégoire VII était vengé et que désormais l'Eglise avait subjugué l'empire. En se révoltant contre son père, Henry V avait accordé les investitures, il était le César que réclamait l'Église unitaire. Mais ce n'est pas l'Allemagne qu'il faut regarder, c'est l'Italie ; et le pape décline chaque jour, emporté par l'insurrection des villes de la donation, sans qu'il puisse gouverner l'insurrection opposée des villes lombardes. L'immense travail d'invective et de calomnie qui frappait Henry IV devient tout à coup

inutile. Avec Henry V la personne de l'empereur se trouve dégagée de toutes les accusations qui pesaient sur son prédécesseur, et même en Allemagne, Grégoire VII est loin d'être vengé. Sans doute, l'empereur détrôné erre de ville en ville, personne ne lui tend la main, personne ne le menace : on dirait une ombre qui glisse sur la terre; son règne de cinquante ans, ses soixante-deux batailles, toute sa gloire d'emprunt s'est évanouie comme un rêve, et il s'éteint à Liége, tué par la douleur et par la misère. Eh bien ! qu'on suive le nouvel empereur : c'est lui qui représente l'Allemagne et il accepte le fractionnement des ligues et le développement de la fédération qui traduit, dans les formes germaniques la liberté italienne. A peine élu, la légalité germanique le saisit; au premier coup d'œil, il voit qu'il ne peut être le sujet du pontife; son premier acte est de refuser, en empereur, les investitures qu'il avait accordées en rebelle et sa guerre contre l'Eglise est deux fois plus sûre que celle de son père. La double évolution, pontificale dans la haute Italie et impériale dans les Etats de l'Eglise, réclame un dernier combat qui vide, au nom de la liberté générale, la grande querelle du sacerdoce et de l'empire.

Cette fois, le combat prend la tournure d'une négociation violente, mêlée de trêves, de batailles, de coups désespérés, où les deux chefs se rapprochent et s'écartent l'un de l'autre par des mouvements brusques et imprévus, toujours dirigés par les ressorts occultes des villes italiennes. En 1111, on commence à négocier : il est convenu que le pape et l'empereur renonceront également à leurs prétentions; le pape abandonnera la donation de Pepin, de Charlemagne et de tous les empereurs ; l'empereur renoncera à son tour aux investi-

tures, en déclarant qu'il laisse toutes les églises à elles-mêmes [1]. Cette double abdication a étonné tout le monde ; on n'a pu s'expliquer comment le pape se dépouilla spontanément de tout le pouvoir temporel de l'Eglise, en cédant les donations si laborieusement conquises depuis trois siècles et demi. On n'a pas compris non plus comment l'empereur put céder soudainement les investitures qui devaient livrer l'empire à la merci de l'Eglise. Cette double concession s'explique aisément, par la double évolution pontificale, dans la haute Italie, et impériale dans les Etats romains. Tous les écrivains ont oublié les villes ; on les a considérées comme trop humbles, trop accessoires ou même étrangères au débat. Cependant, ce sont elles qui ont décrété la guerre, qui l'ont dirigée, qui ont donné et retiré la victoire par leur propre mouvement ; qui ont enfin déjoué toutes les prévisions du pape et de l'empereur, et ce sont elles qui dictent les préliminaires de la paix. Cette double concession [2], prise à la lettre, promet ce que demande l'Italie. Le pape renonce à la donation qui ne veut plus lui appartenir, aux villes qui se retour-

1 Voici le double contrat :— « Rex scripto refutabit omnem « investituram omnium ecclesiarum in manu domni papæ in con- « spectu cleri et populi in die coronationis suæ.... numquam de « investituris se intromittet et dimittet ecclesias liberas—domnus « papa præcipiet episcopis.... ut dimittant regi et regno quæ ad « regnum pertinebant tempore Caroli, Ludovici, Henrici et aliorum « prædecessorum ejus et scripto sub anathemate confirmabit auc- « toritate sua et justitia ne quis eorum se intromittant vel inva- « dant eadem regalia, id est in civitates, ducatus, marchias, comita- « tus, teloneum, mercatum, advocatias, regni jura centurionum, « etc. »

2 « Vestra est enim adhuc Longobardia dum timor quem ei incussistis in corde ejus vivit. » L'Evêque d'Aqui à l'Empereur.

nent contre lui pour devenir impériales, en se dérobant à la donation de Pepin et de Charlemagne ; en un mot, le pape souscrit à l'évolution de ses propres Etats. D'un autre côté, l'empereur souscrit à l'évolution des villes lombardes : il promet la liberté aux Eglises ; il laisse aux évêchés la libre élection des évêques, aux abbayes la libre élection des abbés. Le sens littéral de cette double promesse est fort simple, et s'il est interprété, non plus relativement à l'Italie, mais relativement au monde catholique, il s'explique encore plus facilement ; l'empereur renonce aux investitures, d'après la promesse qu'il a faite, en se révoltant contre son père ; mais, en cédant au vœu de l'Italie et de l'Allemagne, il revendique les compensations impliquées dans l'abandon de son droit, et il garde tous les fiefs, toutes les tenures, toutes les richesses, en un mot, toutes les donations indivisibles de ses investitures que l'on refuse ; et, se tenant respectueusement à la porte du sanctuaire, avec les biens de ce monde, qu'il représente par son sceptre impérial, il permet au pontife de se fonder sur Jésus-Christ, sur Pierre et sur la pierre, et de vivre purifié et rajeuni dans l'Eglise, devenue plus indépendante que le jour même où elle fut créée, par la pensée du Christ, au milieu de la pauvreté apostolique. Il ne reste qu'à expliquer comment Pascal II, et ses prélats pouvaient arriver de plein gré à une abnégation qui était un vrai miracle d'ascétisme surnaturel et transmondain. Mais le miracle devient un fait très-naturel, quand on songe que Pascal II continue Grégoire VII, pour constituer à tout prix la suprématie universelle des pontifes. Par un coup d'audace, en renonçant à la donation, il se dégage de la vieille papauté de Charlemagne, il annule le grand contrat qui l'enchaîne à l'empire ; il détruit la tradition

impitoyable des jurisconsultes qui règnent sur l'Eglise et avec la papauté, exclusivement fondée sur la loi divine de l'Evangile, il cesse d'être le feudataire de l'empereur, il en devient le suzerain, le protecteur, le supérieur légitime, et l'empire tout entier conféré d'en haut, par la cérémonie du sacre, se transforme en un fief de l'Eglise où le pape, auparavant borné à une faible partie des fiefs temporels, conquiert, d'un seul coup, la suprématie sur tous les fiefs, sur toutes les investitures possibles, sur tous les biens de ce monde.

D'après les préliminaires de ces conventions, le pape et l'empereur se trouvaient réunis dans la basilique de Saint-Pierre, pour ratifier au moment du couronnement leur double abdication, et il n'y avait plus qu'à échanger les signatures, quand, dans les derniers pourparlers, les hommes de l'empereur soupçonnent un piége, et au milieu d'une discussion tumultueuse, qui dure plusieurs heures, une voix obstinée finit par dominer toutes les voix discordantes, en répétant sans cesse : Sachez que notre empereur veut être couronné comme Pepin, Charlemagne et Louis le Pieux[1]. On s'aperçoit alors que le pape ne veut plus répéter l'ancien couronnement qui ménageait la suprématie impériale.

L'empereur déçu, trompé, furieux, emporté par le sang, l'orgueil et le droit de la maison de Souabe, em-

[1] « Unus autem ex his qui cum imperatore venerant continuo « in medium surgens : Quid inquit tam multis agimus verbis ? Scias « dominum nostrum imperatorem imperii coronam ita velle suscipere sicut illam Carolus, Ludovicus Pipinusque sumpsere. « Quod cum papa minime implere posse dixisset.... » (PAUL DIACRE.)

prisonne sur-le-champ ce pape qui voulait le détrôner par un coup d'Etat spirituel. Cependant ce n'est ni avec l'épée, ni avec des geôliers qu'il peut venir à bout du demi-dieu créé par les révolutions italiennes, et, quand il s'y attend le moins, la grande lutte retombe de nouveau au pouvoir du peuple qui en réclame la direction. A son étonnement, il se voit assailli par l'émeute romaine qui se rue sur lui. S'il n'est enveloppé et mis en pièces, c'est qu'un Visconti de Milan, impérial comme un noble Lombard, en haine du peuple officiel, lui cède son cheval et meurt à sa place. D'un autre côté, Pascal II, étonné à son tour de voir l'émeute sans issue, et l'indifférence des Romains envers lui; humilié, honteux, fatigué de sa captivité, sacre Henry V, et par une nouvelle déception se trouve si méprisé qu'après avoir vécu trois mois en particulier, et avoir offert son abdication, il suit en 1112, l'impulsion de l'Eglise unitaire, en révoquant ses concessions, dans un concile Latran où il excommunie l'empereur, qui recommence ainsi la guerre momentanément suspendue. Nous avons déjà parlé des oscillations romaines dans les derniers moments de la guerre, des nouveaux exils du pape Pascal II, de l'adresse léonine avec laquelle le peuple de Rome expulse sans cesse les papes, en ayant soin de laisser le plan toujours incliné, pour qu'ils puissent lui revenir. Pour arriver à la dernière solution, il n'eut qu'à laisser le champ libre aux comtes et aux nobles de la campagne, ses anciens ennemis, qu'il amnistiait à leur tour, quand ils s'y attendaient le moins. Ils accablèrent Pascal II; ils profanèrent la papauté unitaire, la rendirent ridicule en dévoilèrent les secrets, les ruses, l'inconsistance, la folie, et détruisirent dans la foule jus-

qu'au dernier soupçon que Dieu pût descendre du ciel ou déranger le moindre de ses séraphins dans le but de secourir les successeurs de Grégoire VII tombés dans la boue. C'est alors que l'on vit Pascal II battu et bafoué; l'empereur à Rome, en 1117, et appelé par le peuple; le nouveau pape Gelase II, accablé le jour de son sacre par les Frangipani qui l'amenaient à coups de pied dans leurs maisons, tandis que le ciel restait calme et souriant. Le peuple seul délivra Gelase, parce qu'il lui fallait toujours, comme au chat, sa souris vivante pour jouer. On vit ensuite Gelase II en fuite devant Henry V qui fondait à l'improviste sur Rome; puis en fuite de nouveau devant les Romains, indignés de le voir imposé par les Normands; enfin, en exil et s'écriant que « il eût préféré un empereur à Rome à « tant d'empereurs, » savoir : les *Corso*, les *Colonna*, les *Frangipani* et les comtes de Toscolo. Cette souveraineté plus qu'impériale qui se révélait à l'infortuné souffre-douleur de la papauté, n'était autre que celle de la révolution, du peuple officiel, des familles chargées de représenter la libre élection; et le pape Callixte II, élu en France, frère du comte de Bourgogne, oncle de la reine, ne pénètre à Rome qu'à la condition de signer la paix avec l'empereur, et de respecter le peuple et les comtes de la ville éternelle.

Il fut décidé qu'à l'avenir, on laisserait au peuple et au clergé de chaque ville l'élection des évêques et des supérieurs des couvents, et que l'empereur se bornerait à conférer aux élus l'investiture temporelle par le sceptre, tandis que le pape accorderait de son côté l'investiture spirituelle par l'anneau : l'une et l'autre se trouvaient réduites à de simples confirmations nominales, et les peuples avaient acquis désormais le

droit de choisir leurs chefs qui protégeaient, avec les emblèmes de l'Eglise et les cérémonies du culte, la seule liberté que l'on connût sur la terre en dehors du droit féodal.

CHAPITRE XIV.

LA LIBERTÉ DES ÉVÊQUES DANS LE PACTE DE CHARLEMAGNE.

Influence de l'Italie sur l'Europe.—L'Eglise séparée de l'empire et devenue toute théologique.—L'empire séparé de l'Église et devenu libre, légal et fédéral.—Nouvelle géographie italienne qui confirme cette séparation.—Grandeur sociale de l'histoire.—Petitesse des grands hommes.—Déceptions de la politique.

La paix des investitures laissait indécis tous les points contestés sur la suprématie du pape ou de l'empereur, et sur le principe premier de la domination temporelle de l'Église, que les uns disaient fondée sur Jésus-Christ, roi des rois, les autres sur la donation de Charlemagne et de Pepin, confirmée par tous les empereurs. Cette indécision transporte toute la révolution des évêques dans le pacte de Charlemagne.

A proprement parler, il n'y a plus de pacte confirmé ou réitéré à l'époque du couronnement; l'empereur se borne à promettre qu'il ne nuira pas au pape, qu'il ne l'emprisonnera pas, qu'il le protégera. A l'ancien contrat succède une simple alliance que les deux chefs interprètent d'une manière opposée; le pape, par la théologie et l'Évangile, l'empereur, par la jurisprudence et par les traditions de la donation impériale. Les deux pouvoirs se séparent ainsi plus que jamais. L'Église n'est plus, comme aux temps de Charlemagne, une masse confuse de prêtres et de peuples groupés autour de l'idole de Saint-Pierre de Rome. Elle

n'est pas non plus cet ensemble de prêtres et d'évêques qu'Othon Ier opposait aux laïques, sauf à réunir les conciles, à confirmer les papes, à les détrôner, et à nommer lui-même les évêques, qu'il transformait en commissaires impériaux contre la féodalité suspecte. La nouvelle Église, entièrement en dehors de l'empire, choisit elle-même ses pontifes, les élève, les juge, les dépose, les considère tous comme les successeurs de saint Pierre et de Jésus-Christ, et quel que soit leur pouvoir reconnu en dehors du sanctuaire, quelle que soit la justice ou l'injustice des profanes, elle les croit supérieurs aux ducs, aux rois, aux empereurs, aux lois séculières, aux contrats ou aux serments des fidèles, et en interprétant d'après ses théologiens la déposition de Chilpéric, l'élévation de Pepin, le couronnement de Charlemagne, le choix de Charles le Chauve et la restauration d'Othon Ier, elle y trouve la faculté d'élire, de juger et de déposer les empereurs reconnue par la chrétienté tout entière. Ses nouvelles prétentions se trouvent en quelque sorte confirmées par ses alliances avec les nouveaux États qui surgissent, par l'appui qu'elle reçoit de la France, qui se lève en opposition à l'Allemagne, et par le fait, désormais incontesté, que l'empereur d'Allemagne n'est plus qu'une image de l'antique empereur d'Occident, et que ses Etats, malgré leur étendue, ne sont plus qu'une faible minorité dans la république des souverains de l'Europe. Ainsi l'empereur, qui perd à jamais le droit de confirmer le pontife, perd en même temps le pouvoir de le tenir à sa merci, comme au temps de Charlemagne, où la France était tout, ou au temps d'Othon Ier, où la France avait cessé de compter, « Deo regnante, rege expectante. »

De son côté, l'empire s'écarte du pontife en égalant à son tour la grandeur nouvelle de l'Église par la prétention légitime de représenter seul dans le monde la liberté de tous les peuples. Seul, il respecte la loi et se montre fidèle aux contrats; seul, il protége l'indépendance fédérale contre l'unité despotique et théologique de Rome; seul, il relève les traditions sociales de l'empire; seul, il en connaît le secret, il en respecte la force séculière et profane, il en fait jaillir des bienfaits inconnus au vice-dieu des Romains; seul, on l'invoque, partout où il y a un archevêque inique, un évêque insensé, un satellite criminel de l'Eglise unitaire pesant sur les peuples et imposant des taxes et des corvées trop barbares. Sans l'empereur, plus de loi, plus de liberté, plus d'indépendance; aucun contrat n'est certain, aucun serment ne tient, tout est à la merci du despotisme illimité du pontife qui finit par transporter dans son pouvoir spirituel l'antique impiété des doges byzantins, des ducs longobards et de l'empereur d'Orient. Puisque cette impiété devient sainte, dans un homme qui au nom de Dieu, se croit tout permis, les coups d'État les surprises, les infamies que les empereurs ne commettaient qu'en tremblant et en se cachant derrière les madones et les christs d'or et d'argent des églises byzantines, les empereurs s'élèvent par une nouvelle impiété qui consiste à suivre la loi, quelle qu'elle soit, sans méfiance, sans interprétation, sans soupçon, sans inquisition; et cette impiété qui soulève les montagnes aussi bien que la foi, parce qu'elle peut renfermer le miracle de la papauté dans l'alvéole de l'antique donation, et ne tient aucun compte de l'anathème une fois lancé en dehors de la loi, devient la première égide de toute pensée nouvelle et puissante, quoi-

que encore trop élevée et trop éthérée pour se mêler à la foule et devenir révolution. C'est ainsi que s'excluent, plus que jamais, les deux pouvoirs de l'Eglise et de l'empire tour à tour révolutionnaires l'un contre l'autre; l'un, au nom de la démocratie militante; l'autre, au nom d'une démocratie à venir; tandis que, d'autres fois, le contraste se répète en sens inverse, et on trouve la religion réactionnaire contre la loi trop libre, ou la loi réactionnaire contre la religion trop mobile.

Cette révolution générale et cosmopolite, dans le pacte de Charlemagne, se trouve assurée par la géographie politique de l'Italie qui se livre, pour la première fois, tout entière aux deux chefs de la chrétienté qu'elle vient de renouveler. Le pape règne désormais sur toutes les régions de l'Italie grecque, à l'exception de Venise; et partout, en Sardaigne, en Sicile, à Capoue, à Salerne, en Corse, il est l'homme de la révolution épiscopale et de la démocratie catholique, qu'il ne peut ni déserter, ni comprimer, ni dévoyer de sa route, sous peine de perdre tout entière la donation complétée par des déditions spontanées. D'un autre côté, l'ancienne terre du royaume qui appartient à l'empereur n'est plus ni quasi-unitaire, comme à l'époque de Charlemagne, ni limitée à une simple dislocation comme aux temps d'Othon Ier; agitée dans toutes les villes, fractionnée par l'opposition des centres royaux et des centres romains, devenue quasi-républicaine par ses évêques, ou incendiaire, avec ses comtes et ses marquis qui survivent dans les contrées militaires; elle est une véritable fédération, ayant sa diète à Roncaille et imposant à l'empereur la liberté et la légalité fédérales.—De plus, la séparation des deux pouvoirs reçoit une nouvelle conservation dans la séparation toute nouvelle des deux

Italies du pape et de l'empereur; car, d'un côté, le pape réduit la suzeraineté impériale sur Rome et sur les États romains à une suprématie toute nominale, douteuse et privée de tout droit à une intervention officielle; d'un autre côté, l'empereur rejette le souverain pontife, dans le Midi, en lui enlevant tout espoir sur Padoue, Monselice, l'Istrie, Reggio, Parme Plaisance et toutes les enclaves du Nord confisquées, grâce à ce système de compensation inauguré par l'empereur saint Henry II, qui faisait des concessions dans le Midi pour mieux régner en Allemagne, et probablement sur le nord de l'Italie. C'est ainsi qu'en 1053 il ne livrait Bénévent qu'en échange de Bamberg. Enfin l'opposition entre les deux grands pouvoirs est affermie, grâce à l'opposition entre les deux Italies du pape et de l'empereur et grâce à la donation de la comtesse Mathilde qui livre de nombreux alleux, sur la lisière des deux régions distinctes, et qui soulève ainsi de nouveaux problèmes sur les confins, sur le progrès, sur l'avenir de la région pontificale, sur la possibilité de nouvelles donations qui l'étendent à l'Italie tout entière, ou sur la possibilité de nouvelles restrictions impériales qui la bornent à jamais au sens présumé du contrat de Charlemagne. Au reste, chacune des deux moitiés de la Péninsule, agitée par l'opposition de l'autre moitié, tend à développer de plus en plus le contraste entre la théologie pontificale et la légalité impériale. Les peuples soumis à la domination pontificale recherchent l'alliance de l'empereur : ceux qui sont soumis à la domination impériale penchent vers le souverain pontife, et les deux régions poussent déjà leurs mouvements intérieurs jusqu'à contrebalancer le gouvernement direct par un

gouvernement de choix et d'élection demandée au chef extérieur. A l'union des deux chefs qui régnaient d'accord sur la Péninsule succède un croisement d'alliances, d'appels, de réclamations, d'évolutions, où les deux suzerains, pris au rebours de leur ancienne légalité, sont tournés, l'un contre l'autre par tous les peuples, sur tous les points de la Péninsule.

C'est en suivant la grande époque des évêques que l'on peut comprendre toute la grandeur et toute la misère de la comédie de l'histoire. La grandeur est dans le progrès incessant, continuel, universel; dans ce mouvement qui emporte les hommes et les choses, les rois et les manants; dans ces vicissitudes qui déjouent toutes les prévisions, et sont toujours au-dessus de toutes les attentes. Jamais les contemporains de Jean XII ou de Théodora ne se seraient imaginé que leur république si chérie deviendrait en quelques années une vieille institution, abandonnée, délaissée, mille fois surpassée par ces barbares Theutons qui arrivaient, l'épée au poing, la fouler aux pieds de leurs chevaux. Jamais Amalfi, Sorrente, Gaëte, ne se seraient attendues, en 980, à être protégées, renouvelées, transformées par des chevaliers, peut-être plus barbares que les Allemands; jamais les habitants de Milan, de Crémone ou de Plaisance, n'auraient espéré devenir libres par le secours de l'évêché, en combattant par les forces des Allemands, ces royalistes auxquels à peine ils demandaient la permission de respirer; jamais les Romains n'auraient imaginé que cette grande révolution de Grégoire VII se trouverait bientôt si petite, si misérable, si inférieure à leur propre aspiration, que Grégoire mourrait exilé, que Pascal II vivrait à Rome

en tremblant, et que Rome, si opprimée par l'empire, arriverait en quelques années à dicter ses conditions à l'empereur, en le choisissant comme le meilleur de ses alliés. L'an 1000, les habitants des villes étaient presque des serfs emprisonnés par les cent péages et impôts de la féodalité; l'an 1100, ils étaient presque des souverains, libres de s'allier ou de se mésallier avec le pape ou avec l'empereur. Quant à l'aristocratie de l'ancien royaume, quant à la fausse indépendance des Béranger, elle était si oubliée que personne ne songeait plus à la combattre, et elle restait ensevelie sous le poids d'une tradition déjà devenue mythique, en célébrant Charlemagne et Othon Ier, comme les deux demi-dieux qui avaient foudroyé la tyrannie des rois.

Comment se réalisaient tant de progrès? Est-ce par de grandes batailles? Par des combats titaniques? Par des héros plongés dans le Styx et combattant avec la lance d'Achille? Non, le progrès se réalisait, comme dans toutes les époques de l'histoire, par des hommes vulgaires, par des détails misérables, par les imperceptibles usurpations de la multitude, par une foule de mouvements petits, persistants, s'ajoutant sans cesse les uns aux autres dans une même direction. Ici on dressait une barricade, là on poignardait un vieux comte imbécile; ailleurs, on glorifiait des chanoines qui avaient le don de manger, de boire et de chanter toujours ensemble; ailleurs, encore, il s'agissait d'élire un évêque bonhomme, ou d'évincer un évêque entêté; ici, on faisait la révérence à un pape que l'on menaçait le lendemain; là, on se prosternait devant un empereur que l'on combattait un jour plus tard. Pas une année de l'histoire italienne qui ne fourmille de scènes comiques,

triviales et sanglantes, résumées d'un mot ou d'une phrase, dans les vieilles chroniques écrites dans le latin grossier et fautif corrigé par l'Uguelli, qui ne se doute de rien. Le mouvement social est toujours grand, le mouvement politique est toujours misérable.

Consultons-nous les hommes qui représentent le mouvement social? Nous trouvons des théologiens, des personnages obscurs à leur époque, et qui sont aujourd'hui encore les contemporains de tous les progrès. L'humble chronique de Farfa, en proclamant le droit de l'abbé, prend un accent qui émeut et qui rencontre un écho partout où il s'agit de défendre une loi menacée. Consultons-nous les hommes du mouvement politique? La scène change, il n'y a pas de héros, il n'y a presque pas de personnages qui méritent de nous arrêter un instant. Parlez-vous de la guerre contre les comtes? Elle est complétement anonyme et livrée à d'invisibles agitateurs. Parlez-nous des chevaliers de Normandie? Ce sont des sournois bien équipés, qui cherchent leur fortune dans l'eau trouble et qui courent comme l'eau à la mer du Midi, sans le savoir. Qui pourrait parler des évêques de l'an 1000? Personne ne les connaît. Les chroniques, en disant qu'ils sont admirables et vénérables, ne nous apprennent rien de plus que les chroniques carlovingiennes, où l'on prodigue aveuglément le titre de saints aux archevêques de Trèves, de Milan, de Cologne ou de Cantorbéry. Admirerons-nous Héribert de Milan? Voyez-le à Crémone, où il règne en Vandale ou à Milan quand il trompe l'empereur; grand capitaine d'une phase très-courte, il se survit à lui-même au moment le plus décisif pour Milan, qui le trouve attardé et allié des nobles, jadis ses ennemis les plus acharnés. Voulez-vous diviniser Gré-

goire VII? En homme politique, il n'est qu'un meneur d'élections, rusé, madré, impitoyable; comédien très-dur, on le voit imposteur à Florence, dans le drame de Pierre de Feu et simoniaque à la mort d'Etienne IX, à Rome, où il sème l'or à pleines mains. C'est lui qui appuie Grégoire VI contre l'Allemagne, c'est lui qui sollicite plus tard des papes allemands, c'est lui qui leur apprend l'art de se faire passer pour Romains, c'est lui qui pousse à la grande guerre contre les confirmations de l'Allemagne, qu'il n'écarte pas au moment de son élection, mais qu'il n'accepte pas non plus, insaisissable entre le oui et le non jusqu'au moment de l'éclat. Qu'il est faux quand il amène Henry IV à ses pieds, trompé par l'illusion des distances! Qu'il est misérable quand il flotte entre le César et l'anti-César! La révolution l'élève, l'humilie, le jette dans des prophéties démenties, dans des hyperboles héroï-comiques; il se croit un saint et il meurt en banqueroute.

Que dirons-nous de Pascal II, le Toscan à deux faces, le renard aux multiples parjures? Comment ne pas se réjouir de le voir châtié par l'empereur, ou quand il meurt de rage au milieu d'une émeute contre le premier peuple de Rome? Que penser de Gelase II, si vulgaire dans l'infortune? Que penser de Calixte II, si vulgaire dans le succès, avec son chameau qui emporte, la tête vers la queue, l'anti-pape Grégoire VIII? La comtesse est peut-être la seule qui s'élève au-dessus de tous; elle impose, mais comment? En se dérobant à nous sous le voile d'une triple légalité. Quand elle frappe, on ne voit jamais sa main; elle soulève Conrad contre son père, Adelaïs contre son mari, Henry V contre Henry IV; elle se joue de Conrad et peut-être l'empoisonne, mais qui oserait l'affirmer? Elle

domine ses deux maris et trompe le second qui la quitte dépité; mais où sont les preuves de sa duplicité? On est réduit à des conjectures. Elle donne à l'Eglise ses biens qu'elle ne peut pas garder, mais comment le démontrer? Elle est fidèle à l'Eglise, parce que le marquisat ne saurait subsister sans l'Eglise, et que l'alliance des papes est la seule égide des marquis contre les villes qui se révoltent; mais comment l'accuser de ne chercher que ses intérêts? Qui a sondé son cœur? Si on congédiait les ambitieux de la politique, qui resterait sur la scène de l'histoire à la tête des gouvernements? Evidemment c'est la comtesse qui dirige Grégoire VII dans ses intrigues et Pascal II dans ses volte-faces; nés tous deux sur ses terres, protégés par sa domination, elle les inspire, les modère, les excite; mais comment le prouver? Elle a joué le rôle du Saint-Esprit dans les révolutions et celui de Satan dans les réactions, et il faut la déclarer sainte, immaculée, parfaite, d'autant plus qu'on ne saurait adopter les grossièretés du parti impérial, où l'accusation faire place à l'invective.

Partout la politique est une déception, ses succès sont des jeux, ses préceptes sont à double face; sa sagesse est une contradiction continuelle. Tous les gouvernements sont bons, tous sont mauvais; toutes les alliances peuvent profiter, toutes peuvent se retourner contre celui qui les cherche; la liberté peut s'avancer avec le pape contre l'empereur, avec l'empereur contre le pape, et même avec des invasions étrangères, frankes, allemandes ou normandes. Ici c'est la prudence, là c'est la témérité qui triomphe; la colère peut nous sauver, la colère peut nous perdre; la clémence peut devenir plus funeste que la cruauté, tandis que

la cruauté adroite peut ajourner les catastrophes. Comment établir une règle? Comment s'orienter dans ce labyrinthe mobile de combinaisons, où tout s'intervertit d'un jour à l'autre, et où les individus s'agitent en sens contraire dans une confusion générale? Comment? En dégradant la politique, en lui refusant le règne de l'histoire, en la considérant comme l'humble servante du mouvement social, qui s'avance sans cesse sur la double béquille de la monarchie et de la république, de la clémence et de la cruauté, de l'indépendance et de l'invasion, de la guerre et de la paix, au milieu de tous les contraires possibles.

CHAPITRE XV

LA LIBERTÉ DES ÉVÊQUES DANS TOUTE L'EUROPE.

Influence de l'Italie sur l'Europe.—Progrès fédéral de l'Allemagne; *Frédéric Barberousse*.—Ondulations velfes et gebelines.—En Bavière,—en Saxe,—en Thuringe.—Sundgaw, Nordgaw,—Zeringuen,—Silésie, Holstein.—Haute Lorraine, de tendance velfe.—Basse Lorraine, de tendance gebeline.—Les deux Flandres gebelines par les villes, velfes par le comte. —Hollande, gebeline par le comte et velfe par Utrecht.—Bohême.—La libre élection gebeline à Liége,—à Worms,—à Mayence,—à Goslar,—à Utrecht,—à Frisingue,—à Metz, Toul et Verdun,—à Trèves.—Cologne, velfe en haine de Metz, Toul et Verdun.—Salzbourg velfe.—La Suisse gebeline.—La libre élection en France, par la croisade et par les dévots.—En Angleterre, par le roi et par les impies.—En Ecosse, par saint David Ier. —Grandeur légale et fédérale de l'Espagne.—Apparition théologique du Portugal.—Erik le Bon, en Danemark.—*Erik*, le roi des paysans, en Suède.—*Magnus II*, en Norwège.—Essor militaire et religieux de la Hongrie.—La Pologne partagée par les ducs. — *André* de Russie. — Les oppositions s'alternent d'un Etat à l'autre, en sens inverse des gouvernements. —L'Europe terre de liberté.—Son expansion en Orient.—La croisade résume le mouvement de la ville italienne,— et en reproduit les quatre éléments : l'évêque, les consuls, le peuple et la multitude.— Grandeur et folie de la religion catholique.

La France, l'Espagne, l'Angleterre ignorent jusqu'à l'existence des mouvements de Milan, de Ravenne, de Florence, de Rome et de Palerme, mais ces innombrables impulsions, en transformant l'Eglise et l'empire, transforment l'Europe tout entière.

Sous la pression de l'Eglise unitaire, Henry IV, qui

règne sur l'Allemagne, forcé d'être le nouveau César conçu par les Lombards, fait appel à la loi fédérale et ne gouverne plus qu'avec des diètes et des conciles, interprète de la volonté qui se manifeste à Worms, à Erdas et à Brixen. Henry V, chef de la ligue catholique, qui détrône son père, règne sur la confédération, encore plus fractionnée par les nouveaux Etats qui surgissent indépendants. A sa mort, la diète, plus nombreuse que jamais, rassemble soixante mille hommes pour procéder à l'élection du nouveau chef de l'empire, et la couronne est disputée par deux candidats, l'un, *Conrad III* de Gebelin, qui représente la dynastie de *Conrad II* et des trois *Henry*, ennemis des pontifes; l'autre, Lothaire III, des Velfes de Bavière, qui représente l'opposition pontificale et unitaire de l'Allemagne. La guerre qui éclate est la première guerre électorale de l'Allemagne; pour la première fois on entend les cris de Velfes et de Gebelins prononcés comme mots d'ordre de deux camps opposés; pour la première fois, ces deux anciennes maisons servent d'instruments à la révolution italienne, qui divise toute l'Allemagne velfe par les évêques de tendance démocratique, gebeline par les nobles de tendance fédérale. La victoire de Lothaire III est encore un triomphe de la liberté électorale qui interrompt la dynastie des Hohenstauffen de Gebelin, pour proclamer l'empereur issu de l'opposition de Carinthie, de Souabe et de Bavière, des antidiètes de Tribur et de Forcheim, de la rébellion de Henry V, de la grande impulsion de Canosa, de la famille d'Este, des Normands et de l'Eglise unitaire de Grégoire VII. Mais la maison pontificale de Bavière s'étend au détriment des petits Etats, comme jadis les marquis en Toscane; elle s'avance par la force des évê-

ques, en violant les principes de la fédération germanique; elle encombre l'Allemagne par un État unitaire de tendance, théologique et despotique comme l'Eglise, qui l'appuie, et l'Allemagne qui accomplit son évolution à l'imitation des villes italiennes, retourne des unitaires aux fédéraux, des théologiens aux jurisconsultes, des Velfes aux Gebelins, en nommant, à la mort de Lothaire III, l'anti-césar *Conrad III*, qui devient ainsi l'empereur légitime. En 1150 arrive Frédéric Barberousse, le héros de la révolution épiscopale au point de vue de l'Allemagne. Issu des Gebelins par son père et des Velfes par sa mère, il accepe la grande démocratie de l'Eglise unitaire pour l'intervertir en héros de la loi au profit des libertés politiques et religieuses qui se développent sur tous les points de l'empire. Nouveau Charlemagne, il se passionne pour la justice, qu'il fait jaillir de l'antique tradition féodale, au choc du droit romain, ce droit souverain des communes qu'il évoque de nouveau. Les faibles sont protégés contre les forts, les petits contre les grands; pas un évêché, pas une abbaye où le peuple ne soit sûr d'avoir dans le nouveau césar de la fédération un ami envers et contre tous les tyrans, clercs ou laïques. Les évêques prennent le pas sur les hauts ducs, le sol animé se fractionne, l'indomptable Bavière cède enfin à l'épée de l'empereur; son unité, en s'écroulant dans le fracas d'une guerre bienfaisante, laisse à découvert une foule d'Etats, de villes, d'évêchés, où la démocratie velfe sort de sa longue minorité pour participer d'une manière digne et indépendante au vote de la diète souveraine. Les rois de l'Europe étonnée voient reparaître l'antique empereur que l'on croyait perdu sous les foudres de l'Eglise, et cette fois,

en se disant le premier des rois, il est le plus libre des hommes, et l'ennemi le plus acharné de tous les chefs issus de l'empire conquérant des époques ultérieures. Le pape, irrité, entend sa voix qui lui rappelle les temps où il était simple vassal dans l'exarchat, patricien à Rome et inconnu dans toutes les terres de la donation. Juste, humain, vaillant, ambitieux d'épargner ses ennemis, Frédéric semble le taumathurge d'une loi éternelle, comme l'Église : car ses exhumations du passé ne font qu'ajouter l'autorité d'un droit impérissable à l'empire régénéré. Jamais il ne recule. Si les évêques sont immédiatisés, c'est pour multiplier les princes indépendants; s'il respecte la religion, c'est pour la dominer de plus haut; s'il humilie le pape, c'est pour combattre son despotisme; s'il accable l'opposition allemande, c'est pour que tout Etat devienne indépendant, comme le moi de la philosophie : aucune théologie, aucune inquisition, aucune considération morale qui puisse entamer la lettre de la loi. Une seule interprétation admise entraînerait avec elle l'invasion réciproque, l'anarchie générale de tous les Etats intervenant les uns chez les autres. Le règne de la loi crée le calme, l'impassible tolérance de l'Allemagne, la confiance illimitée dans les ligues, le profond respect pour l'élection, pour les tribunaux de la fédération, et même pour le droit de la guerre dans la certitude que, loin de nuire à la liberté, il doit la propager.

Le mouvement de la libre élection se répète dans tous les Etats de l'empire de deux manières opposées, suivant qu'ils sont libres avec le parti impérial ou orthodoxes avec le parti de l'opposition. Dans les Etats libres, le peuple arrête l'influence impériale par un mouvement velfe à plusieurs ondulations, et une fois

la tradition brisée, on revire en suivant l'empereur avec une liberté toute nouvelle. Dans les Etats velfes et opposants, l'ancienne tradition est interrompue par un mouvement et des oscillations impériales, on retombe sur la base primitive de la théologie avec de nouvelles oscillations.

Ainsi la Bavière unitaire et opposante s'élève à la suite de l'empereur pontifical Lothaire III. Son duc Henry le Noir peut déjà tenir en échec l'Allemagne tout entière. Henry le Superbe est encore plus puissant, et quand on lui oppose le vote d'une diète, il se borne à répondre : Je n'y étais pas. Ses Etats s'étendent comme par enchantement, depuis les confins du Danemark jusqu'en Italie où ils touchent, par les alleux de la comtesse Mathilde, les confins de la fédération normande. Ici la Bavière se borne encore à continuer l'ancienne révolution qui oppose la démocratie épiscopale à la féodalité du vieil empire; mais l'empereur *Conrad III* tourne contre Henry le Superbe *Léopold* d'Autriche, qui le dépossède, et alors commence la libre élection, la libre option des peuples placés entre la démocratie velfe et l'indépendance gebeline. Le choix ainsi conquis, la Bavière se replace sur sa base velfe et catholique qui la rassure dans son irradiation démesurée. Mais tant de bonheur dépasse les limites déterminées par les intérêts de l'empire, et en 1154 Henry le Lion, dernier représentant des velfes régénérés par l'Italie, se voit attaqué par *Frédéric Barberousse,* qui se jette à ses pieds avant de le combattre pour le supplier de lui épargner une guerre fratricide...

La Saxe s'avance par les anti-césars papistes : c'est là son élection; et, en 1136, elle accepte les velfes de Bavière, en haine des nobles indigènes. — Le Brunswik

appartient, de même en 1136, à Henry le Superbe, et, en 1139, à Henry le Lion...

La Thuringe se lève libre, pour la première fois, en 1130, sous l'impulsion velfe de Lothaire, contre les nobles avec l'appui du clergé. En 1140, le margrave Louis II attèle les nobles, quatre à quatre, à la charrue en les forçant à labourer un champ.

Le Sundgaw suit les anti-césars papistes, et son indépendance est assurée, en 1090, avec Othon II, le premier comte héréditaire. — Le Nordgaw suit également les anti-césars, et en 1078 on y trouve Hugo V, « indefessus miles Petri, » que l'évêque de *Strasbourg* fait dormir dans sa chambre pour l'assassiner, au cœur de la nuit, avec quatre de ses gentilshommes : mais le Nordgaw reste orthodoxe avec les comtes de Metz.

La terre de Zeringuen est toujours dans l'opposition catholique, et sa libre élection est représentée par son premier duc Berthold III, fondateur de Fribourg, la ville catholique, la ville de la démocratie épiscopale. Mais bientôt l'évolution germanique supplante les ducs de Zeringuen. En 1052 l'empereur *Frédéric Barberousse* immédiatise les trois évêchés de Sion, de Lausanne et de Genève ; la fédéralisation dissout le duché orthodoxe ; l'indépendance fractionnée devient la libre élection de tous les peuples du ressort de Zeringuen.

La Silésie se lève vers 1113, presque constituée par la libre élection de ses peuples. — Le Holstein commence à poindre, médiatisé vers 1106, avec Adolphe Ier, du parti orthodoxe.

La Lorraine supérieure est orthodoxe de tendance, et Thierry II, après un premier mouvement impérial, ne veut plus combattre à la suite du schisme; le duc Simon Ier suit le drapeau de l'empereur velfe Lothaire III

et les idées de saint Norbert et de saint Bernard, les deux champions de l'Eglise; en 1176, le duc Simon II combat les grands, leur enlève le droit de rébellion et chasse les juifs en délivrant le peuple de la peste féodale de l'usure.

Mais la basse Lorraine se développe gebeline en haine de la haute Lorraine, sa rivale, et dès 1076, son duc pontifical, Godefroy le Bourru, mari de la comtesse Mathilde, est frappé par une flèche gebeline qui l'atteint à l'anus, dans le lieu d'aisances d'une tourelle d'Anvers. Le nouveau duc Conrad, fils de l'empereur Henry IV, ne peut pas non plus régner en duc pontifical; nous l'avons vu emprisonné par son père, et forcé, quand il s'évade, de se réfugier en Italie, où il devient roi d'un royaume qui n'existe pas. La terre est depuis dans le parti impérial avec *Geoffroy* de Bouillon, avec *Henry* de Limbourg, avec *Geoffroy III*. En 1128, le duché se divise en Lorraine transmeusaine et Lorraine *cismeusaine*, la première velfe, la seconde gebeline, avec *Geoffroy* qui réside à *Maestricht*. La Lorraine *cismeusaine* s'avance de nouveau libre et fédérale; la famille régnante est aux prises avec les seigneurs de Grimbert et de Malines...

Dans les deux Flandres, la liberté fédérale de l'Allemagne se croise avec l'influence unitaire de la France pour créer ce combat obstiné et brillant d'où résulte le spectacle excentrique d'une foule de villes libres sous un comte tyrannique. En 1071, *Ypres, Bruges* et *Gand* se lèvent contre la régente Richilde, despotique et française d'alliance, et vengent le massacre de soixante-dix députés en la détrônant, en tuant son pupille, grâce à l'appui de *Robert le Frison*, qui triomphe en libre élu de la terre. En 1090, l'influence unitaire de la France se

rétablit par Robert le Hiérosolomitain, luttant à force de démocratie contre la liberté germanique. Baudouin VII à la Hache, ennemi des nobles, pacificateur violent, fait jeter dans une chaudière d'eau bouillante un chevalier armé de toutes pièces, et une autre fois, d'un seul coup, il condamne dix gentilshommes à la potence, et ne promet sa grâce qu'à celui d'entre eux qui pendra tous les autres. Le malheureux qui accepte la fonction de bourreau finit par être pendu à son tour, trop confiant en la bonne foi pontificale de Baudouin. Mais cette démocratie ne suffit pas à tromper la liberté impériale. Le comte Charles le Bon est assassiné en 1126, et c'est en vain que l'Eglise le canonise, le comte Guillaume, soutenu par le roi de France Louis le Gros, est assassiné comme son prédécesseur, et la liberté impériale et flamande triomphe avec *Thierry* d'Alsace, tandis que la secte de *Tanchelin* se propage dans les Flandres en combattant les prêtres, le pape et les sacrements.

A l'imitation des Normands, qui s'imposaient au pontife, le comte de Hollande s'impose en vassal à l'évêque d'Utrecht, dans les deux fiefs d'Ostrachie et de Westrachie. Le comte Florens VI est tué sous Utrecht, mais son successeur prend Dordrecht, en envahissant une partie de l'évêché, qui reste ainsi sécularisée et en progrès à la suite du comte.

En Bohême, pour résister au duc, la liberté est près de devenir païenne avec le peuple qui, en 1093, veut retourner à l'idolâtrie. Réprimé par Belislas III, le mouvement continue avec plusieurs oscillations, toujours courtes dans le sens pontifical, toujours faciles dans le sens impérial et gibelin.

L'impulsion italienne se traduit plus ouvertement dans les villes de l'empire. Liége, très-hostile à la théo-

cratie romaine, accueille Henry IV excommunié, déposé, abandonné de tout le monde, persécuté par son fils, et quand la révolution s'achève en Italie, la ville arrive à la libre élection de ses évêques, attestée en 1119 par la lutte de deux candidats, de 1121 à 1123, par un interrègne, et en 1135 par l'évêque Alexandre, que détrône le concile de Pise. Plus tard, les élections étant acquises, les nouveaux évêques, *Henry* de Leyen et *Alexandre II*, vont à la suite de l'empereur *Frédéric Barberousse*.

Dans les autres villes la liberté est également légale et fédérale; ainsi *Worms* se révolte, vers 1073, contre l'évêque Adalbert, du parti orthodoxe [1], plusieurs fois expulsé par le peuple et emprisonné par l'empereur, qui le condamne au pain et à l'eau, «atro pani et aqua brevi.» En 1115, la lutte s'élargit comme à Liége, en mettant aux prises Burcard orthodoxe avec *Arnold* impérial. Le premier ne triomphe que par l'élection de Lothaire III, empereur pontifical, et quand l'empire est rendu aux gebelins, Worms qui se replace sous l'alliance impériale obtient de Frédéric Barberousse la magistrature des Vingt-Quatre, « ut rem communem « simul tractarent. » En 1080, c'est le même empereur qui dégage les citoyens de l'impôt du cens, « a censu capitum sit libera. »

Mayence chasse ses évêques orthodoxes, d'abord Sigefried, ensuite Erkembald. Albert Ier, orthodoxe, est à son tour emprisonné par l'empereur. On dit qu'il est depuis délivré à la prière du peuple. Cependant, qu'on ne s'y trompe pas : Albert ne sert qu'à interrom-

[1] Communi dominio et episcopi se substrahere et mos sibi res ac jura deinceps privatim habere conati sunt. (SCHANNAT.)

pre les nominations impériales; à peine est-il délivré que le peuple le chasse, et il ne rentre qu'en massacrant les citoyens. Les chanoines repoussent le nouvel évêque Henry; les citoyens combattent Árnold, qui lui succède sous l'influence du pape. Sainte Ildegarde, puisant le don de seconde vue dans son inspiration germanique, lui prédit une catastrophe et, en 1160, il est massacré par le peuple, et son cadavre est traîné, outragé, mis en pièces. L'insurrection, qui hésite sur un nouveau choix, aboutit à un schisme, d'abord avec *Chrétien,* ensuite avec *Conrad,* vrai housard tonsuré, qui combat Henry le Lion, le grand velfe de la Bavière.

Goslar, au moment des élections, nous offre des batailles, des tumultes, une lutte de l'évêque contre l'abbé de Fulde, « primo jurgiis, deinde pugnis. » On combat dans l'Eglise et, en 1088, l'évêque est massacré par les citoyens.

Utrecht veut à son tour des évêques du parti de l'empereur et, en 1099, les *Frisons* tuent leur évêque orthodoxe, *Groningue* se révolte en 1100; *Herman* et Frédéric de Havel se disputent l'évêché, et c'est le premier qui triomphe, grâce à l'empereur *Frédéric Barberousse.*

Frisingue s'avance avec l'évêque impérial *Henry Ier*, hostile à l'archevêque de Salzbourg, et ensuite avec l'évêque *Othon,* l'oncle de Frédéric Barberousse. En 1182, le nouvel évêque obtient le droit d'entourer la ville de murs et de fossés [1]; depuis, ses successeurs sont toujours opposés à la Bavière, toujours alliés de la Bohème gebeline.

Metz, presque toujours impériale, commence la lutte

[1] Uti et aliis episcopis ita nominatim Frisigensi conceditur plena facultas fossis mænisque civitatis suæ muniendi.

en 1117.—Toul est impériale sous les évêques *Pibo*, en 1070, et *Requin*, en 1108. Le peuple de Verdun est toujours impérial avec des évêques qui vont toujours à la suite de l'empereur.

Trèves est encore plus gebeline que Metz, Toul et Verdun, et, dès 1066, l'évêque pontifical, saint Conon, qu'on voulait imposer, est précipité du haut d'une tour, le jour même de son entrée. Son successeur Udo est élu; *Gilbert* est impérial, *Donno* l'est comme Gilbert. Sous l'empereur pontifical Lothaire III, paraît saint Maginer; outragé par le clergé, expulsé par le peuple et fait prisonnier en Lombardie, il meurt dans une prison de *Parme*. En 1130, le candidat pontifical Adalbert, combattu par le peuple, ne triomphe que sous l'influence de l'empereur pontifical; plus tard le progrès est laïque comme dans toutes les villes de l'empire, et en 1180, on voit poindre les corporations des arts et métiers.

Dans les premiers moments, Cologne marche, comme les autres villes, à la suite de l'empereur, expulsant saint Annon, l'âme damnée de Grégoire VII; mais la ville ne peut surmonter sa douleur de voir Metz, Toul et Verdun dérobées à son ancienne juridiction, elle les prend au rebours pour devenir orthodoxe avec saint Herman, avec Frédéric, et elle reste pontificale quand toutes ces villes se trouvent dans le camp de l'empire.

Cambrai lutte, dès 1076 contre ses évêques catholiques et français; et en 1127 nous la trouvons florissante avec son peuple officiel de Quatre-Vingts qui rappellent les Quattrovinti de Vérone, chacun ayant un écuyer toujours prêt, et un cheval tout sellé pour marcher contre les nobles orthodoxes et français. — Hambourg se lève vers 1150 avec sa corporation. — Lubeck devient la Pise du nord.

Les villes catholiques, ennemies de l'empereur, sont des exceptions, sous l'influence opposante de la Bavière. Parmi ces exceptions, la plus forte est celle de Salzbourg, presque toujours pontificale, hormis quelques oscillations pour constater la liberté de l'élection.

L'Helvétie est sous l'influence de la Bavière : cependant Bâle suit l'empereur Frédéric Barberousse prête à combattre les pontifes. — Plus près de l'Italie, au midi, dans les montagnes, on voit un point obscur et imperceptible qui remue : c'est le bourg de Schwitz, le pays des Schwitzes, des Suisses, qui réclament des pâturages contre l'abbé d'Eusiedlen ; ils résistent à l'abbé, à l'évêque de Constance, à l'excommunication épiscopale, à l'empereur Henry V, aux tribunaux de Souabe, et les indomptables montagnards sont adoptés par ***Frédéric Barberousse*** qui les admet à la participation de la liberté impériale, avec leurs amis d'***Uri*** et d'***Undterwald***. Les trois cantons des Suisses se jurent une ligue éternelle; ils naissent libres et égaux ; chez eux, il n'y a ni premier, ni dernier, ni ducs, ni sujets, ni conquérants, ni conquis ; tout canton a son assemblée qui devient politique, et les ***Schwizes*** affranchis, au nom du peuple et de l'empereur, représentent la perfection du mouvement germanique. — C'est ainsi que les Etats allemands reproduisent chez eux le progrès de l'empire, en opposant à la nouvelle papauté de Grégoire VII le nouvel empire de ***Frédéric Barberousse***. Si on oublie cette opposition, on cesse de comprendre l'Allemagne ; tout point de repère s'évanouit dans une confusion absolue; toutes les corrélations sont manquées, de sorte que l'Allemagne semble hostile aux évêques, et on la dirait ou trop en retard, comme les comtes de l'an 1000, ou

trop avancée comme les peuples des révolutions ultérieures.

La France se développe en sens inverse de l'Allemagne, par l'explosion de la croisade. L'impulsion vient d'Italie; l'idée est donnée par Grégoire VII; insipide et rétrograde dans son pays; elle éclate comme la foudre, vingt ans plus tard, en France, au concile de Clermont. Malgré l'impatience de la multitude, le premier acte du concile est de confirmer la trève de Dieu, cette première phase de la révolution des évêques; puis on annonce l'expédition de Jérusalem : le peuple devient frénétique; tout le monde veut partir; l'élan est unanime. Soudain, les vols disparaissent, les guerres cessent : Dieu le veut; on ne songe qu'au départ; les terres, les châteaux, les maisons tombent à vil prix; tout est vendu pour acheter des boucliers, des cuirasses; les armures sont hors de prix. D'où vient cet enthousiasme, cette folie de la croix? Elle s'explique d'un mot : la croisade c'est l'expatriation de la féodalité; c'est la libération du peuple; l'abolition des dettes; l'amnistie de tous les criminels; la suspension universelle de la loi féodale; le règne illimité des tribunaux ecclésiastiques; la certitude du paradis pour les simples; l'espoir du butin pour les rusés. Les serfs se dérobent aux tailles, aux corvées, aux dettes, aux impôts, aux barons; les barons vendent leurs châteaux inaliénables; les grands vassaux partent pour suivre cette masse qui leur échappe, et pour fonder des royaumes à l'imitation des Normands de Palerme ou de Londres. Le roi respire; pour lui la croisade est l'exil de la liberté, de la légalité, de la fédération féodale, et il envoie son frère en terre sainte pour seconder le grand exil qui devient l'occasion de développer le

grand principe de Hugues Capet, l'unité de la France, par la force de la démocratie. Ceux qui partent sont heureux; ceux qui restent s'enrichissent; la France se transfigure; pour la première fois ses historiens parlent français, et si on garde le latin c'est pour annoncer au monde que les exploits de la France sont les exploits de Dieu, « gesta Dei per Frankos. » — La fièvre de la religion s'empare des écoles, qui se passionnent pour démontrer l'unité, la vérité, l'universalité du catholicisme; les clercs se jettent avec avidité sur les quelques débris de la science antique échappés à la barbarie pour y chercher la raison première de tous les dogmes chrétiens. La multitude savante des étudiants s'imagine que Roscelin, Guillaume de Champeau et Abélard ont trouvé le moyen d'expliquer la trinité, les deux natures de Jésus-Christ et l'Eucharistie, par des distinctions nominales ou par l'ubiquité des idées, et tout le monde marche, avec une crédulité intrépide, à la recherche d'une Jérusalem de la science. Le moment arrive où les conciles s'indignent contre cette perturbation de l'antique crédulité; et alors les professeurs reculent, Roscelin accepte la flagellation, Abélard se rétracte, tout cède à l'invective sacerdotale de saint Bernard. Désormais, le caractère de la nation est fixé : le Français se donne, avant tout, à la théologie à la religion, aux principes; il méprise ses propres lois, les considère comme des ordonnances transitoires qui doivent céder à un travail de ruses et de subtilités équitables, pour être suspendues, faussées à chaque instant par le roi devenu le pontife de l'immense démocratie de la France. Tout aux principes, le Français en déduit toujours des conséquences, plaidant, prêchant sans cesse, n'admettant ni détours, ni coudes, ni déviations; se sub-

stituant à Dieu, prenant toujours le pape au sérieux pour l'imposer pontificalement à l'univers. Aucune liberté, aucune légalité, aucune fédération ne résiste à cette immense déduction de la France; la trève de Dieu, la chevalerie, la croisade entraînent toute l'Europe; les commotions françaises ébranlent tout le monde. Mais, s'il s'agit d'étendre les confins du royaume, les principes cèdent alors à la liberté, à la légalité, à la fédération, on s'aperçoit que la morale s'arrête devant le droit, et la France, refoulée dans ses confins par la force qu'elle dédaigne, essuie les plus grandes défaites, après avoir remporté des victoires surhumaines. Dans le monde moral, la Jérusalem française est toujours en déroute; cette science, qui veut être toujours dévote, rédemptrice et déiste, cette scholastique qui rêve toujours des conciliations fantastiques ou des phalanstères féeriques, se trouve tout à coup dépassée, humiliée à l'étranger, où la science néglige la volonté des hommes pour sonder l'impassible destinée. Qui nous dit que les animaux, les arbres, les nuages, le soleil, les astres ont été créés pour que de misérables mortels soient plus ou moins heureux avec tel ou tel roi, sous tel ou tel pontife, au milieu de ces révolutions qui, peut-être, ne sont que des miasmes de la terre qui nous rendent fous ou insensés, dans nos batailles de fourmis? — Dans la période de l'élection, les communes françaises sont moins malheureuses : cependant ce ne sont encore que des épisodes à contre-sens de la nation; c'est à peine si le roi les protége contre la féodalité comme des institutions de paix ou des trèves écrites; les jurés, les bourgeois sont toujours maudits par les conciles : ce sont des êtres vulgaires, moralement écra-

sés par la grandeur de la croisade. Il faut suivre la France dans sa loi souveraine : sa commune est la cour, son évêque est le roi, sa force est dans la multitude accensible et foudroyante, et pendant l'ère épiscopale son peuple déifie l'Eglise que l'Allemagne dompte au nom du droit, en laissant chacun libre de développer sa misérable grandeur, par la religion ou par l'irréligion.

En Angleterre, la libre élection doit être fédérale et légale en haine de la France, qui convoite le fief de Normandie au nom de Dieu et du peuple de Paris, et la révolution anglaise s'accomplit exactement au rebours de la papauté comme la révolution germanique. Guillaume II, le fils du conquérant, empiète déjà sur les biens du clergé, et n'hésite pas à braver les primats de Cantorbéry, d'abord Lanfrank, ensuite le grand théologien, saint Anselme. Henry Ier, plus victorieux que l'empereur en matière de religion, force le saint de Cantorbéry à lui céder les investitures, et son irreligion libératrice le rend si cher aux Anglais, que désormais ils acceptent la conquête, d'ailleurs compensée à leurs yeux par la prise de la Normandie. Mais sur cette terre de l'exactitude et de l'obstination, ce n'est pas sans d'affreux déchirements que l'on peut arriver à un résultat inviolable et légal. Étienne Ier, qui enlève les forteresses au clergé, provoque une rébellion cléricale si furieuse et si féroce, que l'Angleterre en est bouleversée ; le roi est un instant détrôné; la population tombe dans la plus profonde misère, et la guerre se traîne à travers des représailles épouvantables qui mettent en doute la civilisation elle-même. Enfin *Henry II Plantagenet* arrive : plus d'appels à Rome, plus d'excommunications sans la sanction du roi, plus de juridictions

ecclésiastiques sur les criminels, plus de séditions épiscopales, et le royaume, délivré de la lèpre catholique et romaine, déborde plus puissant que jamais sur la moitié de la France. Le clergé anglican n'a plus qu'un homme pour jeter un dernier cri, c'est Thomas Becket, primat de Cantorbéry; et en le voyant, seul, dur, sombre, implacable sous les formes de l'obéissance à son Dieu, qui méprise la loi et la liberté des Anglais, on se demande s'il est possible de le laisser libre de secouer le flambeau de la discorde du haut de cette chaire d'où ses prédécesseurs, amis de tous les ennemis de l'Angleterre, avaient jadis appelé l'invasion des Danois et celle des Normands. Exilé, il intrigue en France; amnistié, il tient en échec le royaume; un jour le zèle transporte les grands, la colère les emporte; un mot échappé au roi donne la mort au primat qui tombe assassiné dans son église de Cantorbéry; comment le défendre? comment le regretter? Certes aucune loi ne peut absoudre ses meurtriers; mais plus tard qui se charge de le venger? Ce sont des Français, des Écossais, des ennemis du royaume, qui entraînent avec eux des enfants impatients de régner, des hommes prêts à invoquer une nouvelle invasion, et le peuple suit *Henri II*, qui sauve la patrie en achevant la déroute de l'Église et en régnant d'après la loi, comme *Frédéric Barberousse* en Allemagne. A la fin de la révolution, le caractère de l'île se trouve déterminé; toujours fédéral, son gouvernement forme une sorte d'eptarchie transfigurée qui se resserre pour former une aristocratie inviolable; toute la liberté anglaise s'identifie avec l'aristocratie, toute sa force est dans la loi écrite, dans l'absence d'interprétation qui dépasse la lettre de la loi, dans le propos délibéré de s'arrêter au fait précis et

circonstancié, en s'interdisant de mettre en doute la loi elle-même par une discussion de principes. Chaque lord est inviolable comme un roi; ici le roi n'est pas le demi-dieu de la France, il ne peut exiger que l'obéissance déterminée par la loi, il est lui-même enchaîné à la légalité par les ennemis de la patrie, par la jalousie des lords; nouveau Bretvalda, il doit être chef de fédérés. Tant de liberté implique une profonde infériorité; la loi que l'on vénère devient ennemie du progrès, elle règne inexorable comme le *fatum;* l'île se trouve moralement entourée de roches qui la rendent inaccessible; on veut que Dieu lui-même échoue à la côte s'il n'obéit pas à la nation; tous les vieux préjugés sont abrités par des forteresses juridiques; l'imposture l'emporte sur la morale, et on dirait que, dans son inviolabilité, l'Anglais est près de devenir l'ennemi du genre humain.

Au rebours de l'Angleterre, l'Écosse se développe par la théologie; son existence est tout entière dans son roi, forcé de régner avec la religion pour réprimer les thanes, toujours prêts à vivre de rapine et à déraciner le royaume avec le secours fédéral des Anglais. Dans la première phase, c'était une sainte qui domptait les rébellions de Macbeth; dans la seconde, la révolution s'accomplit en 1124 par David Ier, canonisé comme sainte Marguerite. Il fonde des évêchés, multiplie les monastères, prodigue les biens au clergé; l'Écosse devient l'alliée naturelle de la France et de cette manière elle se dérobe à l'invasion fédérale de l'Angleterre.

L'Espagne, qui devient l'antithèse de la France, doit être fédérale comme l'Allemagne ou l'Angleterre. En effet, elle n'admet aucune inquisition sur la foi, ses en-

fants sont tous chrétiens; personne ne sonde leurs consciences limpides comme le verre, personne ne trouble la liberté fédérale des quatre États, liberté nécessaire comme la guerre contre les Maures. Point d'hérésies, point de dissidences théologiques, aucune subtilité, nul homme qui touche aux principes, rien qui puisse ternir l'éclat de la liberté espagnole; c'est à peine si l'on voit quelques conciles pour vider des questions tout extérieures d'étiquette et d'honneur : à Burgos on veut savoir si le missel gothique cédera la place au missel romain, et on livre la décision à deux chevaliers qui se battent en champ clos; le missel gothique triomphe : on soumet encore les deux missels à l'épreuve du feu, et l'ordalie donne encore raison à la tradition des Goths. Mais le roi, chevaleresque avec Dieu, se décide de son chef pour le missel romain. Dans le concile de Huzillos, en 1088, il s'agit de l'évêque de Compostelle, coupable de lèse-majesté, d'honneur violé : l'évêque est déposé. La guerre contre les Maures n'est pas, à proprement parler, une croisade qui ait un but général et cosmopolite, comme celui de la France, qui veut délivrer le tombeau de Jésus-Christ; les Espagnols combattent pour un droit primitif, légal, traditionnel, qui réclame le sol de la patrie, et ils reçoivent une sorte d'illumination profane de la civilisation des Arabes qu'ils combattent. Dans les divers Etats de l'Espagne, le nouveau progrès est entièrement légal et germanique.—Ainsi en Catalogne, c'est la loi qui repousse Béranger Ramon, l'an 1087, parce qu'il a tué secrètement son frère pour usurper la couronne; et quand le prêtre, interprète de la loi, le somme de répéter le verset de la Bible : « Caïn, qu'as-tu fait de ton frère? » il reste muet, et part pour l'exil.—En Aragon, vers

l'an 1114, nous trouvons le magistrat dit *justiza*, juge entre le roi et le peuple, création toute séculière de la libre élection, et le peuple, composé de quatre classes: les nobles, les infançones, les évêques et les communes. Le droit de voter est accordé même aux femmes, mais refusé à la multitude, qui ne compte pas plus dans le royaume que dans les villes italiennes.—Le roi de Léon est soumis aux fueros.—Celui de Castille, à l'avant-garde des Espagnols contre les Maures, s'élève chaque jour, et, suzerain de Navarre et d'Aragon, Alphonse VII prend le titre d'empereur, qui lui est inspiré par les nations fédérales de l'Allemagne. Sa capitale, Tolède, s'appelle ville impériale et sa domination s'étend sur la Castille, la Biscaye, Léon, la Gallice, les Asturies, sans que rien ne soit changé aux libertés des royaumes, partagés à sa mort, entre ses deux fils, dont l'un, Sancho III, garde ce titre d'empereur qui marque l'apogée de la révolution espagnole.

A l'extrémité méridionale de la Castille, sur une terre moitié castillane, moitié envahie par les Maures, l'élan des batailles et de la libre élection fait surgir tout à coup un nouveau royaume, splendide et brillant comme l'Écosse vue à travers les contes des *Mille et une Nuits*. En opposition avec les ligues espagnoles, le premier chef du Portugal est le comte Henry, de la maison royale de France, ami du Cid Campeador, détaché de la cour de Tolède, et, à l'inspiration de saint Bernard, attaché à la théologie française, qu'il transporte chez lui, dans sa primatie de Braga, où il installe un évêque français. Son fils Alphonse Henriquez se révolte contre sa mère Tareia qui l'enchaînait encore à la Castille, et, après avoir coupé les derniers liens qui le retiennent à l'Espagne en combattant

Léon, il se jette contre les Maures à Ourique, et ramasse la couronne de roi sur le champ de bataille, où il ennoblit d'un seul coup toute son armée. Sa législation, dictée par une théologie poétique, enfante un peuple de héros toujours guidé par une série de peines et de récompenses imaginaires prises dans l'honneur espagnol, mais discipliné, et surmonté d'une couronne royale qui retient les hommes par des titres de noblesse donnés ou ôtés pour créer la féodalité d'une monarchie féerique. On se croirait sur un sol enchanté, où les rêves les plus gracieux et les plus éthérés deviennent tout à coup des réalités vivantes, sans efforts, sans lutte, par la force seule d'un insaisissable mystère. Aucun Portugais captif chez les infidèles ne renie sa foi, car, le jour de sa délivrance, il a des lettres de noblesse qui l'attendent; nul ne fuit devant les Maures, ne ment au roi, ne médit de la reine ou des infantes, car il perdrait sa noblesse. La madone de Clairvaux règne sur tout le royaume devenu son fief, invulnérable comme un fragment du ciel; et en 1147, sa protection visible fait apparaître dans le Tage la flotte enchantée des croisés qui arrachent Lisbonne aux Maures pour en faire la capitale du Portugal. Les monastères, les églises se multiplient; on voit naître l'ordre de Saint-Michel; la chevalerie errante se transforme, sous Sanchez Ier, en ordre religieux. Impatiente de s'étendre, l'armée monacale reçoit l'immense donation des terres soumises aux Maures, qu'elle subjugue sur-le-champ au milieu de batailles miraculeuses. Alcobaca devient le centre de discussions théologiques profondément inconnues dans les ligues espagnoles, et par lesquelles les docteurs portugais cherchent en Dieu la raison d'être du nouveau royaume.

Au nord et à l'est de l'Europe, ce sont d'autres climats, d'autres mœurs, d'autres hommes, durs, froids, attardés, hébétés, et cependant c'est la même loi qui les gouverne, tour à tour théologique ou légale, d'après l'agencement des voisinages. Aux prises avec la légalité de l'*Allemagne*, le Danemark s'avance par la théologie avec saint Canut IV, qui ne connaît pas de limites dans son aveugle déférence pour les évêques nommés ducs, privilégiés de toute sorte d'exemptions, autorisés à imposer des amendes, et, comme si ce n'était pas assez, enrichis par des dîmes déclarées de droit divin, en dépit des grands. Saint Canut IV est massacré; mais Erik Ier le continue. De plus en plus religieux, superstitieux, soumis au pape, auquel il demande la création du primat de Lunden, dévot du saint sépulcre, où il se rend en pèlerin, il est appelé Erik le Bon par le peuple, Erik le Saint par les historiens, précisément parce que la religion protége le Danemark contre le *Sleswig*, contre le *Holstein*, contre l'Allemagne, contre l'empereur, qui réclame la suzeraineté du royaume, et contre l'aristocratie des grands quasi païens, qu'on ne peut contenir sans la magie des superstitions cléricales.

Mais la *Suède*, ennemie du Danemark, se fonde sur le principe opposé de la loi, et ses *paysans* ne se sauvegardent contre l'influence meurtrière de la théologie danoise qu'en refusant de reconnaître tout ce qui dépasse la limite de la plus stricte légalité. Libres, rustiques, fiers, impitoyables, et toujours imposants dans leur dignité cyclopéenne, ils se croient maîtres de tuer de plein droit le roi, qui se rend à leur assemblée sans avoir demandé des otages. Ils tuent Swen, parce qu'il veut introduire chez eux les moines et le denier de saint Pierre, et n'acceptent le mouvement de la libre

élection qu'en 1155 avec *Erik IX*, dit roi des Paysans, qui règne d'après la loi, repoussant les ennemis du royaume, attaquant la Finlande, et déclaré saint de cette sainteté toute profane qui se présente comme un reflet de l'auréole de *Frédéric Barberousse*, ou de *Henry II* d'Angleterre.—En *Norwége*, c'est *Magnus II* qui répète la révolution d'*Erik IX*, et, transportant la libre élection sur le trône, déclare la couronne élective.

Les contours abruptes et luisants des pays scandinaves disparaissent sur le sol des Slaves, nuageux, indécis, vaste et mystérieux, sans toutefois que ce brouillard puisse voiler les ricochets de la révolution qui lui arrive de l'Allemagne. La Hongrie s'éveille en sursaut, et, en présence des empereurs degebelin qu'elle voit tournés contre Rome, elle se développe toute romaine, théologique et despotique avec Ladislas, canonisé par l'Eglise. Coloman récite l'office divin tous les jours et renouvelle, au nom de la piété chrétienne, les dévastations des anciens Hongrois contre tous ses voisins; Etienne II est appelé un foudre de guerre; Belas II règne, quoique aveugle, et Geysa II donne le pas aux croisés: pas un mouvement qui mette en doute la constitution du royaume issue d'Etienne Ier et de Ladislas, les deux saints de l'ère épiscopale.

La Pologne voudrait imiter la Hongrie, et, au nom du Dieu de la théologie, dégaîner son épée contre l'Allemagne; aussi lorsque son roi *Boleslas* le Hardi, revenu de Russie, donne ordre de tuer le primat de Cracovie, qui l'avait excommunié, il ne trouve personne dans toute la Pologne pour obéir à son injonction. Réduit, en 1079, à consommer ce crime de ses propres mains, il inspire une telle horreur à ses sujets,

qu'isolé, éperdu, il s'enfuit et meurt de misère, tandis que le pape, instrument de la colère de Dieu, enlève à la Pologne le titre trop splendide de royaume pour la réduire à ne plus être qu'un duché. Le duc Wladislas règne au milieu de prêtres qui prêchent le régicide contre les rois infidèles. A sa mort, l'Etat est partagé entre ses fils, avec lesquels on entre dans la période que les historiens appellent de la Pologne partagée par les ducs; personne ne put plus refaire l'unité royale, ni Wladislas III, qui veut déposséder ses trois frères mineurs, ni Boleslas IV, qui se trouve dominé par *Frédéric Barberousse*, ni le féroce Winceslas III, quatre fois déposé par les évêques et les magnats. La terre ne reste une que par la force d'une aveugle superstition ; elle n'attend plus son salut que de la théologie ; elle adore le pape comme un Dieu lointain, éternel qui peut lui envoyer un Messie, et c'est ainsi qu'elle devient la lèpre de l'empire, le cancer de l'Allemagne, la terre des agitations folles, désordonnées, où les réactions germaniques prennent l'apparence de révolutions libératrices.

Plus loin que la Pologne, la légalité reparaît dans les *Russies* où nous voyons, en 1132, sous Jaropolk II, la révolution se produire par le schisme de *Nowgorod,* capitale républicaine qui nomme un métropolitain contre celui de Kief, capitale théologique et amie de la Pologne. Aussitôt ce sol glacé laisse éclater des insurrections rapides et fougueuses, semblables aux émeutes fréquentes de Venise, de Naples ou d'Amalfi, transportées sur des plaines sans limites. Les grand-princes se succèdent, se partagent le sol et s'accablent l'un l'autre; Viatcheslaf ne règne que neuf jours, Elyor six semaines, et on sort de la crise par *André* qui s'arrache

aux deux tourbillons de *Nowgorod* et de Kief, en fixant le siége de l'empire à *Volodimir*, dont il fortifie le rayon pacificateur par des villes nouvelles, Rostof, Moskou et Boglioubof. Sa religion est toute légale et fédérale, comme celle de *Frédéric Barberousse* en Allemagne, de *Henry II* en Angleterre, de *Erick IX* en Suède et d'*Alphonse VII*, l'empereur des Espagnes; et il règne tellement sur Dieu avec ses princes apanagés, et sa capitale écrasante pour les vieilles Russies, que son impiété fait frémir; tous les historiens le considèrent comme un monstre; il est assassiné par les siens, et peut-être par sa femme qui l'abhorre. Mais les grands criminels sont très-utiles à la Russie, son œuvre reste; les anciennes capitales qu'il a détrônées ne peuvent plus se relever, et sa mort est vengée par son successeur Mikaïl Ier qui triomphe de la réaction des prétendants.

L'opposition qui est au fond de chaque État se développe en sens inverse des gouvernements, de sorte que l'Europe opposante présente le spectacle retourné de l'Europe règnante, avec les mêmes alternatives juridiques et théologiques prises au rebours. Ainsi l'Allemagne légale et fédérale se trouve assaillie dans sa diète, par une opposition théologique, par les tendances unitaires des velfes de Bavière et par les anti-césars orthodoxes qui propagent la démocratie, le papisme et le despotisme. — La France, au contraire, théologique et unitaire, est rongée par l'opposition des grands vassaux qui luttent toujours contre le roi, au nom de la loi, et se liguent sans cesse avec l'Allemagne, l'Angleterre, l'Espagne et tous les gouvernements hostiles à la monarchie. Ses communes elles-mêmes qui demandent un

droit et des franchises peuvent être considérées comme des villes impériales ou flamandes déplacées par le vent des révolutions et prédestinées à l'inévitable défaite de toute opposition. — L'Angleterre, libre et légale, est menacée à l'intérieur par le primat de Cantorbéry qui rallie toutes les dissidences, et qu'on écrase pour ne pas subir la double étreinte de la France et de l'Écosse. — L'Écosse théologique se trouve assaillie par *Macbeth*, par les amis des Normands, par une aristocratie quasi juridique, dans sa barbarie quasi païenne. — En Espagne, tout ennemi des rois est l'ami du Portugal; à commencer par le Cid, à demi insurgé contre Alphonse VI de Castille et ami du premier comte de Portugal don Henry.—En Portugal, toute minorité hostile est amie de l'Espagne, témoin Tareïa, la régente castillane vaincue à Saint-Mamède par l'indépendance portugaise.—Les mauvais Hongrois sont Allemands, les mauvais Polonais sont Russes ou Allemands, les mauvais Danois sont Suédois ou Allemands et *vice versâ;* dans le pays légal de la Suède l'opposition royale est danoise; le mauvais Russe est Polonais et conspire contre Nowgorod ou contre Volodimir avec des prétendants alliés de la Pologne.

Tout gouvernement doit rester dans son assiette légale ou théologique, sous peine d'être renversé, déchiré, livré à l'étranger par l'opposition qui l'attaque. L'Allemagne doit suivre la *diète*; la France doit adorer son roi; l'Angleterre doit se courber sous la *loi*; l'Ecosse doit être gouvernée par des saints; l'Espagne par les *cortès;* le Portugal par les ordres religieux; la Hongrie par le fouet catholique de saint Etienne; la Pologne par les missionnaires; le Danemark par les prêtres; la Suède par les *paysans*; la Russie par le *kniaf.* Une seule

altération, dans cette série, conduirait à un bouleversement universel.

Les oppositions ne sauraient non plus s'évanouir. Tout gouvernement qui pousserait sa domination jusqu'à rester maître unique du sol se trouverait seul au milieu des nations, sans courant qui pût lui transmettre le choc électrique du progrès; inférieur à tous ses voisins, il serait bientôt définitivement fauché, comme la végétation parasite d'une terre inoccupée. C'est à l'opposition que tout gouvernement doit sa vie, ses révolutions, son animation, son rang dans l'humanité; c'est à ce Prométhée qu'on doit le feu sacré de tous les arts; et si la fatalité ordonne de l'enchaîner au rocher pour le livrer au vautour qui le ronge, elle défend aussi de tuer cet immortel factieux qui rêve sans cesse un triomphe impossible. Ainsi c'est la Bavière opposante qui transmet le feu des révolutions italiennes à la diète impériale, qui l'étouffe pour en traduire le progrès, en sens inverse, dans ses formes germaniques. A leur tour, le Danemark, la Pologne, la Hongrie reçoivent le choc de l'opposition intérieure des *Jarls*, des *nobles*, des *païens* qui fraternisent avec l'impiété de l'Allemagne schismatique, et qui se voient humiliés à l'instant même où leurs idées sont adoptées et prises au rebours par les pouvoirs unitaires des trois royaumes. Quels sont les hommes qui introduisent le catholicisme dans les deux royaumes jumeaux de la *Suède* et de la *Norwége*? Des missionnaires danois qui se glissent chez le roi, adversaire éternel des paysans; et la révolution intérieure s'accomplit quand on sacrifie le roi en transportant dans la loi des paysans les idées défaillantes avec lui. Les Russes sont poussés en avant par Kief qu'ils doivent toujours dompter et qui sert de médiateur à toutes les

révolutions de la Pologne. Les *Anglais* reçoivent l'impulsion progressive par l'entremise du primat de Cantorbéry, excité par la France, et immolé pour le salut du royaume; l'Ecosse la reçoit à son tour et en sens inverse des *thanes*, toujours soulevés ou agités par le roi d'*Angleterre* et toujours vaincus par la religion de la couronne. Au midi, le Portugal se lève sous le poids de la *Castille* et de *Tareia* qu'il repousse avec l'élan de sa théologie brodée à jour sur les superstitions de Clairvaux.

Telle est la loi générale de l'action et de la réaction entre les Etats, les uns, libres, les autres, théologiques : les uns velfes, les autres gebelins ; les uns pontificaux, les autres impériaux, d'après cette première dualité de Rome et de *Pavie*, multipliée depuis par la dualité des villes romaines et des villes royales, et intervertie par l'opposition des villes lombardes devenues pontificales, tandis que les villes de l'Eglise devenaient impériales. En créant une seconde fois le pape et l'empereur, les antithèses italiennes passaient dans le pacte de Charlemagne ; et représentées par Grégoire VII et *Frédéric Barberousse*, elles enveloppaient tous les Etats de l'Europe dans le réseau de leurs contradictions à la fois irrésistibles et vivifiantes, comme les contradictions génératrices des deux sexes. Toute guerre devenait guerre de progrès, toute insurrection mouvement d'égalité ou de liberté, de démocratie ou d'indépendance; le progrès était continuel, équivalent dans l'action et la réaction, et la chrétienté affermie, poussée, inspirée par les deux Italies du pape et de l'empereur, devenait la grande république des nations libres rendant à jamais impossibles les conquêtes, les invasions et l'immobilité de l'Orient. Chaque nation

s'élevait pour étonner le monde par de nouvelles merveilles ; l'Espagne avec sa fierté inouïe ; la France avec sa discipline sans exemple ; l'Allemagne avec sa légalité invincible ; l'Angleterre avec son admirable précision ; tandis que l'Ecosse, la Suède, le Danemark, la Pologne, la Hongrie, la Russie révélaient sous des formes variées une nouvelle grandeur ; et par une dernière antithèse, la plus étrange de toutes, le mouvement partait de l'Italie dénationalisée, sans diète, sans indépendance, sans aucune force politique, et pourtant dirigeant par ses révolutions les nations grandes et puissantes de la république d'Occident.

Comme l'Italie agrandie d'un tiers, l'Europe s'étend par le triomphe du christianisme, en Hongrie, en Suède, en Norwége, en Danemark, et la croisade lui donne ses premières colonies d'outre-mer. Nous avons vu la croisade sur le sol de la France ; en terre sainte elle porte également le reflet de la révolution avec les quatre éléments de la ville italienne : la multitude, le peuple, les consuls et l'évêque.

Toute seule, la multitude n'est rien : ignorante, superstitieuse, incapable de se gouverner, elle ne peut dépasser le niveau que la fatalité lui impose dans l'ère des évêques : et les avant-gardes plébéiennes qui partent pour l'Orient laissent trois cent mille victimes sur la route de Hongrie, de Bulgarie et de Constantinople, sans qu'on puisse plaindre ces hordes composées de voleurs, de maniaques, d'êtres inorganiques, des locustes ecclésiastiques, ici égorgeant les juifs, là dévorant le bétail des paisibles habitants de la Hongrie, portant partout le pillage et une dévastation inconsciente.

Le peuple des seigneurs arrive ensuite avec ses consuls, les ducs, et alors la scène change : les nobles, qui connaissent la route de l'Orient, n'attendent aucun miracle, ne se fient qu'à leurs, armes évitent les dévastations inutiles, et réservent leurs forces pour les batailles décisives. Le camp des croisés est une véritable ville, avec ses quartiers, ses Quatre-Vingts, ses ligues de quartiers, son assemblée générale, ses consuls qui se font les commis du peuple, la multitude qu'on gouverne, cette fois terrible comme le peuple, les consuls et les évêques. Le grand évêque de la croisade est le pape de Rome; son empereur ne lui manque pas non plus. Sur la terre de Byzance, elle se met sous la suzeraineté de l'empereur d'Orient, et Nicée, première halte des croisés, est le premier fief enlevé aux infidèles, comme la Sicile aux musulmans.

Plus loin, chaque combat fonde un royaume, et chaque royaume appartient à la révolution épiscopale, à l'imitation de Palerme. C'est à Tarse que la révolution débute indépendante, et Baudouin de Flandre se sépare de l'armée pour fonder l'Etat d'Edesse, la première colonie chrétienne, la base première des opérations militaires en Orient. Plus loin, c'est Bohemond le Normand de Tarente qui s'empare d'Antioche, capitale d'un nouvel Etat improvisé au nom de l'Eglise et du peuple. Plus loin encore, on arrive à Jérusalem, où l'on égorge soixante-dix mille habitants, toujours au nom de Dieu et du peuple, pour fonder le royaume de Jérusalem, accordé par la diète à Godefroy de Bouillon, le capitaine de la croisade. Tripoli s'ajoute comme une quatrième colonie épiscopale aux possessions des chrétiens en Orient. Partout la multitude suit le peuple officiel des comtes, des chevaliers, des ducs et des barons;

partout les évêques suivent le peuple en répétant les miracles des révolutions italiennes, qui deviennent gigantesques comme l'expédition de la croisade. Les saints descendent du ciel pour guider les croisés, pour exterminer les infidèles. Ces nouveaux royaumes, semi-religieux, quasi politiques, sont officieusement subordonnés à la suzeraineté du pontife. Les Assises de Jérusalem résument les meilleures lois créées par la révolution des évêques, et la religion donne à l'armée de la croisade la nouvelle chevalerie des ordres religieux, qui surpasse la chevalerie profane créée sous l'impulsion de l'an 1000.

Enfin l'Eglise résume et copie le mouvement général dans son organisation intérieure, par la libre élection du pontife enlevé aux nominations et aux confirmations impériales; par les cardinaux qui entourent le pape en consuls de l'Eglise universelle; par la suprématie pontificale qui réclame la Saxe, l'Angleterre, l'Espagne, la Sardaigne, la Hongrie, la Pologne, la Dalmatie, comme fiefs du saint-siége. On lit dans le « Dictatus Papæ » qu'à peine élu, le vicaire de Jésus-Christ devient un saint et qu'il peut porter les ornements impériaux. Les petites papautés des primats sont relevées dans chaque royaume; de nouvelles primaties sont instituées en Danemark à Lunden; en France à Lyon; en Espagne à Tolède; en Provence à Vienne; en Hongrie en Stigonie; en terre sainte à Jérusalem. On les oppose à cette partie de la révolution qui se développe libre et légale, et on transporte dans le panthéon catholique les nouveaux saints de la libre élection et de l'Eglise unitaire. On canonise Anselme le déiste des investitures; Thomas Beket l'entêté de Cantorbéry; Bernard le grand fanatique de France; un autre Anselme, que le peuple

expulse de Lucques; Rodolphe, combattu par les citoyens d'Agobbio; Godefroy, qui fuit la commune d'Amiens; Annon, attaqué par les habitants de Cologne; Notger, l'ennemi des hérétiques de Flandre. Ici, l'unanimité de l'an mil est perdue; mais l'Eglise unitaire se surpasse, grâce au perfectionnement de la discipline, par laquelle les saints rivalisent de dévotion en se donnant le fouet devant la foule émerveillée. Saint Dominique le Cuirassé se meurtrit la peau d'une maille de fer, qu'il n'ôte que pour mieux se torturer; l'infortuné, tout bleu de coups, est, dit-on, comme un nègre. Son ami, Pierre Damien, prêche la nouvelle découverte de la flagellation et la propage contre une partie du clergé, qui voudrait se ménager. On inaugure une sorte de jurisprudence ecclésiastique sur la manière de se flageller en comptant les coups et récitant les psaumes avec la confusion de la nudité et des sottises de toute nature. Une année de pénitence vaut trois mille coups de discipline; les religieux font pénitence pour eux et pour les autres; moyennant amendes pécuniaires, les profanes expient leurs péchés sur le dos des moines. Saint Rodolphe, évêque d'Agobbio, accomplit en vingt jours jusqu'à cent ans de pénitence, ce qui donne le compte miraculeux de quinze mille coups par jour. D'autres se chargent de chaînes, ou se rivent de lourds anneaux aux bras, aux jambes, à la taille. Saint Arnould, évêque de Soissons, arrive à la sainteté par le mutisme en restant jusqu'à trois ans et demi sans mot dire. Saint Bruno fonde les chartreux, sorte de reclus sourds-muets par dévotion associés pour vivre dans la solitude. Les couvents s'ouvrent aux frères lais ou convers, qui imitent la multitude des villes devant le peuple officiel des moines: on fonde les oblats, inven-

tion toscane, où les nobles deviennent feudataires spirituels de l'Église, se plaçant, à l'égard du couvent, dans la dépendance que Grégoire VII demandait de l'empereur. A la chevalerie profane, on oppose la nouvelle chevalerie sacerdotale des Templiers, de Saint-Jean-de-Jérusalem, de Calatrava et de l'ordre teutonique. On poursuit les hérésies avec une nouvelle férocité; la révolution faite par l'empereur d'Allemagne, par les fueros d'Espagne, par les paysans de Suède, par les lords d'Angleterre, par les villes libres de l'empire, ce mouvement profane et rebelle provoque une explosion de gémissements au sein du sanctuaire. En 1106, l'évêque de Florence prétend, dans un concile, que l'Antechrist est déjà né; mais Joachim, à l'inspiration laïque et aux prophéties accusatrices, annonce qu'au milieu de l'iniquité croissante l'Antechrist deviendra pape; et de nombreux manichéens plus sinistres encore croient déjà voir le mauvais génie dans le pape, l'œuvre de Satan dans l'Ancien Testament, de vaines cérémonies dans les sacrements, et la parole divine si profanée qu'une nouvelle incarnation désormais imminente étouffera le pape de Rome et l'abomination du clergé, en rachetant toute la terre qui échappe à l'effort impuissant des croisés.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER.

PREMIÈRE PARTIE.

TRANSITION DE L'EMPIRE ROMAIN A L'EMPIRE DES FRANKS (476-800).

SECONDE PARTIE.

LE PACTE PONTIFICAL ET IMPÉRIAL DEPUIS CHARLEMAGNE JUSQU'A OTHON (800-962).

TROISIÈME PARTIE.

LA RÉVOLUTION DES ÉVÊQUES (962-1122).

